

@

Léon WIEGER

**RUDIMENTS.
NARRATIONS
POPULAIRES**

Un document produit en version numérique par Pierre Palpant,
collaborateur bénévole
Courriel : ppalpant@uqac.ca

Dans le cadre de la collection : "Les classiques des sciences sociales"
dirigée et fondée par Jean-Marie Tremblay,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi
Site web : <http://classiques.uqac.ca>

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi
Site web : <http://bibliotheque.uqac.ca>

Narrations populaires

Un document produit en version numérique par Pierre Palpant, collaborateur
bénévole,
Courriel : ppalpant@uqac.ca

à partir de :

RUDIMENTS¹. NARRATIONS POPULAIRES

par Léon WIEGER s. j. (1856-1933).

Imprimerie de la Mission catholique de l'orphelinat de T'ou-sé-wé, Chang-hai.
Troisième édition, 1903, 786 pages.

Police de caractères utilisée : Verdana, 12, 10 points.
Mise en page sur papier format Lettre (US letter), 8. 5"x11"

Édition complétée le 5 mai 2007 à Chicoutimi, Québec.

**Ouvrage numérisé grâce à l'obligeance des
Archives et de la Bibliothèque asiatique des
Missions Étrangères de Paris**



<http://www.mepasie.org/>

¹ Rudiments de parler et de style chinois.

TABLE DES MATIÈRES

1. [L'oraison sacrificale](#)
2. [La nourrice](#)
3. [La vile lune](#)
4. [Le mérite récompensé](#)
5. [La tasse à vin](#)
6. [Toujours content](#)
7. [L'avare](#)
8. [Le myope](#)
9. [Laokiunn et Fouo](#)
10. [Han Pai-u](#)
11. [Le tailleur](#)
12. [L'enseigne du vinaigrier](#)
13. [Le mauvais fils](#)
14. [Le contrat de fraternité](#)
15. [La lune de Pékin](#)
16. [La jambe malade](#)
17. [Le chirurgien](#)
18. [Le vantard](#)
19. [Le singe](#)
20. [Lu-mong-tcheng](#)
21. [Les trois héros](#)
22. [Le maître compositeur](#)
23. [Le débiteur](#)
24. [Le magister hors pair](#)
25. [Le spécialiste en bosses](#)
26. [Lou-tsi](#)
27. [Haut et bas](#)
28. [Le médecin](#)
29. [Les bottes](#)
30. [Fei-houng](#)
31. [La chienne](#)
32. [Le faux argent](#)
33. [Tête et pieds](#)
34. [Le bâtonniste](#)
35. [Leçons de chic](#)
36. [Le sceau](#)
37. [Le tigre](#)
38. [Qui est le père?](#)
39. [Le vase magique](#)
40. [Les trois frères](#)
41. [Le méridional](#)
42. [Eull-ta-ye](#)
43. [Le processif](#)
44. [Le simplot](#)
45. [La couverture](#)
46. [Le loustic](#)
47. [Les deux aveugles](#)
48. [La trouvaille](#)

Narrations populaires

49. [Promotion d'un Tch'êng-hoang](#)
50. [Justice commutative](#)
51. [Le novice](#)
52. [Les renards](#)
53. [Riche par interim](#)
54. [Le fumeur d'opium](#)
55. [La famille Lôu](#)
56. [La fille du Tchéhien](#)
57. [Partie de dés](#)
58. [Le testament](#)
59. [Le Justicier](#)
60. [La calotte de feutre](#)
61. [Les galettes](#)
62. [Le chignon blanc](#)
63. [Le passeur](#)

@

Narrations populaires

PRÉFACE

de la troisième édition.

@

Conformément au plan des *Rudiments*, ces *Narrations Populaires* ont été recueillies et éditées dans un double but. — Premièrement, afin de donner des modèles authentiques du *vrai parler chinois*, locutions, tournures, allure et débit. Rien, dans tout ce volume, de ce baragouin métis, inventé par certains *Sien-Cheng*, pour leurs clients barbares. D'un bout à l'autre, tout est Chinois chinois. — Deuxièmement, outre la langue, ces narrations rendront beaucoup de *choses chinoises*. Elles contiennent une multitude notions exactes, sur la vie privée, sur les habitudes domestiques, sur la religion pratique, sur les manières de penser et de faire, de ce grand peuple, singulier, si peu connu, si mal jugé. Rien encore, dans ce volume, des intuitions, à tant la ligne, du *Plumitif* moderne, ou du *Globe-trotter* sensationnel. Que cette sorte de psychologues et sociologues, après avoir multiplié par quatre cent millions, le *boy* qui les servit à Canton ou à Shanghai, le temps que leur bateau fit escale, exhibent ensuite ce fantôme arithmétique, l'appelant *la Chine*, tant pis pour les badauds qui s'y laisseront prendre. Pour moi, qui ne suis ni romancier ni charlatan, j'ai bonnement prêté ma plume au peuple dans lequel je vis et que j'aime. C'est lui qui parle et qui peint, dans ces récits simples et vivants. Je signe ce volume, *pour copie conforme*, et non pas comme auteur.

Narrations populaires

Je dois à l'obligeant concours du R. P. L. Gantois, d'avoir pu mener à cette troisième édition, sans trop retarder mes autres travaux.

Le 3 mai 1903

L. Wieger s. j.

@

Narrations populaires

1

L'oraison sacrificale

@

Dans une famille, il mourut quelqu'un. Dans le village il y avait un maître tenant école. On l'invita à aller composer l'oraison sacrificale ¹. — Ce maître était très nul. Il ne savait pas faire cela. Il chercha donc, dans un livre, une oraison sacrificale toute faite, et la copia. — Hm ! Ce qu'il copia, ne s'accordait pas avec le cas. Le défunt de la famille en question, était un homme ; ce qu'il copia, était pour une femme. N'est-ce pas là le bonnet de Tchangan mis à Liseu ? — Les gens allèrent le chercher et lui dirent : Le maître s'est trompé en écrivant. — Ce maître dit : Aih ; dans le livre c'est imprimé très nettement ; comment pourrais-je m'être trompé ? Si quelqu'un s'est trompé, ce n'est pas moi, c'est le mort !

@

¹ Tsi-wenn, adresse au défunt, qui se lit durant les sacrifices ; il en existe des collections.

Narrations populaires

2

La Nourrice

@

Il y avait un vieux bachelier. Dans sa famille il y avait un petit enfant, allaité par une nourrice. — Un jour cet enfant ne faisait que s'agiter ; de quelque manière qu'on l'amusât, il ne dormait pas. — La nourrice se trouvant à bout de moyens, dit au vieux bachelier : donnez-nous un livre ! — Le bachelier dit en riant : Hai ! Tu ne connais même pas la lettre ī (un simple trait), et tu demandes un livre ; que pourras-tu bien en faire ? — La nourrice dit : Aih ! C'est pour l'enfant. Il est insupportable ; il ne dort pas. J'ai constaté que, quand vous prenez un livre, aussitôt vous êtes endormi. Si j'en donne un à l'enfant, n'éprouvera-t-il pas le même effet ?

@

La vile lune

@

Il y avait un homme qui, quand il parlait à quelqu'un, était enclin à user (abuser) des termes dépréciateurs rituels ¹. — Un jour, il invita un hôte à venir chez lui boire du vin (festoyer). Bientôt la lune monta sur l'horizon. — Alors l'hôte dit avec joie : Ah ! Comme la lune est brillante ce soir ! — Notre homme s'empressa de saluer des deux mains, et dit : Je vous remercie de ce que vous ne la trouvez pas trop mauvaise ! c'est la vile lune de ma pauvre maison.

@

¹ Les formules dépréciatrices ne s'appliquent pas à ce qu'on ne possède pas.

Le mérite récompensé

@

Maître Tchangkoangtei aimait à faire des bonnes œuvres, et à donner des consultations médicales. Aux besogneux, il ne demandait pas de sapèques, mais, au contraire, leur en donnait. Quand des gens aisés apportant des sapèques venaient acheter des remèdes, sans demander combien il y en avait, de suite il leur donnait de bons remèdes. Quand on venait l'inviter à traiter une maladie, sans s'occuper si c'était loin ou près, vite il y allait. — Une fois, au milieu de la nuit, alors qu'il tombait une grande neige, on vint l'appeler. Les gens de sa maison le retenant, ne voulaient pas qu'il sortit. Tchangkoangtei dit : Ce malade qui m'attend chez lui, vous ne savez pas combien il souffre ! Il faut absolument que j'y aille. — Un jour, dans la ville le feu prit. Les maisons d'alentour, furent toutes brûlées net. Il resta seulement la maison de Tchangkoangtei, qui ne fut pas brûlée. Ensuite ses descendants furent aussi tous gradués. Ce que c'est que d'avoir fait provision de mérites !

@

Narrations populaires

5

La tasse à vin

@

Un homme fut invité à un festin. — L'hôte, quand il versait le vin, versait seulement une demi-tasse. — Cet homme dit à l'hôte : Chez toi y a-t-il une scie ? Prête-la-moi pour m'en servir. — L'hôte demanda : Pourquoi faire ? — Lui, montrant la tasse à vin, dit : Cette moitié ne contient pas de vin ; scions-la donc, ce sera mieux ; à quoi bon la conserver vide ?

@

Toujours content

@

L'homme sur la terre, s'il veut toujours être content, il lui faut savoir se contenter. — Il y avait un homme, qui montait un âne. Sur la route, ayant vu un homme monté sur un cheval, dans son cœur il se dit : il monte un cheval ; moi je monte un âne !.. et aussitôt il se sentit devenir triste. — Tout en allant, de nouveau il vit un homme poussant une brouette, peinant au point que la sueur lui en coulait par tout le corps. Alors il se dit en lui-même : Aih ! par rapport à ceux qui sont au-dessus de moi, je suis en déficit ; mais par rapport à ceux qui me sont inférieurs, j'en ai de reste. Moi qui monte un âne, je suis beaucoup mieux que ce brouettier-là !.. Ainsi il se consola. — On peut voir par là que, dans le temps où l'on est moins bien qu'autrui, il faut penser qu'il y en a encore qui sont plus mal que soi. Ainsi intérieurement la peine devient facile à supporter, et l'on a le cœur au large.

@

Narrations populaires

7

L'avare

@

Il y avait un homme excessivement avare, qui faisait de l'argent comme sa vie. Un jour qu'avec son fils il marchait au bord d'une rivière, le pied lui ayant manqué, il tomba dans l'eau. — Effrayé, son fils appela au secours, disant : Celui qui sauvera mon père, je le récompenserai libéralement. — Son père qui se débattait dans l'eau, fit un suprême effort, sortit la tête, et lui cria : Garçon, ne paie pas trop cher ! Dussé-je être noyé, cela n'est pas une affaire ; mais ne dépense pas beaucoup d'argent, voilà l'important !

@

Le myope

@

Un myope qui faisait route, ne savait pas le chemin. Entrevoyant au bord de la route un corbeau perché sur une stèle funéraire, il crut que c'était un homme debout à cet endroit, et aussitôt à plusieurs reprises il lui demanda le chemin. — Au bout d'un instant, le corbeau s'envola.

Alors le myope dit : Quand je t'ai interrogé, pourquoi n'as-tu pas répondu ? Maintenant que le vent a emporté ton bonnet, je ne te le dirai pas non plus.

@

Lào-kiunn et Fouo

@

Dans une pagode, à gauche on avait modelé en argile une statue de Laokiunn ; à droite on avait modelé une statue de Bouddha. — Survint un bonze qui, voyant cela, dit : Ma secte de Fouo est très grande (la plus grande) ; comment au contraire ici Fouo est-il à la droite de Laokiunn ?... et aussitôt il transporta la statue de Fouo à la gauche de Laokiunn ¹. Puis vint un taocheu, qui vit et dit : Ma secte Tao est très noble (la plus noble) ; comment au contraire ici (Laokiunn) est-il à la droite de Fouo ?.. et aussitôt, à son tour, il transporta Laokiunn à la gauche de Fouo. — Les deux, à force de transporter et de retransporter, insensiblement ruinèrent les deux statues d'argile. — Laokiunn dit en riant à Fouo : Ce n'est pas que nous deux ne soyons pas très bien l'un avec l'autre. Tout cela, c'est la faute de ces deux sots, qui nous ont cassés en nous déplaçant !

@

¹ La gauche est le côté d'honneur.

Hân Pâi-u

@

Au temps de la dynastie Hán, il y avait un homme dont le nom de famille était Hân, et le prénom Pâi-u. Sa mère avait un caractère excessivement hautain, et l'éduquait très sévèrement. Même quand il n'avait fait qu'une petite faute, elle ne lui pardonnait pas, mais tenait absolument à le battre. — Quand Pâi-u était battu, il le supportait toujours très volontiers. — Un jour que sa mère le battait de nouveau, soudain il se mit à pleurer. — Sa mère ne pouvant s'expliquer ce phénomène, demanda : Je te bats souvent, et toi tu ris toujours à plein visage ; aujourd'hui pourquoi pleures-tu ainsi ? — Pâi-u s'agenouilla et dit : Auparavant, mère, quand vous me battiez, dans mon corps je ressentais de la douleur ; aujourd'hui, quand vous m'avez battu, je n'ai pas senti grand'chose. En pensant que cela tient à ce que ma mère étant avancée en âge, son énergie vitale baisse, comment puis-je ne pas pleurer ? — Vois ! Ce Pâi-u battu par sa mère, non seulement n'avait pas de ressentiment, mais, au contraire, il craignait que sa mère avançant en âge, ses forces ne vinssent à diminuer. — Voilà qui est être un fils pieux !

@

Le Tailleur

@

Un homme appela un tailleur pour faire un habit. — La matière qu'il sortit de son coffre, faisait ric-à-ric le compte ; il n'y avait pas d'excédent. — Il dit au tailleur de tailler. — Le tailleur examina dans tous les sens pendant longtemps, sans se décider à tailler. — Cet homme lui demanda : Maître, pourquoi ne tailles-tu pas ? — Le tailleur dit : Hai ! Je suis très embarrassé ! Dans ce peu d'étoffe, si je trouve pour moi, cela ne suffira pas pour toi ; et si cela suffit pour toi, il n'y aura rien pour moi.

@

L'enseigne du vinaigrier

@

Un homme tenait un débit d'arack. — Quand il y avait des buveurs, s'ils traitaient son vin d'aigre aussitôt il les attachait à une colonne. — Un jour, tout juste il attachait quelqu'un, quand précisément un taocheu, portant sur l'épaule une grandealebasse, passa et demanda : Pourquoi cela ? — Le vendeur d'arack dit : il a menti en disant que mon vin est aigre ; c'est pour cela que je l'ai attaché. — Le taocheu dit : Apporte une coupe de ton vin, que je le goûte et voie ce qui en est. — Quand il eut bu une gorgée, le taocheu faisant la grimace s'enfuit. — Le vendeur de vin aussitôt avec empressement l'appela en criant : Aih ! Ne t'enfuis pas ! Tu as oublié ta calebasse ! — Le taocheu faisant de loin, avec la main, des signes de refus, dit : Je n'en veux plus, je n'en veux plus ! Je t'en fais don, pour la suspendre, comme enseigne de ta vinaigrerie ¹ !

@

¹ Les vinaigriers suspendent une calebasse à leur porte, comme enseigne.

Le mauvais fils

@

Un homme avait un fils vraiment impie ; quand il ne battait pas son père, il maudissait sa mère. Son père, quoiqu'il le détestât, n'y pouvait rien, et n'osait pas le morigéner. — Le dit fils avait lui aussi un fils, que cet homme (son grand-père) portait dans ses bras chaque jour, et que, contrairement à ce qu'on eût attendu, il choyait et aimait tendrement. On lui dit : Alors que ton fils est impie à ce point, pourquoi choyer ainsi son enfant ? — Cet homme dit : Comment un impie élèverait-il un fils pieux ? Je choie cet enfant, parce que je compte que, fils d'impie, devenu grand, il sera impie, et me vengera sur son père, en lui faisant comme il m'a fait ! — Le fils ayant entendu ces paroles, se mit à craindre. Ensuite peu à peu il s'amenda, et apprit aussi à être pieux.

@

Le contrat de fraternité

@

Un rat et une guêpe faisant le rit de se saluer comme frères jurés, prièrent un bachelier de venir leur écrire la cédule du contrat ¹ : Leur année (âge), leur air (signalement), les trois générations de leurs ascendants immédiats, et les autres termes des billets, ils firent écrire tout cela par le bachelier. Quand ce fut le temps d'échanger ces actes, les trois personnages s'attablèrent ensemble.

Quelqu'un les ayant vus, dit au bachelier : Comment toi, un Monsieur, tu t'assieds avec un rat et une guêpe à une même table ? — Le bachelier dit : Tu ne sais pas ; ce rat sait fouir, cette guêpe sait piquer ; c'est que je les crains ; il faut que je m'y prête ; je n'ose pas les regarder de haut. — C'est là dire que, quand on se rencontre avec des hommes intrigants comme ce rat, pleins de venin comme cette guêpe, il faut absolument se tenir sur ses gardes, et ne pas les provoquer, de peur qu'ensuite on n'éprouve du dommage de leur part.

@

¹ Mong-hioug-ti, fraternité conventionnelle.

La lune de Pékin

@

Un homme revint de la capitale. Quand il fut arrivé chez lui, dès qu'il se mettait à parler, à propos de n'importe quoi, il ne faisait que vanter les choses de Pékin. — Un jour, au commencement de la nuit, avec son père au clair de la lune il faisait route. Son père dit : Cette nuit la lune est bien claire ! — Cet individu dit aussitôt : Ceci ne compte pas comme clair. Il y a une différence considérable d'avec la lune de Pékin. — Furieux, son père le maudit, disant : Tu parles sottement ! Sous le ciel partout c'est une même lune. A Pékin c'est aussi cette lune-ci. Comment, pourrait-il y avoir de la différence ?.. Et tout en parlant, sur son visage, il lui appliqua un soufflet. — Alors notre homme dit en pleurant : Eiah ! Chez nous ici, tout le reste ne vaut rien ! Mais ton soufflet est bien meilleur que ceux de Pékin !

@

La jambe malade

@

Il y avait un homme à qui, sur la jambe, il vint un grand ulcère. Nuit et jour de douleur il ne faisait que gémir, et ne pouvait ni manger ni dormir. — Il imagina un moyen. Dans le mur, vers la maison de son voisin, il creusa un trou, et étendit au travers sa jambe malade. — Quelqu'un, l'ayant vu, lui demanda : Pourquoi fais-tu ainsi ? — Il dit : Je souffre au point que, vraiment, c'est difficile à supporter. Ah ! que je voudrais passer à mon voisin partie de ma souffrance ; quelle bonne affaire ce serait ! — Concluons de cet exemple, que tous ceux qui ont le cœur mauvais, quand ils ont des adversités, ils voudraient faire qu'autrui aussi en eût. Vous, gardez-vous d'être ainsi !

@

Le chirurgien

@

Un soldat à la bataille fut atteint d'une flèche. Ayant quitté le combat, il revint, et pria un chirurgien de le traiter. — Le chirurgien examina, dit à la file plusieurs fois... ce n'est rien (bis) ; c'est facile à arranger (bis). Puis prenant de grands ciseaux, à l'extérieur la hampe de la flèche, au ras de la peau, il la coupa. Cette opération terminée, il demanda ses honoraires. Le soldat dit : Une hampe de flèche, qui est-ce qui ne sait pas la couper ? Mais dans la chair la pointe de la flèche, comment me la feras-tu sortir ? — Le chirurgien hochant la tête dit : Cela, je ne m'en occupe pas. C'est là l'affaire du médecin interne ¹. Ça, donne-moi mes honoraires, que je puisse m'en aller !

@

¹ *Wái-k'uee*, l'art externe, chirurgie... *Néi-k'uee*, l'art interne, médecine.

Le vantard

@

Deux hommes voyageaient. Sur la route ils rencontrèrent une litière. Le premier dit : Aih ! Évitions ! Celui qui est assis dans la litière, est un mien ami. S'il me voit, il devra descendre de litière. Ne lui causons pas cet ennui ! Évitions ! — Tout en allant, chaque fois qu'ils rencontraient des voyageurs distingués, le premier disait toujours ainsi : Évitions, évitions, ceci est un de mes intimes bons amis. — Quand ils eurent marché pendant un certain temps, ayant rencontré un homme en haillons, le premier ne dit mot. Alors le second dit : Aih ! Évitions ! Ceci est un de mes bons amis ! — Aussitôt le premier le plaisanta et dit : Hai ! Tes bons amis, sont-ils tous de cette espèce-ci ? — Le second répondit : Aih ! Les bons, tu les as tous accaparés, ne laissant que les mauvais ; si je ne voulais pas de ceux-là, comment m'en tirerais-je ?

@

Le singe

@

Un singe mourut. Quand il fut en présence du Roi des enfers, il demanda en suppliant à renaître homme. — Yenwang dit : Les hommes sur leur corps n'ont pas de poils. Si tu veux devenir homme, d'abord il faut que les poils qui couvrent ton corps, aient tous été arrachés. — Le singe dit : C'est cela ! — Alors Yenwang appela de petits diabolins, pour lui arracher les poils. Ils lui en avaient arraché un à peine, que déjà le singe trouvait la douleur insupportable. Yenwang dit en riant : Tu ne peux te laisser arracher même un poil ! comment ferais-tu un homme ?! — Morale : L'homme est d'autant plus homme (considéré), qu'il lâche plus volontiers son argent (figuré par les poils du singe). C'est le fait des hommes qui ne tiennent pas à la considération, de savoir seulement que les sapèques sont chose utile, sans pouvoir se résoudre à en dépenser une seule.

@

Lù-mong-tcheng

@

Sous la dynastie Song, il y avait un homme, dont le nom de famille était Lu, et le prénom Mongtcheng. C'était un pauvre homme, qui, avec le temps, devint ministre. — Un jour qu'il allait à la cour, un homme du palais le montrant du doigt à travers une portière, dit en se moquant : Voilà qu'un homme de cette espèce a pu devenir ministre ! — Lumongtcheng feignit de n'avoir pas entendu, et passa. Les officiers qui allaient à la cour avec lui, étaient outrés de colère. Quand on revint de la cour, ils dirent en tumulte : Qu'on recherche (bis) qui a lancé cette pointe ?! — Lumongtcheng dit aussitôt : Gardez-vous-en bien ! Si je savais qui il est, peut-être qu'ensuite, à force de me souvenir avec déplaisir, je deviendrais son ennemi. Mieux vaut faire, de ce mot, le cas qu'on fait du vent qui passe à côté de l'oreille !

@

Les trois héros

@

Il y avait un maître d'école. Le 5 de la 5^e lune, la famille d'un élève n'envoya pas les présents d'usage à ce terme. Le maître demanda à l'élève : Comment ton père n'envoie-t-il pas de présents ? — L'élève étant rentré à la maison, interrogea son père. Son père dit : Quand tu retourneras, informe votre maître que j'ai oublié. — L'élève, conformément aux paroles de son père, informa le maître. Le maître dit : Voici la moitié d'un couple de sentences, pour que tu assortisses l'autre. Si tu n'arrives pas à faire la paire, je devrai te battre... Et aussitôt il dicta : La dynastie Hán eut trois héros, Tchang-leang, Han-sinn, U-tch'eu-koung. — L'élève n'arriva pas à faire la paire. Craignant d'être battu, il dit en pleurant la chose à son père. — Son père dit : Dis au maître qu'il s'est trompé, en donnant ce sujet de *toèize* ¹. U-tch'eu-koung vivait sous la dynastie T'ang, et non pas sous la dynastie Hán. — L'élève rapporta cela au maître. Le maître dit : Aih ! Ton père a si bonne mémoire, qu'il se rappelle des choses arrivées il y a plus de mille ans ! comment donc hier a-t-il oublié que c'était le terme de la 5^e lune ?

@

¹ Toéi-ze, sentences parallèles, exercice littéraire de tous les écoliers.

Le maître compositeur

@

Il y avait un maître enseignant, qui ne savait pas les lettres. Dans un petit village, où il n’y avait que des rustres, on l’invita à venir et il ouvrit une école. De suite il apprit aux élèves à réciter : Trois *kien* par maison, cinq chevrons par *kien*. — Or tout juste le mandarin du district ayant fait une sortie dans la campagne, et étant venu à ce village, le maire le conduisit à la dite école, en guise de salle de réception. Quand le mandarin, arrivé à l’entrée de l’école, entendit les élèves réciter « trois *kien* par maison, cinq chevrons par *kien* », il demanda : Ce que vous récitez là, quel livre est-ce ? — Le maître répondit : Ce que nous récitons, ce n’est pas un livre ; c’est de mon invention. — Alors le mandarin indigné, lui dit : Ne sachant pas les lettres, tu oses enseigner ?! Qu’on me le batte, au compte du texte qu’il a stupidement composé !... Ainsi pour « trois kien par maison », il lui fit donner trois coups ; pour « cinq chevrons par kien », il lui fit encore donner cinq coups. — Quand le mandarin fut parti, les parents des élèves portant du vin et des mets, s’en vinrent trouver le maître pour lui remettre le cœur, et lui dirent avec compassion : Maître, vous avez eu peur, vous avez passé par des émotions ! — Le maître dit : L’aventure d’aujourd’hui, je trouve au contraire que je m’en suis tiré à bon marché. Songez donc, tous les roseaux de la toiture, je venais d’en faire une composition, qu’heureusement je n’avais pas encore fait

Narrations populaires

apprendre aux élèves. S'ils avaient récité celle-là au mandarin, pour sûr il m'aurait battu à mort ¹ !

@

¹ Un Maître doit commenter et non inventer, les Livres contenant le dernier mot sur tout.

Le débiteur

@

Un homme devait de l'argent à un autre. Pendant bien des années il n'avait pas restitué. Un jour, sur la route, il rencontra son créancier. Celui-ci lui dit : Tu me dois de l'argent, depuis pas peu de temps ; il faut me le donner ! — Le débiteur répondit : De vrai, il y a longtemps que j'aurais dû le donner mais j'ai deux mots à te dire. Supposé que, ton argent, je te l'aie rendu depuis longtemps ; il y a longtemps que toi tu l'aurais dépensé ; dans ce cas me le réclamerais-tu une seconde fois ? — Le créancier répondit : Qu'est-ce que tu dis là ?!.. Si tu m'avais rendu mon argent, et que je l'eusse replacé, depuis longtemps j'aurais gagné de gros intérêts. — Le débiteur n'ayant rien à répliquer, dit de nouveau : Mettons que j'aie émigré, où irais-tu bien me chercher ? — Le créancier répondit : Aih ! J'attendrais ton retour pour réclamer. — Le débiteur dit encore : Suppose que je sois allé bien loin, et pour ne plus revenir, j'estime que tu n'aurais plus moyen de réclamer. — Le créancier répondit : Pas tant d'histoires ! Maintenant que je te tiens, comment oses-tu dire que je n'ai pas moyen de réclamer ? — Le débiteur dit : Aih ! Mettons que tu exiges mordicus ton argent, et que moi vraiment je ne puisse pas te le rendre. Mettons que tu m'empoignes, et me donnes des coups. Si tu as la main malheureuse, et que tu m'assomes, alors non seulement tu ne pourras plus réclamer ton argent, mais il te faudra encore mourir pour moi. Que si c'est moi qui t'assomme, tu auras cessé de vivre avant d'avoir eu ton

Narrations populaires

argent. Ne vaudrait-il pas bien mieux que, de nous deux, aucun ne relançât plus l'autre, et que nous vivions en paix ? — Le créancier ayant entendu cette kyrielle d'excuses, perdit patience et dit : Quelle que soit ta faconde, aujourd'hui j'exige absolument mon argent ! — Alors le débiteur s'écria : Voici que j'ai dit tant de bonnes paroles, et tu n'y veux pas entendre ; je vais t'en dire une nette. Quelque insistance que tu puisses mettre à exiger, je n'ai absolument pas d'argent. Si tu as quelque moyen de te rembourser quand même, va le mettre en œuvre !

@

Le magister hors pair

@

Un magister qui ne savait pas beaucoup de lettres, ouvrit une école. Les élèves étant venus à l'école, prièrent le maître de leur écrire leur nom de famille sur la couverture de leur livre. — Le maître demanda donc : Toi, comment t'appelles-tu ? — Un élève dit : Je m'appelle Kiang. — Le maître n'arrivant pas à écrire un Kiang, dit : Ne t'appelle pas Kiang ; le *kiang* est excessivement âcre ¹ ; appelle-toi Wang ! — Puis un autre élève dit : Moi je m'appelle Cheu. — Le maître de nouveau ne parvenant pas à écrire cette lettre, dit : Ne t'appelle pas Cheu ; le *cheu* sent excessivement mauvais ; toi aussi appelle-toi Wang ! — Les deux élèves, quand il fit sombre, quittèrent l'école, emportèrent leur livre à la maison, et le montrèrent à leurs pères, lesquels, dès qu'ils l'eurent vu, se mirent en colère, disant : Voilà qui n'est pas mal ! Comment, il a osé même changer vos noms ! Allons le trouver, ne lui passons pas cela ! — Aussitôt les parents des deux élèves, prenant des gourdins, se mirent en quête du maître. Arrivés devant l'entrée de l'école, ils se mirent à crier : Où es-tu, espèce de magister ? Pourquoi as-tu changé les noms de nos enfants ? — Le maître dans sa chambre ayant entendu, sentant que c'était une mauvaise affaire, et que peut-être il serait battu, s'enfuit. Il courut jusqu'à un grand parc à cochons, sauta dedans et s'y cacha. — C'était le commencement de la

¹ Calembours : *Kiāng* : nom, gingembre. *Chèu* : nom, excréments.

Narrations populaires

nuite, et le temps était très noir. Les parents allumèrent des lanternes, et se mirent à chercher par tout l'enclos. Après avoir cherché pendant un certain temps sans pouvoir le trouver, ils s'en allèrent, en disant : Demain nous en recauserons ! — Le maître entendant qu'ils étaient partis, s'enfuit à la dérobée chez lui. — Les gens de son village l'ayant vu, dirent : Ces jours-ci, où es-tu allé ? — Il répondit : Je suis allé enseigner. — Ces gens dirent : Mais tu ne sais pas tes lettres, qui donc peut vouloir de toi ?! — Il répondit : Hai ! Maintenant je suis coté. Même avec des lanternes allumées, les parents de mes élèves n'ont pas pu me trouver.

D'après les usages chinois, le nom de famille est chose intangible. Si on change à quelqu'un son nom, c'est comme si on l'insultait , car c'est lui dire : tu n'es pas le fils de ton père ¹... Dire de quelqu'un, qu'on ne le trouve pas, même avec des lanternes allumées, c'est dire que c'est un homme distingué, dont le concours ne s'obtient pas aisément.

@

¹ L'insinuation de bâtardise, sous diverses formes, fait le fond des injures chinoises.

Le spécialiste en bosses

@

Il y avait un médecin, qui continuellement se faisait fort de savoir guérir les bossus... Leurs reins fussent-ils courbés comme un arc, disait-il, cela ne fait rien. S'ils m'invitent à aller les voir, en une seule séance ils seront guéris, et je garantis que leur épine dorsale sera tout d'un coup droite comme la tige d'un pinceau ! — Un bossu ayant entendu ce boniment, le crut vrai, et pria le spécialiste de se mettre à le traiter. Le Médecin chercha deux morceaux de planche. Il mit l'un des deux morceaux par terre, et fit étendre le bossu, sur le dos, sur cette planche. L'autre morceau, il l'appliqua par dessus. Puis il serra étroitement les deux planches, avec des cordes. — Le bossu ne cessait de pousser des cris de douleur, disant : Je souffre à mourir ! Assez comme cela ! Je ne veux plus être traité ! — Le médecin feignant de ne pas entendre, continuait de serrer avec vigueur. Bientôt la bosse de fait fut redressée, mais, quand on relâcha les cordes, la vie du patient était aussi éteinte. — Ses parents, empoignant le médecin, se disposaient à le battre. Le médecin dit : Aih ! Pourquoi me frapper ?! Ma spécialité est de redresser les bossus. Qu'ils en meurent ou non, cela ne me regarde pas.

@

Lóu-tsi

@

Dans les années de la dynastie Hán, il y avait un enfant de six à sept ans nommé Lou, prénom Tsi, qui alla à Kioukiang faire visite à un ami de son père. Cet homme s'appelait Yuan ; C'était un grand mandarin ; il le retint, fit dresser un festin, et lui fit fête. — Loutsi voyant qu'à ce festin il y avait des oranges, en prit deux, qu'à la dérobée il cacha dans sa manche. Au moment de partir, il ne prit point garde, et, quand il fit la révérence, voilà que les deux oranges tombèrent. Le mandarin dit en riant : Hai ! Voici que ce jeune Monsieur Lou, devant des hôtes, dans un banquet, a caché des oranges ! — Loutsi aussitôt s'agenouilla et dit : Je ne les ai pas cachées pour les manger moi-même. A la maison j'ai ma vieille mère. Elle est malade, et a continuellement envie de manger des oranges. Quand j'en ai mangé, je me suis souvenu d'elle, et c'est pour cela que j'en ai caché deux. — Le mandarin ayant entendu cette parole, dit avec joie : Ah ! Voici qu'un enfant de six à sept ans a de tels sentiments de piété filiale ! Quand il sera devenu grand, certainement ce ne sera pas un homme vulgaire !

@

Haut et bas

@

Deux frères cultivaient en commun. Le cadet était jeune et n'entendait rien de rien. Il dit à son aîné : Nos récoltes, quand le temps de partager sera venu, il faudra les partager bien également ; il ne sera permis à aucun d'usurper un boni. — L'aîné dit : Nous sommes nés d'une même mère et propres frères ; il ne nous sied pas de faire les choses si scrupuleusement. Le mieux serait que nous divisions la récolte en deux parts, haut et bas, puis fini par là. Cette année-ci, si tu revendiques le haut, moi je prendrai le bas. Décidons qu'il en sera ensuite ainsi en alternant par années. — Le cadet dit : Alors cette année-ci je veux le haut, toi prends le bas ! — L'aîné dit : C'est cela ! — Quand le temps des semailles fut venu, le cadet dit à l'aîné : il faut ensemercer ! — L'aîné dit : Bien. Mais souviens-toi de ce dont tu es convenu ; il ne te sera absolument pas permis de te repentir et de te dédire. Cette année-ci tu veux bien le haut, n'est-ce pas ? — Le cadet dit : Oui-dà ! — L'aîné dit : J'ai entendu dire aux devins, que cette année-ci, l'influx prédominant serait le Sec. Plantons donc des patates ! — Le cadet ne sachant pas ce que c'était que des patates, dit : Fort bien ! — Quand vint le temps de partager les patates, le haut n'était que ramure, ne pouvant servir ni pour manger, ni pour brûler ; bonne uniquement à nourrir les animaux. — Le cadet dit : Si c'est comme cela, l'année prochaine je veux le bas ! —

Narrations populaires

L'an d'après, l'aîné ne sema que du millet et du sorgho, faisant ainsi malicieusement toujours avoir le dessous à son cadet.

@

Le médecin

@

Un jour le Roi des enfers tomba malade. Vite il chargea des lutins, d'aller lui appeler un bon médecin. Les lutins demandèrent : A quel signe pourrions-nous reconnaître, parmi les médecins, lequel est bon ? — Alors Yenwang leur donna cette instruction : Choisissez celui à la porte duquel il y aura peu d'âmes vengeresses ¹, ce sera là un bon médecin. — Les diabolins allèrent aussitôt chercher par toute la terre. Ils vinrent à la porte d'un médecin ; mais voyant que les âmes de ses victimes l'assiégeaient par troupes, attendant l'occasion de se venger, les lutins allèrent ailleurs. Arrivés à une autre porte, ce fut la même chose. Arrivés à une autre porte, ce fut encore la même chose. Après avoir à la file cherché pendant plusieurs jours, ils trouvèrent une maison, à la porte de laquelle ne se tenait qu'une seule âme inapaisée. Les lutins tout joyeux, dirent : Enfin nous y voilà ! Enfin nous avons pu trouver un bon médecin : Vite invitons-le à aller aux enfers ! — Et aussitôt ils l'appelèrent en présence de Yenwang. Yenwang dit : Avez-vous trouvé un bon médecin ? — Les lutins dirent : Nous avons trouvé ! Nous avons à la file cherché pendant plusieurs jours ; à toutes les portes, les âmes se tenaient par tas et amas ; c'est seulement à la porte de celui-ci, qu'il n'y en avait qu'une. Alors

¹ Les âmes de ceux qui sont morts de malemort, sont censées poursuivre les meurtriers.

Narrations populaires

Yenwang demanda au médecin : Ta doctrine médicale, comment est-elle si bonne ? Pendant combien d'années as-tu exercé la médecine ? — Le médecin dit : Je ne fais qu'apprendre la médecine. — Yenwang repartit : Tu ne fais qu'apprendre, et déjà tu fais si bien ! Combien as-tu bien traité d'hommes ? — Le médecin dit : Je n'en ai encore traité qu'un ! — A peine Yenwang eut-il entendu cette réponse, qu'il se fâcha : Eiah ! s'écria-t-il ; tu n'en as traité qu'un, et il en est mort un ! Si je te renvoie à la lumière, qui sait combien d'hommes tu extermineras ! Lutins, vite, qu'on me le jette dans le chaudron d'huile bouillante !

@

Les bottes

@

Il y avait deux frères de cette sorte. L'aîné était un habile homme. Sans cesse et pour tous il faisait le majordome. Pas de noce, pas de funérailles, dont il ne fût. — Or, quand on fait les affaires des gens, il faut mettre des bottes. A lui tout seul, il n'avait pas de quoi en acheter. Il se mit donc à délibérer avec son cadet, et lui dit : A nous deux, achetons en commun une paire de bottes ! — Le cadet dit : Très bien ! Et de fait ils achetèrent une paire de belles bottes en satin, noires comme jais et bien luisantes. L'aîné les portait tout le long du jour, pour s'occuper des hôtes des gens. Le cadet n'ayant guère la chance de les mettre, se repentit et se dit : Dans l'achat de ces bottes, l'avantage n'a-t-il pas été tout entier pour mon aîné ? Cela ne peut aller ainsi ! Puisqu'il les a mises le jour, il faut que moi je les mette la nuit ! Donc cette nuit-là même, il les mit, alla courir la campagne, et, en une seule fois, mit les bottes en lambeaux. L'aîné voyant qu'elles étaient déchirées, et ne pouvaient plus être mises, dit de nouveau à son cadet : A nous deux mettons de l'argent en commun, et achetons-en de nouveau une paire ! — Le cadet dit : Assez comme cela ! N'en achetons plus !.. Si nous en achetions de nouveau, je n'arriverais plus à dormir. Achètes-en pour toi seul, afin que moi je puisse dormir en paix. — Il appert de cette histoire, que tous les objets possédés en commun, on bien l'on n'en prend pas soin, ou bien l'on s'en dispute l'usage. C'est pour cela que le proverbe dit : Dans une

Narrations populaires

maison possédée en commun, le toit coule ; un cheval possédé en commun, est maigre.

@

Fei-houng

@

Sous la dynastie des Ming, il y avait un homme dont le nom de famille était Fei et le prénom Houng. Il n'avait que vingt ans, quand il fut élu académicien. Un jour qu'il lutinait un de ses amis, il s'ensuivit une dispute, dans laquelle il lui donna un soufflet. Son ami sur-le-champ rompit avec lui. Le père de Feihoung dans la province ayant su cette affaire, écrivit aussitôt une lettre, qu'il envoya à la capitale. Dans la lettre il était dit : L'homme sur la terre ne doit pas s'abandonner aux caprices de son humeur. N'ayant que vingt ans, tu oses, que cela en vaille la peine ou non, jouer du poignet et frapper les gens ! Peut-on te passer cela ? Désormais qui voudra encore avoir des relations avec toi ? — La lettre achevée, il y fixa une fêrule en bambou. C'était lui dire d'aller chez son ami, pour faire des réparations. — Feihoung ayant reçu et lu la lettre, aussitôt se conformant respectueusement à l'ordre de son père, il alla au domicile de son ami, pour faire des excuses. — Qui l'aurait cru ?! Ce jeune Monsieur, pour lui faire sentir son ressentiment, à plusieurs reprises ne voulut pas le recevoir. — Feihoung à bout de ressources, revint encore à la porte, et fit passer à l'intérieur la lettre et la fêrule. Peu d'instant après, le jeune Monsieur sortit en courant, et le tenant embrassé, se mit à pleurer à grands cris. — Feihoung s'empressa de dire : C'est moi qui ai eu tort et qui t'ai offensé, grand frère : pourquoi pleures-tu ? — Le jeune Monsieur répondit : Comment ton petit frère pourrait-il ne pas

Narrations populaires

pleurer ? Toi, grand frère, quand tu as fait une faute, tu as encore un père pour t'instruire. Mon père à moi est mort depuis longtemps ; si ton petit frère tombe en faute, il ne trouvera pas qui l'instruise. — Depuis lors, ces deux hommes furent comme deux véritables frères. Par après tous deux eurent des charges.

@

La chienne

@

Il y avait un maître d'école, sujet au défaut de lire de fausses lettres. Quand il fut mort et arrivé devant Yenwang, Yenwang dit : Lutin, cherche, pendant toute sa vie, quels péchés a-t-il commis ? — Le lutin répondit : il n'a rien à son passif, si ce n'est l'habitude de se tromper de lettres. — Yenwang dit : il a l'habitude de lire de travers, donc il a l'habitude d'enseigner de travers ; ce péché ne peut être considéré comme petit ; fais-le, pour sa prochaine existence, devenir un chien. — Dès que le maître entendit ces paroles, il frappa de la tête comme quand on pile de l'ail, et se mit à implorer grâce, disant : Seigneur Yenwang, si tu me fais devenir chien, de grâce fais-moi devenir une chienne. — Yenwang dit : Aih ! Pourquoi, faisant fi de devenir chien, veux-tu devenir chienne ? — Le maître dit : Une chienne, c'est mieux qu'un chien. — Yenwang dit : Comment est-ce mieux ? — Le maître dit : Dans le *Liki* il est dit... en présence du bien, c'est la chienne qui s'en empare ; en présence du mal, c'est la chienne qui l'évite. — Dès qu'il eut entendu que le maître venait encore de lire de travers la lettre du *ôu*, Yenwang furieux le fit changer en un muet poisson.

Le texte signifie : En présence du bien, ne sois pas avide ; en présence du mal, ne sois pas lâche !

@

Le faux argent

@

Dans le bourg de X il y a une banque Vertu Parfaite. Il y a quelques jours, un homme portant un bracelet en or, vint dans cette banque pour le vendre. Les employés de la boutique venaient tout juste de le mettre sur la balance et le pesaient, quand de nouveau il entra un individu, qui dit à celui qui vendait le bracelet : Tout juste je suis allé à ton domicile, pour t'apporter une lettre ; chez toi on m'a dit que tu étais sorti ; alors je suis allé te chercher par les rues ; par une heureuse chance voilà que je t'ai rencontré !.. Tout en parlant, il tira de son sein une lettre et un paquet d'argent, et dit : Voici des nouvelles venues du Tcheekiang. — Le vendeur de bracelet prit la lettre, donna au porteur cinq cents sapèques, et le congédia. Puis il dit : Voilà que mon frère cadet au Tcheekiang m'a envoyé de l'argent ; alors je ne vends pas le bracelet, mais je vous vends cet argent. Il y a encore une chose. Je ne connais pas les caractères ; je vous prie donc d'ouvrir cette lettre, et de me la lire. — Les commis lui rendirent le bracelet, ouvrirent la lettre, et la lui lurent. Dans la première partie le cadet disait seulement qu'au loin il était en paix, qu'il priait son aîné de n'être pas inquiet ; qu'il avait des moyens d'existence, étant scribe au prétoire de X. A la fin il disait : j'ai envoyé dix onces d'argent, dont je prie mon grand frère de se servir d'abord, en attendant que j'aie de nouveau une occasion, alors de nouveau j'en enverrai quelques onces, voilà. — Quand on eut fini de lire, cet homme dit : Alors

Narrations populaires

prenez ces dix onces d'argent pour les peser, et changez-les moi comptant. — Le patron prit donc l'argent ; quand il le pesa, il n'y avait pas dix onces, mais bien douze onces. Le patron prenant cet homme pour un benêt, conçut le projet de le tromper, et dit en dissimulant deux onces d'argent : il y a juste dix onces.. Et aussitôt, d'après le cours du jour, il fit la balance en monnaie, et chercha la quantité voulue en billets, qu'il lui donna. Cet homme les prit et s'en alla. — Peu après, un autre individu apportant un billet pour toucher des sapèques, traita dans cette banque, et dit aux employés : L'homme qui vient de sortir, qu'a-t-il fait ici ? — Ils dirent : il a vendu de l'argent. — Cet homme dit : Le connaissez-vous ? — Ils dirent : Nous ne le connaissons pas. — Cet homme dit : Aih ! J'ai bien peur que vous ne soyez tombés dans un piège. C'est un escroc. Ce qu'il vous a vendu, ce n'est pas du bon argent. Comment avez-vous pu vous laisser attraper par lui ? — Le patron entendant ces paroles, en toute hâte prit les cisailles, et coupa l'argent de manière à l'ouvrir ; quand il l'examina, de fait il était faux ¹. — Le patron poussa un *hai*, puis demanda à cet individu : Le connais-tu ? — Cet homme dit : Si vous me donnez des sapèques, je vous conduirai le chercher. — Alors le patron lui donna une ligature, pour qu'il y allât aussitôt, menant avec lui deux commis. Cet individu ayant pris les sapèques, ils partirent à trois. Quand ils furent allés jusqu'à l'entrée d'un thé, ayant regardé à l'intérieur, cet homme dit : Le voici ! Le reste n'est pas mon affaire. Entrez vous-mêmes pour le chercher ! — Les deux commis, portant le paquet de faux argent, entrèrent aussitôt. Dès qu'ils furent en présence de

¹ On incise l'argent, pour juger de son titre, par la couleur de la section vive.

Narrations populaires

l'escroc, ils lui dirent : Ce paquet d'argent que tu nous as vendu, est faux. — Cet individu dit : Cet argent est-il faux ou non, je n'en sais rien. C'est mon frère cadet qui me l'a envoyé de la province. S'il est faux, il n'y a pas grand mal. Je le reprends, et vais vous remettre les billets en échange. — Et aussitôt il dit au patron du thé de lui peser ce paquet d'argent, pour voir s'il y avait dix onces ou non. — Quand il l'eut pris, mis sur la balance et pesé, le patron dit : Ceci c'est douze onces d'argent. — Cet homme entendant ces paroles, dit aussitôt à ces deux individus : Ce que je viens de vous vendre, c'était dix onces d'argent ; or voici que ce paquet de faux argent, c'est douze onces ; comment serait-ce le mien ? Cela, pour sûr c'est vous qui avez pris d'autre faux argent, et êtes venus pour me faire du tort. — Les deux hommes de la banque entendant qu'il le prenait ainsi, se trouvèrent sans réplique. De plus les autres buveurs de thé, trouvant cette affaire pas claire, voulaient battre les deux commis. A bout d'expédients, ceux-ci durent prendre le faux argent, et s'en revenir en courant. — Que vous en semble ? Cet escroc, n'était-ce pas un habile homme ?... Mais le patron de la banque, n'a eu aussi que ce qu'il méritait.

@

Tête et pieds

@

Il y avait un villageois, qui n'était jamais allé en ville. Un jour un parent qu'il avait en ville, l'invita à y aller. Comme ils marchaient dans le faubourg, voici qu'ils virent plantée au bord de la route une perche, et au haut de la perche suspendue une cage, dans laquelle était renfermée une tête humaine ¹. Le villageois demanda aussitôt : Aih ! Qu'est-ce que ceci ?

Son parent l'en informa, disant : C'est un voleur qu'on a arrêté pour ses crimes et décapité, dont la tête est suspendue ici pour l'instruction de la multitude. — Après avoir marché encore un peu de temps, ils arrivèrent à la porte de la ville. Tandis qu'ils pénétraient en ville, le villageois voyant que, dans le tunnel de la porte, était encore suspendue une cage, contenant une paire de bottes, il dit : Aih ! C'est bien cela ! Ici ne voilà-t-il pas les pieds ?! — Le citadin ayant entendu, se mit à rire aux éclats. — Le villageois lui demanda : Pourquoi ris-tu ?.. Si ce ne sont pas là les pieds, qu'est-ce ? — Le citadin lui dit : Tu as mal vu. Je vais le dire. C'est le mandarin précédent, qui était un fonctionnaire intègre, et traitait bien le peuple. Quand il eut reçu de l'avancement, et fut au moment de partir, le peuple brûla de l'encens, lui prépara des repas ; et tandis qu'on l'escortait, on lui tira aussi ses bottes, et on les garda, comme souvenir. — Le

¹ Pour certains crimes, la tête du décapité est ainsi exposée, parfois successivement en divers lieux.

Narrations populaires

paysan dit : Ah ! Aujourd'hui pour une fois que je suis allé en ville, ce n'a pas été en vain ; j'ai vu du neuf !

@

Le bâtonniste

@

Deux paysans s'étant associés, allèrent de compagnie en Mongolie, y travaillèrent durant quelques années, gagnèrent un peu d'argent, puis revinrent de compagnie. — Un jour, portant leur bagage, ils arrivèrent à un carrefour. L'un dit Camarade, reposons-nous ! ... Aussitôt ils jetèrent à terre leur literie, s'assirent chacun sur la sienne, et se mirent à se reposer, à fumer et à causer. Quand cela eut duré un certain temps, de loin vers le midi, ils virent venir un petit homme, qui chantait en marchant. Quand il fut arrivé en leur présence, les deux lui dirent : Petit camarade, repose-toi ! — Le bonhomme dit : Me reposer ; soit, reposons-nous ! D'où venez-vous ? — ils dirent : Nous venons de Mongolie. — Le bonhomme dit : Prenez un peu garde à vous ; cette route n'est pas très sûre. — Les deux dirent : Comment ? Y aurait-il encore des brigands par ici ? — Le bonhomme dit : Hm ! Il y en a. Il y a quelques jours seulement, qu'un individu, avec un bâton, a détrossé deux voyageurs. — Ils dirent : Petit camarade, comment sais-tu cela ? Est-ce que tu l'aurais bien vu ? — Il répondit : Ce jour-là je ramassais du combustible ; je l'ai vu très exactement. Je vais vous montrer comment cela s'est passé. — Nos deux hommes riant, écarquillaient leurs deux yeux et regardaient. Le bonhomme s'étant saisi du bâton de montagnard ¹ qui leur servait pour voyager, soudain brandit ce bâton, et sur la tête asséna à cha-

Narrations populaires

cun un coup qui les étourdit, si bien que, avant d'avoir pu pousser un cri, ils gisaient par terre. Le bonhomme portant leurs literies sur son épaule, au moyen du bâton, s'enfuit. Quand nos deux hommes revinrent à eux, leurs bagages et leur argent, tout avait disparu. — Que vous en semble, ce bonhomme n'était-il pas un franc coquin ? C'est ainsi qu'il les détroussa. — Vraiment voyager n'est pas chose facile !

@

¹ Chān-koúnntze, bâton de montagne, une forte et longue canne.

Leçons de chic

@

Il y avait un jeune homme, qui était bête de naissance. Ennuyés de sa simplicité, ses parents lui donnèrent de l'argent, et l'envoyèrent dehors prendre des leçons de chic. Il se mit en route aussitôt. Arrivé dehors, il vint à un arbre, sur lequel il y avait beaucoup de moineaux, qui piaillaient à qui mieux mieux. Soudain arriva un épervier, lequel s'étant abattu sur l'arbre, terrifiés les moineaux n'osèrent plus piailler. Or un lettré qui était assis au pied de cet arbre, prononça aussitôt le texte : Qu'un seul oiseau entre dans le bois, tous les autres étouffent leur voix. — Le simplot demanda aussitôt : Maître, que dites-vous là ? — L'autre ne voulant pas avoir affaire avec lui, dit : Je dis ce qu'il me plaît de dire. Cela ne te regarde pas. — Il dit : Maître, enseignez-moi cela, je vous donnerai de l'argent. — L'autre dit : Comme cela, cela peut passer : .. Et après avoir pris son argent, il lui apprit à dire *Īniao jou linn, pàiniao ya yīnn*. Quand il le sut, le simplot alla ailleurs. Il arriva devant un puits. Comme c'était l'hiver, l'eau répandue par les porteurs d'eau, avait gelé sur le tertre du puits. Un vieillard, menant un vieil âne, vint pour l'abreuver. L'âne en montant le talus du puits, glissa et tomba à la renverse. Le vieillard effaré, appela au secours en criant : Venez me relever mon âne, venez me relever mon âne ! — Le bêta demanda aussitôt : Que dis-tu là ? — Le vieillard impatienté, de s'écrier : Ce que je dis ? Viens me relever mon âne ! C'est tout ce que j'ai dit ! — Le bêta dit :

Narrations populaires

Enseigne-moi cela ; je le donnerai de l'argent. — Le vieillard dit : Soit !.. Et aussitôt il lui apprit à dire : *Ki wo tch'euo lù lai pa* ! — Le simplot lui donna de l'argent, puis s'en retourna à la maison. Ses parents le voyant revenu, furent très contents. Tout le voisinage vint aussi pour le voir. Tout juste comme on causait, et que tous s'égosillaient à qui mieux mieux, voilà que la mère du bêta survint. Aussitôt qu'elle entra, tout le monde se leva et fit silence. Mais le benêt de dire : Qu'un seul oiseau entre dans le bois, tous les autres étouffent leur voix. — Son père entendant ce qu'il disait, de joie se mit à éclater de rire. Il rit tant que, tout d'un coup le pied lui ayant manqué, il tomba à la renverse. Aussitôt le simplot de crier : Venez me relever mon âne, venez me relever mon âne ! — Ce petit conte, trouvez-vous qu'il ait du sel ? — Il est très amusant. Vraiment c'est une bonne historiette.

@

Le sceau

@

Un mandarin portant avec lui le sceau de sa charge ¹, traversait une rivière ; la barque chavira, deux hommes se noyèrent, les objets furent tous perdus, même son sceau disparut.

Éperdu de tristesse, il voulait s'empoisonner ; mais cédant aux exhortations des mandarins ses amis, il ne se suicida point. On avertit pour lui ses supérieurs. — Or ce mandarin était un fonctionnaire intègre, très aimé de ses supérieurs, qui lui donnèrent bon courage, disant : Ça n'est rien !.. Ils lui firent d'abord un sceau en bois, pour s'en servir en attendant ; puis ils avertirent pour lui l'empereur, et le firent s'accuser et demander punition. L'empereur sachant aussi que c'était un officier intègre, et que ce n'était pas par négligence qu'il avait perdu son sceau, ne le punit pas, mais ordonna au ministère des fonctionnaires de lui couler un sceau, et d'envoyer quelqu'un le lui porter au lieu de sa charge. — Or il se trouva que l'homme qui fut envoyé, avait contre lui de vieilles rancunes. Comme dit le proverbe, il est difficile qu'un homme convienne à tous ; les meilleures gens, il y en a qui en disent du mal. — Cet individu voulant mettre à profit l'occasion de lui faire tort, tira en route le sceau, enveloppa de nouveau la cassette, et la lui apporta. Dès qu'il fut entré dans son prétoire, la haine au cœur et le visage riant, il lui

¹ C'est par le sceau, que le mandarin reçoit l'investiture de sa charge.

Narrations populaires

remit la cassette vide. L'autre voyant qu'on lui apportait un sceau, fut au comble de la joie. Quand l'envoyé fut sorti, et qu'il eut ouvert l'étui pour voir, il n'y avait pas de sceau, c'était une cassette vide. Se doutant bien que c'était l'autre qui l'avait caché, il ne dit mot, et ne lui fit aucun mal. Quand la nuit fut venue, il mit le feu à son prétoire. Bientôt au dedans et au dehors tout le monde cria au feu. Celui qui avait apporté le sceau se leva aussi. — Le mandarin criait : Que le reste brûle, cela n'a pas d'importance ; avant tout retirons le sceau ! — Et, tout en criant, ayant retiré lui-même et tenant dans ses mains la cassette vide, il dit à cet individu : Toi tu es un homme sûr. Porte ce sceau dans ta chambre, et garde-le-moi. — L'autre savait fort bien qu'il n'y avait pas de sceau, mais il n'osa pas ne pas accepter. Il revint donc dans sa chambre, et, après y avoir bien pensé, il se dit : Si je lui rends cette boîte vide, bien sûr qu'il ne me le passera pas. Allons, remettons-lui le sceau !... Et il remit le sceau dans l'étui. Quand on eut fini d'éteindre l'incendie, il le rapporta au mandarin. Le mandarin ayant ouvert et regardé, le sceau y étant, il congédia l'envoyé. — Ne trouvez-vous pas que ce mandarin s'en est bien tiré ?

@

Le tigre

@

A Tchaotch'eng, il y avait une vieille plus que septuagénaire, qui avait un fils unique. Mère et fils vivaient ensemble, comme dit l'adage, un orphelin avec une veuve. — Un jour son fils étant allé à la montagne pour y faire du bois, fut dévoré par un tigre. Elle, dans l'amertume de ses regrets, ne voulut plus vivre ; tout en larmes elle vint au prétoire du district, et cria à l'injustice. Le magistrat monta aussitôt sur son siège, croyant qu'il s'agissait de quelque grosse affaire. Quand, après avoir interrogé, il sut ce que c'était, le sous-préfet se dit : Où y a-t-il gens, qui intentent procès pour un cas de cette nature ?!.. Puis il dit en riant à la vieille : Que loups et tigres lèsent des hommes, cela est chose ordinaire ; comment puis-je de par la loi le punir ? — Elle, entendant le mandarin dire qu'il n'y avait pas moyen de punir, se mit à pleurer et à tapager dans la salle. On ne parvint pas à la calmer. Le mandarin essaya de l'intimider, mais elle n'eut pas peur. Alors le mandarin l'excusant à raison de son grand âge, et ne pouvait convenablement la malmener, lui promit publiquement de lui prendre le tigre. — Elle restait toujours prosternée sans se lever, protestant qu'elle ne s'en irait pas, avant le mandat d'arrêt lancé. — En désespoir de cause, le mandarin dut condescendre. Aussitôt il griffonna le mandat, puis s'adressant à ses employés, il dit : Qui d'entre vous peut amener ce tigre ? — Parmi eux il y avait un satellite, nommé Lineng ; il était alors parfaitement ivre, et se tenait au bas de la salle, tout

Narrations populaires

rouge de vin ; il répondit au mandarin : Moi je puis l'amener !.. Séance tenante il reçut le mandat et partit. — La vieille retourna alors chez elle, en attendant que le tigre étant amené, on la vengeât. — Or quand Lineng fut revenu de son vin, il se repentit au possible, et se dit : Ce n'est là qu'un tour du mandarin, pour amuser sur le moment la vieille, afin qu'elle ne tapageât pas dans la grande salle, et voilà tout. A-t-on jamais vu un satellite devoir prendre un tigre ? — Après avoir fait ce sot raisonnement, il ne s'en fit plus une affaire. Quand le jour d'appel fut arrivé, il prit le mandat et voulut le rendre au mandarin. Dès que le mandarin le vit, il se fâcha, et dit : C'est toi-même qui as dit que tu pouvais prendre le tigre ; comment veux-tu maintenant te dédire ? Puisque tu l'as dit, il faut le faire ! — Lineng tout embarrassé, se prosterna, demandant en grâce un mandat, avec lequel il put se faire aider par les chasseurs de profession, dans la capture du tigre. Le mandarin le lui accorda. Lineng ayant, avec son mandat, réuni les chasseurs, se mit à arpenter jour et nuit les montagnes pour prendre un tigre ; comptant bien que, dès qu'il en aurait pris un, anthropophage ou non, il serait débarrassé de son mandat et que la chose serait finie. Mais, contre toute attente, il se passa plus d'un mois sans qu'il vit un tigre ; par contre, il essuya plusieurs réprimandes, reçut des centaines de coups, et, n'ayant pas où porter plainte, il déplorait son fatal empressement. Un jour, ayant rencontré une pagode, il se prosterna et se mit à prier en ces termes : Amida Bouddha ! Bon vieux, tu as du pouvoir ! Si tu veux bien me sauver de la mort, fais-moi prendre ce tigre mangeur d'hommes !.. Et tout en

Narrations populaires

priant, il pleurait, tant et si bien qu'il en était tout enrôlé ¹. Or comme il pleurait et priait ainsi, ouvrant les yeux, il vit que du dehors il entra un tigre. Effrayé, Lineng trembla de tout son corps, craignant d'être aussi dévoré par lui. — Le tigre étant arrivé dans la pagode, sans regarder par-ci par-la, s'assit droit devant l'idole. Lineng s'adressant au tigre, dit : Si c'est toi qui as dévoré le fils d'une telle, ne bouge pas, que je te lie !.. Il dit et tira une corde pour lier le tigre. De fait le tigre ne fit pas le moindre mouvement ; il baissa les oreilles, fut lié par Lineng, traîné au tribunal et livré au mandarin. Le mandarin s'étant assis sur son siège, demanda au tigre : Le fils d'une telle, est-ce toi qui l'as mangé ? — Le tigre inclina la tête. — Le mandarin dit encore : Qui a tué rend vie pour vie ; de tout temps, on n'a pas dispensé en cette matière, sais-tu cela ? D'autant que cette vieille n'avait que cet unique fils ! Tu le lui as mangé ; la voilà sans appui, étant si âgée ; par quel moyen pourra-t-elle vivre ?.. Si tu veux remplir envers elle les devoirs de la piété filiale à la place de son fils, je pourrai t'épargner ! — Le tigre inclina encore la tête. — Alors le mandarin ordonna aux satellites de le délier, et le lâcha. — La vieille récrimina parce que le mandarin n'avait pas tué le tigre, et se disposa à en appeler. Le jour suivant au matin, quand elle se leva et ouvrit la porte, elle vit devant la porte un cerf mort. Elle l'écorcha, en vendit la chair et la peau, et, avec l'argent, elle acheta du grain et du combustible. Avant que tout fût dépensé, le tigre lui apporta de nouveau un cerf ; ensuite, tous les trois à cinq jours environ, tous les dix jours

¹ Quoique Lineng invoque Bouddha, l'histoire est plutôt taoïste. Juridiction des magistrats sur les animaux, responsabilité de ceux-ci selon le degré de leur *lîng*, intelligence, sont des idées taoïstes.

Narrations populaires

environ, il en apportait un ; depuis lors ce fut sans interruption. Quand il lui était arrivé de manger un homme, il apportait à la vieille ses objets, de l'argent, de la toile, etc. Les dépenses de la vieille n'étant guère considérables, peu à peu elle fut à l'aise, et bien plus heureuse que du vivant de son fils ; aussi était-elle pleine de reconnaissance pour les bons procédés du tigre. Quand celui-ci venait, il restait parfois tout le jour couché dans la cour, sans faire de mal aux gens, sans abîmer ni les poules ni les chiens. — Après bien des années, quand la vieille fut morte, le tigre vint rugir dans la cour, comme s'il l'eût regrettée ; il avait même la larme à l'œil. Ce que la vieille avait au jour le jour mis de côté, suffit à ses funérailles. Ses parents lui en achetèrent habits, couvertures et cercueils ¹, puis la portèrent au cimetière. Tout juste comme on finissait de l'ensevelir, le tigre y vint aussi, faisant enfuir de peur tous les invités du convoi. Il rugissait sans cesse devant le cimetière ; ce ne fut qu'après plusieurs jours qu'il s'en alla. — Les gens du district bâtirent à ce tigre une pagode, laquelle existe encore. — Voyez un peu, voilà un tigre qui a su exercer la piété filiale au lieu d'un fils, servir et nourrir une mère de son vivant, la pleurer après sa mort. Vraiment, les hommes sans piété filiale, ne valent pas un tigre ! Vous qui frappez votre père et insultez votre mère, n'est-il pas temps de songer à vous amender ?!

@

¹ *Koān*, cercueil intérieur qui contient le cadavre. *Koūo*, cercueil extérieur.

Qui est le père ?

@

Un certain Tchangsang de Paotingfou, s'étant expatrié, arriva en Mongolie à l'endroit appelé Imat'outch'oan. Il y peina pendant quelques années, devint riche, et se maria à l'étranger. Après un an passé, il eut un petit garçon. Après quatre à cinq années, soudain il fut pris de nostalgie, et voulut, emmenant sa femme, revenir à la maison. Dès qu'il lui en parla, sa femme ne voulut pas consentir et dit : Alors que je t'ai épousé, il a été convenu qu'il ne le serait pas permis de t'en retourner en m'emmenant de force ; et que cela ne pourrait se faire, que si j'y consentais. Il faut nous en tenir à ce qui a été dit ; il ne sied pas que ce qui a été convenu ne compte plus, et que ce dont on n'est pas convenu compte ! Le proverbe dit : entre gens de bien, une seule parole ; à bon coursier, un seul coup de fouet : S'il était permis de modifier ainsi les décisions les plus solennelles (les diagrammes divinatoires ¹), le monde ne serait plus un lieu habitable ! — Son mari dit : Du moment que tu m'as épousé, tu m'appartiens. Si tu ne fais pas ma volonté, cela ne se passera pas ainsi. Le proverbe dit : la femme épousée et le cheval acheté, on en use quand on veut, on les bat quand il plaît. Si je tiens mordicus à ce que tu reviennes avec moi à la maison, tu n'y pourras rien changer. Que si vraiment tu ne m'accompagnes

¹ Pien koá, changer les diagrammes divinatoires, la chose la plus immuable qui soit.

Narrations populaires

pas, je partirai en n'emmenant que mon enfant. — Sa femme dit : L'enfant n'est pas à toi seul, tu ne peux pas l'emmener ainsi ! — Les deux époux, plus ils parlaient, plus ils s'échauffaient ; ils finirent par une bonne dispute. La femme jugeant, après y avoir bien pensé, qu'il n'y avait pas d'échappatoire, se mit à pleurer en invoquant à grands cris le ciel et la terre. Le mari mécontent de ce qu'elle pleurait, l'empoigna et la battit ; ainsi fut blessée l'affection mutuelle des deux époux. — La femme en y réfléchissant se dit, ... que si je ne l'accompagne pas, je ne puis me passer de l'enfant ; que si le l'accompagne, je ne sais ce qui adviendra de moi. Quand je serai partie, pays et gens me seront étrangers ; pour ce qui est du langage, la prononciation ne me reviendra pas ; puis le climat ne m'ira pas ; comment m'en tirerai-je ? Et puis, à la maison j'ai encore père et mère, et ne veux pas, abandonnant famille et patrimoine, les laisser là et m'en aller. Le proverbe dit : il est difficile de quitter sa famille fût-elle pauvre, il est dur de se séparer de la terre natale ! Elle y pensa dans tous les sens, mais il n'y avait pas le moindre moyen. Serrant les dents et maugréant, elle dit : Puisqu'il faut partir avec lui, eh bien partons ! Tout est déterminé par le destin ! — Elle fit donc ses adieux à son père et à sa mère ; tous se tenant embrassés en pleurant, se lamentèrent un bon coup. Le mari loua un char sur lequel il chargea tous les ustensiles. Sa femme y monta aussi, et l'on partit à grand fracas. Quand ils eurent marché jusqu'à la nuit, ils descendirent dans une auberge, et y passèrent la nuit ; le jour suivant, dès l'aube, ils se remirent en chemin. — Or le voiturier qui les conduisait était un vieux garçon ; lequel, quand il avait une occasion, conduisait des voyageurs ; sinon, il prati-

Narrations populaires

quait des métiers interlopes. Le proverbe dit : les cochers, les bateliers, les aubergistes, les conducteurs et les courtiers, même sans qu'ils soient convaincus de crime, on devrait les mettre à mort !.. Tout en allant, à force d'œillades échangées avec la femme, il sut qu'elle ne s'entendait pas avec son mari, et de suite il lui vint un mauvais dessein. Quand ils eurent marché toute la journée, ils arrivèrent à une ville murée, et de nouveau ils descendirent dans une auberge. Le Tchang voyant que sa femme s'était désaffectionnée de lui, sortit tout triste de l'auberge pour se distraire. Quand il revint, sa femme tout simplement ne le reconnut plus pour son mari, et disant hardiment que c'était le voiturier qui était son mari, elle ne laissa plus le Tchang entrer dans sa chambre. Le Tchang outré de colère s'en fut au prétoire de la sous-préfecture, et cria à l'injustice. Un huissier sortit, l'arrêta et lui dit : Quelle affaire est-ce ? — Quand le Tchang le lui eut raconté au long et au large, l'huissier lui dit : Va faire rédiger cela ! — Il alla donc au domicile d'un greffier, fit écrire une accusation, et la déposa au greffe. Dès le lendemain il sortit un mandat d'amener, citant la femme et le voiturier. Quand à l'audience le mandarin les interrogea, la femme et le voiturier s'étaient si bien concertés, que leurs assertions eurent tout l'air d'être vraies. Le Tchang timide en présence du mandarin, n'osa pas parler. Le mandarin qui était un sot, sans scruter assez profondément, adjugea la femme au voiturier, tandis qu'il fit donner au Tchang deux cents coups de férule. Le Tchang trouvant que cela ne pouvait être digéré, s'en fut au prétoire de la préfecture et battit le tambour. Dès qu'il l'eut frappé, comme dans le prétoire on ne savait quel assassinat ou autre grosse affaire ce pouvait être, le préfet sur-le-champ

Narrations populaires

monta à son tribunal, et l'appelant devant lui, l'interrogea de la sorte : Quelle affaire y a-t-il que tu battes le tambour ? — Le Tchang le lui ayant fait savoir d'après le véritable état des choses, le préfet dit : Apparemment que tu ne comprends pas quelle grave chose c'est que de battre le tambour. Excepté en cas de meurtre ou autre affaire de premier ordre, il n'est pas reçu que l'on batte le tambour. Quelque raison que l'on ait d'ailleurs, quand on l'a battu, il faut endurer la bastonnade... Il ordonna donc aux exécuteurs de lui donner avant tout quarante coups de férule. Quand on eut fini de le battre, le préfet sur-le-champ tira du cornet une fiche, par laquelle femme, voiturier, et même leur petit garçon, il les cita tous ¹. — Or leur petit garçon avait à peine quatre ou cinq ans, et ne comprenait encore rien aux choses ; à l'audience, il était à genoux à côté d'eux. — Le préfet interrogea les deux parties au long et au large, mais sans arriver, en définitive, à tirer d'eux la vérité. Alors, en pleine audience il imagina un stratagème, et dit à ses domestiques qu'il voulait prendre une collation. Quand la collation eut été apportée, il appela d'abord l'enfant. Quand celui-ci fut arrivé devant son bureau, il lui donna un bonbon à croquer. Puis il lui en donna un autre, en lui disant : Porte celui-ci à ton père ! — Or si l'enfant ne comprenait rien aux choses, il savait cependant qui était son papa. Prenant le bonbon, il alla tout droit le présenter au Tchang. — A cette vue, le préfet frappant sa masse sur la table, et commandant à grands cris, fit d'abord donner deux cents soufflets à la femme, puis fit battre le voiturier de plusieurs centaines de coups de rotin, et adjugea la femme à son

¹ Ta ts'iên. Mandats d'amener, coups à donner, sont inscrits sur ces fiches.

Narrations populaires

vrai mari. — Le proverbe dit : Ce qui est vrai, on ne peut pas le faire faux ; ce qui est faux, on ne peut pas le rendre vrai ! On dit encore : La femme revient à son premier mari, la terre appartient à son propriétaire ! — Quand le préfet eut ainsi résolu ce procès, et informé les supérieurs, on enleva encore sa charge au sous-préfet qui avait mal jugé, et l'affaire finit ainsi. — Tout alentour, le peuple unanimement sut gré au préfet de sa bonté. Le Tchang lui offrit aussitôt un *pien*¹. Cette histoire peut servir d'exhortation au bien.

@

¹ Inscription élogieuse, horizontale, ordinairement flanquée de toéize, inscriptions verticales.

Le vase magique

@

Un homme labourait dans la campagne. Au milieu de son travail, soudain, crac, il brisa le soc de sa charrue. Il dit : Qu'est-ce que cela ? Dans un champ uni, où il n'y a ni racines d'arbre, ni morceaux de briques, ni fragments de tuiles, comment ai-je brisé mon soc ? — Il avança donc, fouit, tira et regarda ; .. c'était un pot de terre. Il dit : Qu'est-ce que cela peut bien être ?.. Il l'emporta à son logis, le nettoya parfaitement, mit dedans quelques objets, quand il les eut retirés, il y en avait encore. Il dit : Ah, bonne affaire ; c'est là un objet transcendant. Je vais y mettre des sapèques, et voir ce qui adviendra... Quand il eut retiré les sapèques, il y en avait encore. — Alors cet homme se réjouit extrêmement, et fit la leçon à toute sa famille grands et petits, disant qu'il ne permettait à personne de le dire aux gens du dehors. Mais les enfants ne savent rien dissimuler ; ils parlèrent. Alors le village entier s'émut et se remplit de clameurs. Celui dont les terres touchaient aux siennes l'ayant appris, demanda : Ce trésor, où l'a-t-il trouvé ? — On lui dit : il l'a ramassé au bord de son champ. — Le voisin dit aussitôt : Oh ! Ç'a été ramassé sur ma terre ; ce bassin est à moi... Et tout en parlant ainsi, il alla lui chercher querelle. — L'autre dit : Ce n'est pas à toi ; c'est sur ma propre terre, que moi-même je l'ai découvert en labourant, bien loin de ton champ. — Le voisin dit : Tu as empiété sur ma terre : tu as labouré trop loin : ce bassin est à moi : — Nos deux hommes n'arrivant pas à s'entendre,

Narrations populaires

firent un procès. Le mandarin les ayant fait comparaître, dit : Pourquoi êtes-vous en litige ? — Les deux lui racontèrent en détail l'affaire de ce bassin magique, qui multipliait les objets. Le mandarin dit : Est-ce bien vrai ? — Ils dirent : C'est, vrai ; cet objet n'a guère d'apparence, mais c'est un vase transcendant ; ce qu'on y met, quand on le retire, il peut le reproduire ; si Monsieur ne nous croit pas, qu'on apporte le vase, pour faire l'épreuve ! — Le mandarin dit : Fort bien ; apportez-le, que j'examine ! — Ils apportèrent donc le vase de terre, et le remirent au mandarin. Le mandarin fit l'épreuve ; de fait c'était un vase magique. — Alors le mandarin monta sur son siège, et dit : Dans ce litige, il est vraiment impossible de porter une sentence. Si je te l'adjuge à toi, lui ne consentira pas ; si je le lui adjuge à lui, toi tu ne voudras pas. Je donne donc mon avis et vous mets d'accord. Je vous détends à tous les deux de le réclamer. C'est confisqué ¹ ! — Les deux n'y pouvant plus rien, se mordant les lèvres et laissant pendre la tête, retournèrent chez eux. — Depuis lors, tout le monde disait du mandarin qu'il était un mandarin rapace, avide du bien d'autrui et oppresseur du peuple. — Le père du mandarin ayant entendu dire cela, tout furieux vint le trouver et lui dit : Comment remplis-tu ta charge ? Tout le monde dit, en te maudissant, que tu es un mandarin rapace, avide de richesses, prenant le bien d'autrui et ne le rendant pas. — Le mandarin répondit : Allons, vieux, ne te fâche pas ; ce n'est qu'un vase en terre. — Son père dit : Mais alors, extorquer cela, à quoi bon ? Nos vases en porcelaine et en métal sont en nombre ; pourquoi veux-tu ceux d'autrui ? — Le

¹ Jôu koān, entrer dans le fisc, confisqué par le gouvernement.

Narrations populaires

mandarin dit : Ce vase a quelque chose de curieux. — Son père dit : Quoi de curieux ? — Le mandarin dit : Ce vase, ce qu'on y met, il le reproduit. — Son père dit : Balivernes ! — Le mandarin dit : Vieux, ne prends pas la mouche ! Si tu ne crois pas, faisons l'expérience !.. Et aussitôt il apporta le vase, y mit un lingot d'argent, le retira ; dans l'intérieur déjà il en avait poussé un autre ; il le tira encore, il en avait encore été produit un nouveau. — Le père du mandarin n'y comprenant rien, regardait fixement dans le bassin, quand inopinément tout d'un coup le pied lui manqua, et il tomba dedans. — Epouvanté le mandarin à la hâte se mit à tirer dehors ; il retira un père, il y en avait encore un ; il en tira encore un, il y en avait encore un ; plus il en tirait, plus il y en avait ; il en retira plein une chambre, plein une cour, tous des pères du mandarin. Enfin, à force de tirer, le vase fut brisé. Ainsi advint-il que le mandarin ne put discerner, lequel était son vrai père. Il n'eut donc pas d'autre ressource, que de leur rendre les devoirs de la piété filiale ¹, et de les entretenir tous, le vrai et les faux. — Vois, ce mandarin rapace, quel profit a-t-il eu ?

@

¹ Pour comprendre cette morale, il faut savoir combien la piété filiale chinoise est chose onéreuse.

Les trois frères

@

Au temps jadis, il y avait une famille du nom de Tien, trois frères. L'aîné et le second avaient tous deux pris femme. Celle de l'aîné, les gens du dehors l'appelaient T'ientasao. La femme du second, on l'appelait T'ieneullsao. Ces deux belles-sœurs s'entendaient au mieux. La troisième frère étant encore jeune, vivait avec ses aînés et leurs femmes. Quand il eut grandi et fut devenu adulte, il prit aussi une femme, qu'on appela dans la famille T'ienlaosankia. Cette femme n'avait pas un bon esprit. Forte de ce qu'elle avait des nippes et un pécule, et sentant que, si la famille vivait ainsi en commun, elle ne pourrait pas faire la maîtresse, tout le long du jour elle excitait son mari, disant : Tous les biens de notre famille, c'est ton aîné et ton second frère qui les administrent ; pour toi, tu ne peux agir en maître en rien. Les dépenses et les recettes de la famille, tu ne peux en savoir exactement le montant. Quand ils ont dépensé un, peut-être qu'ils disent avoir dépensé dix ; quand ils ont gagné dix, qui sait s'ils ne disent pas n'avoir gagné qu'un ; à ton insu, amassant pour eux-mêmes. A ma manière de voir, notre famille tôt ou tard devra se diviser. Si tu attends pour partager que nous soyons dans la gêne, nous aurons bien du mal. A mon avis, le mieux serait de partager au plus tôt, et que chacun fasse ses affaires, cela vaudrait bien mieux. — Laosan ayant prêté l'oreille aux discours de sa femme, invita ses parents et ses amis, afin

Narrations populaires

qu'après avoir délibéré ils leur fissent leur partage ¹. Laota Laoeull ne voulaient pas. Mais les Laosan, mari et femme, tinrent mordicus à ce qu'on partageât. Les deux aînés n'y pouvant plus rien, on partagea bâtiments, terres, et tous les objets, en trois lots, à chacun ni plus ni moins. Restait au milieu de la cour un cercis, vieux de plusieurs siècles, mais encore dans toute sa splendeur, et tout juste en pleine floraison ; vraiment il n'y avait pas moyen de le partager. — Mais Laota était la droiture même, Il dit : Quand on partage, il faut partager également, pour que ce soit bien. Demain nous l'abattrons ; on sciera le tronc en trois morceaux ; quant aux rameaux et aux grosses branches on les fendra en trois parts. — Quand ce fut ainsi décidé, et que le lendemain fut venu, T'ienlaota appela Laoeull Laosan, et ils allèrent pour abattre l'arbre. Quand ils furent arrivés au pied et regardèrent, voilà que, depuis cette nuit, les fleurs étaient toutes tombées, les feuilles étaient toutes fanées ; sans attendre qu'on l'abattit, à peine poussé avec la main, l'arbre tomba et découvrit ses racines. — A cette vue Laota se mit à pleurer. Ses deux frères dirent : N'as-tu pas dit hier, que cet arbre il fallait aussi le partager ; maintenant qu'as-tu à pleurer ainsi ? — Laota dit : Je pleure, non pas à cause de cet arbre. Je pleure, à cause de notre famille. Je pense que nous trois frères avons été enfantés par une même mère, comme les rameaux de cet arbre ont été émis par une même racine. Hier cet arbre était encore luxuriant. A peine avons-nous fait notre partage, que le voilà mort. Cela est certainement un présage, pour nous faire comprendre que, si nous nous séparons, nous périrons comme cet arbre est mort. —

¹ Les partages se font ainsi, par des tiers.

Narrations populaires

Les deux jeunes frères ayant entendu ces paroles, se mirent aussi à pleurer. Laosan ne voulut plus partager, et demanda avec instances qu'on vécût encore en commun. Les trois belles-sœurs ayant entendu qu'on pleurait dans la cour, sortirent toutes pour voir, et apprirent de quoi il s'agissait. Mme Laota et Mme Laoeull furent très contentes ; mais Mme Laosan récriminant à pleine bouche, ne consentit pas. — Impatienté Laosan dit, qu'il voulait la répudier ¹. Ses deux aînés avec insistance le dissuadèrent, et le retinrent, afin qu'il ne la répudiât pas. — Mme Laosan trouvant sa confusion insupportable, et qu'elle n'avait plus la face de paraître devant les gens, aussitôt la nuit venue, elle se pendit. — Quand il fit jour, ô surprise, au milieu de la cour le cercis, sans que personne l'eût replanté, de lui-même s'était redressé ; les feuilles de nouveau étaient turgescentes, les fleurs de nouveau étaient écloses, à corolles plus grandes et plus éclatantes que jadis. Les frères firent aussitôt au pied de l'arbre le serment, que de leur vie ils ne se sépareraient plus.

@

¹ Outre le divorce à l'amiable, il y a sept cas d'expulsion.

Le méridional

@

Un méridional voulut apprendre le beau langage. Il prit quelques dizaines de taëls, fit un petit paquet, monta sur un bateau et s'en vint au nord. Au port il descendit du bateau, entra dans la ville, vint dans la grande rue, regarda ; personne ne fit attention à lui. — il se dit : Ici ce sera difficile de trouver un maître ; .. et son ardeur se refroidit à demi. Il pensa : Si je m'en retourne de suite, probablement que mes compatriotes se riront de moi. Si je reste, alors où apprendrai-je le beau parler ?... — Dites un peu, ce méridional portant son petit paquet, et s'en allant cahin-caha, est-ce assez risible ? — Il marcha plusieurs jours, arriva dans un petit village, regarda ; il n'y avait aucune agitation. Il se dit : Ici je pourrais peut-être bien apprendre le beau langage ¹ !.. et aussitôt, droit comme une flèche, il entra dans le village. Or tout juste, dans ce village, une bande de vauriens tenait un tripot à roulette. Notre méridional ayant vu les manières de ceux qui sortaient et entraient, et qu'ils n'avaient tous pas grand air, se réjouit intérieurement et se dit : Ici ça pourra se faire que j'apprenne le *koanho*... Et aussitôt, avec son petit paquet, d'une enjambée il pénétra dans la baraque à jeu. Quand il fut dedans et regarda, tout juste on découvrait la roulette. Le croupier criait : Pourvu que ce ne soit

¹ Les Chinois du sud et du nord (sobriquets *Nanmânze Peitâze*), se ridiculisent ainsi mutuellement.

Narrations populaires

ni as, ni deux ! — Le méridional dit : Qu'est-ce que ce joujou-là ? — Les autres l'ayant fixé, et ayant reconnu qu'il n'était pas du pays, lui demandèrent : Que fais-tu ici ? — Il dit : Dans mon paquet j'ai de l'argent. — Les autres dirent : Ah, tu veux mettre à la roulette ? — Il dit : Je ne sais pas cela ! Je voudrais apprendre le *koanho*. — Un autre dit : C'est un imbécile de méridional, qui est vend dans notre nord, pour apprendre le chic. Allons, jouons-lui un bon tour !.. Et aussitôt il lui dit : Aih, si tu veux apprendre le *koanho*, prends-moi pour maître ! Pas besoin que tu fasses de grands frais. Commence par m'inviter, puis remplis-moi un pot de vin, coupe-moi une demi-livre de viande ; je ne te demande ni quatre assiettes, ni huit bols, ni un grand réchaud garni de viandes. Soyons bons amis ! Je vais t'apprendre le *koanho*, et je garantis que, quand tu seras retourné au midi, personne ne s'entendra en *koanho* aussi bien que toi. — Qu'en dites-vous, ce sot méridional étant sorti, ayant empli un pot de vin, et haché une demi-livre de viande, revint au tripot, fit la prostration, salua son maître ¹ ; dites, est-ce assez risible ? — Le joueur ayant bu quelques coupes de vin, et mangé quelques bouchées de viande, la verve lui vint, et il s'écria : Ça, qu'on m'apprenne ! Ce que je dirai, redis-le ! Dis, moi !.. Le méridional dit, moi. — Dis, pour rire !.. Le méridional dit, pour rire. — Dis, oui !.. Le méridional dit, oui. — Alors le Joueur dit : Ça y est ! Tu as fini d'apprendre ! Souviens-toi un peu ferme, et n'oublie pas ; quand tu seras revenu dans votre midi, tu pourras être interprète. — Notre méridional, avec son paquet, retourna

¹ *Pai laocheu*, cérémonie par laquelle le disciple se livre à l'autorité d'un maître.

Narrations populaires

au port, loua un bateau, et profitant d'un vent favorable, en moins de deux jours il arriva chez lui, et descendit de bateau ; tout juste c'était au milieu de la nuit. En toute hâte il gagna sa porte, ramassa un morceau de brique, et, panpan, frappa plusieurs coups de suite. — Les gens de sa famille coururent aussitôt à la porte, et de l'intérieur, demandèrent qui c'était. — Il répondit : Moi ! — Ceux de l'intérieur dirent : Pourquoi frappes-tu à la porte ? — Il répondit : Pour rire ! — Les gens de sa maison ne comprenant pas, regardèrent par les fentes de la porte, et reconnurent que c'était lui ; alors ils ouvrirent la porte et demandèrent : Est-ce que tu saurais le *koanho*, que te voilà revenu ? Il répondit : Oui ! — Oh alors, toute la famille, femmes et enfants, de se réjouir sans mesure et de sauter de joie. Au jour, grâce aux commérages, aux alentours tout le monde savait qu'il était revenu sachant le *koanho*, et tous disaient : Aih, voilà que dans notre village cela va aller bien, car nous avons un habile homme ! — Or quelques jours plus tard, il arriva que dans ce village on trouva gisant le cadavre d'un homme assassiné. Le maire donna avis au prétoire. Le mandarin vint aussitôt pour inspecter le cadavre. Le langage du mandarin, nos Manze n'en comprirent pas un seul mot. Le mandarin impatienté leur demanda : Hai ! Dans votre village ¹, n'y a-t-il pas un homme qui comprenne le *koanho* ? — Le maire du village répondit : il y en a un. Et aussitôt il appela notre méridional. Quand il fut arrivé en présence du mandarin, celui-ci lui demanda : Cet homme, sais-tu qui l'a tué ? — Il répondit aussitôt : Moi ! — Le mandarin

¹ On dit ainsi, dans *votre pays*, dans *votre village*, plutôt que dans *ton pays*, etc. Concepts collectifs.

Narrations populaires

furieux lui dit : Pourquoi tues-tu les gens ? — Il dit : Pour rire !
— Le mandarin dit : Tuer ainsi les gens pour rire, cela se qualifie *hichā*. D'après la loi, tu dois donner ta vie pour la sienne, et attendre en prison la strangulation. Je juge ton crime digne de mort. — Il répondit aussitôt : Oui. — Le mandarin appela alors les trois escouades de satellites, le fit enchaîner, mener en ville, et enfermer en prison. Le mandarin informa en haut lieu. Peu de mois après, l'ordre d'exécuter arriva ¹, le condamnant à la strangulation. Aussitôt on le lia, on sortit hors la porte de l'ouest, et on l'étrangla. — N'est-ce pas que ce sot méridional, arrivé, par son étude du *koanhoā*, à un pareil résultat, est vraiment risible.

@

¹ Tch'eu-wên, la pièce lugubre, ordre d'exécuter un arrêt de mort.

Eulltaye

@

Il y avait un vieillard. Quand on le nommait, tous l'appelaient Eulltaye. Cet Eulltaye était la forte tête de son village. Quand il arrivait quelque accident, les gens de l'endroit le priaient de leur donner conseil. — Une famille élevait un bœuf. Le bœuf eut soif. Au milieu de la cour il y avait une jarre à eau. Le bœuf, à force de tirer, déchira sa longe, et, ayant enfilé sa tête dans la jarre, se mit à boire. Quand il eut bu, sa tête d'aucune manière ne put plus sortir. Les gens fouteffarés dirent : Malheur ! Qu'y a-t-il à faire à cela ?! — Alors quelques-uns dirent : N'y a-t-il pas Eulltaye ? Priez-le de venir nous imaginer un moyen ! — D'autres dirent : Hai, c'est vrai ! Nous avons oublié ce digne vieux ! Vite qu'on allie l'inviter ! — Aussitôt quelqu'un courut, se présenta devant Eulltaye, et lui dit : Eulltaye, il y a une mauvaise affaire ! — Eulltaye dit : Qu'est-ce qu'il y a ? — L'autre dit : Aih ! C'est un bœuf qui a fourré sa tête dans une jarre pour boire, et voilà qu'elle ne peut plus sortir ; comment faire ? — Eulltaye dit : Ce n'est rien. Je vais y mettre l'œil !.. Tout en parlant, il y alla à grands pas. Quand il fut arrivé, tous dirent avec joie : Ah ! Eulltaye est venu, partant plus d'embarras ! — Eulltaye regarda ; la tête de bœuf n'en sortait pas davantage. — Eulltaye dit : Hai ! Sans moi, des hommes comme vous, comment vous en tireriez-vous ? Voilà qu'une tête de bœuf ne peut sortir, et vous êtes à court d'expédients. Apportez un sabre, abattez-la, et on pourra l'avoir ! — Tous dirent : Aih ! C'est encore Eulltaye qui a le plus

Narrations populaires

d'expérience des choses ! — Eulltaye les traita de propres à rien, et fâché, frappant du pied, il s'en alla. — Les gens apportèrent un sabre, abattirent la tête du bœuf, et ce fut encore la même chose, on ne put pas la sortir. Ils dirent : Que faire ? — Quelqu'un dit : invitons encore Eulltaye à venir pour nous conseiller. — Il y en eut qui dirent : Nous l'avons déjà molesté une fois ; l'inviter encore, cela peut-il aller ? — D'autres dirent : Que si on ne l'invite pas, cette tête de bœuf comment la fera-t-on sortir ? — Ils dirent : il n'y a pas d'autre moyen ; il faut absolument le réinviter !.. Aussitôt il y en eut qui coururent de nouveau l'inviter. — Eulltaye dit : Pourquoi êtes-vous revenus ? — Ils dirent : Cette tête de bœuf, on ne peut pas encore la sortir. — Eulltaye dit : En vérité, vous n'êtes bons à rien du tout. Je vais y remettre l'œil. — Eulltaye y alla, essaya, elle ne sortit encore pas. Alors il se fâcha et dit : Enfants que vous êtes, même ce petit bout de savoir-faire vous ne l'avez pas ! Apportez un marteau, mettez cette jarre en pièces, ma parole qu'aussitôt elle pourra sortir ! — Dès qu'il eut fini de parler, Eulltaye mécontent s'en alla. Les gens apportèrent un marteau, mirent la jarre en pièces, regardèrent ; il y avait longtemps déjà que le bœuf était mort. Que faire ? — Un homme alla encore délibérer avec Eulltaye. Eulltaye se fâcha plus encore, et dit : Hai ! Vous voilà encore à court ?! Ecorchez-le, faites-le bouillir, mangez-le et ce sera fini ! — Cet homme revint et dit aux autres : Eulltaye a dit qu'il fallait écorcher, bouillir et manger. — Tous dirent : Aih ! C'est toujours l'avis d'Eulltaye qui est le bon ! — Ils écorchèrent donc le bœuf, le firent bouillir, et choisissant le plus

Narrations populaires

gras ¹, ils allèrent en servir à Eulltaye un grand plat. Quand Eulltaye vit cette viande, sans qu'il pût se retenir, les larmes lui coulèrent des yeux, et il se mit à pleurer avec de grands cris. Les gens l'exhortèrent en disant : Eulltaye, pourquoi pleures-tu ? Vois, tu t'es donné tant de peine ! Si on ne l'avait pas invité, qui aurait su abattre la tête de bœuf ; qui aurait su briser la jarre ? ! Si on ne t'avait pas appelé, comment aurions-nous pu manger cette viande, et nous régaler ainsi ? Bon vieux, ne pleure pas ! Tu as eu du mal, il est juste que nous te donnions à manger ! — Eulltaye pleurant a haute voix, répéta plusieurs fois : Aih ! S'il n'y avait pas un homme capable comme moi, comment vous en tireriez-vous ? Dans ce village, quand il y aura une affaire importante, qu'adviendra-t-il ? !

Les gens du village d'Eulltaye, tissaient et filaient tous. Quand on vend de la toile ou du fil ², il faut se lever matin pour aller au marché. Or dans le village il n'y avait pas d'horloge. Quand on ne se levait pas trop tôt, on se levait trop tard. Un jour, délibérant tous ensemble, ils dirent : Que faire ? !.. Aussitôt il y en eut qui dirent : Allons trouver Eulltaye pour lui en parler. — Ils allèrent donc et dirent : Eulltaye, vois un peu, les gens d'autres villages, quand ils vont au marché, tous ont une règle ; nous, quand nous allons au marché, c'est ou trop tôt ou trop tard ; quel remède pourrait-on apporter à cela ? — Eulltaye dit : Ça ce n'est pas une affaire. Désormais, quand vous entendrez le

¹ La viande grasse est plus estimée, en Chine, que les parties maigres comme le filet.

² Commerce des pauvres, d'un marché à l'autre. Ils vendent leur toile, et rachètent du coton.

Narrations populaires

coq chanter, levez-vous ; à ce moment-là allez au marché, ce ne sera ni trop tôt ni trop tard. — Ils dirent : Mais où y a-t-il un coq ? — Eulltaye dit : Allez au marché en acheter un. — Ils dirent : Nous tous nous n’y entendons rien, et ne saurions bien choisir. Eulltaye, toi mets-toi un peu en frais, va en acheter un pour nous ! — Eulltaye dit : Aih ! Que je me donne un peu de mal pour vous, enfants, cela se doit... Et tout en parlant, il partit. Quand il fut arrivé, du premier coup il acheta un canard. Les gens du village voyant qu’Eulltaye était revenu du marché, accoururent tous pour voir, et, joyeux au possible, ils dirent : Aih ! Voilà que nous avons quoi regarder ! Jusqu’ici nous n’avions pas vu de coq ; voici qu’enfin nous avons vu un coq ! — Quand ils eurent regardé à loisir, ils dirent : Mais ce coq, où faudrait-il le mettre ? Si on le met dans le quartier est, le quartier ouest ne pourra pas l’entendre chanter. Si on le met dans le quartier ouest, le quartier est ne pourra pas l’entendre chanter. Comment arranger cela ? Il faut encore qu’Eulltaye donne conseil ! — Ils vinrent donc de nouveau voir Eulltaye, et lui rapportèrent au long ce qui venait d’être dit et leur embarras. Eulltaye dit : Cela est aisé à arranger. Si on le met au milieu du village, sur la pomme du mât aux drapeaux, devant la grande pagode, dès qu’il chantera, les gens du village pourront tous l’entendre, se lever aussitôt, aller au marché, et ainsi il ne pourra plus y avoir de retard préjudiciable. — Ils mirent donc le canard, sur la pomme du mât aux drapeaux, devant la grande pagode. — A cette époque c’était tout juste l’hiver ; la nuit il faisait insupportablement froid. Quand le soir fut venu, dans toutes les familles, tous pleins de joie disaient : Dans ce village enfin nous voilà tirés d’affaire ; il y a un coq ; cette nuit nous

Narrations populaires

pourrons dormir en paix de tout notre cœur ! — Et tout en parlant, dans toutes les familles tous s'endormirent. Ils dormirent tout d'un somme jusqu'à ce que le soleil fût très haut, et n'entendant pas encore le chant du coq, ils dirent : Quelle affaire est-ce là ? — Dans toutes les maisons tous se levèrent, allèrent de nouveau trouver Eulltaye, et lui demandèrent pourquoi le coq ne chantait pas ? Eulltaye dit : Je vais voir ! — Quand il fut allé jusqu'à l'endroit, et eut regardé, il y avait longtemps que le canard était tombé du mât aux drapeaux, et, furetant par toute la cour, cherchait patûre. Eulltaye l'ayant examiné, poussa une exclamation et dit : Pas étonnant que ce coq ne chante pas ; voyez un peu ; son bec a été aplati dans sa chute ; de froid ses doigts se sont tous soudés les uns aux autres ! Celui-là n'est plus bon à rien ! Nous en sommes pour nos frais ! Aih ! Je retourne au marché, pour vous en racheter un bon !

@

Le processif

@

Il y avait un homme nommé Wenn, qui étudiait depuis son enfance, et était très intelligent. Malheureusement il ne faisait pas de son savoir l'usage convenable ; il était toujours à arranger aux gens leurs procès, à écrire des accusations plausibles, en un mot c'était une fine lame. — Un jour qu'il était chez lui à ne rien faire, un individu d'un autre village vint s'adresser à lui. — Maître Wenn lui demanda : Pour quelle affaire viens-tu me trouver ? — Cet individu lui fit une prostration et dit : Je prie le maître de me sauver. Je suis un vaurien sans conscience. Je me suis disputé avec mon père, et lui ai abattu d'un coup deux incisives. Mon père de colère s'est emporté, et, la bouche ruisselante de sang, est allé en ville m'accuser de rébellion. Quand le mandarin aura lancé un mandat d'arrêt, et m'aura pris, j'ai peur que ma vie ne soit bien compromise. Maître, trouvez vite un moyen de me sauver ! — Maître Wenn ayant entendu ces paroles, répondit : Hai ! Tu es un par trop grand vaurien ! Tu as osé battre même ton père ?! Comptes-tu encore au nombre des hommes ?! Fi donc ! Que le mandarin l'assomme, je ne m'en occuperai pas ! Vite un peu sors de chez moi ! — Cet individu, en pleurnichant, alla hors de la grande porte, et s'agenouillant droit comme un piquet, d'une haleine il supplia en gémissant, priant qu'on le sauvât. Maître Wenn l'apostrophant, dit : Dusses-tu rester agenouillé jusqu'à la nuit, cela m'est bien égal !.. Et jetant

Narrations populaires

ses manches ¹, il se retira en colère. Quand il fut arrivé dans sa chambre, et se fut assis quelque temps, il dit en riant à la compagnie : Voilà qui n'est pas peu de temps ! Qui d'entre vous irait bien voir s'il est encore à genoux ? — Quelqu'un sortit, regarda, revint et dit : il est encore à genoux ; on a beau le chasser, il ne part pas. — Maître Wenn dit : Allons, je vais chercher moyen de le tirer d'affaire ! — Or on était alors tout juste en pleine sixième lune et canicule. Maître Wenn mit une robe fourrée, se coula d'un capuchon, alluma une chaufferette (à mains), et, quand le charbon dans la chaufferette eut bien pris, il la prit et se rendit à la porte. — L'autre, voyant maître Wenn sorti, se mit à frapper de la tête sans interruption, comme un poulet qui pique des grains. — Maître Wenn, sans mot dire, tournant autour de lui, fit trois tours en avançant, trois tours en reculant, puis à l'improviste, s'inclinant sur son dos, heng ! Il en mordit une bouchée. — Le mordu, gémissant de douleur, dit : Maître, pourquoi me mordez-vous ?! — Maître Wenn dit : Si je ne te mords pas, cela n'ira pas ! Voilà que je t'ai tiré d'affaire. Quand le mandarin t'aura cité, et que tu passeras à l'audience, n'aie soin que de faire sans interruption des prostrations au mandarin, en disant, je vous demande grâce, je vous demande grâce ! Et garde-toi de discuter !

De fait, après peu de temps, les satellites arrivèrent avec un mandat d'urgence, l'enchaînèrent, et le menèrent en ville, tout droit au tribunal. Dès qu'il le vit, le mandarin l'exécra, et frappant le tribunal avec sa masse, dit : Espèce de vaurien, tu vas jusqu'à oser frapper ton père ?! Es-tu un homme ?! —

¹ Secouer ses manches, est signe de colère, de mépris.

Narrations populaires

Pendant ce temps, l'autre, selon le conseil de maître Wenn, à genoux dans la salle et sans mot dire, faisait sans interruption des prostrations. — Le mandarin voyant que la chemise qu'il portait, était, sur le dos, tout imbibée de sang ; le mandarin, dis-je, cria aux satellites qui se tenaient à ses ordres, de voir ce qui en était de son dos. — Quand les satellites, eurent soulevé sa chemise et regardé il y avait une morsure imprimée par deux incisives, dont le sang ruisselait encore ; un morceau de chair pendait. — Quand ils l'eurent dit au mandarin, celui-ci quitta son tribunal en personne, vint auprès, examina, puis, avec un rire ironique, il dit : Ah ! Voilà ! De fait ce n'est pas que ton fils soit impie ; c'est toi, vieille bête, qui ne sais pas aimer ton fils ! Que tu lui donnes quelques coups, passe encore ; mais pourquoi le mords-tu ?! Pas étonnant que tes deux incisives soient tombées ; elles ont été tout bonnement arrachées par l'effort. Et tu viens encore l'accuser ! File-moi, et vite un peu !

N'y pouvant plus rien, son père n'eut plus qu'à quitter l'audience avec lui. De retour à la maison, il dit en souriant : Tu es vraiment un bon fils ! Tu n'as pas que des poings pour me frapper ; tu as encore des ruses ¹ ! Quoique tu m'aies abattu deux dents, comme je vois que tu as de si bons tours, je suis bien content. Mais nous sommes père et fils. Tu peux me dire la vérité. Qui est-ce qui t'a conseillé cette ruse ? Je crois que ce n'est pas toi qui l'as imaginée. Dis-moi, qui est-ce qui le l'a apprise ? Je ne te ferai aucun mal ! — Le fils dit : Aih ! Père, de vrai ce n'est pas moi qui l'ai imaginée. C'est maître Wenn qui me l'a apprise ! — Dès que le père eut entendu cela, fou de colère, il

¹ T'ao-leao, étoffe de ruses, ressources de malice, fourberie.

Narrations populaires

s'écria : Maudit maître Wenn ! Je vais en ville l'accuser ! — Arrivé en ville, il porta plainte. — Le mandarin reprenant l'affaire, cita maître Wenn et lui demanda : Toi qui es un lettré, comment fais-tu des choses malhonnêtes ?.. Jusqu'à conseiller pareille ruse à un garçon qui a frappé son père ? — Maître Wenn répondit sans la moindre émotion : Où est cet individu ?! Comment se fait-il que je ne le connais pas ? — Le mandarin demanda alors au fils : Tu as dit à ton père, que c'est maître Wenn qui t'a conseillé ; comment se fait-il que maître Wenn ne te connaît pas ? — L'autre dit : Maître Wenn, as-tu oublié ? Je suis resté à genoux à la porte fort longtemps, enfin tu es sorti, tu m'as mordu en disant : .. voilà que ce ne sera rien. N'était-ce pas toi ?! — Maître Wenn repartit : Tu es un imbécile ! Tu es un fou ! Si tu as reconnu avec certitude que c'était moi, dis un peu quels habits je portais ? — L'autre dit : Je l'ai vu on ne peut plus distinctement ! Tu portais un capuchon, tu étais revêtu d'une robe fourrée, tu portais dans la main une chaufferette ; dis, n'était-ce pas toi ? — Et Maître Wenn de s'écrier : Excellence, voyez un peu, est-il fou ou non ? A la sixième lune, au plus fort des chaleurs, y a-t-il homme qui porte un capuchon, qui mette une robe fourrée, qui porte une chaufferette ? — Le mandarin se mit aussi à maudire en criant : Drôle ! En vérité tu es fou ! Vous deux, père et fils, vous n'avez donc pas de conscience, d'oser ainsi accuser calomnieusement quelqu'un ? Vite, qu'on me les emmène, frappez !.. Quand les deux eurent reçu chacun deux cents coups de férule, et souscrit au prononcé d'accusation calomnieuse, se mordant les lèvres et la mine en deuil, ils quittèrent l'audience et s'en furent chez eux. — Voyez un peu, ce maître Wenn, est-il roué, est-il malin ? Il sortit de l'audience

Narrations populaires

sans la moindre petite affaire, sans le plus petit mal. Ah ces processifs, que vous en semble, sont-ils pas adroits ?!

@

Le simplot

@

Un simplot avait un père putatif. Ce père avait un petit mulet. Le simplot demanda à son père : Ce petit mulet a été couvé, n'est-ce pas ? — Son père répondit : Oui. — Il dit : Donne-moi ce petit mulet, et toi couves-en un autre ! — Son père dit : Pas de ça ! Je vais te donner un œuf, que tu pourras couvrir toi-même ! — Il dit : Cela peut aller ainsi ! — Son père lui donna alors une pastèque. Le simplot se mit à le couvrir ; tout le long du jour il tenait cette pastèque embrassée dans son sein. Quoiqu'il l'eût tenue ainsi bien des jours, il n'en put rien faire sortir. Alors, s'impatientant, il tira la pastèque et la brisa contre terre. Quand il regarda, au dedans c'était une pulpe écarlate. Alors il dit : Hai ! C'était déjà devenu du sang ¹ ! Si j'avais couvé deux jours encore, ce serait éclos ! Il n'y a plus rien à y faire ; c'est déjà manqué ! — Il alla alors retrouver son père et lui dit : Père ! J'ai cassé la chose ! J'avais couvé plusieurs jours, sans pouvoir rien faire sortir. Je me suis impatienté, et ai brisé l'œuf. Au dedans tout était déjà devenu du sang ! Si j'avais continué deux jours encore, ce serait éclos. Donne-m'en encore un, que je recouve ! — Son père lui donna de nouveau une pastèque, et lui, l'embrassant de nouveau, s'en alla. Après avoir couvé bien des jours de suite, il se dégoûta encore et dit : Celui-ci aussi, on

¹ L'œuf couvé se transforme d'abord en sang (vascularisation). Embryologie chinoise.

Narrations populaires

n'en peut rien faire sortir !... Et tirant la pastèque, d'un coup il la brisa aussi contre terre. Or tout juste à l'endroit où il jeta sa pastèque, un lièvre était blotti. Quand le simplot jeta sa pastèque, le lièvre effrayé sursauta et s'enfuit. Lui, de poursuivre par derrière, criant : Ne t'enfuis pas, ne t'enfuis pas ! Je t'élèverai encore ! — Mais comment ce lièvre eût-il compris des paroles ? Il fuyait sans se laisser arrêter. Quand il eut couru jusqu'à un cimetière, il se faufila dans un trou. Le simplot, après y avoir introduit la main sans pouvoir l'extraire, couvrit le trou avec un mouchoir, puis, sans rien dire, il attendit à côté. Le lièvre entendant qu'à l'extérieur il n'y avait plus de bruit se glissa dehors, et s'enfuit coiffé du mouchoir. Le simplot courut après. Dans la chaleur de la poursuite, ses yeux se brouillèrent et il perdit la piste. Il arriva à un village, et chercha. Or tout juste dans ce village il y avait une famille occupée à un enterrement. Le simplot demanda aussitôt à ceux qui portaient le deuil : Aih ! Avez-vous vu une petite bête, coiffée de toile blanche ¹ ? Les gens en deuil dirent : Comment ce garçon se permet-il de maudire les gens ?!.. Et l'empoignant, ils le battirent. — D'autres les séparèrent, disant : C'est un simplot. Pardonnez-lui ! Laissez-le aller !

Il revint donc, alla voir son père, et lui conta cette affaire : J'ai fait éclore un petit mulet, il s'est sauvé, non seulement je ne l'ai pas retrouvé, mais il a même emporté mon mouchoir. Je suis arrivé à un village, il y avait un enterrement, je me suis informé, disant... Avez-vous vu une petite bête, coiffée de toile blanche ? Ces gens m'ont saisi et bien battu. Vois un peu, n'est-ce pas rare

¹ Le deuil se porte en blanc, à la coiffure, etc..

Narrations populaires

injustice ? — Son père dit : Ça, c'est toi qui ne sais pas t'exprimer. En pareille circonstance, on pousse d'abord trois lamentations, puis on dit : Moi aussi j'offre un papier en signe de condoléance (bis) ! après quoi seulement on parle de chercher la petite bête. — Le simplot dit : C'est cela : C'est moi qui ai mal parlé !

Il vint de nouveau à un village, et vit une famille qui célébrait des noces ; tout juste la mariée descendait de palanquin. — Il approcha et gémit par trois fois : J'offre un papier de condoléance ! — Les gens dirent : Ce garçon ne parle pas raison ¹ ; Arrangeons-le !.. Et de nouveau on lui donna une volée. — Il s'en retourna et alla se plaindre à son père. Son père dit : Quelle espèce d'affaire était-ce ? — Il répondit : il y avait des palanquins. Il y avait des musiciens. — Son père dit : Ça, c'est une noce. Quand on voit cela, il faut dire : .. Je vous félicite, le vous félicite! Alors on ne te battra pas. — Le simplot dit : C'est moi qui ne savais pas. Pas étonnant qu'on m'ait battu. Quand de nouveau je rencontrerai pareille chose, je saurai comment faire. Je vais encore chercher ma petite bête ! Il alla encore à un village, où il y avait un incendie. Aussitôt il courut à l'endroit, et dit : Je vous félicite, je vous félicite ! — Les gens le maudirent, disant : Ce drôle n'aide pas à éteindre, et dit encore des paroles déplacées ! Commençons par lui donner une volée, puis nous verrons !.. — Et de nouveau, à coups de bâton et de maillet, on le battit. — Quelqu'un dit : C'est un fou qui n'y entend rien ; il n'y a pas à en tirer raison ; laissez- le aller ! — Il s'enfuit donc,

¹ Aucune parole de sinistre augure, ne doit être prononcée en présence d'une noce.

Narrations populaires

alla encore voir son père, et lui dit : Je ne fais qu'être attrapé par toi. Tu m'as fait dire, je vous félicite, et j'ai encore été bien battu. — Son père dit : Quelle espèce de chose était-ce encore ? — Il répondit : C'était telle et telle affaire. — Son père dit : En pareille circonstance, il ne faut pas dire, je vous félicite. Il faut dire, au feu, au feu !.. prendre de l'eau et éteindre le feu. — Il dit : C'est cela. Aih ! Pas étonnant ! Je ne savais pas. Désormais je saurai. Je vais de nouveau chercher. Il vint de nouveau à un village, et vit un forgeron ambulant qui allumait son feu. Il avait travaillé à l'allumer toute la matinée, enfin le feu venait de prendre. Dès qu'il vit le feu, le simplet y courut, et criant : Au feu, au feu !.. Il prit un seau d'eau, et, d'un coup, éteignit tout. Le forgeron fort mécontent dit : D'où nous vient pareil drôle ?! J'ai mis une demi-journée à faire prendre mon feu, et tu viens me l'éteindre !.. Tout en parlant, il prit un marteau, et lui en donna plusieurs coups sur le dos. — L'autre s'enfuit encore et, tout pleurant dit à son père : J'ai encore été battu pour telle et telle chose ! — Son père lui dit : Ça, c'était un forgeron. Quand on voit cela, il faut dire, je vais vous aider à marteler (bis) ! — Le simplet dit : Je m'en souviendrai... Et il retourna chercher son petit animal.

Il vint encore à un village, où il y avait une foule de gens qui se disputaient. Dès qu'il les eut vus, il y courut, criant : Je vais vous aider à marteler (bis) ! — Les gens dirent : Le drôle ! Il y a bien d'ordinaire des gens qui exhortent ceux qui se disputent à cesser ; mais des gens qui les aident ?!.. Et les combattants de cesser de se battre, pour administrer une volée à notre simplet. Quelqu'un s'entremet, priant qu'on lui pardonnât. Il alla retrouver son père. Son père lui dit : Quand il y a pareille affaire, il faut

Narrations populaires

dire, finissons-en, finissons-en ! Alors on ne te battra pas. — Le simplot dit : Voilà qui est bien. Désormais je ne pourrai plus être battu. — Il repartit, et s'en vint à un endroit, où il vit deux bœufs se battre à coups de cornes. Il y courut, criant : Finissons-en, finissons-en !.. et fut aussitôt réduit en pâte, à coups de tête, par les deux bœufs. — Eiah ! Encore un bêta de moins sur la terre !

@

La couverture

@

Il y avait un aveugle, qui ne faisait que jouer de mauvais tours aux gens. — Un jour qu'il marchait sur la route, la pluie se mit à tomber. — Il cria : Dans les champs de pastèques n'y a-t-il pas une cabane ¹ ? Ayez pitié de moi qui suis aveugle, laissez-moi me mettre à couvert de la pluie ! — Non loin de là, de fait il y avait un champ de pastèques. Le veilleur l'entendant crier, dit : Maître, viens ici éviter la pluie ! — L'aveugle y alla aussitôt. La pluie tomba sans discontinuer jusqu'à la nuit, de sorte qu'il ne put pas partir.. Il se remit donc à supplier, disant : Alors que voici la nuit venue, où irais-je ? Il faut que tu aies encore pitié de moi, et me laisses passer la nuit ici. Demain matin, je partirai. — Le gardien dit : Soit ! Reste pour la nuit ! — L'aveugle n'avait même pas une couverture. Le veilleur lui en prêta encore une. L'autre, pendant la nuit, introduisit quatre sapèques, dans les quatre coins de la couverture. Puis il chercha à tâtons ; dans la cabane il y avait encore un parasol. Il compta combien le parasol avait de rais. A l'aube, il fit un rouleau de la couverture et du parasol, les mit sur son dos, et s'enfuit à la dérobée. — Quand le gardien s'éveilla et regarda, il n'y avait plus ni couverture ni parasol. Il se leva aussitôt, et courut après. Arrivé à un village, il le rattrapa et lui dit : Comment es-tu à ce point sans conscience ?! J'ai eu pitié de toi, je t'ai gardé pour la nuit. Craignant que tu n'eusses froid, je t'ai encore prêté une

Narrations populaires

couverture pour te couvrir. Comment m'as-tu volé ma couverture et mon parasol ? L'aveugle prenant un air indigné, dit : Et toi, comment viens-tu chercher noise aux gens ? Je t'ai tenu compagnie dans ta cabane, pendant une nuit, pour te distraire, et voilà que tu cherches à me faire tort ? — Les deux se mirent alors à crier. — Il vint des gens qui leur dirent : Pourquoi vous disputez-vous ? — Les deux racontèrent chacun sa version. — Les gens demandèrent au veilleur : Ta couverture et ton parasol, ont-ils quelque marque ? — Il répondit : La couverture est à moi, le parasol est à moi, quelle marque faut-il encore ?! — L'aveugle dit : Moi j'ai une marque. Dans les quatre coins de ma couverture, il y a quatre sapèques. Mon parasol a vingt-et-un rais. — On examina, de fait c'était bien comme l'aveugle disait. La foule donna tort au veilleur, et lui dit : Comment fais-tu ainsi tort aux gens, comment cherches-tu à nuire à un aveugle sans appui, et extorques-tu aux gens leurs affaires ?! Tu n'es pas un honnête homme ! Va-t-en vite ! Tes raisons ne valent pas. — Le veilleur en étant venu à ne plus trouver entendeur, alla accuser l'aveugle. — Quand l'aveugle fut arrivé au tribunal, le mandarin lui demanda : Pourquoi escroques-tu le bien des gens ? — L'aveugle alors raconta son histoire. Ce mandarin était un malin. Voyant que c'était une vieille couverture de couleur cendrée, il dit avec intention ce mensonge : Hai ! Pas étonnant qu'il en veuille à tes affaires ! La couleur de ta couverture est par trop éclatante ! — L'aveugle abondant dans son sens, renchérit encore : Aih ! Comme vous dites. Ma couverture est en cretonne à ramages. — Dès que le

¹ On garde, nuit et jour, les pastèques et autres fruits faciles à voler.

Narrations populaires

mandarin eut entendu cela, il le maudit, disant : Vilain aveugle, tu ne fais que jouer des tours aux gens !.. Et aussitôt il lui fit restituer la couverture et le parasol au veilleur.

Le veilleur sorti de l'audience, retourna chez lui, et raconta tout cela aux gens de sa famille. Chez lui il y avait un garçon d'une dizaine d'années, qui dit : Père, je vais te venger ! — Aussitôt il se mit à la recherche de l'aveugle, courut en avant de lui, et feignant de pleurer, il dit : Ayez pitié de moi pauvre enfant délaissé, et dont personne n'a soin ! — L'aveugle l'ayant entendu, dit : Aih ! Qui es-tu ? Pourquoi pleures-tu ? — Le gamin dit : Mon père et ma mère sont tous deux morts. Mes parents ont pris tout le bien, et m'ont chassé. Je n'ai ni nourriture ni habits. Maître ayez pitié de moi ! Je vous accompagnerai, et serai votre petit disciple ! — L'aveugle dit : Soit ! Je me charge de te nourrir et de te vêtir. Toi, conduis-moi ! — Le gamin cessa alors de pleurer, et, menant l'aveugle, on s'en alla. L'aveugle lui demanda : Comment t'appelles-tu ? — L'enfant dit : Mon nom de famille est Tou ; de mon petit nom je m'appelle Laik'an. — L'aveugle dit : Me voila renseigné. — Le gamin le guidant, ils marchaient : Étant arrivés à une mare, le gamin dit : Maître, prenons un bain ! — L'aveugle dit : Baigne-toi ! Moi je ne me baignerai pas. — Le gamin étant descendu dans l'eau, se mit à se laver. L'aveugle attendait au bord de la mare. — Le gamin s'étant baigné quelque temps, dit : Cette eau est tiède et propre ; maître, descendez aussi vous baigner ! L'aveugle répondit : En plein jour, si on le voyait, ce ne serait pas bien. — Le gamin dit : C'est ici hors du village, il n'y a personne, aucun inconvénient ; venez vous baigner ! — L'aveugle qui était un malin, se dit : Si j'ôte tout, et qu'il s'enfuie avec mes effets, que

Narrations populaires

deviendrai-je ?.. Il roula donc sa robe, et quatre cents sapèques qui lui restaient, puis, les serrant dans son aisselle, il descendit dans la mare, et se mit à se laver. — Dès que l'aveugle fut descendu dans l'eau, le gamin en tapinois mit sur le dos sa sacoche, sa guitare, son pantalon, ses bas, et le reste, et s'enfuit à la maison. — L'aveugle s'étant baigné quelque temps, et n'entendant aucun bruit, appela : Toulaik'an, Toulaik'an ¹ !.. Il appela plusieurs fois ; pas de réponse. Alors il se mit à crier à plein gosier : Toulaik'an, Toulaik'an ! — Tout près il y avait quelques hommes occupés à houer, lesquels l'ayant entendu, dirent : Qu'est-ce qu'on crie là-bas ? Allons voir !..

Quand ils y furent arrivés, et qu'ils virent l'aveugle tout nu qui criait toujours : Toulaik'an, Toulaik'an,.. ces ouvriers dirent : Ce vilain aveugle ne tient pas à sa face ! Le voilà-t-il pas qui, tout nu, crie... venez tous voir ?! Donnons-lui une raclée, pour lui apprendre à se conduire en homme !.. Aussitôt dit, ils allaient s'y mettre. — L'aveugle se mit à supplier, disant : Ce n'est pas vous que j'appelais pour venir voir ! C'est mon petit disciple, celui qui me guide, qui se nomme Toulaik'an; c'est lui que j'appelais. — Les gens l'ayant entendu, dirent : Ah ! C'est cela ! Laissons-le ! L'aveugle, ne portant que sa robe, et ses quatre cents sapèques, se rendit à tâtons à un village. Sans pantalon, il n'osa pas y entrer pour dire la bonne aventure. Il alla donc à la pagode. — Toulaik'an le gamin se ressouvint à la maison que l'aveugle avait encore quatre cents sapèques, et se dit, je vais encore lui jouer un tour. Aussitôt dit, il arriva, vint à la pagode, et voyant l'aveugle qui s'y tenait accroupi, il changea le ton de sa voix et

¹ Calembour : Tou lai k'an, venez tous voir !

Narrations populaires

contrefaisant un autre, il lui dit : Maître, comment n'avez-vous même pas un pantalon ? — L'aveugle lui raconta alors en détail et tout au long, ce qui lui était arrivé. — Le gamin dit : Maître, n'avez-vous pas quelque argent ? Si vous en avez, j'irai vous acheter un pantalon ! Quand vous aurez mis un pantalon, vous pourrez aller dire la bonne aventure dans la rue. — L'aveugle dit : J'ai encore quatre cents sapèques, je vais te les donner ; va m'en acheter un ! Mais, comment t'appelles-tu ? — Le gamin dit : Mon nom de famille est Ts'ai, mon prénom Kang. — L'aveugle dit : Bien, je retiendrai. Va m'en acheter un ! — Avant de partir, le gamin grimpa sur la table aux offrandes, fit ses grands besoins dans l'urne aux parfums, puis s'en alla. — Bientôt il vint des gens, qui voyant cet aveugle désœuvré dans la pagode, et voyant aussi que sur la table aux offrandes, dans l'urne il y avait des ordures, dirent : Ce vilain aveugle, comment fait-il ses besoins dans l'encensoir ?! Il dit : C'est Ts'aikang ¹ ?! — Les gens répondirent : Hai ! Il paraît bien que c'est tout récent ; cela exhale encore des vapeurs chaudes ! Vite, battons-le ! — Et l'aveugle reçut d'eux une volée de coups de poing et de soufflets. — Vois, cet aveugle mérite-t-il qu'on le plaigne ? Il voulait faire tort à autrui, et voilà que c'est lui à qui l'on a fait tort.

@

¹ Calembour : Ts'aikang ou kangts'ai, tout juste, à l'instant.

Le loustic

@

Il y avait un homme, qui aimait à faire de mauvais tours, et ne faisait que duper les gens. — Un jour, dans le village, c'était grand sacrifice ¹. Son père était un des syndics ². — Ayant rencontré un marchand de pain, il lui dit : Aih ! Comment n'es-tu pas venu un peu plus tôt ? Tout juste il faut des momo ³ pour l'offrande. — Le marchand de pain dit : Hai ! Je n'en savais rien : Si j'avais su, il y a longtemps que je serais venu. — L'autre dit : il n'est pas encore trop tard. Va vite les porter. Mais ! Tes momo, comment au bout ont-ils des points rouges ? Ceci, pour une oblation, ça ne peut pas aller ! — Le marchand dit : Alors comment faire ? — Le loustic dit : il y a un moyen. Pèle la peau de ces momo, mange-la, tu ne les vendras pas moins cher pour cela. — Le marchand dit : Vraiment ? — L'autre repartit : En vérité ! Pèle-les et va vite les porter. Quand tu verras mon père, dis-lui que c'est moi qui te les ai fait porter. Dès qu'il les verra, il sera très satisfait, et certainement te paiera largement. — Cet individu ayant fini de peler ses momo, dit : Voilà qui est fait ! Conduis-moi ! Je ne connais personne. — Il répondit : Je suis très occupé. Vas-y toi-même ! Quand tu seras arrivé, dis que c'est moi qui t'ai dit de les porter. — Le marchand donna dans le piège, et porta les momo. — Quand il fut arrivé à la baraque du

¹ Tatsiao, festival sous prétexte religieux.

² Hoi-t'eou, membres du comité qui dirige, gère les finances, etc...

³ Pains coniques, souvent décorés de points rouges.

Narrations populaires

festival, il dit : Aih ! Le syndic ! J'ai apporté des momo. — Le syndic dit : Comment ? Qui t'a dit d'en apporter ? Ça, ça ne sert pas dans une oblation. — L'autre répondit : C'est ton fils qui m'a dit de les apporter. Il m'a dit qu'il en était grand besoin. — Le syndic dit : Personne n'en veut. Va les vendre ailleurs : — L'autre dit : Plus moyen de les vendre : — Le syndic dit : Comment pas moyen ? — L'autre dit : ils n'ont plus de peau ! — Le syndic : Quoi ça, la peau ?! — Le marchand dit : Je l'ai pelée ! — Qui t'a dit de les peler ? — Le marchand répondit : C'est ton fils qui me les a fait peler. Il m'a dit, dessus il y a des points rouges, ça ne peut aller pour une oblation ; puis il me les a fait peler. — Le syndic dit : Hai ! Cet enfant a encore fait des tours ! Va les vendre ailleurs ! — Le marchand dit : Cela ne se peut ! Personne n'en voudra. — Le syndic à bout d'expédients, acheta les momo, paya et renvoya le marchand de pain.

Après avoir joué ce tour au marchand de pain, notre homme rencontra un marchand de terrines, et lui dit : Y a-t-il des pots à fleurs ? — Le marchand de terrines répondit : Je n'en ai pas apporté ! — L'autre dit : Hai ! Pour un festival, c'est justement de pots à fleurs qu'on a le plus besoin. Comment n'en as-tu pas apporté ?! Le marchand répondit : Je vais retourner en apporter une charge. — L'autre dit : Pas la peine ! Si tu retournes pour en apporter, il sera trop tard. Mais il y aurait un bon moyen : Perce un trou dans le fond de ces terrines, et ça pourra aller. D'un pot à fleurs sans trou, l'eau ne peut s'écouler. Perce vite. — Le marchand dit : Vraiment ? Quand j'aurai percé des trous, si on n'en veut pas, qu'advient-il ?! — L'autre dit : Il n'y a rien à craindre. Quand tu les auras portés, on ne pourra pas ne pas les prendre. — Le marchand dit : C'est cela... Et il se mit à percer

Narrations populaires

les terrines. Quand ce fut fini, il dit : Conduis-moi, que je les porte ! — Le loustic répondit : Aih ! Je suis très occupé ! J'ai d'autres affaires en quantité ! Vas-y toi-même ! Quand tu seras arrivé, dis que c'est moi qui te les ai fait porter. Le syndic est mon père. Il prendra les pots, et te paiera. — Le marchand prit donc sa charge sur l'épaule, la transporta au pavillon de fête, et dit : Aih ! Le syndic ! J'ai apporté des pots à fleurs. — Le syndic dit : Ce sont là des pots à fleurs ? — L'autre dit : Mais oui ! — Le syndic dit : Qu'est-ce que cette espèce de pots à fleurs ? — L'autre répondit : Ton fils m'a dit que si je les trouais, ça pourrait faire des pots à fleurs. — Le syndic dit : Dans un grand sacrifice, on n'a que faire de pots à fleurs. Emporte-les, pour les vendre ailleurs ! — Le marchand dit : Pas moyen ! Après que je les ai troués, ils sont invendables. — Le syndic à bout de ressources, dit en maudissant : Ce vaurien a donc encore joué un tour ! Allons ! Voici de l'argent, je te les achète ! Quand le syndic fut rentré chez lui, il dit à son fils : Si tu ne fais que duper les gens, tôt ou tard il me faudra me défaire de toi ! — Le fils ne dit mot, mais il pensa : J'ai fait des tours aux autres ; je t'en ferai à toi aussi ! — Il sortit donc, alla chez le droguiste, acheta quelques graines de croton ¹, et les broya en poudre. Rentré à la maison, il dit à son père : Vieux père, ne te fâche pas ! Je t'ai manqué ! En réparation, je vais te verser un bol de *fan* ! — Quand le père entendit cela, son cœur mollit, et il pensa : A la vérité, cet enfant est enclin à jouer de mauvais tours, mais il a bien aussi un brin de piété filiale... et il lui passa son bol. —

¹ Pa-teou, graines de Croton tiglium, atroce purgatif, se trouvent chez tous les droguistes chinois.

Narrations populaires

L'autre le prit, y mit la poudre de croton, remplit le bol de *fan*, et le donna à manger à son père. Peu après il sortit, alla chez les voisins et dit : Eiah ! C'est grave ! Sauvez-moi vite ! J'ai fait des tours ; mon père ne veut pas me le passer. Il veut aller en ville, porter plainte contre moi. Allez vite le retenir ! Quand vous y serez, gardez-vous de faire aucune allusion, empêchez-le seulement de descendre du *k'ang*. S'il en descend, c'est pour aller me livrer. Et n'allez pas croire que, parce qu'il ne manifeste pas sa colère, il n'y a rien. Si vous ne l'empêchez, une fois descendu du *k'ang*, vous ne pourrez plus le retenir. — Les voisins allèrent aussitôt tenir compagnie à son père et causer. Après un peu de temps, la vertu du croton se mit à agir. Son père dit : Écartez-vous, que je descende ! — Ils dirent : Aih ! Causons ! Il ne faut pas descendre ! — Il répondit : J'ai une petite affaire. — Les gens dirent : Aih ! Les affaires, on en parlera plus tard ! — Il dit : C'est pressé ; cela ne peut pas se remettre. — Les gens répondirent : Aujourd'hui nous ne pourrons d'aucune façon te laisser descendre. Nous savons que si tu descends, il s'ensuivra une grosse affaire. — Il dit : De quelle grosse affaire parlez-vous ? Écartez-vous, je descendrai, et reviendrai aussitôt. — Plus il demandait à descendre, plus ils le retenaient. A la longue, il ne put se retenir, et, patatras ; le reste ne se dit pas.

Petit à petit tout le monde sut cette histoire. La femme du loustic lui dit : Que tu fasses des farces aux autres, passe encore ; mais que tu en fasses même à notre père, cela est par trop fort ! Es-tu encore un homme ?! — Il dit : Gare ! Ne me sermonne pas ! Prends garde que je ne t'en fasse à toi aussi. — Sa femme dit : Tu n'arriveras pas à m'attraper ! — Il répondit :

Narrations populaires

Tu crois ? Nous verrons ! — Un jour, il alla au marché, acheta un morceau de toile blanche, le plia en bonnet de deuil, et s'arrangea de manière à ne rentrer que fort tard. Quand il fut rentré, sa femme lui dit : Pourquoi reviens-tu si tard ? Que signifie ce bonnet de deuil ? — Il répondit : il ne faut pas parler de cela ! Dors ! — Sa femme dit : Qu'est ce qu'il y a ? — Il répondit : Je ne te le dirai pas. Les femmes ont le cœur étroit. Si je parlais, tu ne pourrais plus dormir. — Elle dit : Qu'y a-t-il ? — Il répondit : Je ne te le dirai pas. Demain matin tu le sauras. Cela ne servirait à rien de te le dire aujourd'hui. — Elle insista : Mais enfin qu'est-ce ?! Dis ! — Il gémit : Hai ! — Elle dit : Qu'as-tu à gémir ? — Il répondit : Si je te le disais, de toute la nuit tu ne ferais que pleurnicher et ne reposerais pas. — Elle dit : Je ne pleurerai pas ! Dis-le-moi. — Il dit : Au marché, j'ai rencontré ton frère, qui achetait de la toile de deuil. Je lui demandai :... pourquoi acheter cela ? — Il dit : .. pour le deuil de ta mère. — Je dis : .. aih ! comment ? — Il me dit : ... en faisant la soupe, comme elle découvrait le chaudron, soudain elle tomba dedans. On la tira vite dehors. Quand on l'eut retirée, sa tête était déjà échaudée ; de douleur elle fit bonds sur bonds, criant sans cesse ; peu après elle mourut. — Ils voulaient venir te chercher à la tombée de la nuit. Je leur ai dit : .. demain dès le matin ! Si vous y allez le soir, elle pleurera certainement toute la nuit, et néanmoins ne pourra pas venir. — Quand il eut fini de parler, sa femme se mit à pleurer à grands cris. — Il dit : Ne pleure pas ! J'avais bien dit que je ne voulais pas te le dire. Tu t'es obstinée à demander. Cela ne servira de rien ! Ne pleure pas ! — Sa femme dit : inutile d'attendre ! partons vite ! — Il répondit : Aih ! En pleine nuit, comment partir ? Il y a des voleurs ! Il y a des

Narrations populaires

chiens ! Demain matin nous partirons. — Sa femme n’y pouvant plus rien, dut attendre qu’il fit clair ; elle sanglota donc jusqu’au chant du coq, puis dit : Aih ! Tu ne sais pas quelle peine de cœur j’éprouve ! — Il répondit : Allons, peigne-toi, lave-toi, et nous partirons ! — Tout en pleurant, elle se mit à se peigner. Il dit : Si tu pleurniches ainsi, quand auras-tu fini de te peigner ? Il faut encore chauffer de l’eau ! Je vais t’en chauffer !.. Hai ! Dans la lampe il n’y a plus d’huile !.. Ça ne fait rien ! Dans l’obscurité cela peut aller aussi ! Peigne-toi vite, je vais te chauffer de l’eau !.. Et tout en parlant, il prit une poignée de suie ¹, et la mit dans le chaudron. Un peu après il dit : C’est chaud ! Lave-toi vite ! Il se fait tard. En route ! — Sa femme se lava le visage, et l’on partit. En chemin elle pleura sans désespérer ; n’y voyant pas tant elle pleurait, elle trébucha je ne sais combien de fois. — Il dit : De cette manière-là, quand arriverons-nous ? Hai ! Va tout doucement ! Je prends les devants pour leur faire atteler un char et venir te prendre ! — Elle dit : C’est cela ! — Il prit donc les devants. Quand il fut arrivé chez ses beaux-parents, dès qu’il vit sa belle-mère, il dit en feignant de pleurer : Eiah ! C’est épouvantable ! Votre fille est devenue folle ! Elle ne fait que courir çà et là, pleurant ou riant. Elle ne prend même plus soin de son corps. Je l’ai amenée ; à deux *li* d’ici, elle n’a plus voulu marcher, disant que tu étais morte. Elle n’entend plus raison. Allez vite la prendre ! — Quand sa belle-mère eut entendu pareille nouvelle, elle éclata en pleurs. Alors il dit : Ne pleurons pas ! Pleurer n’y fera rien ! Je retourne pour la garder, de peur qu’elle ne se perde. Quand tu auras fini de t’habiller, sors vite

¹ Suie. Litt. Le noir de la porte du chaudron.

Narrations populaires

pour la chercher. Quand elle sera amenée à la maison, nous aviserons à un moyen de la guérir... — Et tout en parlant, vite il s'en retourna en courant, et dit à sa femme : Épouvantable ! Depuis que ta mère est morte, ta famille est hantée. Ce ne sont que diableries. Le cadavre de ta mère s'est relevé, et mord qui il attrape. Eiah ! Vois donc ! Ne voilà-t-il pas qu'elle vient ? Fuyons vite !.. — Et entraînant sa femme, il se mit à courir par les champs. — Sa belle-mère les poursuivit par derrière, sanglotant et disant : Ah ! Ma fille ! Comment es-tu devenue folle ?! — Sa fille à demi-morte d'épouvante, fuyait en criant : Au revenant ! Ne me mords pas ! Ne me mords pas ! — La mère poursuivant, criait : Je ne suis pas un revenant ! Mon enfant, je suis ta mère ! — Lui, entraînant sa femme, lui disait en courant : Ne la crois pas ! Si elle t'attrape, elle te mordra. Cours vite ! — Après une longue poursuite, sa mère les atteignit, et embrassant sa fille, elle se mit à pleurer à grands cris, tandis que sa fille épouvantée ne savait plus que devenir. — Après avoir pleuré assez longtemps, elles comprirent enfin qu'elles avaient encore été dupées par le loustic. Mère et fille cessèrent alors de pleurer. Quand elles furent rentrées à la maison, on parla, on détesta, ou maudit, on rit. Et cela finit ainsi.

@

Les deux aveugles

@

Il y avait deux aveugles diseurs de bonne aventure, qui vivaient en commun. Un jour dans le village un marchand de poisson criait : Venez acheter du poisson frais ! Eux deux l'ayant entendu, celui-ci dit : Achetons du poisson ! L'autre répondit : Fort bien ! Il y a longtemps que j'ai grande envie de manger du poisson... — Les deux ayant ainsi délibéré, ils achetèrent un petit poisson encore vivant. Ils dirent : Vraiment voilà du poisson frais ! — Celui-ci dit : Aujourd'hui ce poisson, il n'y en a pas beaucoup. Quand il sera cuit à point, de nous deux aucun ne devra tirer à soi, mais nous mangerons chacun un bol à tour de rôle ¹. — L'autre répondit : Fort bien ! C'est là le mieux ! — Les deux commencèrent par remplir à demi le chaudron d'eau, y mirent le poisson, et, ayant oublié de le couvrir, ils se mirent à attiser le feu. Quand cela chauffa, le poisson dans le chaudron se trouvant mal d'être ainsi échaudé, fit un saut, et bondit dehors. Les deux n'en purent rien voir. — Quand celui-là eut entretenu le feu pendant quelque temps, celui-ci dit : Pas besoin de chauffer davantage ! C'est à point ! Je vais d'abord, pour goûter, boire une gorgée de bouillon ! — L'autre dit : Moi aussi j'en boirai une gorgée ! Celui-ci dit : Très savoureux ! — L'autre répondit : Pas mal ! — Chacun s'en versa un bol et le but. Celui-ci dit : Goûtons le poisson !.. Et ayant pêché dans le chaudron, il dit : Hm ?!

¹ Litt. En procédant par un tour un bol.

Narrations populaires

Comment se fait-il qu'il n'y a pas de poisson ? Ne serait-ce pas toi qui l'aurais mangé ? — L'autre repartit : Je me doute que c'est toi qui l'as mangé ! — Ils parlèrent tant, qu'ils en vinrent aux cris. — Dehors il y avait un individu qui les entendant tapager, entra à la dérobée, regarda, puis, sans rien dire, s'avançant, administra à celui-ci, crac, un soufflet ; à celui-là, crac, une claque. — Les deux aveugles ainsi frappés, se mirent à crier, disant : Voilà qui n'est pas mal, de me taper avec tant de violence ?! — L'autre repartit : Toi aussi tu n'y as pas mis peu de vigueur ! — Cet individu trouvant qu'il n'avait pas encore satisfait sa colère ¹, prit le bâton dont ils se servaient pour tâter le chemin, et, après leur en avoir donné une volée, un coup à celui-ci, un coup à celui-là, il le déposa et s'enfuit. Les deux aveugles crièrent et maudirent, tant et si bien qu'ils attirèrent des gens qui vinrent voir et dirent : Pourquoi vous disputez-vous ? — Eux deux racontèrent l'affaire. — Alors les gens dirent : Combien de poissons avez-vous achetés ? — Ils répondirent : Nous en avons acheté un, et l'avions mis tout vivant dans le chaudron. — Les gens dirent : Alors comment sur l'âtre y a-t-il encore un poisson ? — Les deux dirent : Aih ! Pas étonnant que nous n'ayons pu le manger ! Il a sauté dehors. — Puis l'un des deux dit : C'est ma faute ! L'autre dit : C'est moi qui ai eu tort ! — Les deux se dirent réciproquement de bonnes paroles, firent chacun réparation, et la bonne entente fut rétablie. Ils remirent le poisson dans le chaudron, l'accommodèrent, le mangèrent, puis sortirent dire la bonne

¹ Litt. Tout juste comme ses esprits n'étaient pas bons ; comme il était en colère.

Narrations populaires

aventure.

Comme ils marchaient sur la route, un homme qui ramassait du combustible, ayant posé son panier sur le chemin, était monté à un arbre pour casser des branches mortes. Quand ils passèrent, l'un des deux s'embarrassa les pieds dans le panier et tomba. Il se releva de fort mauvaise humeur, et piétina le panier jusqu'à ce qu'il fut en pièces, en proférant des injures. — Le ramasseur de bois sur l'arbre n'osa dire mot. Quand les deux aveugles eurent passé, il se dit : Je vais les suivre, et, quand il y aura une occasion, je saurai me venger ! — Les deux aveugles étant arrivés sous un arbre, s'assirent et se mirent à se reposer. L'un dit : Camarade, j'ai encore un peu de vin. Buvons-le à deux ! — L'autre répondit : Voilà qui est bien ! — Le premier prit alors sa besace, en tira le flacon et un gobelet, disant : Je vais d'abord t'en verser une rasade ! — Le ramasseur de bois vint alors se mettre devant eux, prit, but, et passa la coupe au second. Quand celui-ci voulut boire, c'était une coupe vide, sans vin ; alors il dit : Aih ! Comment ne m'as-tu rien versé ?! — Le premier dit : J'ai versé. Peut-être que tu l'as répandu. Passe-la moi, je t'en reverserai. — Il reprit le gobelet et le remplit à nouveau. Le ramasseur de bois le tira vite à soi, le but et le repassa encore vide au second. Quant celui-ci voulut boire, il n'y avait encore pas de vin ; il dit donc : Pourquoi me joues-tu ainsi avec une coupe vide ? — L'autre répondit : Cela n'est pas ! Comment, après avoir bu, tu prétends n'avoir pas bu ?! — Tandis qu'ils parlaient, le ramasseur de bois donna un soufflet à celui-ci, puis un soufflet à celui-là ; à chacun il donna plusieurs coups, et, n'ayant pas encore son soûl, il se dit : Je vais chercher moyen de leur donner encore une volée !.. Prenant donc sa barre à

Narrations populaires

porter, et se tenant de côté, il contrefit le héraut ¹, criant : Ah ! Laissez la voie libre, que le mandarin puisse passer.. Puis contrefaisant le mandarin, il dit : Hai ! Vous deux, pourquoi vous battez-vous ? — Ils lui contèrent donc l'affaire du vin. Il dit : Espère d'aveugles, comment tapagez-vous ainsi en pleine route ?! Qu'on me les emmène et les batte !.. J'ai amené peu de gens aujourd'hui ; faites-les tenir l'un par l'autre ! — Le second n'osa remuer et se coucha. Le premier le tint. Le ramasseur de bois lui donna quarante coups de barre, et contrefaisant encore le mandarin, il dit : Qu'on en donne aussi quarante à celui-ci !.. Il fit encore tenir le premier par le second, et lui donna aussi quarante coups de barre. Quand il eut fini de frapper, contrefaisant encore le mandarin, il les maudit, disant : Désormais gardez-vous de vous quereller ! Si je vous revois vous disputer, je devrai vous faire assommer... Et criant comme un héraut, il s'en alla. — Les deux aveugles étant assis et grommelant, l'un dit : Aujourd'hui en voilà-t-il de la malechance ! Voilà que nous avons encore reçu une volée de fêrule. — L'autre dit : L'impression que j'ai ressentie n'était pas comme de coups de fêrule ; ça m'a semblé être une barre à porter. — Le premier dit aussi : C'est bien cela ! Cela m'a aussi fait l'effet d'une barre. — Les deux, après y avoir songé quelque temps, ne sachant ce qui en était, se levèrent et s'en allèrent.

@

¹ Tout mandarin qui sort, est précédé d'un héraut, et accompagné d'exécuteurs.

La trouvaille

@

Les choses de ce monde ressemblent à une roue qui tourne. Le bonheur et le malheur présents ne sont pas réels. Mais, si vous y regardez bien, toujours il y a une rétribution évidente. Comment le ciel laisserait-il pâtir les braves gens ?!

Ces quatre vers, c'est dire que l'homme sur la terre, au jour le jour subit des vicissitudes, comme s'il suivait les tours d'une roue. Le bonheur et le malheur actuels, ne sont pas réels. L'adage dit : Le ciel est grand, la terre tourne. Au cours du temps, que ce soit un bien ou un mal qui lui arrive, il faut que chacun en prenne son parti. Mais il y a Laot'ienye qui veille ; il va de soi qu'il ne frustrera pas les bonnes gens. — J'ai ouï des vieillards rapporter cette tradition, qu'au Houpei, à Hanyanghien, il y avait un homme, qui s'appelait Kinnhiao. Comme il était peu fortuné, à quarante ans il n'était pas encore marié ; il n'y avait à la maison que sa vieille mère. Kinnhiao gagnait sa vie en vendant de l'huile. Un jour que, portant sa charge d'huile, il faisait son commerce, étant entré dans un lieu d'aisance pour ses besoins, il y ramassa une bourse en toile blanche, dans laquelle il y avait un paquet d'argent. Il le soupesa, et trouva qu'il devait approximativement y avoir trente onces environ. — Kinnhiao le cœur plein de joie, portant sa charge, revint à la maison et dit à sa vieille mère : Mon destin était qu'aujourd'hui je fisse un bon gain ; vois que d'argent j'ai trouvé. — Sa vieille

Narrations populaires

mère tira à elle le paquet, tressaillit et dit : Est-ce que tu aurais fait une mauvaise action ?! C'est là de l'argent volé ! Qui donc, ayant tant d'argent, n'y veillerait pas et irait le perdre ?! — Kinnhiao dit : Mère, comment dis-tu pareille chose ?! Moi ton fils, quand ai-je volé le bien d'autrui ?.. Puis il ajouta : Parle un peu plus bas ! Ne fais pas que les voisins entendent ! Cette bourse, en vérité je ne sais pas qui l'a perdue. Je l'ai ramassée et apportée à la maison, comptant que le capital de mon commerce d'huile serait ainsi augmenté. Le proverbe dit : gros capital, gros intérêt ! Ce serait bien mieux que de devoir toujours avec l'huilerie faire des affaires à la charge. — Sa mère dit : Mon fils ! N'as-tu pas entendu ce que dit l'adage, que tout a son destin, que rien ne dépend de l'homme ? Si de par le destin tu devais être riche, tu ne serais pas venu t'incarner dans ma pauvre famille de marchands d'huile. Selon moi, cet argent, quoique tu ne l'aies pas acquis par un vol, tu ne l'as pas gagné non plus en dépensant tes forces, et je crains qu'il ne te porte malheur. Cet argent, nous ne savons pas si c'est un homme de ce pays, ou un étranger, qui l'a perdu ; nous ne savons pas non plus si c'est son propre argent, ou s'il l'a emprunté. Pour un moment d'inattention, il l'a perdu ; quand il retournera le chercher, et qu'il ne pourra le retrouver, penses-tu que ce qu'il ressentira sera agréable à souffrir. Que s'il en perd la tête, et que de cette affaire il résulte mort d'homme, n'aurons-nous pas lésé autrui pour en tirer avantage ? Aujourd'hui il te faut faire une bonne œuvre. Va voir, là où tu as ramassé cet argent, si on le cherche ou non. S'il y a quelqu'un qui le cherche, amène-le à la maison, et rends-lui son bien, cela te portera bonheur ; quand Laot'ienye le saura, lui qui est juste, il va sans dire qu'il le

Narrations populaires

récompensera. — Kinnhiao de sa nature était un homme honnête, droit, et de plus un bon fils. Quand il eut entendu sa mère lui dire toutes ces belles paroles, de suite il dit à plusieurs reprises : De fait, de fait ! Vieille maman, tu as raison !.. Il laissa donc à la maison la bourse et l'argent, courut en toute hâte jusqu'à ces lieux d'aisance, et aperçut une grande foule, qui jacassait autour d'un homme. C'était un grand gaillard, avec de grands poings et de gros bras ; il était si ému que son visage avait perdu toute couleur ; debout au milieu de la foule, le visage contracté par la tristesse, il pleurait à grands cris. Kinnhiao avança, et lui demanda pourquoi il pleurait ainsi ? Cet homme, au long et au large, lui dit que c'était parce qu'il avait perdu de l'argent, et qu'il fallait curer la fosse. — Dans la rue il s'attoupa une foule de gens, qui, oisifs, regardaient ce manège. Les uns disaient ceci, les autres disaient cela, sur le ton de l'indifférence. Le proverbe dit : peu n'importe, du moment que ce n'est pas mon cœur que l'affaire affecte, et que ce ne sont pas mes cuisses que la fêrule frappe ! — Kinnhiao lui demanda encore : Combien d'argent as-tu perdu ? — Cet homme le prenant pour un loustic, sans répondre franchement, dit : Il y a de quarante à cinquante onces. — Kinnhiao qui était naïf ¹ au possible, dit aussitôt, comme cela lui vint à la bouche : Y avait-il une bourse en toile blanche ? — L'autre, d'une main empoignant les habits de Kinnhiao, dit : C'est cela, c'est cela ! C'est toi qui l'as ramassée ! Donne-la-moi ! Je ne te ferai pas l'avoir trouvée en vain ! Parmi les spectateurs de cette scène, ceux qui avaient la bouche prompte dirent aussitôt : En bon droit, il faudrait

¹ Lao-cheu, Cheu-lao. Honnête, droit, franc, simple, naïf, bête.

Narrations populaires

partager par moitié, pour que cela fût bien ! Le proverbe dit : dès qu'on a vu l'objet perdu, on en touche la moitié. — Kinnhiao dit : C'est moi qui l'ai trouvée. Elle est déposée chez moi. Viens avec moi la prendre. — Les spectateurs de dire : Quand on a trouvé de l'argent, on a peur qu'autrui ne le sache, on fait ce qu'on peut pour le cacher et cela sans y arriver. Et voilà que cet homme-ci, au contraire, s'en vient chercher le propriétaire pour lui restituer ça, vraiment, c'est un cas bien extraordinaire. — Kinnhiao conduisant cet homme, partit. — Les oisifs leur firent tous la conduite par derrière. — Quand Kinnhiao fut arrivé à son logis, il sortit l'argent, et, à deux mains, le remit, à cet homme. Celui-ci ouvrit le paquet, regarda, s'assura que c'était bien l'objet tel qu'il avait été et qu'on n'y avait pas touché, mais craignant intérieurement que Kinnhiao n'exigeât un cadeau de remerciement, craignant aussi que la foule ne l'excitât à s'approprier la moitié, soudain il surgit dans son cœur une noire pensée, et, jouant un vilain tour à Kinnhiao, il dit : Mon argent, c'était quarante à cinquante onces ; comment n'en reste-t-il que ce petit peu ? Tu m'en as détourné la moitié ! Donne-moi le tout ! — Kinnhiao dit : Dès que je l'eus ramassé et rapporté, sans même que je pusse m'arrêter un instant à la maison, ma vieille mère m'a aussitôt fait aller chercher le propriétaire pour lui restituer ; je n'en ai pas touché une obole ! — L'autre affirma que certainement il en avait détourné. — Kinnhiao trouvant que c'était là vraiment une trop grande injustice, se jeta tête baissée sur cet individu. — Celui-ci étant plus fort que Kinnhiao, saisissant d'une main ses cheveux, il le souleva en l'air comme un petit poulet, puis, patatras, il le jeta à terre, et, retroussant ses manches jusqu'au coude, il se mit en devoir de le battre ; si

Narrations populaires

bien que la vieille mère plus que septuagénaire de Kinnhiao épouvantée courut dehors, criant à la violence, avec des pleurs et des malédictions. — Dans la foule, les affairés voyant que cette affaire était injuste, pensèrent aussitôt qu'il fallait aider Kinnhiao à venger son injure, et se mirent à hurler comme si une émeute avait éclaté. — Or tout juste le sous-préfet passait par là. Entendant une foule de gens qui criaient, il arrêta son palanquin, et ordonna à ses satellites de les amener pour qu'il les interrogeât. Dans la masse il y en avait qui, craignant d'être impliqués dans l'affaire, se retirèrent à distance. Les chercheurs d'aventures, se mirent debout sur les côtés, afin d'entendre comment le sous-préfet jugerait. — Les satellites amenèrent aussitôt les Kinn, mère et fils, ainsi que cet individu, et leur dirent : A genoux ! — Le mandarin demanda : Pourquoi tout ce bruit ? — Celui qui avait perdu l'argent dit : Il a trouvé mon argent, et en a caché la moitié. — Kinnhiao dit : Il est vrai que j'ai trouvé l'argent ; mais quand je l'eus porté chez moi, ayant écouté les exhortations de ma vieille mère, je le lui ai donné de mon plein gré ; lui, au contraire, cherche à me nuire.

Alors le mandarin demanda aux gens : Qui peut porter témoignage ? — Les hommes debout sur les côtés, s'avancèrent aussitôt tous, s'agenouillèrent et dirent : Que cet individu ait perdu de l'argent, et que, tout juste quand il allait faire curer la fosse et fouiller, Kinnhiao survenant se soit déclaré, ceci nous l'avons vu de nos propres yeux. Mais combien y avait-il d'argent, cela nous ne le savons pas. — Le mandarin dit : Vous deux parties, ne disputez plus ; je sais à quoi m'en tenir... — Et il enjoignit aux satellites de les emmener tous à la ville, l'accusateur l'accusé et la foule. Quand on fut arrivé au prétoire,

Narrations populaires

le mandarin monta à son tribunal. La foule et les deux parties s'agenouillèrent. Le mandarin ordonna qu'on apportât la bourse et l'argent, et qu'on fit peser l'argent à la trésorerie ; il y avait juste trente taëls. — Le mandarin demanda alors à celui qui avait perdu son argent : Ton argent, combien était-ce ? — Il dit : Cinquante taëls. — Le mandarin repartit : Est-ce toi qui as vu Kinnhiao le trouver, ou bien est-ce lui-même qui est venu se déclarer ? — Cet individu dit : Je n'oserais vous mentir ; de fait c'est lui qui s'est déclaré lui-même. — Le mandarin dit : S'il avait eu l'intention de le cacher ton argent, pourquoi ne t'aurait-il pas caché le tout, mais seulement la moitié, et puis, comment se serait-il déclaré lui-même ? Que s'il ne s'était pas déclaré, qu'aurais tu pu faire ? Ma conviction est, qu'il n'a certainement rien détourné de ton argent. Toi tu as perdu cinquante taëls. Lui en a trouvé trente. Les poids ne concordent pas. Cet argent ne doit pas être le tien ; bien sûr c'est quelqu'autre qui l'a perdu ! — Cet individu dit : Cet argent, vraiment c'est moi qui l'ai perdu. Je consens bien volontiers à ne pas lui faire rendre les autres vingt taëls, et je ne réclame que ces trente-ci ! — Le mandarin dit : Mais la quantité de l'argent ne concorde pas ; n'est-ce pas là prétendre à ce qui ne te revient pas ? Que si celui qui a perdu trente taëls venait ensuite s'en prendre à Kinnhiao, avec quoi celui-ci pourrait-il lui restituer ? Cet argent, il faut que je le concède à Kinnhiao, en attendant que celui qui a perdu trente onces vienne les lui réclamer, afin qu'il puisse rendre. Quant à tes cinquante taëls, va les chercher ailleurs ! — Cet individu voulait répliquer, mais déjà le mandarin avait levé la séance. — Kinnhiao ayant reçu l'argent, soutenant sa vieille mère, s'en retourna à la maison. L'autre ne trouva plus qui voulût

Narrations populaires

l'entendre ¹. L'affaire étant décidée par le mandarin, il n'osa pas disputer l'argent à Kinnhiao. Il n'eut qu'à se soumettre à la sentence prononcée. Le visage couvert de confusion, il dut prendre son parti de cette solution insipide, et s'enfuit. — La foule d'une commune voix s'écria : Brave mandarin ! Voilà qui est bien jugé ! — Vois un peu, l'avantage n'est-il pas pour ceux qui ont bon cœur ?

@

¹ Litt. Quoiqu'il eût une bouche, il n'arriva pas à expliquer *plausiblement* son cas.

Promotion d'un Tch'êng-hoang ¹

@

Le grand-père paternel du mari de ma sœur aînée, s'appelait Songtao ; c'était un bachelier primé. Un jour il tomba gravement malade, s'alita et tomba en délire. Il vit un valet tenant une carte d'invitation, menant en laisse un cheval blanc, qui vint devant lui et lui dit : Veuillez, maître, venir pour l'examen ? — Songtao dit : Alors que l'examineur provincial n'est pas venu, comment passer l'examen ? — Le valet ne répondit pas, mais le pressa de partir. Songtao monta à cheval en hâte, et suivit le valet. Le chemin lui sembla inconnu. Quand ils eurent marché quelque temps, ils arrivèrent à une ville murée. Peu après, ils entrèrent dans un prétoire. Dans la grande salle une dizaine de mandarins étaient assis, sans que Songtao sût qui ils étaient ; dans le nombre il ne put reconnaître que Koankoung. Au bas de la salle étaient disposées deux tables ; sur les tables il y avait des pinceaux, de l'encre et des pierres à broyer. Il y avait déjà un autre bachelier assis au bas bout ; Songtao alla s'asseoir à côté de lui. Après un instant, le thème de composition fut donné. Quand ils l'eurent regardé, c'était un thème en quatre caractères : Avec intention sans intention. Songtao et l'autre bachelier firent chacun une composition. Dans la composition de Songtao, il y avait les phrases suivantes : Quand on a voulu bien faire, ce bien n'est pas récompensé ; quand on n'a pas voulu mal

¹ Tch'êng-hoang, le génie tutélaire, mandarin infernal d'une cité.

Narrations populaires

faire, ce mal n'est pas puni. En d'autres termes, quand on fait le bien afin que cela se sache, ce n'est pas là un vrai bien, on ne peut le récompenser ; que si parfois on a commis une faute, n'estimant pas en conscience que ce fût mal, ce n'est pas là un vrai mal, on ne saurait le punir. Dans les Règles des Disciples il est dit : Le pas bien, fait avec intention, s'appelle mal ; le pas bien, fait sans intention, s'appelle erreur. — Les génies qui siégeaient au haut de la salle, ayant lu ces phrases de sa composition, le louèrent unanimement, le firent monter, et lui dirent : Au Heuenan, dans la sous-préfecture de X, il y a un poste de *Tch'ênghoang* vacant ; tu ferais bien dans cette charge ! — Songtao pénétrant enfin ce dont il s'agissait, s'agenouilla, fit la prostration, et dit en pleurant : Je ne suis qu'un incapable ! Mais puisque, nobles génies, vous voulez que je sois *tch'ênghoang*, je n'ose vous refuser. Il est une chose cependant, qu'il me faut vous faire savoir. J'ai au logis ma vieille mère plus que septuagénaire, que personne ne sert. Je vous prie de n'avoir à obéir, que quand ma mère sera morte et aura été ensevelie en paix ! — A la place d'honneur se tenait un personnage, ayant tous les dehors d'un empereur, qui fit alors apporter par les valets le registre des vies et des morts, afin qu'on y cherchât le nombre des années accordées par le destin à sa mère. — Un valet à longue barbe, prenant le registre, le feuilleta et dit : Sa mère a encore neuf années à passer dans le monde des vivants. — Pendant qu'on délibérait là-dessus, Koankoung ¹ dit : On pourrait faire faire à Tchangcheng un intérim de neuf ans à sa

¹ U-hoang, dieu principal du panthéon taoïste moderne. Koankoung, dieu de la guerre. Les tapïstes affirment deux mondes parallèles yang et yinn, pareillement organisés.

Narrations populaires

place. — Et aussitôt il dit à Songtao : Maintenant proprement c'est toi qui devrais aller prendre cette charge. Mais en considération de la piété filiale, mettons que tu as demandé un congé de neuf ans. Quand le jour sera venu, nous te rappellerons !.. — Puis il adressa quelques mots d'exhortation à l'autre bachelier. — Songtao et cet autre bachelier se prosternèrent alors et firent les rites d'usage, puis ils descendirent ensemble de la salle. Ce bachelier tenant Songtao par la main, le conduisit jusque hors du prétoire, et lui dit : Je suis Tchangcheng de Tch'angchan. — Songtao montant à cheval, prit congé et partit. — Quand il fut revenu au logis, il sortit comme d'un rêve ; en réalité il y avait trois jours qu'il était mort et depuis longtemps mis en bière. Sa mère entendant gémir dans le cercueil, on l'ouvrit et on trouva qu'il était revenu à lui. On le porta hors du cercueil ; après une demi-journée seulement, il fut en état de parler. Quand on eut pris des informations, à Tch'angchan il y avait de fait un Tchangcheng, qui était mort ce jour-là même. — Après que neuf années eurent passé, sa mère de fait mourut aussi. Quand il eut enseveli sa mère, lui aussi mourut. — Les parents de sa femme qui demeuraient en ville, le virent soudain plein de majesté, entouré de chars, de cavaliers, de porteurs ; il salua et partit. Tous furent fort surpris, ne sachant pas ce que cela pouvait être ; vite ils allèrent chez lui, regardèrent, il était mort. Ils comprirent alors qu'il était devenu génie, et s'était rendu à son poste.

Dans chaque ville, il y a la pagode du *Tch'ênghoang*. Le *Tch'ênghoang* est le mandarin local du monde inférieur, et gouverne les morts de sa juridiction. Le quinze de la septième lune, le *Tch'ênghoang* sort et fait sa ronde pour ramasser les

Narrations populaires

koèi vagabonds. On le prend, on lui met de vrais habits et un vrai chapeau, puis on le porte dehors. Les mandarins de la ville, civils et militaires, grands et petits, les uns en chaise, les autres en char, d'autres à cheval, avec quatre cérémoniaires, tous suivent et l'escortent dehors. Le long de la rue, la foule brûle du papier-monnaie devant le *Tch'ênghoang* ; l'idée est qu'on lui donne ce papier-monnaie, afin qu'il le distribue aux *koèi*. — Quand on l'a porté hors de la ville, on fait quelques tours dans la campagne, puis on le dépose, on dispose des offrandes, on sacrifie et fait des libations. — Quand le plus grand mandarin a fini de se prosterner et de sacrifier, les autres petits mandarins sacrifient aussi. — Il y a des étrangers et des gens de l'endroit qui regardent ce manège. Cela dure jusqu'à la nuit, puis on le reporte dans sa pagode, et c'est fini. — Le premier de la dixième lune, il sort de nouveau, pour lâcher les *koèi* ; les formalités sont les mêmes, qu'au quinze de la septième lune ¹.

@

¹ On ramasse les prêtas, âmes errantes, malfaisantes, et on en prend soin, durant la saison des travaux, pour qu'elles ne nuisent pas aux travailleurs. On les relâche, et on les abandonne à leur triste sort, quand, les travaux étant terminés, la campagne est redevenue déserte.

Justice commutative

@

De tout temps, quiconque doit, est tenu de restituer. On veille à cela dans les enfers, avec la plus grande attention. Quant à ce qu'on a acquis en-dehors du lot assigné par le destin, finalement il viendra un jour où cela retournera à sa source.

Le sens de ce quatrain est que, tout débiteur doit restituer. L'adage dit : Le meurtrier donne sa vie, le débiteur rend l'argent !.. c'est là chose certaine et dont on ne peut douter. Que si dans la vie présente on ne peut restituer, transformé en mulet ou en cheval, il faudra rendre, dans une vie subséquente. Ces affaires-là, les *chênn* y regardent exactement ; il ne peut pas y avoir un fil, pas un atome d'erreur. Les mondains sur la terre cherchant leur avantage, se trompent et se dupent les uns les autres ; ce ne sont que tricheries et fraudes. Ils ne savent pas que, tînt-on dans ses mains un bien qu'on ne devait pas obtenir, on n'arrivera qu'à le garder pendant quelques jours au compte du vrai propriétaire, et voilà tout ; en définitive le sien reviendra à chacun ; à la longue tout revient forcément à son point de départ. Le proverbe dit : Il ne faut pas convoiter un bien non dû !.. c'est là justement ce que nous disons. Tout a sa rétribution, dans la giration universelle. Quant aux modes de cette rétribution, il n'y en a pas qu'une ou deux sortes ; on ne saurait les énumérer brièvement. Écoutez-moi d'abord vous

Narrations populaires

conter une intéressante histoire par manière d'introduction ¹ ; après cela nous continuerons par une autre.

Donc au Koutch'enghien du Tsinn-tcheou il y avait un homme, nommé Tchang, dont le prénom en deux lettres était Chanyou. Habituellement il gardait l'abstinence et priait Bouddha ; quand il venait des bonzes ou des taocheu quêteurs, il leur faisait l'aumône avec une extrême libéralité ; on pouvait dire de lui en vérité que c'était un homme de bien. Il était marié à une femme nommée Li, et qui s'appelait par conséquent Thang-Li-cheu : elle était d'un naturel violent, avait peu de jugement, et n'était attentive qu'à gagner sans perdre. Les deux époux vivaient en se prenant mutuellement en patience ; ils n'avaient ni fils ni fille. Quand on est peu, la dépense n'est pas grande. Ce qu'ils récoltaient durant l'année, ils ne le mangeaient ni le dépensaient entièrement. Ils avaient ainsi mis de côté deux à trois cents ligatures, qu'ils avaient placées, et qui produisaient de l'intérêt. Plus le temps passait, plus ils étaient à l'aise, vivant sans peine ni soucis.

A dix *li* environ de chez eux, dans le village de X, il y avait un certain Tchaot'ing u. Il était pauvre, mais d'ordinaire il se conduisait bien. Sa mère étant morte, comme il n'avait pas de quoi l'ensevelir, ayant entendu dire que Tchangchanyou était un petit richard pingre, l'idée lui vint de le voler, pour pouvoir faire les obsèques. Après, qu'il y eut pensé et repensé durant deux jours, de fait il lui fit un trou à son mur, et vola cinquante à soixante taëls. Revenu chez lui, il fit indiquer un jour faste pour l'enterrement ; il acheta du grain, du chauffage, tous les vivres

¹ Yinntze, amorce, introduction, appât, ce qui fait passer un médicament.

Narrations populaires

nécessaires au grand complet. Il envoya aussi un billet à tous ses parents et amis, et commanda les musiciens, le corbillard, les cuisiniers, le constructeur de baraques, les pieurs, les figures en papier ; ... enfin, en grand costume de deuil, il enterra sa mère. — En y repensant il se dit : Je ne suis pas proprement un voleur. C'est seulement parce que je n'avais pas l'argent nécessaire pour la grande affaire des obsèques de ma mère, que j'ai oublié pour un moment le dicton des anciens « il ne convient pas d'enterrer richement un pauvre », et que j'ai fait l'action contraire à la conscience et à la raison, de voler l'argent d'autrui. Dans la vie présente il est à croire que je ne pourrai lui rendre ; alors je restituerai dans une vie future.

Un homme n'a qu'une bouche. Revenons à l'autre partie. La nuit du vol, Tchangchanyou n'avait entendu aucun bruit. Le lendemain matin quand il se leva, ayant vu qu'il y avait un trou dans le mur, il comprit qu'il était venu un voleur. Quand il y regarda, il trouva le couvercle de la caisse aux sapèques encore ouvert. Examen fait, il manquait cinquante à soixante taëls. Alors il se dit : Les biens sont chose passagère ; quand celui-là est perdu, il reste celui-ci !.. Il ne s'en soucia pas davantage, mais dit seulement : Il devait en être ainsi ! L'adage dit : si ç'avait été ton fils il ne serait pas mort, si ç'avait été ton bien il ne se serait pas dissipé ! Vols et incendies, tout cela arrive par la volonté du ciel !.. Ayant donc poussé un soupir, et dit amen ! il ne ressentit plus guère de peine. — Sa femme Licheu au contraire, n'ayant qu'un esprit de femme, prit la chose fort à cœur, et tout le long du jour ne cessa plus de grommeler : Si nous avions encore cet argent perdu, rien que nous ne puissions faire ! S'il était placé, que d'intérêts il rapporterait ! Et voilà qu'il a été ainsi

Narrations populaires

bêtement volé ; vraiment c'est à faire pitié ! — Un jour qu'elle maugréait ainsi, elle entendit, devant la porte d'entrée, un roulement de tamtam. Tout étourdie par le vacarme, elle pensa : Ce n'est pas l'avis de payer l'impôt, car nous ne sommes, ni à la troisième, ni à la neuvième lune. N'y comprenant rien, elle se dit : Hai ! Voir vaut mieux qu'entendre ! Sortons vite pour voir ce que c'est. — Quand elle fut sortie et eut regardé, c'était un bonze quêteur, qui disait qu'il voulait voir Tchangchanyou. Tchangchanyou sortit aussitôt, et ayant vu le bonze, il lui demanda le motif de sa venue, la pagode où il était bonze, d'où il revenait de quêter, enfin comment il le connaissait ? — Le bonze répondit : Je suis bonze de la pagode Out'aïchan. Comme le sanctuaire de Bouddha, depuis bien des années, s'écroule une pièce par-ci une pièce par-là, si bien qu'il est tout à jour, et que le vent et la pluie mouillent la statue de Bouddha, je n'ai pu supporter ce spectacle. La pagode n'a pas de revenus ; c'est un gros travail, auquel à moi tout seul je ne puis pas suffire ; c'est pourquoi je suis descendu dans le siècle, et ai, sans épargner ma peine, prié les bonnes âmes d'alentour de contribuer généreusement de leurs richesses à terminer les réparations, afin que, par après, la pagode étant restaurée, la face de Bouddha resplendisse. A force de quêter, j'ai ramassé une centaine de taëls, ce qui est encore un peu trop peu. Il reste des souscripteurs, qui n'ont pas encore payé leur quote-part ; j'ai l'intention d'aller partout à leur recherche. Seulement, l'argent que j'ai quêté, si je le porte sur moi, peut-être que je rencontrerai des voleurs qui me le raviront ; je voudrais donc bien le déposer en lieu sûr, mais je ne sais pas qui est homme de bien par ici. Le proverbe dit : le cœur de l'homme est caché sous

Narrations populaires

la peau de son ventre ; sur dix hommes, neuf ne savent pas ce qu'il y a au fond du dixième ! M'étant informé tout le long du chemin, j'ai entendu dire de toi que tu es grand homme de bien, au su de tout le monde ; que tu pries, gardes l'abstinence et fais de bonnes œuvres. Alors je suis tout exprès venu te trouver, comptant déposer temporairement cet argent chez toi, en attendant qu'étant allé ailleurs et ayant quêté assez, je revienne, prenne cet argent avec l'autre, retourne sur les hauteurs, et répare ma pagode ; mais je ne sais pas ce que tu en penses ? — Tchangchanyu dit : C'est là une bonne œuvre. Sois sans crainte Si tu laisses ton argent ici, ce sera comme s'il était dans ton coffre ou ton armoire, il ne s'en perdra rien ; quand tu auras finis tes affaires et seras revenu, tu retrouveras ton bien. — Aussitôt ils constatèrent exactement le poids de l'argent, le marquèrent, et Tchangchanyou l'ayant emporté, le remit à sa femme ; puis il voulut retenir le bonze à dîner. Le bonze lui dit : Inutile que tu me serves à manger. Je suis pressé. Je n'ai pas le temps de t'être à charge ! — Tchangchanyou répondit : — J'ai déjà remis ton argent à ma femme. Pour le cas où, quand tu viendras le prendre, je ne serais pas à la maison, j'ai averti ma femme de te le remettre sans faute, voilà. — Le bonze ayant remercié Tchangchanyou du mal qu'il prenait, prit congé et alla quêter ailleurs. — Or quand Lichen eut cet argent entre les mains, la joie lui monta au cœur, et elle se dit secrètement : Fort bien, fort bien ; pas mal, pas mal ! Par le vol de la nuit dernière, on m'a pris environ soixante taëls ; or voilà que ce bonze m'en apporte plus de cent ; n'est-ce pas là me rendre avec usure ?!.. Et aussitôt elle conçut le mauvais dessein de faire tort au prochain. — Un jour son mari Tchangchanyou voulut aller à la pagode

Narrations populaires

Tongyao pour y brûler de l'encens à dessein d'obtenir un fils. Sur le point de partir, il dit à sa femme : Après mon départ, si le bonze d'Out'aïchan vient reprendre l'argent qu'il a déposé, que je sois revenu ou non, tu le lui remettras intégralement. S'il veut dîner chez nous ici, tu lui feras un repas maigre ; ainsi auras-tu aussi acquis quelques mérites. — Sa femme répondit : Je sais tout cela. — Tchangchanyou ayant fini ses recommandations, partit. Deux ou trois jours après son départ, de fait le bonze ayant achevé sa quête, revint pour prendre son argent, et demanda qu'on le lui remît. — Licheu dit : Tchangchanyou n'y est pas. Moi je ne sais pas si quelqu'un a déposé de l'argent. Vieux bonze, ne te serais-tu pas trompé de porte ? — Le bonze répondit : Il y a quelques jours j'ai remis moi-même mon argent à Tchangchanyou. Il l'a porté chez lui, disant qu'il le donnait à garder à sa femme. Comment aujourd'hui parlez-vous ainsi ?! — Licheu dit avec serment : Si j'ai vu ton argent, qu'il me coule du sang des yeux et que je meure ! — Le bonze répondit : Tu parles ainsi dans l'intention de me frustrer de mon argent ! — Licheu ajouta : Si j'ai caché ton argent, que je tombe au dix-huitième étage de l'enfer ¹ ! — Le bonze voyant qu'elle ne proférait que serments et imprécations, comprit clairement que c'était une insolente qui avait résolu de lui faire tort. Comme c'était une femme, il ne voulut pas crier avec elle. N'y pouvant rien, il joignit les mains et gémit : Amida Bouddha ! Ces aumônes, je les avais ramassées de ci de là, sapèque par sapèque ² ; ne pouvant me résoudre à en rien dépenser pour ma nourriture et

¹ L'enfer bouddhique a dix-huit étages. Que je tombe au fin fond de l'enfer !

² Litt. Réunissant les dizaines par unités, les centaines par dizaines. Une à une.

Narrations populaires

ma boisson, j'ai souffert la faim, pour qu'elles servissent à réparer ma pagode. Alors que je les ai déposées chez toi, comment oses-tu, aveuglant ta conscience, concevoir pareille convoitise et me cacher mon bien, jetant ainsi loin de toi la compassion que tu dois au vieux bonze ?! Ah tu n'as pas souci de Bouddha ! Sur la terre où y a-t-il être aussi méchant que toi ?! Que si tu me caches mon argent, et ne peux me le rendre en cette vie, dans une autre il te faudra me restituer ! Amida Bouddha ! Tu as beau avoir fait le mal dans l'ombre ; les yeux des génies pénètrent comme l'éclair ! Dans la rétribution, il ne peut y avoir d'erreur !.. — Après l'avoir ainsi chapitrée quelque temps, il s'en alla en colère, avec un air à faire pitié. — Quatre ou cinq jours plus tard, Tchangchanyou revint de brûler de l'encens, et demanda à sa femme : Le bonze est-il venu chercher son argent ? — Pour Licheu, quand elle mentait, cela coulait de source. Dès qu'elle entendit la question de son mari, elle fut émue, et aussitôt les mensonges lui vinrent à la bouche ; trompant donc son mari, elle dit : Le lendemain de ton départ le bonze est venu le prendre. Je le lui ai présenté des deux mains. — Tchangchanyou ayant entendu cette menterie de sa femme, la crut vraie. Le proverbe dit : Par des mensonges facilement on en fait accroire aux gens ! C'est pourquoi il dit à sa femme : Bien, bien ! Voilà encore une affaire finie. — Les deux époux se remirent à vivre à l'amiable.

Après deux ans, Licheu eut un fils. Or du jour qu'ils eurent cet enfant, leur fortune s'accrut de plus en plus, et gonfla comme si on l'eût soufflée, devenant plus florissante de jour en jour. Après cinq ans, ils eurent encore un fils. Depuis que Tchangchanyou était allé à la pagode Tongyao brûler de l'encens pour avoir des

Narrations populaires

enfants, à la file ils avaient eu deux garçons. Le petit nom de l'aîné était K'iseng ; le petit nom du cadet fut Fouseng. — Quand K'iseng fut devenu un homme, il travailla avec acharnement, sachant ménager dans la perfection ; il travaillait au clair de la lune et des étoiles, se levant tôt et se couchant tard, épargnant sur le manger et rognant sur la dépense, ne pouvant se résoudre à dépenser une sapèque. En quelques années, ils furent très à l'aise. — Qui l'eût dit, son cadet Fouseng, son frère de même mère, avait un naturel grandement contraire ; il passait les jours à manger et à boire, dans la licence et le jeu, organisant des comédies, sans que dépenser de l'argent lui fit jamais mal aux yeux. Chaque jour à la porte il y avait des créanciers, tous gens du dehors dont il avait emprunté et dépensé l'argent. — Tchangchanyou était un homme d'honneur ; comment pouvait-il laisser son propre fils en butte aux vexations d'autrui ? Il lui fallait donc les indemniser tous un à un. — K'iseng qui voyait cela de côté, comment l'aurait-il supporté ? ! Ces biens avaient été acquis par ses peines et ses soins ! En allant et venant, il ne pouvait s'empêcher de gémir vers le ciel. — Affecté de la peine de son aîné, affligé aussi de la prodigalité du cadet, et de ce que l'aîné pâtissait à cause de lui, Tchangchanyou se détermina à partager biens, maisons, terres, tous les ustensiles, en trois parts, une pour l'aîné, une pour le cadet, une pour les deux vieux époux, chacun pour soi ; ainsi le ménager pourrait à son gré ménager, le prodigue pourrait à son gré se ruiner, personne ne gênerait personne, et un seul ne ruinerait pas tout. — Le petit, Fouseng, était un franc prodigue, un propre à rien. Après le partage, quand tout fut à sa discrétion, cela lui alla beaucoup. Il en fut de sa part de bien, comme de la neige qu'on arrose avec de l'eau

Narrations populaires

bouillante, et des nuées que le vent enroule ; fatalement, au bout d'une demi-année, il arriva à avoir entièrement épuisé sa fortune, au point qu'il fut sans gîte et sans pouvoir se procurer même des vêtements. — Tchangchanyou et sa femme voyant leur cadet en pareil état, furent pleins de douleur et de colère, et eurent envie de se défaire de lui. Mais ayant réfléchi à l'adage antique, que le tigre même affamé ne dévore pas ses fils, et que l'homme ne doit pas se ravalier au-dessous des animaux, ils le laissèrent aussi dissiper à pleines mains la part qu'ils s'étaient réservée. — Voyez un peu, ce vilain Fouseng, tout le monde le considérait comme une réincarnation du Sants'ait'oungtze ¹. Quand, sur trois parts de fortune, il eut dissipé deux parts, il se mit encore à reluquer la part de son aîné. Celui-ci n'osant pas le retenir, tomba sensiblement malade de colère, s'alita pour ne plus se lever, prit médecine sans effet, pria les génies sans résultat, et en vint à l'article de la mort. — Tchangchanyou attristé se dit : Le bon est malade, le mauvais ne l'est pas ! En si peu d'années, voilà où nous en sommes venus ! Ah si le petit pouvait prendre la place du grand !.. Il pensa cela, mais ne le prononça pas ¹. — La maladie de l'aîné K'iseng, n'était autre qu'une colère rentrée, maladie sans remède. Le proverbe dit : ceux qui sont atteints de phtisie, de colère rentrée, ou de cancer de l'œsophage, sent gens à qui le Juge des Enfers a déjà envoyé leur billet d'invitation... Le mal était absolument incurable. Il traîna quelques jours encore, cria papa maman, ferma les yeux, contracta sa bouche, étendit les jambes, et exhalant un soupir, il expira. — Les époux Tchangchanyou, pleins du regret d'avoir

¹ Sants'ait'oungtze, personnification de la prodigalité.

Narrations populaires

perdu ce fils, ne faisaient que pleurer sans cesse, et ne pouvaient plus s'occuper de rien. — Fouseng voyant son aîné mort, se sentit, au contraire, le cœur fort à l'aise ; puisque ce qui restait de fortune, devait lui revenir en totalité. — Mère Licheu voyant pareille conduite, conçut encore plus de regret de la mort de l'aîné, et pleura tout le long du jour, du matin au soir et du soir au matin ; à force de pleurer, il lui coula du sang des deux yeux, et elle mourut aussi. — Fouseng voyant que sa mère aussi était morte, n'en eut intérieurement aucun regret, et extérieurement ne la pleura pas ; au contraire, trouvant qu'être ainsi libre de toute contrainte était chose agréable, il alla en grand deuil courir les lieux de débauche ; ensuite il fut atteint de consommation, et en vint aussi à la mort. Tchangchanyou éperdu, et ne sachant plus que faire, se dit : Si du moins ce propre à rien avait fait souche, cela pourrait aller ; au moins la famille ne s'éteindrait pas ! Il n'en finissait pas de gémir. Voilà bien l'application du texte : : la vie antérieure détermine la subséquente ; le chiffre, fixé par le ciel ne s'élude pas, et la grande échéance urge !

Le sens de ce distique, est que toute la vie actuelle d'un individu, est déterminée d'après sa vie antérieure ; que, quand le terme sera arrivé, c'en sera fait ; que ce terme presse ; que personne ne peut y échapper. Le proverbe dit : Tout bien a sa récompense, tout mal son châtement ; si un bien ou un mal est sans rétribution, c'est que l'heure n'en est pas encore arrivée ! — Mais ne divaguons pas ! Fouseng était usé de débauche. Quand le terme de la mort fut arrivé, comme une lampe sans

¹ Un bouddhiste fervent ne doit jamais pronocer aucune imprécation.

Narrations populaires

huile dont la flamme s'éteint, soudain sa respiration s'arrêta, et, sans qu'on pût retenir son âme¹, il trépassa. — Quoique Tchangchanyou ne pût pas le souffrir, maintenant qu'il était mort, il se sentit le cœur extrêmement affligé. Quand il réfléchit que, ses deux fils étant morts, et sa femme aussi, il restait tout seul, il ne put s'empêcher de pleurer, de gémir, et il se dit : Je ne sais dans quelle vie antérieure j'ai commis le péché que j'expie maintenant ?! — Puis récriminant et réfléchissant, il se dit encore : Mes deux fils, c'est à la pagode Tongyao que je les ai obtenus en brûlant de l'encens, et voilà, Yenwang, que tu me les as ravis ! Je gage qu'au Tongyaomiao on n'en sait rien. Cela ne se passera pas ainsi ! Je vais t'accuser auprès du *chênn* du Tongyaomiao !... Le *chênn* du Tongyaomiao est puissant ; s'il cite Yenwang, qui sait si celui-ci ne devra pas me rendre au moins l'un de mes fils ; pourquoi pas ? — Ainsi déraisonnait Tchangchanyou, fou d'avoir perdu ses fils ; il espérait contre toute espérance, comme un idiot. Ruminant et récriminant, de fait, il s'en fut au Tongyaomiao, se prosterna devant le *chênn*, et, priant avec larmes, il dit : Moi le vieux Tchangchanyou, de ma vie je n'ai nui à personne ! Je ne fait que brûler de l'encens, et secourir les malheureux ! Mes deux fils, et leur mère, eux aussi n'ont commis aucun crime. Et voilà que Yenwang leur a à tous ravi la vie, me laissant seul, moi pauvre vieux, dans le plus extrême délaissement ! J'espère, vénérable *chênn*, de votre puissance, que vous citerez Yenwang, afin que je lui demande raison, et lui exprime ce que j'ai sur le cœur ! Que si de fait c'est pour nos péchés, je consens à mourir !.. — Quand il eut dit,

¹ On ne put pas retenir son âme, en l'appelant, etc.

Narrations populaires

pleurant à grands cris, il se jeta à terre, et perdit connaissance. Comme il dormait ainsi, soudain il vit venir à lui un diable, qui lui dit : Hai ! Yenwang m'envoie t'appeler ! — Tchangchanyou répondit : Justement ! Je vais lui en dire ! Cela me va ! Cela tombe bien !.. — Et s'étant levé pour suivre le diable, il arriva devant Yenwang. — Yenwang dit : Tchangchanyou, pourquoi m'as-tu accusé au Tongyaomiao ? — Tchengchanyou répondit : Mes deux fils, et me femme Licheu, sans qu'ils aient commis de péchés, pourquoi as-tu ravi leur vie, me faisant ainsi un tort sans recours possible ?! C'est pour cela que je suis venu au Tongyaomiao, prier le clairvoyant *chên* de juger ma cause. — Yenwang dit : Veux-tu voir tes deux fils ? — Tchangchanyou répondit : De tout mon cœur ! — Yenwang les fit aussitôt appeler par les lutins de service. En un clin d'œil, il vit arriver K'iseng et Fouseng. Dès que Tchangchanyou les vit, un sourire illumina son visage, et la joie lui monta du cœur. Il commença par s'adresser à son aîné K'iseng, et lui dit : Mon fils ! Reviens avec moi à la maison ! — K'iseng répondit : Je ne suis pas ton fils. Jadis j'ai été Tchaot'ing u. Comme je t'avais volé quelques dizaines de fois, j'ai dû te les restituer avec un intérêt plusieurs fois centuple. Nous ne sommes pas père et fils. — Tchangchanyou voyant que K'iseng parlait ainsi, dut se résigner à s'adresser à son cadet Fouseng et lui dit : Garçon, ton aîné dit qu'il ne m'est rien. Alors c'est toi qui dois revenir avec moi à la maison. Fouseng repartit : Moi non plus je ne suis pas ton fils. Antérieurement j'ai été bonze d'Out'aïchan. Comme tu m'as caché mes cent taëls, je me suis réincarné chez toi, et te les ai fait rendre au centuple. Il n'y a aucune relation entre nous. — En entendant cela, Tchangchanyou tout effrayé se dit : Comment

Narrations populaires

ai-je caché l'argent du bonze d'Out'aïchan ? Il faut que je demande à ma femme Licheu, pour savoir ! — Yenwang sur son estrade s'était déjà aperçu de son intention, et lui dit : Tchangchanyou, tu veux voir ta femme, n'est-ce pas ? Ce sera facile !.. — Et il dit aux lutins d'ouvrir l'enfer ¹, et d'amener Licheu femme de Tchangchanyou. Les diabolins répondirent bien vite : *Tcha* ! On y va ! — Au bout d'un instant, il vit Licheu, portant une grande cangue, des entraves aux pieds, aux mains, et au cou une « chaîne par laquelle les lutins la menaient, venir devant le pavillon de Yenwang. — Quand Tchangchanyou la vit, une sueur froide lui sortit par tout le corps, et il dit : Est-ce bien toi ² ! Pour quelle raison souffres-tu une si grande peine ? — Licheu répondit en pleurant : Sur la terre j'ai caché l'argent du bonze d'Out'aïchan ; c'est pour cela qu'après ma mort Yenwang m'a fait jeter au dix-huitième étage de l'enfer, où l'on me fait mourir de douleur ! Tchangchanyou répondit : Jadis je croyais que tu lui avais rendu son argent. Ah tu as caché le bien d'autrui ! Eh bien souffre la peine de ce que tu as fait ! — Licheu pleurant à grands cris, dit : Nous avons sur la terre été époux pour une vie ; ne pourrais-tu pas me secourir ?!... — Et tirant Tchangchanyou par ses vêtements, sans qu'il pût lui faire lâcher prise, elle pleurait en criant sans discontinuer. — Yenwang sur son estrade, tout bouillant de colère, se mit à frapper de sa masse à coups redoublés ; ce qui insensiblement éveilla de peur Tchangchanyou ; il avait fait un rêve. Alors il lui fut clair et il comprit que, de ces deux fils, l'un avait été un débiteur et l'autre

¹ La citadelle, la prison, de la cité infernale.

² Le mari parle à sa femme à la troisième personne. Elle, et non pas Toi. Rituel.

Narrations populaires

un créancier ; que tout était arrivé pour cause de torts et dettes dans une vie antérieure ¹. — Il essuya alors ses larmes, cessa de pleurer, quitta sa maison et se fit bonze.

@

¹ Toute peine jugée imméritée est, pour les bouddhistes, le châtement d'un délit antérieur.

Le novice

@

Il y avait un certain Wangcheng ; c'était un fils de famille. Trouvant le monde insipide, il prit la ferme résolution de devenir ascète. Ayant ouï dire que sur le mont Laochan il y en avait qui étaient parvenus au degré de *sien*, et avaient obtenu l'immortalité, il voulut aussi avoir cette recette. Il prépara donc de l'argent pour le voyage, fit son paquet, et gravit la montagne en quête de la doctrine. Quand il fut arrivé au sommet, il vit une grande pagode. Dans la grande salle, un vieux taocheu était assis sur un rond en jonc ¹ ; ses longs cheveux pendaient épars jusqu'à la ceinture ; il avait vraiment l'air d'un génie vivant. Notre homme se prosterna devant lui, le priant de l'agréer pour son disciple. — Le vieux taocheu lui dit : Devenir *sien* n'est pas chose facile ! Je crains bien que chez toi, tu n'aies gagné un naturel paresseux, et que, habitué à la mollesse, tu ne saches pas souffrir. Or l'adage dit : .. Sans souffrir des tribulations, on ne devient pas Bouddha ! — L'autre répondit : Cela ira ! — Alors le vieux taocheu lui accorda sa demande. Sur le soir, une foule de disciples revinrent de la coupe du bois. Il les vit tous, fit les rits de la présentation, puis on lui permit de passer la nuit dans la pagode. Le lendemain matin, le vieux taocheu lui donna aussi une hache, et l'envoya couper du bois avec les autres. Il y alla. Depuis lors, chaque jour il coupa du bois, sans réclamer. Après

¹ P'ou-toan, pouf en jonc.

Narrations populaires

un mois passé, il eut des callosités aux mains, des ampoules aux pieds, mal aux reins et mal aux os, les jambes engourdis, en un mot mal partout, et la pensée lui vint de retourner chez lui. Ce jour-là, quand il revint de couper du bois, il vit deux hommes qui buvaient avec le maître. C'était au temps où le soleil se couche, et dans la chambre on n'avait pas encore allumé de lampe. Il vit alors le vieux maître prendre une feuille de papier, y découper avec des ciseaux une espèce de miroir, qu'il colla sur le mur ; en un instant il sortit du mur une lune extrêmement brillante, au point qu'à sa clarté on distinguait chaque poil dans la chevelure, la barbe et les sourcils ¹. Les disciples, les bras pendants, se tenaient de côté dans l'attente. — L'un des deux hôtes qui buvaient avec le vieux taocheu, dit : Ce soir le temps est si beau, qu'il faut se réjouir ensemble ! Aussitôt dit, il prit un pot de vin sur la table, et le passa aux disciples pour qu'ils pussent boire aussi, disant : Il faut que tous vous buviez votre soûl ! — Notre homme se dit : Pour tant de monde, il n'a donné qu'un pot de vin, comment auront-ils tous à boire leur content ? — Un disciple apporta autant de coupes qu'il y avait de personnes. Quand ils eurent bu pas mal longtemps, le vin dans le pot n'avait pas diminué. Notre homme fut saisi d'étonnement. Bientôt après le vieux maître demanda aux disciples : Avez-vous assez bu ? — Ils répondirent : Oui ! — Alors le vieux taocheu dit : Si vous avez assez bu, allez vous coucher à temps, afin de pouvoir vous lever demain de bonne heure, pour que la coupe du bois ne soit pas négligée. — Tous répondirent : C'est cela ! — Notre homme tout content perdit son envie de s'en retourner chez lui. Mais, après

¹ En fait de magie, le peuple croit tout possible, pourvu qu'on ait la formule.

Narrations populaires

un nouveau mois passé, sentant qu'il ne pouvait supporter cette souffrance, et le vieux taocheu ne lui donnant aucune recette magique, il résolut de ne plus rester sur la montagne, et, étant allé prendre congé du vieux taocheu, il lui dit: Votre disciple était venu de plusieurs centaines de li se mettre sous votre direction afin d'apprendre la doctrine, et depuis si longtemps je n'ai pas reçu vos instructions. Du moins enseignez-moi quelque petite chose, afin que je ne sois pas venu en vain ¹. Je suis resté deux à trois mois sous votre autorité, coupant du bois tout le jour, rentrant fort avant dans la nuit, et ç'a été tout. Votre disciple n'a pas souffert pareille tribulation chez lui. — Le vieux taocheu dit en riant : Je savais bien que tu n'avais rien souffert chez toi. Je te l'ai dit dès ton arrivée. C'est toi qui as dit que cela pourrait aller. Voilà que de toute manière cela ne va pas. Demain retourne chez toi ! L'autre dit : Je suis resté ici si longtemps. Ce n'est pas la peine de parler de ce que j'ai souffert. Mais, au moins, maître, enseignez-moi quelque recette, qui me soit comme un souvenir ; cela tournera aussi à votre gloire ! — Le vieux taocheu lui demande : Quelle recette veux-tu apprendre ? — Il répondit : Quand vous sortez ou entrez, maître, je vois que les murs ne vous font pas obstacle. Si j'avais appris cette recette, cela me suffirait. Je n'aurais pas la hardiesse d'en demander une autre. — Le vieux taocheu riant, lui accorda sa demande. Il lui enseigna aussitôt les passes à faire, et les formules à réciter. Quand il les sut, on en vint à l'essai. Le taocheu montrant le mur, lui dit : En avant ! — Il avança jusque devant le mur, mais n'osa y pénétrer. — Le taocheu lui dit :

¹ Les novices doivent être désintéressés. On les éprouve. On les joue.

Narrations populaires

Essayons encore ! — Il revint jusqu'au mur, mais fut encore arrêté. — Le vieux taocheu dit : Allons, tête baissée, en avant ne lambine pas ainsi ! — De fait, prenant un élan de plusieurs pas, il courut, et, comme s'il n'y avait pas eu de mur, quand il se retourna et regarda, il se trouvait au dehors. Plein de joie, il revint dans la chambre, fit la prostration, et remercia le vieux taocheu. Celui-ci lui fit cette recommandation : Arrivé chez toi, n'oublie pas la formule ! Si tu l'oublies, malheur ! — Aussitôt il rendit sa hache au vieux taocheu, et s'en retourna chez lui. Quand il fut arrivé, les gens de sa famille lui demandèrent quelle recette magique il avait apprise. Lui, heureux et fier, leur dit au long et au large : Quelque solide que soit un mur, je le passe droit comme une flèche, sans qu'il puisse m'arrêter. — Les gens de sa famille n'en voulurent rien croire. — Aussitôt il fit les passes ¹, dit la formule, et, se précipitant de la distance où il était, il arriva au mur, le heurta de la tête, et ne le traversa pas, mais tomba à terre, à demi mort du choc. — Sa femme l'aida à se relever et regarda ; sur le front il s'était fait une bosse grosse comme un œuf. Sa femme le soutenant, le fit rentrer dans sa chambre, et, mécontente de son ambition, elle lui dit : Avais-tu oublié ce que dit le proverbe, que pour faire le génie, il faut être un génie ? Quand est-ce qu'un homme vulgaire est devenu génie ?! — Lui, moitié honteux, moitié furieux contre le vieux taocheu, se tournant vers les monts Laochan, maudit en disant : Espèce de vieux bœuf ! Vraiment tu n'as pas de conscience ! J'ai enduré pour lot des maux que jamais je n'avais soufferts ; tu ne m'as pas donné de salaire, tu ne m'as pas enseigné de recettes,

¹ K'ia kue, on contracte et on rapproche certains doigts.

Narrations populaires

magique ; et voilà que, rentré chez moi, tu m'as fait encore me cogner, de cette manière fort peu plaisante ?! Récriminant ainsi, et se tenant la tête à deux mains, il dit encore : Aïe ! Ta fourberie me fait joliment souffrir !

@

Les renards ¹

@

A Litch'enghien il y avait un pauvre lettré nommé Yinn, doué d'une extrême audace. — Dans la sous-préfecture il y avait un gros richard. Ce richard avait une villa déserte, comptant bien des arpents, et plusieurs bâtiments ; mais très hantée ; continuellement il s'y passait des choses extraordinaires ; par suite, depuis bien des années, personne n'y venait, personne n'y demeurait, même en plein jour personne n'osait y entrer ; tout était envahi par les herbes sauvages. — Un jour que maître Yinn buvait avec ses condisciples, ils se mirent à s'entre-défier, disant : Celui qui osera passer une nuit dans cette ferme déserte, nous lui donnerons un régal. — Maître Yinn se levant de sa place, dit : Quelle difficulté y a-t-il à cela ? J'y vais !.. — Et sur-le-champ il prit une natte, et partit. Ses condisciples l'escortèrent jusqu'à la porte, disant pour lui faire peur : Ha ! Ce n'est pas là une plaisanterie. Nous t'attendrons quelque temps à la porte. Si quelque chose bouge, crie aussitôt ! — Maître Yinn dit en riant : S'il y a des renards ou des revenants, je les prendrai pour vous les faire voir !.. Et tout en parlant, il entra. Quand il eut passé la porte, il vit que le chemin était semé de débris de briques et de tuiles ; des deux côtés rien que d'épais fourrés, et des plantes sauvages ; les exhalaisons *yinn* ² étaient saisissan-

¹ [cf. [L. Wieger, Folklore chinois moderne, n° 57](#)]

² Les lieux ont leurs émanations, *yinn* ou *yang*, fastes ou néfastes, que les géomanciens observent.

Narrations populaires

tes. On était alors aux environs du quinze, et la lune était très brillante. Ayant cherché les portes à tâtons, il arriva enfin devant le grand bâtiment du fond, monta sur le perron, et se dit : Voilà vraiment un charmant endroit !.. — Il étendit sa natte, regarda de tous côtés ; tout était frais et calme. Quand il fut resté assis quelque temps, sans qu'il parût rien de mystérieux, il se dit en riant en lui-même : Tout le monde dit que cet endroit est hanté ; c'est là un raconter !.. — Puis ayant approché une pierre pour appuyer sa tête, il s'étendit sur la natte à regarder les étoiles. A la longue, ses yeux s'appesantirent. Comme il allait s'endormir, il entendit un bruit de pas, comme de gens qui approchaient. Feignant alors de dormir, il regarda, et vit un homme ¹ portant une lanterne, qui, arrivé devant lui et l'ayant aperçu, tressaillit, et étant retourné sur-le-champ, dit à ceux qui venaient derrière : Il y a un étranger ici ! — Eux ayant demandé qui c'était, il répondit qu'il ne savait pas. — Après quelque temps, il vint un vieillard à barbe blanc d'argent, lequel ayant baissé la tête et l'ayant considéré, dit : C'est maître Yinn qui dort ici ; ne l'effrayez pas ; faisons notre affaire !.. — Aussitôt, menant les autres, il monta à l'étage et ouvrit toutes les portes. Peu à peu le nombre de ceux qui entraient et qui sortaient augmenta. A l'étage les lumières brillaient, au point qu'on se fût cru en plein jour. — Alors il se retourna, éternua et toussa. — Le vieillard entendant qu'il était éveillé, sortit, vint à lui, et s'étant agenouillé, il dit : J'ai une fille que je marie ce soir : je ne pensais pas vous effrayer ; j'ose espérer que vous voudrez bien

¹ Les renards prennent à volonté la forme des hommes. Ils peuvent mener leur vie, et s'allier avec eux.

Narrations populaires

excuser ma faute ! — Il se leva aussitôt, et répondit au vieillard : de ne savais pas que vous célébriez une noce ce soir. C'est pour cela que je n'ai pas apporté ma contribution à la corbeille. C'est là vraiment vous manquer ! — Le vieillard reparti : C'est trop de bonheur déjà de vous avoir ici pour écarter de nous par votre présence toute fâcheuse influence ! Oserais-je vous prier de vous asseoir, et de me faire l'honneur de m'aider à recevoir mes hôtes ? — Maître Yinn ne refusa point. Il suivit le vieillard, et entra dans la maison. Il vit que tout y était parfaitement disposé ; les tables, les chaises, les bancs, tout était en bois dur verni sans enduit, reluisant, bien en ordre et bien propre ¹. Après un peu de temps, une femme d'une quarantaine d'années sortit de l'intérieur et le salua. Le vieillard en la présentant dit : C'est là mon épouse. — Maître Yinn rendit le salut. — Bientôt après, les sons de la musique se firent entendre. Un homme vint devant la table du festin, et dit : Ils sont arrivés ! — Le vieillard sortit en hâte pour aller recevoir. Lui aussi se leva et attendit. Bientôt il revint, causant, entouré de lanternes et de torches, avec le jeune marié, parfaitement mis, et si joli de figure, qu'on en voit rarement de pareils. Le vieillard commença par le présenter au nouveau marié. Celui-ci le considérant comme un hôte, lui fit une révérence. Ensuite le vieillard et le jeune marié s'étant fait les rits de gendre et beau-père, tous s'assirent et causèrent un peu ; puis soudain on apporta le vin et les mets, des poissons et des viandes ; toute la vaisselle était en or incrusté de jade ; les huit gobelets à vin étaient en vermeil.

¹ Pour leurs fêtes, noces et funérailles, les renards empruntent le mobilier des hommes, qu'ils rapportent ensuite.

Narrations populaires

Quand on eut bu quelques rasades, le vieillard dit à une servante d'appeler la demoiselle. La servante obéit, et entra dans la chambre intérieure. Il se passa longtemps sans que personne sortit. Le vieillard s'étant levé, alla à la porte de l'appartement, souleva la portière, et demanda : Pourquoi ne sort-on pas ? — Dès qu'il eut dit, aussitôt une troupe de servantes et de vieilles sortit, soutenant la demoiselle. Quand elle fut arrivée, le vieillard lui fit d'abord saluer l'hôte ; quand elle eut salué, elle s'assit à côté de sa mère. Le vieillard versa une coupe de vin à l'hôte. Celui-ci se leva, et fit le rit du refus par humilité, en disant : Je n'ose !.. — Puis il se dit en lui-même : Ces gobelets en or, tout à l'heure je vais leur en prendre un, que j'emporterai, pour le montrer à mes condisciples comme pièce de conviction... — Quand il eut fini de boire, il mit le gobelet dans sa manche, s'accola sur la table et feignit de dormir, Les convives dirent tous : L'hôte est ivre ! — Bientôt il entendit le nouveau marié prendre congé pour partir, et tous, au son de la musique, descendirent de l'étage. Quand ils revinrent d'escorter le jeune époux, en défaisant la table, ils trouvèrent qu'il manquait un gobelet en or ; tous dirent tout bas que c'était lui qui l'a caché, et qu'il fallait le fouiller ; mais qu'il s'ensuivrait peut-être une affaire. Le vieillard les arrêta en toute hâte, disant à mi-voix : Silence ! — Quelques instants après, il n'entendit plus rien. Ayant levé la tête et regardé, tout était sombre, plus la moindre lueur de lampes, mais dans tout l'appartement on sentait encore le vin. Étant sorti, il vit que l'orient blanchissait ¹. Il tâta, et trouva que le gobelet en or était encore dans sa manche. Tout

¹ Le chant du coq, l'aube, mettent fin aux prestiges.

Narrations populaires

joyeux, il se dit : Très bien !.. Et ayant roulé sa natte, il la prit et sortit. Ses condisciples l'attendaient déjà devant la porte ; tous disaient qu'il était sorti le soir et rentré le matin. Quand il eut tiré le gobelet d'or, et le leur eut montré, ils furent tout saisis, et l'interrogèrent. Quand il leur eut tout conté bien au long, ils se dirent que, pauvre comme il était, il ne pouvait avoir en sa possession un pareil objet, et tous crurent ce qu'il disait comme étant vrai. Ils durent donc tenir parole ; s'étant cotisés, ils donnèrent un festin en son honneur, et l'affaire fut finie. — Plus tard il devint docteur, et sous-préfet de Feik'iouhien. Il y avait là une famille mandarinale nommée Tchou, qui lui donna un grand repas. Monsieur Tchou commanda à ses gens de tirer de leur coffre ses gobelets d'or. Les domestiques ayant répondu, y allèrent. Il se passa bien du temps, sans qu'on les vit revenir. Quelqu'un vint secrètement avertir le maître de maison, qui prit aussitôt un air fâché. Peu après les serviteurs apportèrent les gobelets d'or. Quand il les vit, les dimensions et le travail étaient en tout pareils à celui qu'il avait pris aux renards ; tout intrigué, il demanda à l'hôte d'où il les tenait ? — Monsieur Tchou répondit : Ces gobelets sont au nombre de huit ; c'est mon père qui les acheta jadis quand il était mandarin à Pékin ; c'est là un trésor héréditaire, qui se trouve dans ma famille depuis bien des années. Comme je vous ai invité aujourd'hui à boire du vin, et que vous avez bien voulu me faire l'honneur d'accepter, je viens de les faire tirer de mes coffres, et il se trouve qu'il n'en reste que sept. Je me doute que ce sont mes domestiques qui auront volé le huitième ; et pourtant ils étaient hermétiquement sous clef, et la poussière de bien des années qui les couvre, est intacte ; vraiment je n'y comprends rien. — Il répondit en riant :

Narrations populaires

Maître, il a poussé des ailes au gobelet qui manque, et il s'est envolé. Ce trésor héréditaire, s'il en manque un, ce n'est plus un assortiment. J'ai un gobelet pareil à ceux-ci ; je vous en ferai cadeau, pour refaire le service complet. — Quand on se fut levé de table, et qu'il fut retourné à son *yamenn*, il envoya aussitôt quelqu'un le lui porter. Monsieur Tchou l'ayant considéré, reconnut que de fait c'était bien celui qu'il avait perdu ; il en fut surpris et réjoui ; ayant acheté des présents, il alla en personne à son *yamenn* les lui offrir et le remercier, puis il lui demanda comment il l'avait acquis. L'autre lui conta l'histoire tout au long, du commencement à la fin, et l'on sut ainsi que, n'importe quel objet, à mille *li*, à dix mille *li*, les renards peuvent l'emprunter, mais non pas le garder. — Il faut savoir que les renards étant plus *ling* que les hommes, peuvent leur jouer de mauvais tours ; mais cela doit s'entendre à proportion de la rectitude ou de la dépravation de l'homme. Quand l'homme est dépravé, le renard fort de sa dépravation, peut le vexer. Quand l'homme est droit, le renard craint sa rectitude, et l'évite. En somme les renards ne craignent ni le rang ni l'audace ; ce qu'ils craignent, c'est la rectitude et la sagesse. Tout cela, parce que l'homme qui agit d'après les principes, est *yang*, bon et fort ; le renard au contraire est *yinn*, mauvais et faible ; il n'osera pas paraître en ta présence, si tu es vertueux. Ne dit-on pas : Ce qui est dépravé, ne peut rien contre ce qui est droit ! Aussi tous ceux qui sur la terre ont été le jouet des renards, c'est certainement que leur cœur n'était pas droit, et qu'ils ont donné prise. Donc si le renard fort de ton infériorité s'attaque à toi, ce n'est pas qu'il l'a vaincu, c'est lui qui as eu peur. Maître Yinn étant couché et étendu, les renards le respectaient encore ; a fortiori respectent-

Narrations populaires

ils les vertueux et les sages. — En somme, que les renards fassent des prestiges, et se changent en hommes, c'est là une chose qui se voit continuellement. Parfois le soir dans la campagne il paraît une lumière, ou bien trois à cinq, ou une dizaine, on parfois plus encore ¹. Si on les poursuit, on ne peut les atteindre ; elles restent toujours à la même distance. — Quand ils ont quelque fête, ils empruntent les ustensiles des gens pour s'en servir, les plats et les bols, les tables, les chaises et les bancs ; quand c'est fini, ils les rapportent, sans que l'on sache quand ils les ont empruntés, ni quand ils les ont rapportés. — Quand il leur en prend fantaisie, ils attirent les voyageurs solitaires dans un endroit, où ils passent toute la nuit. Parfois ils enchantent les hommes, leur faisant voir de l'eau de tous côtés, de sorte qu'ils ne savent plus par où marcher. Quand on s'impatiente et qu'on maudit, ils maudissent aussi. — Voici une histoire qui est arrivée. Un homme qui faisait route le soir, les ² ayant rencontrés, fut mené par eux à un cimetière ; croyant voir un chemin, il marcha toute la nuit ; quand le jour fut venu, il s'aperçut que, pendant toute la nuit, il avait tourné autour du cimetière. — Cette année-ci, à l'ouest de Suning, au village appelé Sinantchoang, un nommé Ma alla vendre de la toile à Suning. Étant revenu tard, il les rencontra sur la route. Il lui sembla voir comme un homme d'une stature démesurée, ayant deux yeux à la ceinture. Le sieur Ma ne put le joindre ; il était toujours à la même distance. Il maudit, eux firent de même. Il

¹ Tous les païens croient à ces apparitions lumineuses ; beaucoup prétendent les avoir vues.

² T'āmenn, au pluriel, les renards opérant d'ordinaire à plusieurs, dit la légende.

Narrations populaires

pleura, ils pleurèrent aussi. Il prit des mottes et les leur jeta, ils firent de même. Après avoir tapagé ainsi toute la nuit, il se trouva qu'ils l'avaient mené à l'ouest de Heuekien à Paiseuts'ounn. Or à Paiseu, il y a une pagode hantée par les renards. Le lendemain le sieur Ma loua un homme pour le reconduire, et fut malade pendant deux ou trois mois. — Un autre qui faisait aussi route le soir, s'égara, perdit son orientation et son chemin. Ayant levé la tête et regardé, devant lui il y avait une petite maison, dans laquelle brûlait une lampe. Il crut que c'était un village ; étant venu tout près, il vit que c'était une aire. Alors il cria, demandant qu'on voulût bien lui indiquer son chemin. Dans la cabane quelqu'un dit : Entrez ! — Quand il fut entré, il vit un vieillard qui lisait et qui demanda où il allait. Quand ils eurent un peu conversé, le vieillard lui dit : Passe la nuit ici, tu partiras demain ! — Il fit la révérence au vieillard, et passa la nuit dans la cabane. Le lendemain matin quand il s'éveilla, il se trouva qu'il avait dormi dans un cimetière, où il n'y avait ni cabane ni hommes ; il avait la figure barbouillée de noir et de rouge, la tête et la bouche pleines de terre. — Parfois, dans les pagodes, les renards font des prestiges, se transformant en hommes ou en autre chose ; les gens disent alors que les *chênn* ont apparu, brûlent de l'encens, font des prostrations et des offrandes, ou chantent la comédie. — Quand il y a de vieilles fermes ou autres endroits déserts, ils aiment à s'en emparer. Les hommes qui croient à la magie n'osant pas les provoquer, les leur abandonnent. — Il y en a aussi qui croient qu'ils savent guérir les maladies ; d'autres leur demandent leur protection. — A la ville de Heuekien, il y a la terrasse des génies renards ; on y a placé des urnes à brûler l'encens, et l'on y en

Narrations populaires

brûle continuellement, en invoquant leur protection. L'année où Tchangtsoungu ¹ se révolta, sur les murs de Heuekien chaque nuit tout était plein de lumières ² ; c'était là un prestige des renards, afin de faire croire aux rebelles que les soldats qui gardaient la ville étaient nombreux ; aussi n'osèrent-ils pas pénétrer dans la ville.. Quand la rébellion fut éteinte, les mandarins de Heuekien grands et petits, et le peuple de la ville, brûlèrent de l'encens, et firent des offrandes, disant que c'étaient les renards qui les avaient sauvés. Jusqu'à ce jour on brûle toujours encore de l'encens. — Les renards savent faire des prestiges, mais ne peuvent nuire aux hommes ; ils ne font que les jouer. Les gens de bien n'en rencontrent guère. Les ivrognes qui sortent de nuit, les rencontrent continuellement. Tout le monde dit que c'est que les renards aiment le vin, et que, quand ils en sentent l'odeur, ils sont attirés vers l'individu.

@

¹ En 1869. Chef des Longs Cheveux, surnommé Petit Roi des Enfers, à cause de sa cruauté.

² Dans la ville préfecture de Heue-kien, les renards se promènent en plein jour, entrent dans les maisons, prennent ce qui leur convient, etc.. Les païens s'écartent respectueusement, ou bien se prosternent. Dans tout le nord de la Chine, les renards sont les héros incontestés du folklore.

Riche par interim

@

Sous la dynastie Song, à Ts'aonants'ounn du Ts'aotcheou, il y avait un bachelier nommé Tcheou, prénom en deux lettres Joungtsou. Sa femme était née Tchang. Les Tcheou étaient riches depuis bien des générations. Son grand-père s'appelait Tcheou-fong. Il était très dévot à la secte de Fouo, brûlait de l'encens et priait chaque jour ; il mit à profit sa richesse, pour bâtir à ses frais une pagode à Fouo. Quand le gouvernement de la famille eut passé aux mains de son fils, le père de Tcheoujoungtsou, celui-ci qui était très intéressé, changea la tradition de la famille, et ne crut plus en Fouo. Comme il voulait bâtir une maison, pour s'épargner d'avoir à acheter des briques, des tuiles et des bois, il démolit la pagode et en employa les matériaux pour bâtir sa maison. La maison n'était pas achevée, qu'il fut pris d'une maladie soudaine, et dut s'aliter. Tout le monde dit que c'était là la punition du péché d'avoir démoli la pagode. Peu de jours après il mourut. Tcheoujoungtsou ayant fait les préparatifs des obsèques, ensevelit son père. L'administration des biens de la famille lui revint tout entière. Ce Joungtsou étudiait depuis son enfance ; il était si capable, que, ce qu'il avait parcouru des yeux, il pouvait le réciter ; son intelligence passait la moyenne des hommes, son talent sortait du commun ; il s'était rempli de littérature, et n'attendait plus que l'époque de l'examen provincial, pour aller à la capitale se présenter pour la licence. Seulement il y avait son petit garçon

Narrations populaires

Tch'angcheou, qui ne savait pas encore marcher. Ne pouvant se résoudre à laisser à la maison sa femme et son fils tout seuls, Tcheoujongsou convint avec sa femme qu'ils iraient à la capitale ensemble tous les trois. Du trésor qu'il avait à la maison, il enterra ce qui était en gros lingots au pied d'un mur dans une cour inhabitée, craignant qu'il ne serait pas aisé de l'emporter dans le voyage ; il ne porta donc avec soi que l'argent en petits morceaux, les habits en soie ou en satin, et autres menus objets ¹. Pour ce qui est des bâtiments, il chercha un honnête homme qu'il y fit demeurer. Les deux époux, menant avec eux Tch'angcheou, gagnèrent la capitale, par la route impériale.

Une bouche n'ayant pas deux langues, mettons de côté cette partie. Au même endroit il y avait un pauvre homme qui s'appelait Kiajenn. Ses ancêtres ne lui avaient pas laissé d'héritage. Il était pauvre de naissance ; sa nourriture ne lui remplissait pas la bouche, ses habits ne le préservaient pas du froid ; après un repas, il n'était pas assuré du suivant ; il ne savait ni écrire ni compter, de sorte que faire un petit commerce lui était impossible ; tout le jour, pour le compte des gens, il portait de la terre, gâchait du mortier, moulait des briques et maçonait ; en dehors de cela, il ne savait pas d'autre métier ; faisant ainsi de grands travaux, mangeant chaque jour ce qu'il avait gagné dans la journée, il arrivait tout juste à entretenir péniblement sa vie, sans pouvoir rien amasser ; quand il avait travaillé toute la journée, le soir il allait dormir dans un four à briques en ruines. Tous, le voyant si misérable, l'appelaient le

¹ Litt. Les objets ténus et délicats, bibelots dont les Chinois raffolent.

Narrations populaires

pauvre Kiaeul !.. — Or cet individu avait reçu de la nature un caractère étrange ; continuellement, en se parlant à lui-même, il disait : Les hommes sur la terre sont tous faits de même : pourquoi alors d'autres sont-ils à l'aise, et moi dans la pauvreté ?.. — Un jour, profitant d'un loisir, il alla au Tongyaomiao, se prosterna devant l'idole, et priant avec larmes, il dit : Moi Kiajenn je suis venu exprès pour te prier. Il ne me sort pas de l'esprit que, sur la terre, ceux qui ont chevaux et palanquins, qui s'habillent de soie et de satin, et qui tous les jours mangent de bonnes choses sans travailler, sont des hommes, et que moi Kiajenn je suis aussi un homme ; comment alors se fait-il que je manque de nourriture et de vêtements, ne doive faire que de pénibles travaux, et souffrir encore la faim ; suis-je fait pour mourir de douleur ?! Ah si tu me donnais un peu de petit bonheur, moi aussi je saurais vivre en brave homme, donner aux bonzes et aux taocheu quêteurs, réparer les ponts et les routes, secourir les vieillards et les pauvres, faire toute sorte de bien. — Or le *chênn* du Tongyaomiao est puissant ; quand on le prie, il accorde. De fait, bientôt par suite de ces prières, son cœur s'attendrit, et il conçut le dessein de lui venir en aide. — Un jour que Kiajenn était encore allé prier, après sa prière finie, il s'étendit sur la terrasse de la pagode, et s'endormit. Son âme intellectuelle ¹ fut alors enlevée par le *chênn*, qui lui demanda : Pourquoi tout le jour maudis-tu le ciel et la terre ?! — Kiajenn lui exprima ce qu'il avait dans le cœur, en y ajoutant encore des pleurs et des supplications. — Lingp'aiheou ému de compassion, dit à ses assistants de chercher si, pour la vie présente, le destin

¹ Litt. Sa vraie âme, la principale des trois, l'âme intelligente.

Narrations populaires

lui avait assigné ou non des habits et des vivres, et en quelle quantité ? Un assistant ayant cherché, dit : Cet homme, dans sa vie antérieure, n'a pas vénéré le ciel et la terre, n'a cru ni aux *Chênn* ni à Fouo, a ravi la vie à des êtres vivants, a abusé du grain ; pour cela, dans la vie présente, il doit mourir de froid et de faim ! — Quand Kiajenn entendit cela, tout éperdu, il redoubla ses supplications, et dit : Vénérable *Chênn* aie pitié de moi ! Quelque peu que tu m'assignes de vêtement et de vivre, certainement je me conduirai en homme de bien. Quand j'avais encore père et mère, j'ai fait le bien autant que j'ai pu ; après leur mort, quelle que fût ma pauvreté, je n'ai pas cessé de leur brûler du papier-monnaie ; mes larmes n'ont pas séché jusqu'à ce jour ; vraiment j'ai de la piété filiale ¹ ! — Lingp'aiheou dit alors : Quoique parmi tes actes de sa vie, il n'y ait pas d'autres bonnes actions, je pense qu'avoir été bon fils dans une famille pauvre, peut lui compter comme un mérite. Il est vrai que, pour avoir jadis maudit ciel et terre, il devrait mourir de froid et de faim ; mais, vu ce petit mérite de sa piété filiale, ayons pitié de lui ! La terre ne produit pas d'herbe sans racine, le ciel ne fait pas naître un homme sans moyens d'exister ! Nous devons coopérer avec cette vertu génératrice du ciel. Vois un peu s'il y en a qui aient mérité une amende, et prête-la lui ; donne-lui aussi un fils d'emprunt, qui le serve jusqu'à la vieillesse, le nourrisse et l'ensevelisse, pour récompenser ainsi sa piété filiale ! — L'assistant ayant examiné le livre des mérites, dit : A Ts'aonants'ounn du Ts'aotcheou il y a un Tcheoujongsou. Cette

¹ Le grand principe confucéen, d'où découlent, comme conséquences, le mariage, l'aumône, etc..

Narrations populaires

famille a amassé trois générations de mérites. Mais, parce que son père s'est oublié pour un temps jusqu'à démolir une pagode, ils doivent être punis. Comment serait-ce si nous prêtions temporairement leur fortune à Kiajenn pour vingt ans, après lesquels il devrait la rendre à son propriétaire ; ne serait-ce pas là une combinaison où la récompense et la punition trouveraient chacune son compte ? — Lingp'aiheou dit : Soit, soit ! Fort bien, fort bien ! — Et aussitôt, ayant appelé Kiajenn, il lui dit clairement, lui recommandant de s'en souvenir avec ténacité : Tant que tu seras dans l'opulence, ton créancier attendra à ta porte. — Kiajenn ayant entendu ce discours, se prosterna en hâte, remercia le Chenn de l'avoir tiré d'affaire, et se disant en lui-même : Me voilà riche !... Il sortit, s'élança sur un cheval rapide, et courut comme s'il volait. Inopinément, comme il était bien en liesse, le cheval, broncha, et, patatras, le jeta par terre. Eperdu d'effroi, Kiajenn poussant un grand cri, s'éveilla ; il avait fait un rêve ¹ ; son corps gisait encore sur la terrasse de la pagode. Il se dit en lui-même : Tout à l'heure le *Chenn* m'a dit que je serais riche ; où est-il, le richard ? Allons ! Le proverbe dit : .. rêver n'est que penser en soi-même ; à quoi bon croire aux rêves ?.. Hier quelqu'un m'a dit qu'il voulait bâtir un mur d'enceinte, et que je devais lui acheter les pisés, les briques, et aider à l'ouvrage. Gâcher du mortier et transporter des briques, voilà mon affaire ; je vais lui demander, et voir comment faire. — Au sortir de la pagode, tout juste il rencontra l'homme qui logeait dans la maison du bachelier Tcheou. Comme le

¹ La croyance populaire est que, quand l'homme rêve, son âme sort de son corps, a des aventures, etc..

Narrations populaires

propriétaire allé à la capitale ne revenait pas, cet individu était à bout de ressources. De plus tout juste la nuit il était encore venu des voleurs, qui avaient fait place nette, enlevant les vêtements et les ustensiles, tout, jusqu'au chaudron et aux bols. Après avoir examiné, il ne trouva rien à vendre, si ce n'est dans l'arrière-cour où il était tombé un pan de mur, des débris de briques et de tuiles, et un tas de pisés. En y pensant, il se dit, si on laisse cela, cela ne servira à rien ; mieux vaut le vendre pour quelques sapèques, qui me feront vivre ; quand le maître sera de retour, nous verrons. Le proverbe ne dit-il pas : quand le feu brûle les paupières, on pourvoit d'abord aux yeux. Après avoir pris cette résolution, il sortit et tomba tout juste sur Kiajenn. Le connaissant pour un maçon de profession, il le pria de lui chercher un acheteur pour ce tas de pisés. — Kiajenn répondit : Même quand on a de l'argent, la bonne fortune ne s'achète pas. Justement je songeais à acheter des pisés. Si tu me fais un prix honnête et pas exagéré, je ne marchanderai pas ; ou bien, faut-il te donner de l'argent, pour que tu te paies ? — L'autre répondit : Toi aussi tu achètes pour autrui, et non pour toi ; nous sommes deux pauvres diables ; irais-tu bien me faire tort ? Quoi qu'il en soit, fais comme il te plaira ! — Kiajenn dit : C'est une affaire réglée ! — Alors le gardien ouvrant la porte de l'arrière-cour, dit à Kiajenn de déterrer et d'emporter comme il lui plairait. — Kiajenn ayant cherché une pelle et une pioche, se mit à l'œuvre. C'est que, dans les révolutions de la destinée, l'heure était venue où Kiajenn devait être riche. Il avait donné quelques coups de pioche à peine, quand il mit à découvert une pierre, et vit la terre s'effondrer, comme si au-dessous il y avait un creux. Ayant sorti la terre avec la pelle, il vit que c'était une dalle. Il la

Narrations populaires

souleva avec effort ; au-dessous il y avait une grande auge en pierre, pleine d'or jaune et d'argent blanc, en tout je ne sais combien de taëls. — Extrêmement saisi, il se dit : Pas étonnant que tout le monde dise que le *Chenn* du Tongyaomiao est puissant ! Cette aventure réalise précisément le rêve que j'ai fait dans la pagode ; n'est-ce-pas maintenant que je vais être riche ? Ainsi dès que le bonheur fut venu à Kiajenn, son esprit s'éclaira aussi, et il n'eut qu'à baisser la tête pour trouver un plan. Vite il chargea ses deux paniers de ces lingots d'or et d'argent, recouvrit le reste de terre, pour l'emporter ensuite quand il serait revenu ; porta cette charge directement au four ruiné où il dormait, et l'enfouit sans que personne en sût rien. Il fit ainsi deux ou trois voyages, et tout se trouva transporté. — Que si un homme de peu de capacité eût obtenu soudain tant d'argent, il se serait trahi par son air. Kiajenn ne le fit point. Il sut admirablement tout arranger. D'abord il vendit quelques petits lingots et acheta dans un autre village une habitation pour s'y loger. Tout ce qu'il avait enfoui dans son four, il le transporta à son nouveau domicile. Quand il eut fini de tout disposer, il feignit de faire un petit commerce, comme mercier ambulant, comme marchand de galettes ; petit à petit il en vint à ouvrir une boutique de toile, une rôtisserie ; au bout de quelques années ce fut un gros richard ; il bâtit plusieurs grandes maisons, ouvrit des monts-de-piété, des fabriques de pâte de haricots, des meuneries, des huileries, des distilleries, toute espèce de commerce ; sa fortune crût comme si on l'eût soufflée ; sur terre il avait des champs, sur l'eau des barques, et dans les mains beaucoup d'argent. Jadis tout le monde l'appelait le Pauvre Kia ; alors tous changèrent leur manière de parler et l'appelèrent

Narrations populaires

Monsieur Kia. Les faiseurs de mariages s'insinuaient chez lui, par devant et par derrière, pour lui parler femme. L'un disait, dans tel village, un tel a une fille dont les qualités et la tournure sortent de l'ordinaire. L'autre disait, dans tel village, la fille d'un tel sait écrire et compter, est extraordinairement intelligente, très habile aux travaux d'aiguille, le reste inutile d'en parler. En trois mots et deux phrases ce fut réglé ; on choisit un jour faste et on l'amena. Après trois ou quatre ans, il se trouva que, pour quelque maladie interne, elle ne pouvait pas enfanter. — Kiajenn étant si riche, et à la tête de tant de commerces, alors qu'il ne connaissait pas une seule lettre ¹, dut engager un vieux lettré nommé Tch'ennteifou, auquel il fit tenir les comptes de sa maison et de ses boutiques, des recettes et des placements. — Kiajenn causait souvent avec Tch'ennteifou pour se distraire, et lui disait : C'est en vain que je suis si riche ; après moi il n'y aura personne pour en hériter. Si à l'occasion il se trouve quelqu'un qui veuille vendre un enfant, ou le faire adopter, fille ou garçon, cela ferait mon affaire... Il ne dit pas cela une fois seulement. Tch'ennteifou dit donc au garçon du débit de vin, que, quand dans la rue il y aurait quelqu'un voulant vendre un enfant, ou le faire adopter, il vint d'abord lui en dire un mot. — Mais laissons là pour le moment Kiajenn, qui se cherche un fils de par le monde.

Quand les Tcheoujongsou furent, à trois, allés à la capitale, les conjonctures n'étant malheureusement pas favorables, il ne put obtenir de grade, et ne réussit pas à la licence. Ce n'était

¹ Il était si illettré, que ses yeux ne connaissaient pas même la lettre *ting*, une des moins compliquées.

Narrations populaires

encore rien. Quand il fut revenu à la maison, tout avait disparu, il ne restait qu'une maison vide. Quand il chercha l'or et l'argent qu'il avait enterré au pied du mur, il n'y avait plus rien du tout. Alors, se trouvant dépourvu de nourriture et d'habits, et sans revenu aucun, vite il vendit sa maison pour réaliser un viatique, puis ils partirent tous trois pour Laoyang à la recherche de leurs parents. Mais hélas, quand l'heure du malheur est venue, rien ne réussit, rien ne s'arrange plus. Quand ils furent tous trois arrivés à Laoyang, et se furent informés de leurs parents, ils apprirent que ceux-ci avaient émigré depuis longtemps, sans qu'on eût de leurs nouvelles. — Tcheoujongsou réduit ainsi à n'avoir plus aucun refuge, ne pouvant ni avancer, ni reculer, dut s'en revenir avec une charge de clair de lune. Au bout de peu de jours, son viatique fut épuisé ; c'était de plus en plein hiver, et il tombait sans cesse une neige à couvrir la terre. Les trois, sans habits sur le corps, sans nourriture dans l'estomac, sur la terre glissante et par le froid, vraiment c'était une marche difficile. L'enfant qui ne comprenait encore rien, pleurait en appelant son père et sa mère, ce qui faisait souffrir ses parents, comme si on leur eût plongé un couteau dans le cœur ; n'y pouvant plus tenir, ils éclatèrent en pleurs, disant : Aveugle Laot'ienye ¹ ! — Tchangcheu dit encore : Le vent souffle très fort, la neige tombe très serrée, comment ainsi pourrions-nous marcher ? Ne serait-il pas mieux de chercher, dans ce village devant nous, où nous garer contre le vent et la neige, pour remarcher ensuite ?! — Qui l'eût dit, aux yeux des hommes, il s'agissait d'éviter le vent et la neige ; dans leurs dispositions merveilleuses, les *chên*, en

¹ Reproche adressé à la Providence.

Narrations populaires

réalité, envoyaient leur enfant réclamer sa dette. Le village devant eux, était précisément celui où demeurait Kiajenn. — Tout en causant, les trois arrivèrent à la porte d'un débit de vin. Le garçon du débit, quand il vit deux personnes avec un enfant, qui avaient tout l'air de fuir la misère, leur dit : Vous qui voyagez, penseriez-vous acheter un peu de vin pour boire ? — Tcheoujongsou répondit : Hai ! Je voudrais bien de tout mon cœur acheter un coup de vin ; mais hélas, je n'ai pas d'argent dans ma bourse, comment oserais-je t'importuner ? — Le garçon du débit de vin dit : Ici c'est un débit de vin, et je ne sers que Messieurs mes clients qui ont de l'argent. Si ce n'est pas pour acheter du vin, pourquoi t'arrêtes-tu à ma porte ? — Tcheoujongsou répondit : Patron, je vais te dire en vérité ce qui en est. Je suis un pauvre bachelier. Nous sommes allés tous les trois à Laoyang pour visiter des parents ; y étant arrivés, nous n'avons trouvé personne ; maintenant nous revenons lentement sur nos pas. Par malheur, Laot'ienye n'a pas pitié des pauvres gens. Voici que nous avons rencontré un pareil temps, et qu'il neige sans discontinuer ; c'est pour cela que nous sommes venus ici chez toi, pour nous mettre à l'abri. — Le garçon répondit : Vous abriter, cela n'est pas une affaire. Qui est-ce qui n'a jamais eu besoin de son voisin ? Et puis, les souffrances des voyages, je connais cela. — Tcheoujongsou dit : Merci de ta bienveillance. Laisse aussi entrer ma femme, et ce petit, dans la chambre, pour se réchauffer. De froid ils ne font que trembler par tout le corps. Le garçon répondit : Soit ! Et aussitôt il les fit entrer, puis dit de nouveau : Maître, sur la route tu as eu froid ; bois un verre de vin ! — Tcheoujongsou dit : Je n'ai pas une sapèque, ni aucun autre objet, comment oserais-je

Narrations populaires

boire ton vin ? — Le garçon dit : Les voyageurs ont vraiment à souffrir ! C'est une pitié : Comment ne ferais-je pas une bonne action ? Je vais te donner un verre de vin, et ne veux pas de ton argent... Aussitôt il apporta un des trois verres de vin, qui étaient offerts dans la niche du dieu de la richesse ¹, et le donna à Tcheoujongsou qui le but, et qui se sentit aussitôt réchauffé. — Tchangcheu, de l'autre côté, sentant l'odeur du vin, avait grande envie aussi d'en boire un verre pour se délivrer du froid, mais elle n'osait le dire. Le garçon s'apercevant de son envie, apporta encore un verre, que Tchangcheu but. — Le petit Tch'angcheou qui ne comprenait encore rien aux choses, demanda aussi à en boire un verre. Les Tcheoujongsou, mari et femme, ne purent retenir leurs larmes, et dirent : Petit ! Le patron par bonté de cœur nous a donné à boire ; comment toi aussi demandes-tu à boire à présent ?! — L'enfant s'entendant ainsi rebuter, se mit à pleurer. — Le garçon demanda pourquoi il pleurait. — Quoiqu'on cherchât à le lui dissimuler, il finit par savoir que l'enfant demandait aussi un verre de vin. — Le garçon dit : Cela n'est pas une affaire !.. Et aussitôt il apporta le verre qui restait encore, et le donna à boire à l'enfant ; puis, prenant la parole, il dit à Tcheoujongsou : D'après ce que je vois du degré de votre misère, si tu faisais adopter ton fils par quelque famille, ne t'épargnerais-tu pas bien des sollicitudes ? — Tcheoujongsou répondit : J'ai bien cette intention, mais je ne puis trouver personne qui convienne. — Le garçon répondit : Dans ce village il y a quelqu'un qui cherche un enfant. Délibère là-dessus

¹ Le dieu de la richesse a sa niche dans chaque boutique ; le patron lui fait des offrandes.

Narrations populaires

avec ta femme. — Tcheoujongsou ayant fait savoir à sa femme ce qu'on venait de dire, sa femme répondit : Le faire adopter, ce serait une bonne affaire, de peur qu'en nous accompagnant il ne pâtisse avec nous. Pourvu que ce soit une honnête famille, pourquoi ne pas le lui donner ?! — Tcheoujongsou ayant fait savoir au garçon cette réponse de sa femme, le garçon dit : Alors aujourd'hui je vais vous mettre dans la joie ! Là-bas il y a un richard sans enfants, qui justement pense à adopter celui de quelqu'un. Je vais mettre ma parole à votre service ¹, ce sera là aussi une bonne œuvre. Attendez d'abord ici, pendant que j'irai chercher quelqu'un. — En deux temps et trois mouvements, le garçon fut arrivé à la porte en face, et raconta toute l'affaire à Tch'ennteifou.

Tch'ennteifou vint au débit de vin, et dit : Où sont ces voyageurs ? — Le garçon appela aussitôt Tcheoujongsou et l'enfant, qui eurent une entrevue avec Tch'ennteifou. Or Tch'ennteifou était un métoposcope distingué. Dès qu'il eut vu Tch'angcheou, il se dit en lui-même : Cet enfant a un heureux destin... Puis s'adressant à Tcheoujongsou, il lui demanda : Maître d'où êtes-vous ? Comment vous nommez-vous ? Pour quelle raison voulez-vous vendre cet enfant ? — Tcheoujongsou répondit : Je suis de Ts'aonants'ounn, au nord d'ici. Je m'appelle Tcheoujongsou. Tombé pour le moment dans la misère, je ne puis nourrir mon petit fils. Serait-ce vous maître, qui en voudriez ? — Tch'ennteifou répondit : Ce n'est pas moi qui le désire. Là-bas il y a un Kiajenn, un richard de date récente, actuellement au comble de la prospérité. Voyez ces

¹ Litt. J'userai un peu pour vous mes lèvres et ma langue.

Narrations populaires

bâtiments, ces maisons à étage, ces toits en tuiles ; si vous lui donnez votre fils à adopter, plus tard tout cela appartiendra à votre fils ; n'est-ce pas là une application du proverbe « l'or se promène de par la terre, attendant les prédestinés ? »

Tcheoujongsou répondit : S'il en est ainsi, maître, veuillez vous mettre en peine pour moi ! Si cette affaire réussit, et que plus tard l'heure de la fortune revienne pour moi, je ne pourrai mettre en oubli vos bienfaits. — Tch'ennteifou repartit : Venez avec moi ! — Tcheoujongsou fit conduire Tch'angcheou par sa femme, et tous suivirent Tch'ennteifou. Quand ils furent arrivés à une porte d'entrée, Tch'ennteifou dit : Attendez d'abord ici, que j'entre d'abord pour voir. — Dès qu'il fut entré dans la cour, Tch'ennteifou rencontra tout juste Kiajenn qui sortait. Les deux se trouvèrent nez à nez. — Sans attendre que Tch'ennteifou eût ouvert la bouche, Kiajenn lui demanda : Maître, cette affaire de me chercher un enfant, que je t'ai recommandée précédemment, actuellement en a-t-on des nouvelles ? — Tch'ennteifou dit : Monsieur, aujourd'hui même la chose qui vous tient tant à cœur s'est trouvée. — Kiajenn demanda : Où cela ? — Tch'ennteifou répondit : Actuellement elle est à votre porte. — Kiajenn dit : De quelle espèce de gens est-ce l'enfant ?

Tch'ennteifou répondit : C'est le fils d'un pauvre bachelier. — Kiajenn dit : *Bachelier*, voilà un appellatif agréable à entendre ; mais *pauvre*, voilà qui est déplaisant ! — Tch'ennteifou repartit : Hai ! Monsieur : Comment un homme aussi intelligent que vous, peut-il tenir d'aussi sots propos ?! Où y a-t-il fils de famille riche, qu'on donne à adopter ? Et puis, qu'il soit pauvre ou non, quel inconvénient y a-t-il à cela ? — Kiajenn dit : Alors fais-le entrer,

Narrations populaires

pour que j'examine. — Tch'ennteifou étant sorti, et ayant rapporté à Tcheoujongsou ce qui s'était passé, le fit entrer avec Tch'angcheou, et les présenta à Kiajenn. — Tcheoujongsou commença par saluer Kiajenn, en s'informant de sa santé, puis il fit avancer Tch'angcheou et le fit voir à Kiajenn. Celui-ci très satisfait, dit : Ah : Voilà vraiment un bel enfant ! Il est bien fait !.. Puis, s'entretenant avec Tch'ennteifou, Il lui dit : Puisqu'il me cède cet enfant, il faut rédiger un contrat. — Tch'ennteifou dit : Bien entendu ! Monsieur, comment faut-il écrire ? — Kiajenn dit : Il n'y a qu'à écrire d'après la formule usuelle,.. moi soussigné, étant tombé dans la misère, je consens volontiers à donner en adoption comme fils, mon enfant Tch'angcheou, à Monsieur Kia le richard. — Tch'ennteifou dit : Attendez un peu ! Permettez que je vous interrompe. Écrivons Monsieur Kia tout court ; à quoi bon écrire richard ? — Kiajenn dit : Alors je ne suis donc pas un richard ; serais-je un gueux pas hasard ? — Tch'ennteifou sachant qu'il avait un caractère d'homme cossu, et aimait l'approbation mais non la contradiction, dit alors en l'approuvant : Bien, bien ; puisqu'il te plaît, écrivons richard ! — Kiajenn repartit : Il y a encore une chose qu'il faut statuer clairement. A la fin écris ceci : .. après le contrat, il ne sera pas permis aux contractants de se dédire ; que si l'un se rétracte, il sera puni de mille ligatures, qui seront données à l'autre ; ce dont le présent acte fait foi.. — Tch'ennteifou éclatant de rire, dit : Si on convient d'une pareille amende, quel sera bien le prix d'achat ? — Kiajenn dit : Cela ne te regarde pas, j'ai mon idée ; écris comme je te dis, et puis fini. Riche comme je suis, est-ce que j'irais bien ne pas le payer ? Ce que je jette en me curant les ongles, c'est plus qu'il n'en faut

Narrations populaires

pour lui ! — Tch'ennteifou crut ces paroles vraies, et alla les rapporter à Tcheoujountsou. Tcheoujountsou ne refusa pas, et écrivit sous sa dictée. Quand il eut écrit jusqu'aux mille ligatures d'amende, Tcheoujountsou arrêtant son pinceau cessa d'écrire, et dit : Une pareille amende ! Combien me donnera-t-il bien comme prix d'achat ? — Tch'ennteifou dit : Je viens aussi de le lui demander. Il m'a répondu qu'il était riche, et ne te ferait pas tort. — Tcheoujountsou dit : Soit ! Pas besoin d'exprimer clairement le prix ! — Or Tcheoujountsou et Tch'ennteifou étant deux bonnasses lettrés, pleins de naïveté ; comment pouvaient-ils comprendre le mauvais tour que leur jouait Kiajenn ? Ils donnèrent bêtement dans son piège. Car, tout en disant de belles paroles, Kiajenn s'était décidé à ne payer qu'un modique prix. Tcheoujountsou s'y étant laissé prendre, écrivit le contrat, et le donna à Tch'ennteifou. Tch'ennteifou le passa à Kiajenn pour le conserver. Kiajenn mena alors l'enfant dans les appartements intérieurs, et le fit voir à sa femme, qui en fut extrêmement contente. A cette époque Tch'angcheou étant âgé d'environ sept ans, avait déjà quelques petites connaissances. Kiajenn lui dit : Désormais si quelqu'un te demande ton nom de famille, tu diras que tu t'appelles Kia. — Tch'angcheou répondit : Non ! Mon père s'appelant Tcheou, moi aussi je m'appelle Tcheou. — Madame Kiajenn lui dit : Cher enfant, demain je te ferai de beaux habits ; mais quand on te demandera ton nom, tu diras que tu t'appelles Kia ! — Tch'angcheou répondit : Même si tu me fais une robe rouge, je m'appelle Tcheou. — Kiajenn entendant que l'enfant ne voulait pas de son nom, fut mécontent, et, sans s'occuper de congédier Tcheoujountsou, il s'enferma dans sa chambre et n'en sortit plus. — Tcheoujountson pressa alors Tch'ennteifou.

Narrations populaires

Tch'ennteifou alla trouver Kiajenn dans sa chambre, pour lui demander combien d'argent on donnerait à Tcheoujongsou. — Kiajenn lui dit : Qu'il laisse l'enfant ici, prenne son chemin, et puis fini ; comment encore me demander de l'argent ? — Tch'ennteifou répondit : Quand on vend un enfant, pourquoi ne réclamerait-on pas son argent ? Si tu ne le lui donnes pas, pourquoi s'en irait-il ? — Yuanwai dit alors avec malice : Je ne sais de quel argent il s'agit ! Veut-il me payer la pension de son fils ? — Tch'ennteifou répondit : Comment peux-tu parler ainsi ? Ne te moque pas des gens ! C'est parce qu'il est sans le sou, qu'il te vend son fils ; comment vas-tu lui demander de l'argent ? A-t-on jamais vu pareille chose ?! — Kiajenn dit : C'est parce qu'il est si pauvre, qu'il n'a pas de quoi manger, et ne peut élever cet enfant, qu'il me le donne, afin de le faire échapper à la mort. Désormais son enfant mangera mon pain. Moi je ne lui demande rien, lui au contraire vient me réclamer de l'argent, a-t-on jamais vu pareille chose ?! — Tch'ennteifou répondit : Ils ont dépensé je ne sais combien de soins, pour élever cet enfant qui désormais va t'appeler père ; songe un peu si cela se peut gratuitement ? Vite donne-leur l'argent, pour qu'ils puissent partir ! As-tu oublié le proverbe : celui qui est repu ne sait pas combien l'affamé souffre. — Kiajenn dit : Le contrat est écrit. S'il réclame, c'est qu'il se dédit. Je vais le punir de mille ligatures, puis lui faire emmener son enfant. — Tch'ennteifou répondit : Monsieur, pouvez-vous ainsi abuser des gens ?! Donnez-lui son argent, puis congédiez-le, voilà ce qui convient ! — Kiajenn dit : Tch'ennteifou, par égard pour toi je lui accorde une ligature, et puis fini. — Tch'ennteifou dit : Pour un pareil enfant, donner une ligature, vraiment c'est par trop peu ! — Kiajenn dit : Sur une

Narrations populaires

ligature, que de précieuses lettres ¹ ! Comment peux-tu en avoir si peu d'estime ? Va vite la lui porter ! C'est un lettré ; voyant que son enfant a trouvé une famille riche, même si je ne lui donnais pas d'argent, il consentirait encore. — Tch'ennteifou répondit : Balivernes ! S'il n'avait pas besoin d'argent, vendrait-il bien son enfant ?! Et il fit des instances auxquelles Kiajenn ne fit aucune attention, feignant de ne pas entendre. Il lui fallut donc porter cette unique ligature à Tcheoujongsou. — En ce moment Tcheoujongsou, devant la porte, consolait sa femme, en lui disant : Cette famille n'est pas mal ! Vraiment ce sont des richards. Le contrat est déjà dressé, et je pense que l'affaire est faite. On peut dire que notre Tch'angcheou a trouvé un bon endroit ! — Sa femme demanda : De quel prix est-on convenu ?.. Elle n'avait pas encore fini de parler, quand Tch'ennteifou apporta une ligature, qu'il leur remit. Tcheoujongsou n'avait pas encore ouvert la bouche ¹, que sa femme, prenant la parole, dit : Nous avons à grand'peine élevé cet enfant ; comment ne nous donner qu'une ligature ? S'il achetait une poupée de cette taille, cela ne suffirait pas ! — Tch'ennteifou retourna rapporter ces paroles à Kiajenn. Celui-ci dit : Hai ! Comment peut-elle parler ainsi ?! Une poupée n'a besoin ni de nourriture ni d'habits. Le proverbe dit : si tu as de l'argent, garde-toi d'acheter chose qui ouvre la bouche ! C'est parce qu'il ne peut le nourrir, qu'il me le vend. C'est déjà beaucoup que j'en veuille. Comment me réclame-t-il encore de l'argent ?!.. Puisque tu as dû revenir, je ne veux pas te faire perdre la face ; je lui ajoute donc encore une ligature. On dit

¹ Chaque sapèque porte deux ou quatre caractères.

Narrations populaires

toujours : Il y a une fois, deux fois, mais pas trois fois, quatre fois ; si on continuait indéfiniment, où finirait-on ?! Je te le dis, passe pour cette fois, mais qu'il n'en soit plus question. Que s'il n'est pas content, voici des lettres noires sur papier blanc ; je le punirai de mille ligatures, et lui ferai emmener l'enfant. — Tch'ennteifou répondit : S'il avait mille ligatures, aurait-il vendu son enfant ?! — Kiajenn dit en riant : Maître Tch'enn, si tu as de l'argent, ajoute-lui cinq cents ligatures ; pour moi je ne les ai pas. — Tch'ennteifou répondit : Richard, as-tu oublié le dicton... dis mille fois j'ai, mais pas une fois je n'ai pas ¹... Hai ! C'est moi qui ai amené cet homme. Si Kia le Cossu ne veut rien ajouter, maître Tcheou consentira-t-il à vendre son enfant pour deux ligatures ? Comme entremetteur, je perds la face dans cette affaire ! Où irai-je me cacher ? Voici bien des années que je suis dans ta maison. Aujourd'hui que tu as trouvé un fils, c'est un bonheur pour toi, mais est-ce que cela me regarde ? Moi je n'ai fait que procurer ton bien. Le proverbe dit : je puis ajouter de bonnes paroles, mais je n'ai pas de quoi ajouter de l'argent... Je suis vraiment pauvre ; mais si toi obstinément tu n'ajoutes plus rien, allons, je touche deux ligatures de mon salaire pour les ajouter, lui faire en tout quatre ligatures, et le congédier. — Kiajenn dit : Si tu ajoutes deux ligatures, à qui l'enfant sera-t-il censé appartenir ? — Tch'ennteifou répondit : L'enfant est à toi ! — Kiajenn entendant cela, rit à pleine figure et dit : Toi et moi nous avons dépensé une égale quantité d'argent, et l'enfant est à moi seul ; vraiment tu es un brave homme ! — Tch'ennteifou toucha donc deux ligatures, que Kiajenn lui fit soigneusement

¹ Litt. Le manche du discours n'était pas encore déposé, quand...

Narrations populaires

écrire sur le livre de compte. Puis il porta cette somme de quatre ligatures à Tcheoujongsou, et lui dit : Ce Yuanwai est avare au point de n'avoir donné que deux ligatures, sans rien vouloir ajouter. Trouvant que c'était par trop peu, j'ai touché deux ligatures sur mon salaire, que j'ai ajoutées ; en tout quatre ligatures. Maître, résignez-vous et prenez. Pensez que notre enfant a trouvé un bon endroit, et ne disputez pas sur la quantité de l'argent ! —Tcheoujongsou répondit : Comme vous dites ! Après tout, nous sommes délivrés d'un souci. Seulement il y a une chose ; que vous, maître, déboursiez deux ligatures, qu'est-ce que cette histoire-là ? — Tch'ennteifou répondit : Ce n'est rien ! Seulement plus tard ne m'oubliez pas ! Mettons, maître, que je vous ai avancé deux ligatures. Un jour nous nous retrouverons ². — Tcheoujongsou dit : Yuanwai qui a acheté mon enfant, n'a donné que deux ligatures, et vous maître, vous en avez déboursé autant pour lui. Voilà un bienfait qui n'est pas petit ; comment oserais-je l'oublier ? Le proverbe dit : quand on a faim soi-même, donner une bouchée, c'est plus que, étant repu, donner un boisseau... Veuillez appeler l'enfant dehors, pour que nous le revoyions une fois encore, et lui donnions quelques avis, avant de partir. — Tch'ennteifou fit sortir Tch'angcheou. Les époux Tcheoujongsou lui dirent : Enfant ! C'est en vain que tu t'es adressé à nous pour être tes parents ; le destin ne te voulait pas à notre foyer !.. Et tous trois, se tenant embrassés, pleurèrent à n'en pas finir. Puis ils donnèrent ces avis à Tch'angcheou : Tes parents ont dû te vendre. Tu

¹ cette parole porte malheur, fait perdre ce qu'on a.

² Métempsychose, réincarnation ; ce sont des Bouddhistes qui parlent.

Narrations populaires

vivras désormais avec ces gens-là ; cela t'épargnera de devoir souffrir la faim avec nous. Pourvu que tu sois obéissant, ces gens-là ne pourront te faire de mal. Dans quelques jours, nous reviendrons te voir ! — Mais l'enfant ne pouvait se séparer de ses parents, et pleurait en tenant leurs habits. Songez comme, à cette heure, ils durent souffrir. Vraiment ils n'arrivaient pas à se séparer !.. Tch'ennteifou dut acheter quelques arachides, pour amuser l'enfant. Quand il lui eut fait quitter ses parents, les époux Tcheoujongsou partirent en pleurant. Ensuite, l'enfant regrettant ses parents, et les parents regrettant leur enfant, pas n'est besoin de dire combien ils souffrirent.

Revenons à Kiajenn. Quand il eut acquis Tch'angcheou par ruse et sans dépenser gros, il trouva qu'il avait fait une bonne affaire, et en fut très content. A tous ceux qu'il rencontrait, il recommandait : Ne faites aucune allusion, en présence de mon enfant, à l'histoire de son achat !.. Tout le monde l'appelait donc Kiatch'angcheou. Il défendit aussi que les époux Tcheoujongsou vissent le voir. Quand il eut ainsi, pendant plusieurs années, dissimulé hermétiquement, il se crut au comble de ses vœux. Et pourtant, il n'avait fait, sans le savoir, que greffer le poirier sur le sauvageon, et rendre des deux mains ses biens au vrai propriétaire. — Le soleil et la lune font la navette, et le temps vole comme la flèche. En un clin d'œil, sensiblement treize années passèrent. Tch'angcheou avait environ vingt ans. Il avait oublié les vieilles choses de jadis, et considérait les époux Kiajenn comme ses propres parents. Cependant il leur ressemblait peu. Kiajenn était foncièrement avare, ne gaspillant pas une sapèque. Tch'angcheou, lui, changea les traditions ; dépenser ne lui faisait pas mal aux

Narrations populaires

yeux ; il regardait l'argent comme des mottes de terre. Aussi les gens l'appelaient-ils communément Monsieur le Libéral. — A cette époque, la femme de Kiajenn ayant fait une courte maladie, mourut. Kiajenn la regrettant beaucoup, ne fit plus que gémir nuit et jour, et peu à peu tomba malade de chagrin ¹. — Tchangcheou résolut aussitôt d'aller à la pagode Tongyao, brûler de l'encens et faire un vœu. Il demanda seulement une ligature à Kiajenn ; mais en secret, avec le jeune domestique Hieull, il ouvrit le magasin, et emporta de l'argent. C'était alors le 27 de la 3^e lune, tout juste le jour de naissance du *Chên* du Tongyaomao. Les gens venus pour brûler de l'encens et pour prendre part à la fête, jeunes et vieux, étaient en très grand nombre. Quand Tch'angcheou, accompagné du petit domestique, arriva à la pagode, le jour tombait ; il passa au milieu de la foule pressée ; arrivé sur la terrasse de la pagode, il cherchait un endroit propre pour s'y reposer. En ayant trouvé un, il vit qu'il y avait deux personnes, un homme et une femme, le visage jaune et le corps amaigri ; vêtus de pauvres habits ; couverts de poussière et de boue ; comme des pauvres toujours en voyage... Chers auditeurs, devinez un peu qui étaient ces deux personnes ? C'étaient précisément les deux époux Tcheoujongsou. Depuis qu'ils avaient vendu leur fils, ils n'avaient pas eu de refuge assuré, mais mendiaient par ci par là. Après une dizaine d'années, ils furent pris du désir de revoir leur ancien pays, et de s'informer de leur fils Tch'angcheou.

Ils revinrent donc, et quand ils passèrent au Tongyaomiao, il se trouva que c'était tout juste la tête du *Chên*, une grande

¹ Peu à peu, à force de s'accumuler, cela devint une maladie.

Narrations populaires

cérémonie ; ils pensèrent qu'il y aurait peut-être des comptes à écrire pour la pagode ¹, et qu'ils pourraient ainsi gagner quelque chose, pour acheter le présent à faire quand ils iraient voir Tch'angcheou. Ils entrèrent donc à la pagode, et proposèrent la chose au bonze. Or celui-ci avait de fait tout juste besoin d'un écrivain ; il retint Tcheoujongsou, et, comme c'était un lettré, il lui chercha un endroit propre. A peine s'y étaient-ils arrangés, que Kiatch'angcheou, le drôle, trouvant l'endroit à sa convenance, dit à son jeune domestique de les chasser ailleurs. Donc le gamin de Hieull, prenant des airs de tigre, se mit à rugir : Hai ! Espèce de misérable, tu ne t'en vas pas encore, pour nous laisser la place libre ? — Tcheoujongsou lui demanda : Qui êtes-vous ? — Hieull lui donna aussitôt un coup, disant : Notre K'ouotaye est arrivé, et tu ne le connais pas ? Tcheoujongsou répondit : J'ai demandé l'autorisation du vieux bonze de la pagode, qui m'a fait m'établir ici. Alors quel K'ouotaye a le droit de m'en chasser ?! — Tch'angcheou voyant qu'il ne cédait pas la place, dit à son domestique de le battre encore. Le gamin de Hieull, sans plus de considérations, l'empoignant par la tête et les habits, se mit à le frapper à coups de poing et de pied. Tcheoujongsou cria. Le bonze effrayé étant sorti, dit : Qui est-ce qui fait ainsi l'insolent ?

Hieull répondit : Notre K'ouotaye est venu, et veut se reposer ici ! — Le bonze dit : La famille a son maître, la pagode a aussi son maître ! C'est moi qui ai donné l'hospitalité à cet homme : Comment vous permettez-vous de lui prendre sa place ?! —

¹ Pour inscrire le montant des vœux, que le quêteur de la bonzerie ira toucher à domicile, etc..

Narrations populaires

Hieull répliqua : Notre K'ouotaye a de l'argent. Voici une ligature, fais-le nous céder la place ! — Quand le bonze vit de l'argent, il pensa en lui-même « voilà une bonne chose », et aussitôt, prenant un autre ton, il ne parla plus en faveur des époux Tcheoujongtsou, mais les fit aller ailleurs, en leur donnant quelques bonnes paroles. Tcheoujongtsou ressentit vivement l'affront que lui valait sa pauvreté, mais qu'y faire ? Après avoir soupiré quelque temps, il se dit : Allons ! puisqu'il faut céder, cédon ! — Le lendemain, quand il eut fini de brûler de l'encens, Tch'angcheou partit. Quand il rentra, Kiajenn était déjà mort. Il se mit donc à gouverner la maison ; c'est lui qui administrait toute cette grande fortune ; inutile d'en dire davantage. — Pour ce qui est des Tcheoujongtsou, ils ne pouvaient oublier leur Tch'angcheou. Ayant acheté quelques pâtisseries, les deux époux partirent cahin-caha ¹. Comme ils avaient été absents bien des années, et que l'aspect des lieux avait changé, le chemin ne leur était plus familier, et ils durent s'informer quand ils rencontraient quelqu'un. Quand ils furent arrivés au village de Kiayuanwai, Tcheoujongtsou s'informa de la famille Kia. Tout juste comme il allait aux nouvelles, soudain sa femme fut prise d'un accès de cardialgie, causé probablement par le désir de revoir son fils. Apercevant au sud de la rue une pharmacie, sur l'enseigne de laquelle étaient écrits ces mots « distribution gratuite », vite il demanda un médicament, qui la guérit dès qu'elle l'eut avalé. Les deux époux remercièrent le pharmacien. Celui-ci dit : Pas la peine ; propagez seulement ma ré-

¹ Litt. Comme le loup et la gerboise, allant de conserve en boitant.

Narrations populaires

putation ¹ !.. Et montrant les lettres sur l'enseigne, il dit : Souviens-toi ; je m'appelle Tch'ennteifou. — Quand Tcheoujountsou entendit les trois lettres Tch'ennteifou, il fut tout saisi, inclina la tête, dit par deux fois Tch'ennteifou, puis demanda à sa femme : Comment ce nom de Tch'ennteifou est-il si familier à mes oreilles, comme si je l'avais entendu souvent ? Te souviens-tu de cet homme ? — Sa femme répondit : Quand nous avons vendu notre enfant, l'entremetteur n'était-ce pas lui ? — Aussitôt Tcheoujountsou se rappela, et dit : Oui, oui ; c'est cela, c'est cela !... Puis, se retournant, il demanda à Tch'ennteifou: Maître, me connaissez-vous encore ? — Tch'ennteifou levant la tête, réfléchit, puis dit : Votre visage m'est très connu, mais tout soudain je ne me rappelle pas. — Tcheoujountsou dit : Depuis tant d'années que nous ne nous sommes vus, maître, vous avez vieilli. Je suis le Tcheoujountsou qui a vendu son fils. — Tch'ennteifou repartit : Et à qui j'ai ajouté deux ligatures, t'en souvient-il ? — Tcheoujountsou dit : Le bienfait qui sauve de la mort, comment l'oublierait-on ? Mais mon fils se porte-t-il bien ? — Tch'ennteifou répondit : Bien ! Puisque vous voilà venus, vous allez avoir sujet de vous réjouir. Ton fils a grandi et est devenu un homme. — Tcheoujountsou demanda : Kiay'uanwai vit-il encore ? — Tch'ennteifou répondit : Il vient tout juste de mourir. — Tcheoujountsou repartit : Quel avare c'était ! — Tch'ennteifou dit : Maintenant c'est ton fils qui gouverne la famille ; ce n'est plus comme au temps de Kiay'uanwai. Cette pharmacie est à son compte ¹. — Tcheoujountsou dit : Maître, comment pourriez-vous me faire avoir une entrevue avec lui ? —

¹ Litt. Répandez mon nom ; faites de la réclame à mon profit.

Narrations populaires

Tch'ennteifou repartit : Maître, fais entrer ta femme, et asseyez-vous dans la pharmacie. Je vais l'appeler pour qu'il vienne vous voir. Tch'ennteifou étant sorti de la boutique, alla tout droit chercher Tch'angcheou et lui expliqua la chose au long et au large. Quoique pendant bien des années personne ne lui eût parlé de son cas, Tch'angcheou avait encore quelques souvenirs vagues de son enfance ; quand donc il en entendit parler, il se ressouvint qu'il avait été adopté par la famille Kia. Vite il alla à la boutique, mais quand il leva la tête pour voir s'il pourrait encore se remettre les traits de ses parents, il se dit tout effrayé : Ce sont eux que j'ai fait battre au Tongyaomiao. — Tcheoujountsou se dit aussi : N'est-ce pas là celui qui, à la pagode, nous a ravi notre place ; celui qu'on appelait K'ouotaye, je crois ?.. Celui dont j'ai essuyé la colère, comment, c'était mon fils ! — Des deux côtés on se reconnut. Tch'angcheou dit : Moi gamin indigne de vivre, à la pagode je n'ai pas reconnu mes parents, et je les ai offensés. C'est là un péché digne de mort ! Je prie mes parents de me pardonner ! — Les époux Tcheoujountsou revoyant leur propre enfant aussi inopinément que s'il leur était tombé du ciel, étaient tout paralysés de joie ; il y avait tant d'années qu'ils ne s'étaient vus. Comme les deux époux le regardaient ainsi fixement, Tch'angcheou croyant qu'ils pensaient à sa brutalité à la pagode, ne se sentit pas à l'aise ; vite il ordonna à Hieull d'apporter une boîte de lingots d'or et d'argent, puis dit en s'adressant à Tch'ennteifou : Votre neveu n'ayant pas reconnu ses parents à la pagode, les a offensés en leur disputant la place. Voici d'abord une cassette d'or et

¹ Litt. cette mienne pharmacie est son capital.

Narrations populaires

d'argent comme première réparation. Je vous prie, oncle Tch'ennteifou, de vouloir bien intercéder pour qu'ils me pardonnent ! — Tch'ennteifou ayant pris la cassette et dit cela à Tcheoujongsou, celui-ci répondit : Pour la faute de mon propre enfant, comment accepterais-je de l'argent en compensation ? Il ne l'a pas fait délibérément ! — Tch'angcheou agenouillé dit : Si vous n'acceptez pas l'argent de votre fils, je mourrai à vos pieds. Si vous me pardonnez, acceptez ce petit présent ! — Tcheoujongsou voyant qu'il se repentait à ce point, et cédant aux exhortations de Tch'ennteifou, ne put pas refuser davantage, et dut accepter ; son intention étant de récompenser avec cela le bienfait des deux ligatures de Tch'ennteifou, et la libéralité que lui avait témoignée le garçon du débit de vin en lui en donnant trois verres. Quand il eut ouvert la boîte et regardé, il tressaillit et dit tout surpris : Hm ?! C'est là l'argent de notre famille Tcheou ! Tch'ennteifou dit : Comment serait-ce ton argent ? — Tcheoujongsou répondit : Mon grand-père s'appelait Tcheoufong. Ces lingots d'argent portent sa marque, gravée de sa propre main. Maître, regardez ! — Tch'ennteifou ayant tiré à soi la cassette et regardé, dit : En vérité ! mais comment sont-ils venus dans la famille Kia ? — Tcheoujongsou repartit : il y a vingt ans, quand je suis allé à la capitale me présenter à la licence, j'ai enterré au pied d'un mur l'argent que m'avaient laissé mes ancêtres. Quand ensuite je fus revenu, je n'en pus rien retrouver ; c'est ainsi que je tombai dans la misère, et fus réduit à vendre Tch'engcheou aux Kia. — Tch'ennteifou dit : C'est bien cela ! Kiajenn originairement n'était qu'un pauvre diable, qui portait de la terre et des briques pour les gens, puis soudain il se trouva très riche ; ce doit être qu'il a

Narrations populaires

déterré ¹ ton argent ; voilà l'affaire ! N'ayant pas d'enfants, il a adopté ton fils, et l'a fait héritier de sa fortune ; n'est-ce pas là ce que dit le proverbe... res clamat domino ; n'est-ce pas là un coup de la Providence ! Pas étonnant qu'il ait été si avare, et n'ait pas su dépenser une sapèque ! Ce n'était proprement pas son bien ; il n'a pas osé le dépenser ; pendant ces vingt ans, il n'a été qu'un esclave commis à la garde de ton argent. — Les époux Tcheoujongsou ne finissaient pas de soupirer d'étonnement. Tch'angcheou admira aussi cette histoire. — Tcheoujongsou prenant deux lingots, les offrit à Tch'ennteifou en récompense de la générosité avec laquelle il lui avait donné jadis deux ligatures. Tch'ennteifou ne pouvant refuser, accepta. — Tcheoujongsou appela alors le garçon du débit de vin de l'autre côté du passage, et lui fit aussi don d'un lingot. Le garçon se dit : Pour une si petite chose, que depuis longtemps j'avais oubliée, qui eût cru qu'aujourd'hui je recevrais pareille récompense !... Et plein de joie il s'en alla. — Tch'angcheou prit ses vrais parents dans sa maison, pour leur y faire passer une heureuse vieillesse. Tcheoujongsou lui rendit l'argent qui restait dans la cassette, et lui fit cette recommandation : Que désormais cet argent serve à secourir les pauvres ! Quand il y aura des délaissés, des orphelins ou des veuves, donne-leur, en mémoire de l'indicible misère que nous avons soufferte pendant ces vingt années. — Puis il fit rebâtir par Tch'angcheou une pagode, comme ç'avait été du temps de son arrière-grand-père. Les époux Tcheoujongsou y brûlèrent chaque jour de l'encens, priant Bouddha et menant une vie ascétique. — Tch'angcheou

¹ Il est arrivé, en creusant, jusqu'à ton argent.

Narrations populaires

reprit son nom de Tcheou, comme jadis ; ensuite il se maria, eut des enfants ; une florissante famille, une riche fortune, et passa sa vie dans l'opulence. Quant à Kiajenn qui avait en vain gardé la fortune d'autrui pendant vingt ans, il n'y eut plus rien pour lui. On peut voir par là, que le bien acquis par hasard, n'enrichit pas celui dont le destin est d'être pauvre. Tout bien produit par le ciel, a son propriétaire prédestiné. La pauvreté et la richesse, au moment de la naissance, elles sont déjà déterminées de telle sorte, que jamais il ne puisse advenir autrement.

@

Le fumeur d'opium

@

Si un homme se conduit mal, sa femme et ses enfants, ses parents et les gens qu'il rencontre, tous le méprisent. Quant aux fumeurs d'opium, c'est encore bien pis. Quiconque les voit, en éprouve du dégoût. Tout le monde les évite, et ne veut pas avoir affaire à eux. La raison en est qu'ils trompent tout le monde ; ils mentent à leurs parents, amis, père et mère. De plus ils dépensent tout, quelle qu'en soit la provenance. — Dans un certain village, il y avait un homme, inutile de dire comment il s'appelait. C'était un fils posthume ¹. Aussi sa mère le choyait si fort qu'elle le gâta. De tout le jour il ne faisait absolument aucun ouvrage ; quand il ne fumait pas l'opium, il jouait ; il épuisa ainsi le patrimoine que lui avaient laissé ses ancêtres. Quand il allait voir ses parents, ceux-ci lui interdisaient leur porte ; quand il visitait ses amis, ils ne le recevaient pas. — Sa mère et sa femme vivaient de filer, avec la nichée de ses enfants, grands et petits, tous propres à rien, ne sachant que manger et non gagner. Dites un peu, comment s'en tirer dans de pareilles conditions ?.. Chaque jour il lui fallait encore fumer de l'opium pour plusieurs dizaines de sapèques. Si on ne les lui donnait pas, il battait sa femme et, maudissait ses enfants à grand fracas, de manière à les faire pleurer et crier papa maman, si bien que tout le voisinage était en émoi. — Un jour que son envie l'avait

¹ Litt. Engendré sur le tard, au soir de la vie.

Narrations populaires

repris, il demanda à sa femme de l'argent pour acheter de l'opium. Sa femme lui dit : Voici longtemps que nos enfants demandent du pain, et il n'y en a pas ; d'où me viendrait l'argent pour acheter de l'opium ?.. Songe que nous n'avons pas de terres ; je file avec notre mère ; nous n'arrivons même pas à gagner le vivre et le combustible. Il y a à la maison, grands et petits comptés, six personnes ; à moins de deux cents sapèques par jour, pas moyen de s'en tirer. Or où sont nos revenus ?.. Un enfant ne mange guère moins qu'une grande personne. Que tu ne te soucies pas de nous, n'est-ce pas déjà nous traiter assez mal ? Et tu viens encore continuellement nous demander de l'argent ?! Qui est-ce qui vit uniquement du travail de sa femme ?.. Réfléchis si cela est convenable ?.. Je ne veux pas en dire plus long, mais me plaindre uniquement de mon mauvais destin. Le proverbe dit pourtant... si on épouse un homme, c'est pour avoir des habits et à manger. Je suis un être humain, aussi bien que les autres. Si je n'ai pas de bonheur, c'est que j'aurai sans doute, dans une vie précédente, frappé le ciel, maudit la terre, et contracté des obligations envers toi, pour lesquelles je te suis livré et souffre de toi ces vexations ; tout cela est l'effet du destin... Et tout en parlant ainsi, elle pleurait. Ses larmes faisant honte à son mari, il se mit en devoir de la battre et de la maudire ; de fait, à force d'échanger des paroles, ils s'empoignèrent. C'est chose ordinaire que les fumeurs d'opium sont débiles. Aussi sa femme l'ayant saisi, l'étendit à terre et se mit à le frapper. Alors sa mère, poussant des cris, appela : Voisins, venez tous les séparer ! — Émue de ces cris, la foule fit irruption et remplit la cour, puis tous s'avancèrent, chacun ayant son mot à dire, et les séparèrent en les tirant par les bras et les

Narrations populaires

mains, disant : Ne vous battez pas sans cesse : Il vous faut encore vivre ensemble la seconde moitié de votre pauvre vie ; à quoi bon vous battre ? — Sa femme dit en pleurant : Voyez tous, est-ce là une vie ? — Et par surcroît, il me faut être battue et maudite par lui ?! Je ne veux plus vivre !.. et ce disant, elle courut dehors, pour se jeter dans le puits. Les uns l'appelant saòze, les autres chènntze, poussant et tirant à qui mieux mieux, la ramenèrent et l'exhortèrent en lui disant : Belle-sœur, pour l'amour de nous, ne fais pas d'esclandre. Vois un peu, tes enfants ne font que pleurer. Ne les fais pas mourir de peur, augmentant ainsi ton malheur. — Sa femme ne cessait pas de pleurer. Lui, de côté, la provoquait encore, disant : Ne l'arrêtez pas ! Qu'elle aille mourir, cela ne me fait pas peur !... Et retroussant ses manches, il faisait mine de vouloir la frapper. Alors ceux qui travaillaient à les séparer, dirent : Ceci est mal agir ! Vraiment tu es dans ton tort !... Et les parents de génération supérieure se mirent en devoir de le battre. Sa mère, les arrêtant, lui dit : Mon fils ! Tu es par trop propre à rien ! Ne vois-tu pas que tu devrais renoncer à ton opium ?.. Puisque cela ne cause que colères et disputes, comment peux-tu le trouver bon ?.. Tu n'as plus ni volonté ni pudeur, et fais courir et parler en vain tous ces gens. — Il répondit : Je sens mon envie. Si je ne fume pas, cela n'ira pas. Il faut absolument que je fume. — Tandis que tout le monde s'appliquait ainsi à l'exhorter, ils ne prirent pas garde que sa femme était de fait sortie et s'était jetée dans le puits. Tout le village ému accourut, les uns avec des échelles, les autres avec des cordes ; on descendit dans le

Narrations populaires

puits, on y fouilla longtemps, enfin on finit par la retirer, les habits trempés, gorgée d'eau ¹ et respirant à peine. Après un certain temps, ayant vomi l'eau, elle revint à la vie. On chauffa une infusion de gingembre qu'on lui fit boire ; cela l'ayant ravigotée, elle retrouva la parole. Alors que tout le monde était occupé de sa femme, sans qu'on s'en aperçût, il sortit à la dérobée avec une cuvette de cuivre, qu'il échangea contre de l'opium, et fuma. Quand on sut cela ensuite, tout le monde se moqua de lui, et dit que vraiment les fumeurs d'opium n'avaient pas de face ², puisqu'il ne leur fallait pas de cuvette pour se la laver. Quoi qu'il s'ensuive, il leur faut fumer. Quand l'envie est passée, ce sont des vivants ; quand elle leur prend, ils ressemblent à des cadavres. C'est pour cela qu'on dit par manière de proverbe, que rien n'est pis que fumer l'opium.

@

¹ Un grand ventre, plein le ventre.

² La face chinoise, l'honneur.

La famille Lôu

@

A l'ouest de Heuekien il y a un Loukiatchoang. Dans ce village habitait une famille du nom de Lou, paysans, cultivant une cinquantaine d'acres. Outre le père et la mère, il y avait six fils. L'aîné, le second et le troisième vquaient aux travaux des champs. Le quatrième travaillait chez un cordonnier. Le cinquième et le sixième, trop petits encore pour travailler, cherchaient de l'herbe et ramassaient du chauffage ; pas la peine d'en dire davantage. La vieille était à moitié aveugle, n'y voyant qu'à demi. Au moment où nous parlons, il y avait dans la famille quatre brus. Or chaque homme a son caractère, chacun son propre naturel ¹. Les quatre brus de la famille Lou étaient pires les unes que les autres. Hm ! Écoutez plutôt... Cette année-là en hiver, la vieille dit à sa première bru de lui faire une robe ouatée, pour passer la froide saison. Or la grande bru conçut aussitôt une mauvaise pensée, et fit exprès tout de travers le travail commandé par sa belle-mère. Comment s'y prit-elle, vous ne le devineriez jamais... Elle fit une manche longue, une manche courte. De plus elle cousit tous les boutons sur le pan intérieur, et les boutonnières sur le pan extérieur. Quand la vieille essaya la robe, comme elle passait la première manche, elle dit : Hm ? Comment se fait-il que je n'arrive pas à sortir le bras de cette manche ? Plus j'étends le bras, moins

¹ Ping-sing, l'ensemble des qualités apportées en naissant.

Narrations populaires

j'arrive au bout. Essayons l'autre... Quand elle l'enfila, le bras en sortit à moitié, jusqu'au coude. La vieille dit : Hm ? Comment l'une est-elle longue et l'autre courte ?.. Puis elle se dit intérieurement : Hai ! Allons ! Cette bru, depuis qu'elle est entrée dans la maison, elle n'a jamais su travailler. — Ensuite, quand elle voulut fermer les boutons, ayant tâté, sur le pan extérieur il n'y avait que des boutonnières, les boutons étant tous sur le pan intérieur ; elle eut beau palper, cela ne fermait pas. Alors elle comprit que sa grande bru lui avait joué un tour ; ridant son vieux visage, elle se mit à gronder et à maudire ainsi : Méchante enfant, alors que pour ta mère tu devrais faire de ton mieux, tu fais le plus mal possible. Tout exprès pour me fâcher, tu m'as fait un habit pareil, et tu n'as pas honte.

Comment puis-je mettre ceci ?.. Et tout en grondant, elle prit la robe, courut dans la rue, et se mit à crier : Voisins de l'est et de l'ouest, venez tous voir quelle robe m'a faite ma sottte bru. Comment puis-je mettre cela ?.. Attirés par le bruit, tous les voisins arrivèrent ; les uns l'exhortèrent, les autres lui donnèrent de bonnes paroles, puis, les uns tirant et les autres poussant, ils la ramenèrent chez elle, et lui firent encore un bon discours. — Alors la vieille appela sa deuxième bru et lui dit : Petite, tu es une bonne fille. Garde-toi de faire comme ma grande bru !.. Emporte cette robe, défais-la-moi ; fais-moi aussi un pantalon ouaté. — La deuxième bru répondit : Aih ! C'est cela ! — De fait, ayant porté la robe et la toile pour le pantalon dans sa chambre, elle allait se mettre à défaire, quand sa grande belle-sœur vint la piquer, et, à peine entrée, lui dit : Eh, la Deuxième ¹, je te le

¹ Dans chaque famille, les garçons sont numérotés ; leurs femmes portent le

Narrations populaires

dis, ne lui fais pas de bonne besogne ! Songe que, si tu la lui faisais bien, ne serait-ce pas là me rendre odieuse ?.. Si la vieille n'aimait que toi, et médisait de moi sans cesse, s'il y avait ainsi des préférences dans la famille, comment pourrions-nous vivre ?.. Ne dit-on pas, quand on a à manger, on mange ensemble ; quand il y a de l'ouvrage, on le fait ensemble. Faisons mourir cette vieille de colère, et tout ira pour le mieux. — La Deuxième dit : C'est cela. Alors je ne lui déferai pas sa robe. Le pantalon aussi, je vais le lui faire de travers. — De fait, elle ne défit pas la robe, bâcla un pantalon ¹, et le porta à sa belle-mère. Quand celle-ci, mettant le pantalon, eut enfilé une jambe et voulut enfiler l'autre, l'ayant cherchée, elle la trouva cousue en sens inverse ; alors elle dit : Hm ? Comment se fait-il qu'une jambe regarde en haut, et l'autre en bas ?.. Et elle se lâcha encore, disant : Fi ! Effrontées ! Méchantes femmes ! Vous vous êtes entendues pour me vexer ! Vous voulez me faire mourir de colère. Quand ma belle-mère à moi était encore en vie, comme je la servais, comme je la soignais ! Que prétendez-vous en vous conduisant de la sorte ? Croyez-vous que Laot'ienye ne le saura pas ?.. Puis s'étendant sur le lit après avoir bien tempêté, elle eut faim, mais n'osa pas dire aux deux grandes de lui préparer à manger, de peur qu'elles ne lui donnassent du poison ; elle chargea donc la Troisième et la Quatrième de lui préparer de la nourriture. Alors la Deuxième dit à la Première : Belle-sœur ! — L'autre répondit : Qu'est-ce, belle-sœur ? — La Deuxième dit : La Troisième et la Quatrième

même numéro d'ordre.

¹ Cliché. Litt. Elle le cousit à grosse aiguille et grand fil.

Narrations populaires

sont allées préparer le repas de cette vieille enragée. Allons leur dire de ne pas bien faire. Songe un peu, si elles faisaient bien, elles seraient bien vues, et nous mal vues, ce qui nous rendrait la risée des gens. — L'autre dit : Tu as raison. Marche ! — Elles allèrent donc trouver la Troisième et la Quatrième, et leur dirent : Hé la Troisième et la Quatrième, venez par ici, nous avons un mot à vous dire. Puisque vous préparez le manger de cette vieille aveugle, mettez y de la terre pour lui aiguïser les dents. Si vous y mettiez de la vermine, ce serait mieux encore. Si, après avoir mangé des saletés, elle mourait de dégoût, quel bon ménage nous ferions ensemble ! — La Troisième et la Quatrième dirent : Nous ne ferons pas cela ! Nuire à sa belle-mère, c'est mal. Si nous avions fait pareille chose, nous craindrions que le Ciel ne nous en voulût, et ne nous le passât pas. — Alors la Première et la Deuxième leur firent peur, en disant : Voilà-t-il pas que ces deux petites osent nous désobéir. Gardez-vous-en, autrement nous parlerons sur votre compte. Nous la tuerons, puis nous dirons que c'est vous deux qui l'avez tuée ; vous y perdrez la vie ; on fera une lanterne de l'une, et l'autre montera l'âne de bois ¹. C'est vous qui pâtrez, cela ne nous regarde pas. — La Troisième et la Quatrième étaient de faibles petites femmes, comment auraient-elles résisté à de pareilles menaces ? Pour ce qui était d'obéir, cela ne leur allait pas. Mais si elles n'obéissaient pas, les autres ne le leur passeraient pas. Il leur fallut consentir à contre-cœur. Elles se dirent : On bat le briquet contre le vent, on déploie les bannières dans le sens du vent. Obéissons, puisqu'il n'y a pas moyen de faire autrement. —

¹ Supplices imaginaires, dont on menace les brus récalcitrantes.

Narrations populaires

Elles dirent cela dans leur cœur seulement, sans le prononcer ; mais au ciel on le sut aussitôt. L'adage dit, les secrètes paroles des hommes, font au ciel le bruit du tonnerre. Le son de ces méchantes paroles alla heurter le tambour du ciel, qui fit tong, tong, tong ; et le Génie du ciel écrivit leur compte. — Cependant les quatre belles-sœurs s'étant ainsi concertées à voix basse, mirent toutes la main au repas de la belle-mère. Elles se procurèrent, entre autre vermine, des iules. Quand elles pétrirent la pâte, elles y ajoutèrent deux poignées de terre. Bientôt ce fut à point ; elles servirent leur belle-mère, en lui disant : Maman, mange. — La vieille aveugle se mit donc à manger, toute contente, en se disant : Hai ! Mes deux petites brus valent bien mieux que les deux grandes. Voyez un peu comme cette soupe est chaude et bien faite... Tout en pensant cela, elle mangeait ; soudain elle avala un iule ; alors elle se dit : Eiah ! Mes deux petites brus m'y ont même mis de la viande. Vraiment ce sont de bonnes enfants... Quand elle eut mangé pendant un certain temps, elle dit : Je me sens plus qu'à demi repue. Je ne puis plus manger. Mangez le reste. — Vous pensez bien que, quand on a ainsi mangé des choses sales et venimeuses, le cœur se soulève... A peine eut-elle déposé son bol, qu'elle se mit à vomir. Alors elle dit : Comment se fait-il qu'après avoir mangé je vomisse ? Qu'avez-vous mis dans mon manger ? — La Troisième et la Quatrième dirent : Nous n'avons rien mis. Qu'as-tu, maman ? — La vieille dit : Je me sens toute brûlante intérieurement. — La Troisième et la Quatrième dirent : Ce doit être un échauffement ; Ce n'est rien. Nous allons te chauffer un pot de thé, et tout ira bien. — Alors la Première et la Deuxième les endoctrinèrent à nouveau, disant : Pour lui faire

Narrations populaires

son thé, prenez de l'eau salée du puits du jardin, ajoutez-y du purin, afin que la vieille sèche et meure le plus vite possible. — De fait elles firent ainsi, puis, sans avoir mis de feuilles de thé, elles servirent. Quand la vieille eut bu une gorgée de ce liquide salé, amer et puant, elle dit : D'où vient cette amertume ? Et puis, je ne sens pas l'odeur du thé. — Les petites brus répondirent : L'eau claire est meilleure pour remettre le ventre en ordre. Bois toujours ! — Quand la vieille eut fini de boire, elle se sentit gonfler, et le ventre ballonné. Après une longue agonie, au bout de trois jours, les yeux fixes, étendant les jambes et contractant son visage, elle mourut. Quand elle eut expiré, les quatre méchantes femmes tinrent de nouveau conseil et dirent : Reste le vieux brutal, qui ne fait que s'impatientser et frapper. Pas moyen de vivre avec lui. Il faut faire ménage à part. A quoi nous sert ce vieux ?.. Chacune se mit donc à exciter son mari. Or ces quatre fils n'avaient rien d'humain. Ayant entendu leurs femmes parler ainsi, ils dirent à leur père : Il nous faut partager ! Le père, voyant leur impiété, leur dit : S'il faut partager, partageons ! Puis, leur ayant donné cinq acres par ménage, et pris trente acres pour lui, il dit au Cinquième et au Sixième : Garçons, nous vivrons ensemble. Il y a assez pour nous nourrir et nous vêtir tous les trois. Ni repu, ni affamé, c'est tout ce qu'il faut, bénissons Bouddha. — Le partage de la famille étant ainsi fait, chacun fit ménage à part. Mais deux mois n'étaient pas encore passés, que les quatre aînés ne s'entendaient déjà plus entre eux ¹. L'un trouvait que l'autre ne travaillait pas, l'autre trouvait celui-ci trop paresseux. C'étaient,

¹ Litt. Ne tenaient plus dans un tas.

Narrations populaires

en moyenne, deux disputes en trois jours. Ce que chacun avait gagné, sa femme en rognait quelque chose pour son propre usage. Quand par exemple l'aîné avait gagné une ligature, sa femme en soustrayait 600 sapèques ; quand le Deuxième avait gagné 500 sapèques, sa femme en retenait 200. Quand les autres le savaient, ils se fâchaient, disant : Ce qu'on a gagné en commun, on le mange, on en use en commun. Personne, s'il a gagné davantage, n'a le droit de remettre moins, gardant de l'argent en son particulier... C'étaient des disputes quotidiennes. Comment pouvait-on vivre ainsi ? L'adage dit, les fausses rumeurs sont la peste des états, les disputes sont la ruine des familles. Un jour l'aîné dit à ses cadets : Nous ne pouvons vivre ensemble ainsi. Pas de festin qui dure cent ans ! Chacun pour soi désormais. Quand les huit génies passèrent la mer, chacun fit montre de son talent particulier ¹. Désormais les habiles mangeront leur soûl, et les maladroits jeûneront. — Le Quatrième dit aussitôt : Je ne sais pas gagner ; je ne veux pas que nous nous séparions. — Le Deuxième qui était maladroit et ne gagnait pas sa vie, caractère brutal et entêté d'ailleurs, dit à l'aîné : Mauvais drôle ! Tu n'as pas le droit de nous imposer ainsi ton bon plaisir. Il lui en dit une bonne kyrielle, si bien que l'aîné perdit patience. Le Troisième et le Quatrième laissèrent faire. L'aîné ayant aplati le Deuxième contre terre,.. écoutez un peu,.. à coups de bâton et de battoir, pan pan, comme on bat un bœuf, il le frappa à l'étourdir. Quand il se fut relevé, le Deuxième était encore en colère. Étant sorti, il prit la lame d'un hache-paille, la tâta, et la trouvant trop mousse, il se mit à l'aiguiser sur une

¹ Allusion à une féerie.

Narrations populaires

pierre. L'aîné le voyant occupé à ce travail, dit au Troisième : Pourquoi aiguisse-t-il le hache-paille ? Aurait-il l'intention de nous égorger ?.. Ayant pris, l'un le levier du moulin, l'autre une barre à porter, ils allèrent trouver le Deuxième. Une bataille s'ensuivit, dans laquelle, on ne sait comment, l'aîné asséna sur la tête du second un coup de levier, qui, crac, fit jaillir le sang et l'assomma. Alors, ayant pris une natte, ils l'y roulèrent et l'enterrèrent dans les champs. Puis ils dirent à sa veuve : Si tu veux te remarier, fais-le ; sinon, non ; comme tu voudras. — Mais pensez-vous que la veuve du Deuxième leur pardonât à si bon compte ? Elle courut dans la rue, criant et pleurant : O Ciel ! Ils ont tué mon mari ! Et mes enfants grands et petits, comment m'en tirerai-je ?!.. Tout en se lamentant ainsi, elle se disposait à aller accuser, mais fut arrêtée par les exhortations de ses covillageois. Tous disaient : Notre tante, ne va pas accuser ! Ne dit-on pas, fût-on vexé à mort, c'est encore mieux qu'un procès !.. Songe donc, si tu tombes sur un mandarin intelligent, il te vengera ; mais si c'est un sot qui ne voit pas clair dans ton affaire, tu ne seras pas plus avancée... Et puis, les satellites te laisseront-ils pénétrer jusqu'au mandarin ?.. Enfin les mandarins ne se mêlent guère des affaires de famille. Un aîné qui a tué son cadet, n'encourt pas la peine de mort ; si le cadet est tué, tant pis pour lui. — Tous la sermonnant ainsi à qui mieux mieux, et lui coupant toutes les issues, la Deuxième pleura jusqu'à ce qu'elle n'en put plus. Alors, étant revenue à la maison, elle se livra à la mélancolie, devint folle au bout de peu de jours, frappant et maudissant tous ceux qu'elle rencontrait ; ayant perdu le sentiment de la pudeur, tout le jour elle courait les rues toute nue, sans que personne osât l'approcher. — Alors l'aîné te-

Narrations populaires

nant conseil avec le Troisième et le Quatrième, leur dit : Frères ! — Ils répondirent : Qu'y a-t-il, frère ? — L'aîné dit : Comment serait-ce si nous nous débarrassions aussi de cette folle qui nous déshonore ? — Le Quatrième n'y voulut pas consentir, et dit : Vous avez tué son mari, et vous voulez encore la tuer elle aussi. Pareils actes portent malheur ; Laot'ienye ne vous le passera pas ! — L'aîné et le Troisième dirent : Nous nous moquons de Laot'ienye. A tout hasard ! D'ailleurs, nous pourrions aussi t'enterrer vif ¹ ; cela ferait à la maison une bouche inutile de moins. — Alors le Quatrième étouffant sa conscience, dit : Aih ! Comme vous voudrez ! Mais pas la peine de la tuer. J'ai un moyen. Si vous la tuez et que sa famille le sache, ils nous accuseront certainement, pour se venger. Il ne nous sera pas facile de nous tirer de ce procès. Il est défendu aux particuliers de mettre à mort ; Mieux vaut la lier, pour n'avoir pas d'affaire. Quand nous l'aurons liée, nous mettrons des aliments à côté d'elle ; elle mangera si elle peut ; sinon, elle mourra de faim, et nous en serons débarrassés. Il y a encore une chose : Les fous sont extrêmement forts. Il faudra la lier pendant son sommeil. — L'aîné et le Troisième trouvant les arguments bons, adoptèrent ce plan. Dites un peu, n'est-ce pas trop fort ?.. Quand la nuit fut venue, ils lièrent la folle dans son lit, lui remplirent la bouche de vieux coton, puis la pendirent à une poutre, la tête en bas et les pieds en haut. Suspendue ainsi, pouvait-elle vivre ?.. Après avoir passé trois à quatre jours entre la vie et la mort, elle expira.

Or, comme on sait, l'homme a trois âmes. Quand il meurt, la première va se réincarner, la seconde erre, la troisième garde la

¹ Procédé usuel en Chine, pour se débarrasser d'un homme.

Narrations populaires

tombe. Quand on est mort par accident, sans citation de Yenwang, la première âme erre aussi, comme *koèi* vengeur. Et puis, les âmes des fous ne sont pas folles ; les âmes des idiots ne sont pas idiotes ; les âmes des petits hommes ne sont pas petites pour cela. Donc, quand la Deuxième fut morte, sa seconde âme se mit à délibérer avec la première de cette sorte : Vivantes nous étions un homme, mortes nous voilà *koèi*. Nous sommes mal mortes. Il faut chercher à nous venger. Mais comment faire ? — La première âme dit : A minuit nous irons les exterminer tous. — La deuxième âme dit : Impossible ! La nuit, quand ils auront fermé leur porte, les Mênchan ¹ la leur gardant, nous ne pourrons pas entrer. — La première répondit : Cela ne fait rien. J'ai mon plan. Nous entrerons par la cheminée, et, sortant par l'âtre, nous les tuerons tous. Nous ne pouvons rester sans vengeance ! — La deuxième dit : Soit, faisons ainsi : — De fait, quand l'heure fut venue, la première et la deuxième âme y allèrent. Ayant d'abord pénétré dans les chambres habitées par le Troisième et le Quatrième, elles étranglèrent tous ceux qui y étaient. Mais pour arriver dans la chambre de l'aîné, il fallait passer dans le vestibule, et tourner l'âtre. La deuxième âme dit alors : Pas de chance ! Le Génie de l'âtre ne nous permettra pas de passer. — La première âme ayant regardé furtivement à travers les tentes de la porte intérieure, et constaté que le génie n'était pas sur sa planchette, dit : bonne affaire ; Le Tsaowang n'y est pas. Il est allé faire une ronde ! — Les deux âmes pénétrèrent donc dans la chambre de l'aîné. Aussitôt la première l'attaquant, lui serra la gorge et l'étrangla.

¹ Les Génies protecteurs des portes.

Narrations populaires

Restait la femme de l'aîné. Les deux âmes s'appuyant sur le bord du lit, sautèrent dessus et allaient la saisir, quand, ô surprise. Quoique les crimes de cette femme criassent vers le ciel, son destin était qu'elle ne mourût pas encore ; une influence mystérieuse l'éveilla, on ne sait comment. Elle frissonnait par tout le corps, ses cheveux se hérissaient ; elle tressaillit et se dit : Qu'y a-t-il dans la chambre ?... Puis elle appela son mari. — Pour appeler son mari, chaque district a son propre usage ; la coutume est loin d'être uniforme. Dans le Heuekienfou, c'est ainsi qu'on dit : Lui, réveille-toi !.. Elle appela plusieurs fois, sans arriver à l'éveiller. Alors elle se dit : Pour qu'il dorme si profondément, il faut que ses deux âmes supérieures soient parties dans un rêve ¹ ; mais, de toute manière, sa troisième âme doit encore être dans son ventre ; celle-là ne peut pas s'en aller ; poussons-le, il faudra bien qu'il se réveille... Étant donc venue à la tête du lit, elle le poussa, mais sans qu'il s'éveillât. Ayant soulevé la couverture et l'ayant touché, eiah, il était froid. Épouvantée, d'un bond elle sauta à bas du lit, battit en hâte le briquet, approcha la lampe, regarda ; son mari avait les yeux pleins de croûtes, les dents serrées, les bras et les jambes raidis ; aucun effort ne put ouvrir ni sa bouche ni ses yeux ; eiah, horreur, il était mort ! — Or les âmes se condensent la nuit et se dissipent au jour. Aucune âme ne peut supporter les émanations du principe yang. Aussi, quand la lampe fut allumée dans la chambre, les deux âmes se cachèrent sous la couverture. — La femme de l'aîné voyant son mari mort, sans que la porte eût été ouverte, sans qu'aucun trou eût été fait au

¹ Les rêves sont les promenades des âmes.

Narrations populaires

mur, comprit qu'il n'avait pas été tué par un voleur, mais qu'il y avait là-dessous quelque mystère. Qui pouvait-ce être, sinon un revenant ?.. Aussi courut-elle tout épouvantée à la chambre de son troisième et quatrième beau-frère ; criant : Eiah ! troisième et quatrième beau-frère, troisième et quatrième belle-sœur, quel malheur ! — Elle cria ainsi longtemps, sans obtenir de réponse. Ayant soulevé leurs couvertures et les ayant touchés, elle trouva le Troisième et le Quatrième aussi froids et glacés. Alors elle se précipita dans la rue, et se mit à crier. A ses cris, tous les voisins arrivèrent en masse, demandant : Pourquoi cries tu ainsi ? — La Première, à moitié folle de terreur, ne faisait que crier : O Ciel, c'est épouvantable ; on a tué toute notre famille ! — Quand ils entendirent cela, les uns tirèrent la langue, les autres firent de grands yeux. Étant entrés dans la cour et ayant regardé, c'était vrai. Alors les voisins exhortèrent la Première, disant : Dis-nous qui les a tués, nous irons accuser et trouver le mandarin pour toi, sans que tu aies besoin de paraître à l'audience !. Tous parlaient ainsi à la fois. Plus ils criaient, moins la Première savait que dire. Alors les voisins se fâchèrent et dirent : Cette famille a mérité son extinction ; il n'y arrivait que des choses contre nature. Comment, dans notre village, a-t-il pu arriver une si vilaine affaire ? Pourvu que, par leur faute, le fōngchei du village ne soit pas détruit, et l'influx protecteur des temples de nos ancêtres anéanti. Pourvu qu'il ne s'ensuive pas discorde entre parents et les enfants ; que deviendrions-nous dans ce cas ?.. Après avoir ainsi jasé la moitié de la nuit, à l'aube chacun retourna chez soi, et les deux âmes aussi s'en allèrent. — Que cette famille ait péri ainsi de malement, rien d'étonnant ; les uns ayant maltraité leur père, et les autres leur belle-mère, le Génie

Narrations populaires

de l'âtre en informa le Ciel qui les éteignit.

Or les gens de Loukiatchoang étaient fort embarrassés. Impossible de rien tirer de la Première, devenue tout à fait folle. Quant à avertir le mandarin, cela pouvait avoir des suites. Quelqu'un dit : Hm ! Les uns étant morts, et l'autre folle, ne nous pressons pas d'aller en ville. Commençons par aller avertir leur père. S'il veut accuser, nous suivrons ; s'il ne veut pas, nous en resterons là ; tel est mon avis. — La foule ayant trouvé que cet homme avait raison, on alla avertir leur père, de cette manière : Tes fils sont morts, et tu ne vas pas voir ? — Le vieillard demanda : Comment sont-ils morts ? — Les gens dirent : Qu'est-ce qu'on en sait ? Veux-tu prendre sur toi de les enterrer, ou veux-tu mettre l'affaire aux mains du mandarin ? — Dès que le vieux eut entendu nommer le mandarin, il se mit à trembler comme s'il avait avalé du jus de tabac, et dit : Il ne fait pas bon provoquer le mandarin ; je m'en garderai bien. Ce doit être que le Ciel en a eu assez de voir ces chiens de garçons impies. Je ne m'en occupe pas. — Les gens dirent : Alors tu prends sur toi de les enterrer. Si plus tard il y a quelque affaire, elle ne regardera que toi ; prends garde de compromettre notre village. — Le vieux dit : Qu'il en soit ainsi ! — Aussitôt, séance tenante, on acheta des cercueils, on les ensevelit, on cloua les couvercles, on sortit du village, et on les enterra dans un lieu vague en pleine campagne ; ainsi finit cette histoire.

On voit par là que ne pas respecter ses beaux-parents, est un grand mal. Étendre et plier les couvertures, présenter le vase de nuit, voilà le devoir des belles-filles ; c'est la règle ; là ! — Les frères aînés ne doivent pas non plus mépriser leurs cadets

Narrations populaires

malhabiles, les cadets ne doivent pas mépriser leur aîné s'il gagne peu ; là ! Les aînés doivent être endurants, les cadets patients. Dans la famille il faut se supporter les uns les autres, voilà. Quand les belles-sœurs s'entendent, la famille ne se divise pas ; quand les frères sont d'accord, c'est un baume. — Voici aussi un dicton ancien, qui est bien vrai : la nourriture et le vêtement, doivent être conformes à la condition. Un paysan ne doit pas faire de luxe. Et cependant il y a toujours des hommes qui, dès qu'ils ont quelque argent, brûlent et ne peuvent le garder ; quand ils n'en ont plus, les mêmes volent ; s'ils n'y arrivent pas, ils vendent leurs effets ; fi donc ! — Il ne faut pas non plus faire de procès. Une fois la cause introduite, qui peut savoir si le mandarin lui donnera raison ou tort. L'adage dit, la porte des tribunaux regarde le sud, et ce sont les procès qui y font entrer l'argent. — Et puis, n'ayez pas d'ambition. Nous autres paysans, nous ne comptons pas. — mais surtout ne parlez pas mal du ciel et de la terre. Le ciel est bon, la terre est bonne, tout le monde le sait. Gardez-vous de manquer de confiance en eux ! Si vous les méprisez et vous en moquez, le ciel ne pleuvra plus, la terre ne donnera plus de germes ; alors que mangeras-tu ?.. Et cependant il ne manque pas de vieilles et de vieux, qui, quand Laot'ienye fait la sécheresse, maugréent et parlent mal de lui. Que si Laot'ienye fait pleuvoir, les mêmes de dire : Voyez un peu cela ! Ce grand vent, cette grande pluie ; à quand le temps serein ? Laot'ienye, doucement ; empêchez la tortue de cracher, empêchez la pluie de tomber si drue !... Or qui ne sait que la pluie, c'est l'affaire du Laot'ienye. Oui-da, c'est comme cela. Faudra-t-il bien que Laot'ienye vous demande si cela vous convient ? — Et puis encore, ne cessez pas de brûler des

Narrations populaires

parfums. Quand on en brûle, après la mort on n'a rien à souffrir ; Yênwang envoie un petit lutin qui vous conduit sûrement. Quiconque brûle de l'encens, en aura la récompense, comme quiconque mange, y gagne d'être repu. Si vous faites tout cela, il ne vous arrivera pas malheur comme à cette famille Lôu qui, ayant mal vécu, finit mal. Quand votre première âme sera arrivée aux enfers, on ne lui raclera pas les chairs, on ne la moudra pas en petits morceaux, on ne la reléguera pas à l'ombre d'une montagne, pour y attendre durant dix mille ans une nouvelle métempsycose. Donc, quand il vous viendra une mauvaise pensée, avertissez-vous vous-mêmes, de cette sorte : Je suis un brave homme, pas si vite, pas si vite ; il n'est pas permis de faire pareille chose... Si vous faites ainsi, comment resteriez-vous sans récompense ? Laot'ienye vous protégera ferme. Quand les autres, sur une acre, récolteront un sac, vous en récolterez deux. Comme conclusion de ce discours, on se trouve bien de bien agir ¹.

@

¹ Toute cette histoire a été écrite sous la dictée d'un conteur des rues de Heûe-kien-fou. Echantillon authentique des gloses et morales de ces gens-là.

La fille du Tcheuhien

@

Au déclin de la période Outai, dans la principauté des T'âng méridionaux, à Têihoahien du Kiāng-tcheou, il avait un tchēuhien nommé Cheupi. Il était originaire de Fótcheou. A quarante ans il avait perdu sa femme, et n'avait pas de fils, mais seulement une petite fille de huit ans nommée Uehiang, et une servante qui lui tenait compagnie. — Cheupi était un mandarin intègre, ne recherchant pas les pots-de-vin. Il instruisait les causes avec intelligence, et n'avait jamais jugé à tort. Le peuple était content, le district tranquille, pas de brutaux, pas de mauvais drôles. Le peuple du ressort du Têihoahien lui avait présenté la robe et le parasol d'honneur, et lui avait accroché plusieurs inscriptions dans sa salle d'audience. — Chaque jour après la séance, quand il était rentré dans ses appartements, Cheupi prenait dans ses bras sa petite Uehiang, et, la faisant asseoir sur ses genoux, il lui apprenait à lire, ou bien il disait à la bonne de jouer avec elle aux échecs, à la balle ou à d'autres jeux, afin de l'amuser, pour qu'elle ne pensât pas à sa mère : Hai ! Les enfants sans mère, il faut en avoir grande compassion ; dans toutes les familles, par toute la terre, il en est ainsi. Or Uehiang était douée d'une intelligence peu commune. Un jour la bonne jouait avec elle à la balle dans le jardin. La bonne d'un coup de pied souleva la balle ; mais, comme elle l'avait frappée trop fort, la balle, après avoir fait plusieurs bonds, s'en alla rouler dans un trou qui se trouvait dans le sol. Ce trou avait plus de deux pieds

Narrations populaires

de profondeur ; c'était proprement une jarre de vin de Cháohingfou ¹ enterrée là, pour servir de réservoir à eau. La bonne étendit la main tant qu'elle put, et essaya de l'atteindre, mais sans y parvenir. Tout juste comme elle était dans cet embarras, Cheupi arriva et demanda à Uehiang : Sais-tu quelque moyen de retirer cette balle ? — Uehiang ayant baissé la tête et réfléchi, dit : Il y a un moyen ! Et aussitôt elle fit apporter par la bonne un seau d'eau, le fit verser dans le trou, et la balle nageant sur la surface de l'eau, sortit d'elle-même. Cheupi avait précisément voulu éprouver la perspicacité de Uehiang. Quand il vit la balle sortir en flottant au fil de l'eau, il fut très content, cela va de soi. — Quand Cheupi eut été pendant deux années en charge, soudain vint l'heure de la fortune contraire, et il eut bientôt de grands malheurs. L'adage dit : Vous avez beau vous renfermer chez vous portes closes, le malheur tombe du ciel. Une nuit le feu prit dans le grenier public. Cheupi perdit la tête d'effroi. Quand la foule accourut pour le sauvetage, plus de mille piculs de grain étaient déjà brûlés. A cette époque le grain était justement fort cher, chaque boisseau coûtant 1500 sapèques ; c'était de plus une année de disette, et le grain faisait défaut. — Or, d'après les lois de la principauté Nânyang, si un mandarin avait perdu 300 piculs de grain, on le menait lié hors la porte de l'ouest et on l'exécutait. Comme Cheupi était un mandarin intègre, que l'accident était causé par le feu du ciel et non par son incurie, enfin qu'il n'avait rien à son passif, ses supérieurs rédigèrent tous des placets expliquant favorablement son affaire. Mais le roitelet de T'âng ne

¹ Cháo-hing-fou au Tchée-kiang, produit du vin, des jambons, et des légistes.

Narrations populaires

voulut pas lui faire grâce, et ordonna qu'aussitôt on le dégradât, et qu'on le privât de son emploi, avec charge de compenser la perte du grain public, en tout plus de 1300 taëls. Quand tout ce qu'il possédait de meubles et autres objets eut été vendu, cela ne faisait pas la moitié de la somme. Le Tcheufou le mit alors en prison, pour le presser de restituer. En vérité il n'avait pas de quoi. De tristesse il tomba malade, et, après peu de jours, il mourut prisonnier, laissant Uehiang et sa bonne absolument délaissées, et n'y ayant même personne pour l'ensevelir. On mit donc provisoirement son cadavre dans un lieu vague, sous un cabanon, et on l'y laissa. Le préfet mit la main sur les deux survivantes, et ordonna à la courtière en esclaves ¹ de les vendre, afin que leur prix servît à compenser le grain public. N'est-ce pas là ajouter douleur sur douleur ? Comme dit le proverbe : manger du sel, alors qu'on a soif. Uehiang avait perdu sa mère, cela suffisait bien pour qu'elle fût désolée. Or voilà que son père mourut encore ; il était clair que par après il ne pourrait plus lui arriver de bonheur, cela s'entend de soi. — Or à Têihoahien il y avait un homme du peuple nommé Kiatch'ang, lequel, avant que Cheupi ne fût mandarin, avait été accusé faussement devant son prédécesseur d'un assassinat, condamné à mort, et mis provisoirement en prison, en attendant que, l'ordre fatal arrivé, on le décapitât. Heureusement le dit mandarin fut privé de son emploi, et remplacé par Cheupi. Un jour celui-ci passa une séance d'appel. Ayant donc tiré Kia-tch'ang de la prison, quand il l'interrogea, celui-ci lui raconta le tort qu'on lui avait fait jadis en l'englobant dans une affaire

¹ Femme attachée à chaque prétoire, pour faire toute sorte de besognes.

Narrations populaires

étrangère, puis il cria plusieurs fois à l'injustice ! Cheupi l'ayant examiné à plusieurs reprises, et s'étant convaincu que Kiatch'ang, faussement accusé, souffrait vraiment à tort, il le mit en liberté, et le sauva de la mort. Kiatch'ang s'étant prosterné pour le remercier, sortit en se disant : La grâce de la vie sauve ne peut rester sans récompense !.. Puis il sortit faire le commerce. Tout récemment il venait de revenir, et, quand il arriva à la maison, il apprit que Cheutalaoye était mort. Vite il courut au lieu où son cercueil était provisoirement déposé, et y pleura comme il aurait fait à la mort de son père. Puis, ayant acheté des habits, une literie et des cercueils meilleurs, toute sa famille, grands et petits, ayant revêtu le grand deuil, il acquit une pièce de terre séparée, et y ensevelit Cheupi. Ensuite ayant appris qu'il y avait une bonne et une petite demoiselle, que le mandarin avait mis la main dessus pour les vendre et qu'elles étaient actuellement chez la courtière, vite il prit de l'argent, alla la trouver, et demanda quel était le prix de ces deux personnes. La courtière tira un mandat du Mandarin, tout couvert de notes au pinceau rouge ¹. Quand Kiatch'ang l'eut examiné, il vit que, pour la servante âgée de seize ans, on avait fixé trente taëls ; pour la demoiselle âgée de dix ans, on avait fixé cinquante taëls de prix officiel ; les deux ensemble devaient être vendues quatre-vingts taëls. — Kiatch'ang pénétré de reconnaissance pour Cheupi, n'eut pas pitié de son argent ; séance tenante il tira de sa bourse ¹ un paquet d'argent, dans lequel il y avait cent taëls et quelque chose, en pesa à la courtière quatre-vingts bonnes onces, lui donna comme remerciement cinq taëls en sus,

¹ Vermillon officiel.

Narrations populaires

puis, menant les deux personnes, il revint à la maison. — La courtière versa intégralement à la caisse du mandarin le prix de vente des deux. Le Tcheuhien fit savoir aux supérieurs, que les biens et les gens du sous-préfet Cheu étaient entièrement vendus. Les supérieurs informèrent le roi de T'âng, pas besoin de le dire. — Or mademoiselle Uehiang, depuis la mort de son père, se sentant si absolument délaissée, ne cessait de pleurer. De plus, ne sachant pas qui était celui qui l'avait achetée, et craignant d'être tombée dans une condition déshonorante, tout en marchant elle ne faisait que pleurer. — La bonne lui dit : Mademoiselle, quand aujourd'hui vous serez arrivée dans la maison d'autrui, ce ne pourra pas être comme avec notre Monsieur. Si vous ne faites que pleurer, vous ne cesserez d'être battue et maudite. — Quand Uehiang entendit cela, elle se sentit encore plus désolée. — Or Kiatch'ang, tout au contraire, avait le cœur plein de bonnes intentions. L'ayant menée à la maison, il dit à sa femme : Voici la fille de mon bienfaiteur M. Cheu ; celle-là, c'est la servante qui la sert. Jadis, si M. Cheu ne m'avait traité avec bonté, il y a longtemps que j'aurais été juridiquement mis à mort. Pendant deux ans, j'ai eu en vain l'intention de lui témoigner ma gratitude, sans l'avoir fait jusqu'ici. Or voilà que M. Cheu est mort, avant que je ne me sois acquitté, et je n'ai plus désormais à qui montrer mes sentiments. L'adage dit... celui qui ne rend pas un bienfait reçu, n'est pas un brave homme ; celui qui se montre ingrat, est un homme de rien !... Présentement donc je considère cette petite demoiselle, comme si c'était mon bienfaiteur. Tu vas disposer une chambre séparée,

¹ La bourse se porte à la ceinture.

Narrations populaires

la balayer bien proprement, et les y faire demeurer ; puis tu les serviras en toute chose sans ennui, montrant ainsi que nous sommes unis de sentiments comme il sied à des époux. Plus tard, si des parents ou des amis de leur famille, ou des mandarins de la même province, viennent les chercher, si vraiment leurs paroles concordent, laisse-les les emmener ; je me serai alors acquitté du devoir de l'humanité. Que si personne ne les réclame, nous les élèverons jusqu'à ce qu'elles aient l'âge, nous leur chercherons ici-même un parti assorti, nous les marierons, et ce sera fini ; alors il viendra des descendants au cimetière de M. Cheu ; et moi j'e n'aurai rien sur la conscience. Pour ce qui est de la bonne, fais-lui servir Mademoiselle comme par le passé ; qu'elle lui tienne compagnie et fasse quelques travaux d'aiguille ; qu'elles ne sortent pas, de peur de s'attirer quelque malheur. — Or Mademoiselle Uehiang était une personne intelligente et éveillée. Quand elle vit Kiatch'ang tenir à sa femme ce discours attendrissant, elle comprit que certainement c'était un homme juste, et se dit intérieurement : Pourquoi ne lui donnerais-je pas un titre de relation ? Aussitôt elle vint se placer devant Kiatch'ang, et lui dit : Puisque tu m'as achetée de ton argent, de droit je suis ton esclave. Voici que tu nous traites avec tant d'égards ; jamais nous ne pourrons t'en savoir assez gré. Si tu ne me dédaignes pas, de tout mon cœur je te reconnaîtrai pour mon père adoptif, et serai ta fille adoptive. — Elle dit, et se mit à genoux. Kiatch'ang tout ému s'agenouilla aussi, et, la faisant vite relever par sa femme, il dit : Moi Kiatch'ang je suis un sujet de M. Cheu. Si j'ai eu la vie sauve, c'est grâce à M. Cheu. Même cette servante, je n'oserais la regarder sans respect ; a fortiori vous Mademoiselle, comment

Narrations populaires

prendrais-je la liberté de vous appeler ma fille ? Ayez seulement pour le moment la patience de demeurer chez un pauvre homme, sans dédaigner sa chaumière ; je vous traiterai comme mes hôtes ; que si parfois le service n'était pas parfait, je vous prie Mademoiselle de vouloir bien nous excuser ; ainsi nous serons trop heureux ! — Uehiang répondit : Nous traiter avec tant de bonté, c'est comme si nos parents vivaient encore ; Kiatch'ang avertit encore les autres gens de sa maison, de l'appeler tous Mademoiselle Cheu. La petite demoiselle et la bonne donnèrent aussi des noms à tous ceux de la famille de Kiatch'ang, cela va sans dire. — Or la femme de Kiatch'ang était une méchante personne sans vertu ¹. D'abord, voyant que Uehiang était bien faite, comme elle-même n'avait pas d'enfants, comptant la garder comme sa fille, elle fut assez contente. Ensuite, ayant ouï dire à son mari qu'il fallait la traiter en hôtesse, elle fut profondément mécontente. Mais en considération de ce que le père de la demoiselle avait sauvé la vie à son mari, elle dut se résigner, à contre-cœur, à avoir quelque dévouement comme son mari l'ordonnait. — Comme il sembla à Kiatch'ang que sa femme traitait la demoiselle et la bonne sans arrière-pensée, il sortit pour faire le commerce. Les meilleures soieries qu'il achetait au dehors, étaient pour Mademoiselle Cheu, pour s'en faire des habits. Quand de temps à autre il revenait à la maison, il commençait par demander si Mademoiselle Cheu allait bien. — Sa femme voyant qu'il en agissait de la sorte, ne décolérait pas au fond du cœur. Quelques jours plus tard, elle donna libre cours à sa malice. Quand

¹ Litt. Elle n'était pas une *bonne* chose.

Narrations populaires

Kiatch'ang y était, elle ne pouvait se dispenser des convenances extérieures ¹, et servait la petite demoiselle en tout passablement, la haine au fond du cœur et le sourire sur le visage, comme dit le proverbe. — Mais dès qu'elle n'était plus sous l'œil de son mari, elle la traitait tout différemment ; ce n'était que nourriture et boisson grossière, sans égard aucun à son goût ; puis elle faisait continuellement faire à la servante toute espèce d'ouvrages, sans lui donner un instant de loisir ; la petite demoiselle n'osait pas s'y opposer. Elle avait aussi fixé exactement une certaine quantité de travail d'aiguille, qu'elle exigeait de la demoiselle chaque jour. Quand parfois ses ordres n'étaient pas accomplis, par allusions indirectes, elle lui adressait de sales maudis sures ¹. C'était bien ce que dit le proverbe : L'homme n'est pas bien mille jours ; les fleurs ne sont pas rouges cent jours ! Donc la servante subissant des vexations tout le long du jour, proposa à sa demoiselle de faire tout savoir à Kiatch'ang quand il serait revenu. Mais la demoiselle ayant plus de jugement que la servante, la retint et lui dit, jadis quand Kia-tch'ang nous acheta de son argent, nous nous attendions à devoir servir bien humblement, et n'espérions pas qu'on nous traiterait avec faveur. Il est vrai que Madame Kia n'est pas bonne, mais qui est-ce qui est toujours patient ? Il nous faut être très circonspects. Le proverbe dit : Les dix doigts ne peuvent pas être également longs. Qu'elle soit méchante, son mari n'y est pour rien. Songe que, si nous l'avertissons, son mari devra certainement prendre notre parti et lui faire une scène ; ainsi tout le quartier perdra la paix, et alors ne perdrons-nous

¹ Litt. Cela paraissait ainsi ; apparences correctes.

Narrations populaires

pas le bon vouloir qu'on avait pour nous ? Et puis nous-mêmes nous serons mal à l'aise de nous avoir donné ainsi l'air d'être des prétentieuses. Pense que nous sommes nées toutes deux sous une mauvaise étoile ; supporter en patience est le mieux que nous puissions faire.

Un jour que Kiatch'ang rentrait d'une tournée, quand il fut arrivé à l'entrée du village, il rencontra la bonne qui puisait de l'eau au puits. Le puits était profond, le seau fort grand, la bonne suait de fatigue. — Kiatch'ang l'avant regardée et la voyant maigre et hâlée ¹, il lui dit : J'ai dit expressément, que tu devais seulement servir ta demoiselle, et ne pas faire d'autre besogne. Qui t'a dit de venir ici porter de l'eau ?! Laisse le seau sur le puits ? Qu'un autre vienne l'emporter ! — La servante déposa le seau, et, se sentant triste, insensiblement les larmes lui coulèrent des yeux. L'adage dit : Quand un homme n'a pas de peine de cœur, il ne pleure guère. — Kiatch'ang allait lui demander la raison de ses larmes, mais elle, ayant essuyé ses yeux, entra en hâte par la grande porte. Kiatch'ang n'y comprenant rien, rentra et demanda à sa femme : Qu'ont donc Mademoiselle Cheu et sa servante ? — Sa femme répondit : Mais rien du tout ! — Kiatch'ang qui venait de rentrer, étant occupé de toute sorte d'affaires, remit de s'enquérir pourquoi la servante avait puisé de l'eau. — Quelques jours plus tard, Kiatch'ang revenant de faire visite à des voisins, et n'ayant pas trouvé sa femme dans la chambre servant d'habitation, voulut aller voir à la cuisine si elle y était. Il rencontra la servante qui sortait de la cuisine, et se trouva nez à nez avec lui, tenant à la

¹ Litt. En montrant le chien elle maudissait les poules.

Narrations populaires

main droite un grand bol de bouillie, avec un peu d'herbes salées à la surface ; à la main gauche un bol vide, sans aucune autre espèce de ragoût. — Kiatch'ang ne sachant pas pour qui était ce manger, s'effaça de côté et observa. Ayant vu la servante s'en aller tout droit à la chambre de Mademoiselle Cheu, il regarda par une fente de la porte, et vit la demoiselle et la bonne manger à deux cet unique bol de bouillie, en l'assaisonnant d'herbes salées. Kiatch'ang voyant cet état de choses, se fâcha rouge ¹, et se mit aussitôt à faire une scène à sa femme. — Sa femme dit : Il y a du bon ragoût ! Ce n'est pas non plus moi qui ne veux pas leur en donner. C'est la bonne qui est trop paresseuse pour en prendre ! Faut-il encore que moi la vieille j'aïlle leur en porter ? — Kiatch'ang répondit : Je t'ai dit jadis que cette servante n'était que pour tenir compagnie à sa demoiselle ; et que je ne voulais pas qu'elle fit aucun autre travail. J'emploie pas mal de gens chez moi ; pourquoi faut-il que ce soit elle qui aille à la cuisine prendre le manger ?.. Il y a encore une chose ; quand je l'ai vue, les larmes aux yeux, chercher de l'eau au puits, je me suis bien douté qu'il y avait quelque affaire, et que bien sûr on l'avait fait souffrir à la maison ; mais, comme j'étais trop occupé, je n'ai pas eu le temps de m'informer exactement. Donc tu es à ce point dépourvue de sens et de cœur, que tu traites honteusement même la petite demoiselle, et que, mettant de côté ce qu'il y a de bon, tu l'obliges à se contenter de bouillie ; qu'est-ce que ce genre-là ? Que si tu les traites ainsi alors que j'y suis, quand je serai sorti, bien sûr que tu ne leur donneras même plus de bouillie. Pas étonnant que je les ai

¹ Litt. Noire, sèche, hâve, maigre.

Narrations populaires

trouvées hâlées et maigres. Ah c'est comme cela ! — Madame Kia répliqua : Qu'est-ce que ces deux esclaves, que tu as amenées chez toi, que tu choies et engraisse ainsi ; est-ce pour en faire tes concubines ? — Kiatch'ang répondit : Tu déraisonnes ! Alors que je n'ai même pas osé lui permettre de s'appeler ma fille adoptive ! Tu viens de parler comme une brute. Vraiment tu n'as rien d'humain, aussi ne discuterai-je pas avec toi. A partir de demain, je chargerai quelqu'un de leur construire un âtre séparé ; tu n'auras plus rien à y voir ; la cuisine ne se fera plus dans le même local, de peur que, à cheval sur ton fourneau, le sang ne te monte encore aux yeux quand tu les verras manger ! — Madame Kia sachant bien qu'elle avait tort, grommela quelques mots, mais ne dit plus rien ensuite. Kiatch'ang ordonna qu'à dater de ce jour une autre personne ferait séparément une bonne cuisine pour Mademoiselle Cheu et sa bonne ; il les fit aussi servir par une servante spéciale, et défendit que le service fût aussi négligé que jadis. — Kiatch'ang ayant entouré Mademoiselle Cheu de ses soins, fut plus d'un an sans sortir pour faire le commerce. Madame Kia voyant où en étaient les choses, était on ne peut plus mécontente, mais sans oser en rien laisser paraître ; elle faisait continuellement toute espèce de courbettes devant son mari, sans aucune récrimination ¹. — La petite demoiselle avait alors passé cinq à six ans chez les Kia, et le temps était venu de lui chercher un mari. L'intention de Kiatch'ang était de commencer par la bien marier, puis de sortir pour faire le commerce ; comme cela il n'aurait plus de soucis. Mais ce mariage éprouva des contretemps. Car,

¹ Litt. Sa colère alla heurter le ciel.

Narrations populaires

quand il en vint au choix du futur, ceux de bonne famille ne voulurent pas, et lui ne voulut pas des petites gens. Kiatch'ang craignait en effet que ceux de basse extraction ne convinssent pas à l'âme de Cheulaoye. Or les familles distinguées ne voulaient pas épouser. Ainsi l'affaire dut être remise. Kiatch'ang voyant que cela s'arrangerait difficilement, et tout chez lui étant en bonne harmonie, il sortit de nouveau pour faire son commerce. Sur le point de partir, il fit aux gens de sa maison des exhortations répétées, disant : Toute cette famille vit de mon industrie. Jadis, si Cheulaoye ne m'avait pas sauvé la vie, toute la famille aurait été dispersée. L'homme ne doit pas oublier ses origines. Quand je me reporte au temps où je fus fausement compromis, y avait-il apparence que je m'en tirerais avec la vie ? Maintenant donc, pourquoi ne servez-vous pas Mademoiselle avec soin ? Gardez-vous d'oublier mes paroles !.. Puis il pria la demoiselle et la servante de venir dans l'appartement extérieur, et, à plusieurs reprises, il leur donna des paroles de consolation. Ensuite, montrant la petite demoiselle, il dit à sa femme : Je te le dis à toi plus qu'à tout autre, voilà ma bienfaitrice ; garde-toi de la traiter sans égards ! Si tu ne m'obéis pas, à mon retour nous ne serons plus mari et femme !.. Quand il eut ainsi sermonné à fond toute la famille, il partit.

Or Madame Kiatch'ang ne pouvait supporter que son mari, étant à la maison, fût si favorable à Uehiang ; mais il lui fallait en passer par là, quoiqu'elle en eût le cœur plein de dépit ¹. Quand Kiatch'ang fut sorti, elle recommença ses coquinerie.

¹ Certains baladins font des passes d'armes devant le cheval de leur maître.

Narrations populaires

Prenant un biais, elle donna un soufflet à la servante qui servait Uehiang et sa bonne, et lui dit en la maudissant : Je t'ai achetée de mon argent, donc tu dois me servir ! C'est vainement que tu recourras à l'autorité de qui que ce soit ! Quand mon mari était à la maison, je t'ai épargnée. Maintenant qu'il est sorti, c'est d'après mes ordres que les choses doivent se faire. En dehors de moi, qui y a-t-il que tu doives servir ? Le proverbe dit : après le dieu de l'âtre, c'est moi qui commande ! Que quiconque voudra à manger, vienne le chercher soi-même. Pas besoin que tu te donnes des peines extraordinaires ; mais si tu négliges mon service à moi, je ne te passerai rien ! — Quand elle eut ainsi pendant quelque temps exhalé sa colère, tout en tapageant, elle démolit le foyer qui servait à Uehiang et à sa bonne. — Uehiang supporta tout sans élever la voix, sans même dire mot, comme si elle n'eût pas fait attention. Un ou deux jours plus tard, comme la bonne cherchait à la cuisine de l'eau pour la toilette, quand elle la toucha, elle trouva qu'elle était froide comme glace. La bonne ne put retenir une exclamation. Madame Kia vint aussitôt lui chercher querelle, et dit : Cette eau, ce n'est pas toi qui l'as apportée, ce n'est pas non plus toi qui as allumé le feu ; donc il faut t'en contenter ! Quand tu étais à l'encan chez la courtière, qui donc te chauffait de l'eau pour ta toilette ? — La bonne ne put se contenir, et répliqua : Je ne suis pas sans avoir jamais porté de l'eau, désormais je la porterai moi-même. De mes deux mains je sais aussi allumer du feu ; désormais je chaufferai moi-même ; pas besoin de faire peiner les autres : — Madame Kia lui entendant dire qu'elle avait porté de l'eau, la

¹ Litt. Quoiqu'elle en conçut plein le ventre de mélancolie.

Narrations populaires

maudit, disant : Espèce d'esclave ! Il y a quelques jours tu as porté deux charges d'eau, et tu en as profité pour jouer l'opprimée et pleurnicher, afin que mon mari le vît, se fâchât contre moi, et me fît une scène ! Entre nous, plus de paix possible ! Puisque tu dis que tu sais porter de l'eau et faire du feu, désormais je te confie ces deux besognes ; toute l'eau nécessaire pour la journée, c'est toi qui la porteras, et je ne te permets pas de le faire paresseusement ; porter le combustible et faire le feu, sera aussi ton affaire, et si tu gaspilles mon chauffage, gare à toi. Quand ton appui sera revenu, tu pourras prendre des airs pleureurs et accuser la vieille ; peut-être qu'il me chassera, et vous prendra pour femmes ! — Uehiang ayant entendu de sa chambre que la Kia grondait ainsi sa bonne, vint en toute hâte voir Madame Kia, et, la flattant avec de bonnes paroles, elle dit : Que tout cela soit sur mon compte. A tout il y a excuse. Ne la grondez pas ! — La bonne voyant sa demoiselle le prendre ainsi, se repentit aussi et s'excusa, disant : Aujourd'hui vraiment c'est ma faute ! Pour l'amour de Mademoiselle, veuillez me pardonner ! — La Kia ayant entendu le mot de demoiselle, dit en fronçant le nez et le visage : Quelle demoiselle ? Si c'était une demoiselle, elle ne serait pas ici chez moi ! Moi je suis une paysanne, je ne sais pas ce que c'est qu'une demoiselle. Vous dites à plaisir demoiselle, pour m'abaisser ! Mais quoique je sois fille du peuple, je ne me laisserai pas humilier. Aujourd'hui il nous faut tirer les choses au clair. Demoiselle, soit ; fût-elle fille d'empereur, je l'ai payée de mon argent ! Et maintenant que nous avons parlé de moi, parlons de vous ! Désormais je ne vous permets plus de m'appeler la Kia ! — Uehiang voyant qu'on en venait à se disputer, retourna dans sa chambre les larmes aux

Narrations populaires

yeux. La Kia dit aux autres servantes, de ne plus l'appeler désormais Mademoiselle, mais simplement Uehiang. Puis elle ordonna que la bonne, quand dans la cuisine on aurait besoin d'eau, portât l'eau, et, quand il serait besoin de feu, fit le feu. Elle lui défendit aussi d'entrer dans la chambre de Uehiang. Quand Uehiang voulait à manger, elle devait elle-même venir le prendre. — Le soir elle porta la literie de la bonne dans sa propre chambre. Uehiang attendit jusqu'à la nuit noire, mais ne vit pas la bonne venir lui tenir compagnie, et dut se résigner à verrouiller elle-même la porte et à dormir seule. — Quelques jours plus tard, la Kia ne permit même plus à Uehiang de rester dans sa chambre ; elle l'en fit sortir et en ferma la porte à clef. Uehiang n'ayant plus d'endroit où se tenir, se promenait le jour dans la cour ; la nuit elle dormait avec les servantes sous la même couverture ¹. Le matin quand elle était levée, elle devait, avec la bonne, faire divers travaux. Toutes deux supportaient cette situation avec patience. Le proverbe dit : Sous un toit bas, comment ne baisserait-on pas la tête ? — La Kia voyant que Uehiang était si aisée à manier, se réjouit dans son mauvais cœur. Vite elle prit la clef, ouvrit la porte de sa chambre, et transporta dans ses coffres les bonnes étoffes de soie et les beaux habits qui s'y trouvaient. Uehiang se sentait le cœur plein d'affliction, mais n'osait pas parler ; elle prenait patience tant bien que mal, voilà tout. — Un jour Kiatch'ang envoya du dehors, par une occasion, une lettre avec quelques jolis objets pour Uehiang. Dans la lettre il recommandait aux gens de sa maison, de servir Uehiang avec soin, ajoutant que bientôt il

¹ En rond, les pieds au centre, sous une grande couverture commune.

Narrations populaires

reviendrait. — Comment la Kia aurait-elle obéi à ces recommandations ?! Elle mit de côté les objets apportés, puis se dit : J'ai maltraité ces deux esclaves comme il n'est pas permis. Quand mon mari sera revenu, certainement il ne me le passera pas. Ne faudra-t-il encore que je me remette à les servir ?! Ce vieux drôle les engraisse ainsi, je ne sais vraiment pourquoi. Au moment de partir il a dit que si je ne lui obéissais pas, à son retour nous ne serions plus mari et femme ; probablement qu'il a quelque secrète intention. Le proverbe dit : quand l'affaire est arrivée près du terme, il est difficile alors de se repentir !... On dit encore : Sans doute il ne fallait pas le faire, mais puisque c'est fait, allons jusqu'au bout !.. : Je vais vite les vendre toutes deux, ainsi cette racine de malheur sera coupée, et la chose sera finie, sans accident possible dans la suite. Quand le vieux sera revenu, une scène vaudra mieux que cent scènes ; à tout hasard je me disputerai avec lui, il ne pourra pas me tuer. Irait-il bien dépenser une seconde fois son argent pour les racheter ? J'en prends la ferme résolution ! Je vais lui couper l'herbe sous les pieds ! — De suite elle envoya une servante appeler la courtière Tchang. Quand elle fut venue, la Kia fit sortir Uehiang et sa bonne, et les lui fit examiner ; puis les ayant envoyées ailleurs, elle dit à la courtière : Il y a six ans que nous avons acheté ces deux esclaves ; la grande a vingt ans passés, la petite a plus de quinze ans ; mon mari les aimant trop, ne leur fait faire aucun ouvrage ; j'ai l'intention de les vendre toutes deux, et je vous prie, Madame Tchang, de me chercher un acheteur ! — La courtière répondit : Cela tombe bien ! La petite, il y a un bon maître qui en voudrait ; mais je ne sais si vous consentirez. — La Kia dit : Pourquoi ne consentirais-je pas ? Si je ne voulais pas

Narrations populaires

m'en défaire, vous aurais-je priée de venir ?! — La courtière dit : C'est notre sous-préfet, Monsieur Tchoungli i. Il est originaire du Cheóutch'ounnhien. Il n'a pas de fils. Sa fille unique est fiancée au fils aîné de Monsieur Kao sous-préfet du Teinanhien, et sous peu on doit célébrer le mariage. Le trousseau du côté de la fiancée, est complètement prêt depuis longtemps, mais il manque encore une suivante. Il y a quelques jours le sous-préfet m'a appelée, et m'a chargée lui-même de lui chercher une fille qui fasse l'affaire. Justement je ne savais où aller chercher. Ta petite demoiselle conviendrait parfaitement. Seulement, le sous-préfet étant d'une autre province ¹, peut-être que tu ne pourras te résoudre à la lui vendre.

La Kia se dit : Et moi qui justement désire la vendre le plus loin possible ! Elle vient à la bonne heure ! De plus, si c'est une famille mandarinale qui l'a achetée, quand mon mari sera revenu, il ne pourra rien dire... Elle répondit donc à la courtière : Vivre dans une famille mandarinale, sera bien mieux pour elle que de vivre avec moi ; comment ne la laisserais-je pas aller ?! Mais ne me faites pas perdre ce qu'elle m'a coûté, et ce sera bien. — La courtière demanda : Combien l'avez-vous payée ? La Kia répondit : Quand je les ai achetées, la petite qui avait environ dix ans, a coûté cinquante taëls ; la valeur de ce qu'elle a mangé, durant ces cinq à six ans, égale le prix d'achat. — La courtière dit : Ne portons pas en compte ce qu'elle a mangé. Je me charge des cinquante taëls qu'elle vous a coûtés. — La Kia dit : Il y a encore la grande, pour laquelle il faut chercher acquéreur. Elles sont venues chez moi ensemble ; quand la

¹ On n'est jamais mandarin dans sa propre province.

Narrations populaires

petite sera partie, je ne garderai pas la grande. Il est d'ailleurs temps de la marier. Si je la laisse devenir trop grande, il sera difficile de trouver qui en veuille. Faute de mieux, trouvez-lui un veuf ¹ ! — La courtière dit : Combien demandez-vous pour celle-là ? — La Kia répondit : Pour celle-là, lors de l'achat il a été payé trente taëls. Les deux ensemble ont été achetées pour quatre-vingts taëls. — La courtière répondit : Une aussi grossière marchandise ne peut coûter autant que cela ; si vous rabattez de moitié, cela pourra à peu près aller. J'ai un neveu, actuellement âgé de trente ans, qui vit avec moi. Jadis je lui ai promis de lui donner une femme. Comme je ne suis pas fort aisée, il a fallu remettre à plus tard... Cette occasion d'aujourd'hui, vraiment c'est le ciel qui a assorti ce mariage ! — La Kia répondit : Si c'est pour votre neveu, rabattre en votre faveur de quelques taëls, n'est pas une affaire. — La courtière dit : Y compris mes honoraires d'entremetteuse, en tout remettez-moi dix taëls ! — La Kia répondit : Soit ! Allez faire l'affaire ! — La courtière dit : Je vais avant tout avertir notre mandarin. Quand tout sera réglé, nous nous passerons l'argent d'une main, et les personnes de l'autre. — La Kia demanda : Reviendrez-vous encore aujourd'hui ? — La courtière répondit : Il faut encore que je délibère avec mon neveu. Aujourd'hui je ne reviendrai pas ; demain matin je vous renseignerai... Elle dit et partit ; laissons cela.

Or le sous-préfet Tchoungli i était de la même province que le mandarin Kao de Teinanhien. Le mandarin Kao avait deux fils, dont l'aîné nommé Kaoteng avait dix-huit ans, le second appelé

¹ Un veuf, litt. Celui qui a un vide à combler dans sa maison.

Narrations populaires

Kaocheng avait seize ans. C'est Kaoteng qui était le futur gendre de Tchoungli i. Celui-ci n'avait qu'une fille unique, nommée Joeitcheu, âgée de dix-sept ans. Cette année même, durant la dixième lune, devait se faire la noce. Au moment où nous parlons, c'était le milieu de la neuvième lune, et on n'était plus loin de l'époque du mariage. C'est pour cela que Tchoungli i avait fait en toute hâte chercher une suivante par la courtière. La courtière ayant heureusement rencontré ce qu'il fallait chez les Kia, en informa le jour même le sous-préfet. Celui-ci lui dit : Si elle est passablement faite, cinquante taëls ce n'est pas trop cher. Viens demain toucher l'argent à la caisse, et le soir amène la personne. La courtière répondit : Aux ordres de Monsieur ! — La courtière étant alors retournée chez elle, décida avec son neveu Tchao eull que le lendemain au soir il irait chez les Kia prendre sa femme. Tchao eull ayant appris cela, fut très content ; il trouva la nuit fort longue, et le jour lent à venir ; ayant le cœur plein de joie, il ne put dormir de toute la nuit. Le lendemain matin, s'étant levé, peigné, lavé et habillé, il prépara ses beaux habits, et attendit le soir pour aller prendre sa femme. — La courtière n'ayant pas assez d'argent, emprunta à droite et à gauche et réunit ainsi les vingt taëls. Puis elle alla au prétoire, reçut un bon du mandarin, prit cinquante taëls chez le caissier, revint à la maison, prit les deux sommes, se rendit chez les Kia, et les remit à Madame Kia, à laquelle elle dit aussi où en étaient les choses. Tandis qu'elles parlaient, le soir vint. Le sous-préfet envoya quatre porteurs et un palanquin, qui s'en vinrent à la porte des Kia, et y déposèrent leur litière. — Or la Kia avait conduit toute cette affaire, sans que ni Uehiang ni sa bonne en sussent rien. Quand le moment fut venu, elle ordonna à Uehiang

Narrations populaires

de monter en chaise. Uehiang ne sachant ni ce dont il s'agissait, ni où on l'envoyait, se mit à pleurer sans fin avec sa bonne, appelant le ciel et la terre, son père et sa mère. La Kia et la courtière, sans faire plus d'embarras, poussant, tirant, culbutant, la firent sortir par la grande porte.. Alors seulement la courtière lui dit : Ma fille, ne pleure pas ! Madame Hia t'a vendue au sous-préfet : Dans la famille du sous-préfet, il y a une demoiselle, qui dans peu de jours doit se marier ; tu dois être sa suivante. Cette fois tu as trouvé un bon endroit ; est-ce que de toute façon vivre chez un mandarin ne sera pas mieux pour toi que vivre avec la Kia ? Le proverbe dit : être servante chez un riche, est mieux qu'être fiancée nourrie chez un pauvre !.. L'affaire est faite ¹ ; si tu pleures ce sera en vain ! — Uehiang se rappelant l'adage, que l'homme ne lutte pas contre le destin, se résigna à essuyer ses larmes, et à monter en chaise. Les porteurs la portèrent dans les appartements du mandarin. Quand elle fut descendue de chaise, Uehiang présentée à Tchoungli i, le salua simplement ; la courtière qui se tenait à côté, lui dit alors : C'est là Monsieur le mandarin ; il faut se mettre à genoux pour lui parler ! — Uehiang dut donc s'agenouiller et faire la prostration ; quand elle se releva, elle était bien triste, et les larmes lui coulaient des yeux. — La courtière la mena voir Madame la mandarine, à qui elle dit qu'elle s'appelait Uehiang. Madame dit : Uehiang, voilà un joli nom ; pas besoin de le lui changer... Et elle dit d'aller servir sa demoiselle. — Tchoungli i récompensa libéralement la courtière, cela s'entend de soi. — Quand la courtière, ayant

¹ Le riz cru est converti en bouillie cuite ; c'est fait ; c'est irrévocable, irrémédiable.

Narrations populaires

touché sa gratification, sortit du prétoire, la nuit tombait. Elle hâta le pas, et alla tout droit chez les Kia. Elle trouva la bonne qui sanglotait dans la cuisine de regret de sa demoiselle, et la Kia qui l'exhortait en lui disant : Je t'ai fiancée au neveu de la courtière Tchang. Ce soir on viendra te prendre. Il n'est pas trop âgé. Vous vous conviendrez fort bien pour un ménage. En bonne raison, c'est bien mieux que de servir Uehiang ; donc ne pleure plus ! — La courtière lui fit aussi un sermon. Peu après on vit Tchao eull, portant une lanterne, venir chercher sa femme. La courtière ordonna à la bonne de saluer la Kia, et prit congé. Tchao eull portant la lanterne marchait devant. La courtière donnant le bras à la bonne étant arrivée à sa maison, la bonne et le neveu adorèrent ensemble le ciel et la terre, et entrèrent ainsi en ménage.

Or Uehiang étant ainsi entrée au prétoire, n'eut aucune affaire ce jour-là. Le lendemain, Madame lui dit de balayer la cour. Uehiang obéit, et, prenant le balai, elle alla balayer. — A ce moment le mandarin, rasé de frais et la queue tressée, ayant déjeuné et mis ses bottes, son chapeau, sa grande robe, son pardessus, son plastron et son collier, ordonna aux crieurs d'appeler les satellites, de frapper le bois et le timbre, son intention étant de juger ¹. Quand il fut sorti de ses appartements, ayant levé la tête, il vit Uehiang, qui, un balai en main, se tenait debout dans la cour sans balayer, comme si elle avait quelque peine de cœur. Tchoungli i se dit : Hm ! Voilà qui est étrange !.. Puis s'étant encore avancé, quand il regarda, il vit que par terre il y avait un trou. Uehiang, les yeux fixés sur ce

¹ Les séances n'ont pas d'heure fixe. Chaque mandarin juge quand il lui plaît.

Narrations populaires

trou, pleurait à chaudes larmes. Tchoungli i tout étonné, ne savait pas ce que cela pouvait être. Aussitôt il s'adressa aux satellites préposés à la salle d'audience, et leur dit : Provisoirement, pas de séance ; je siégerai ce soir ! — Alors les satellites et les scribes se dispersèrent chacun de son côté. Tchoungli i ayant déposé son costume de cérémonie et mis des habits ordinaires, s'assit dans sa bibliothèque, appela Uehiang, et lui demanda pourquoi, à la vue de ce trou en terre, elle avait ainsi pleuré. — A cette question, Uehiang fut encore plus peinée, et répondit en sanglotant : Je n'ose pas le dire à Monsieur. — Tchoungli i lui dit : Si on t'a fait de la peine, ne crains pas de me le faire savoir. — Alors Uehiang, ayant essuyé ses larmes, dit : Quand j'avais cinq à six ans, mon père me faisait jouer à la balle dans cette cour pour m'amuser ; une fois la balle tomba dans ce trou ; mon père me demanda si j'avais un moyen de la faire sortir, sans la prendre avec la main. Je lui répondis : J'ai un moyen !.. Puis ayant fait chercher par ma bonne un seau d'eau qu'elle versa dans le trou, la balle sortit d'elle-même portée sur l'eau. Mon père loua mon intelligence et fut très content. Quoique ce soit là chose bien petite, et arrivée il y a bien des années déjà, je ne l'ai pas encore oubliée, et quand je repense à ce passé, cela me déchire le cœur ; c'est pour cela que, n'étant plus maîtresse de moi ¹, je pleurais ainsi, quand inopinément vous m'avez vue ; je vous prie d'avoir pitié de moi, et de ne m'en pas vouloir ! — Quand Tchoungli i eut entendu Uehiang jusqu'au bout, il fut très saisi et lui dit : Qui était ton père ? Comment s'appelait-il ?... Quand tu étais petite, comment es-tu

¹ Litt. Mes sentiments ne se contenant plus. Incapable de me maîtriser.

Narrations populaires

venue dans cette cour ? Raconte-moi cela du commencement à la fin ! — Uehiang dit : Je m'appelle Cheu. Mon père nommé Cheupi était sous-préfet ici ; il y a de cela six années. Le feu du ciel ayant consumé le grain du grenier public, le roi priva mon père de son emploi et l'obligea à compenser. Mon père ne put supporter cela ; il tomba malade et mourut. Le nouveau sous-préfet, ayant mis la main sur nous, nous vendit, moi et ma bonne, à une famille Kiatch'ang, dans le village de X, à l'est de la ville. Kiatch'ang ayant jadis été sauvé de la mort par mon père, nous acheta de ses deniers, nous prit chez lui, et, comme si nous eussions été son bienfaiteur, il nous traita très généreusement, et nous nourrit jusqu'ici. Kiatch'ang étant sorti pour faire le commerce, sa femme qui ne pouvait nous souffrir, a commencé par me vendre à vous Monsieur ; quant à la bonne, je ne sais pas encore ce qu'elle est devenue. — Le proverbe dit : Quand le lièvre meurt, le renard pleure ; chacun compatit à son semblable ! Tchoungli i ayant écouté Uehiang, fut tout attristé et se dit : Je suis sous-préfet tout comme Cheupi l'a été. Par suite d'un incendie, il a perdu jusqu'à sa vie ! Que sa fille soit tombée entre mes mains, c'est là un coup du ciel. Si je ne lui viens pas en aide, ne sera-ce pas là agir contre le ciel ? Si je lui viens en aide, Cheupi dans l'autre monde ¹ ne m'oubliera pas. C'est dit ! — Et aussitôt il alla raconter en détail à sa femme l'histoire de Uehiang. Madame dit : Comme d'après cela elle est aussi demoiselle, il ne convient pas de la traiter en servante. Comment faire ? Tchoungli i répondit : Que Uehiang et notre fille

¹ Litt. Aux neuf sources, aux enfers.

Narrations populaires

se traitent en sœurs ¹. — Et aussitôt il écrivit une lettre, qu'il envoya au prétoire de son parent par fiançailles Monsieur Kao, Quand celui-ci l'eut lue, il dit : Mais c'est là une bonne œuvre : Comment le laisserais-je en gagner le renom pour lui seul ?.. Et aussitôt il écrivit à Tchoungli i en réponse, qu'il désirait que son deuxième fils épousât Uehiang ; que les noces se feraient le même jour ; que la quantité du trousseau était chose indifférente. Tchoungli i fort content, en avertit aussitôt sa femme. On partagea donc le trousseau de Joeitcheu en deux parts, ajoutant un peu à ce qui était trop diminué, égale quantité pour chacune, sans préférences. La veille du jour de la noce, on envoya le trousseau. Le lendemain, les gens chevaux et porteurs du mandarin Kao, avec musique lanternes et torches, vinrent chercher les fiancées. Tchoungli i fit monter les deux demoiselles Joeitcheu et Uehiang en même temps. — Or Tchoungli i ayant ainsi marié sa fille, la nuit, dans son lit, il se dit à lui-même : Cheupi dans l'autre monde ne sera pas ingrat envers moi ! — Tout juste comme il y pensait, soudain il entra un homme, d'une grande majesté, qui, s'arrêtant devant son lit, lui dit : Je suis Cheupi le père de Uehiang ; de mon vivant, j'ai été Tcheuhien du Têihoahien. Le grenier public ayant brûlé, le roi me condamna à restituer, et je mourus en prison. Le Ciel m'ayant trouvé sans reproche, m'a nommé Génie tutélaire de ce district. Tu as traité Uehiang avec une grande générosité, et l'as mariée comme ta propre fille, de concert avec le sous-préfet Kao ; c'est là un grand mérite que j'ai fait savoir au Ciel. Ton destin était de

¹ Rituel. Qu'elles s'appellent respectivement sœur aînée, sœur cadette. Pied d'égalité.

Narrations populaires

mourir sans enfants ¹. Le Ciel touché de tes bonnes œuvres, t'accorde un fils pour perpétuer ta race ; il t'accorde de plus de l'avancement, des richesses, et cent années de vie. Monsieur Kao ayant coopéré à ta bonne action, le Ciel accorde à ses deux fils de devenir grands mandarins, en récompense de son mérite. Tu feras connaître cette histoire aux gens du monde, afin de les animer au bien, et de les détourner de chercher leur profit au détriment des autres, opprimant les vieillards et les faibles ! Le Ciel a des yeux clairvoyants ! Il récompense le bien et punit le mal, avec une rigoureuse exactitude ! La famille qui fait le bien aura du bonheur, celle qui fait le mal aura des malheurs !.. Il dit et salua. Tchoungli i se leva en hâte pour répondre. Quand il fut descendu du lit, ses pieds s'étant embarrassés dans ses habits, patatras, il tomba à terre et s'éveilla de saisissement, car tout cela avait été un rêve. — Le lendemain Tchoungli i alla en palanquin au temple du Tch'êngwang, brûla de l'encens, fit des prostrations, offrit à la pagode cent taëls de son propre argent, ordonnant au vieux taocheu de la remettre à neuf, puis il fit graver cette histoire sur une pierre, afin de la faire savoir aux gens, et qu'elle ne se perdît jamais. Enfin il fit savoir par lettre au sous-préfet Kao, ce qui lui avait été dit en rêve. Quand Monsieur Kao eut fini de lire la lettre, il la fit lire aussi à ses deux fils. Tous furent émerveillés. Ensuite ils étudièrent avec acharnement, et devinrent ministres. — Or la femme de Tchoungli i, âgée de près de quarante-huit ans ¹, lui donna un fils qui fut appelé Don-du-Ciel. Tchoungli i par après monta jusqu'au rang de secrétaire d'État, et vécut plus de quatre-vingt-dix ans. Son fils T'ienseu fut

¹ Litt. Rupture du fil de la famille. Mourir sans postérité.

Narrations populaires

plus tard premier d'une promotion de docteurs.

Mais revenons à l'autre partie. Quand Kiatch'ang, revenu de son commerce, ne trouva ni Uehiang ni la bonne, il appela Madame Kia, et lui demanda ce qui en était. Madame Kia lui ayant raconté la chose, il la battit d'importance. — Ayant appris que Uehiang était échue à une famille mandarinale, Kiatch'ang ne put pas la réclamer ; il prit donc vingt taëls, pour racheter la bonne, afin qu'elle pût encore servir Uehiang comme par le passé. Mais comment Tchao eull s'en serait-il séparé ? Depuis qu'elle était entrée chez lui comme sa femme, ils s'entraimaient tendrement, et, ne pouvant se séparer, ils exprimèrent le désir d'aller ensemble. La courtière Tchang ne put pas les retenir. Kiatch'ang conduisit donc les époux Tchao eull au prétoire de Têinanhien, et informa Monsieur Kao. — Le mandarin Kao ayant minutieusement interrogé Kiatch'ang, alla dans le gynécée interroger sa belle-fille ; de fait, les choses étaient bien ainsi. Alors il prit les époux Tchao eull à son service. Puis, prenant de beaux cadeaux, il voulut rémunérer Kiatch'ang. — Kiatch'ang refusa tout absolument, et retourna tout seul chez lui. — Depuis lors Kiatch'ang détestant sa vieille comme un être dépourvu de cœur et de conscience, fit serment de ne plus cohabiter avec elle. Ensuite il prit une concubine, qui lui donna deux fils, comme récompense de ses bonnes œuvres.

@

¹ L'idée chinoise est que, passé quarante ans, les femmes sont stériles.

Partie de dés

@

Un certain Jennkientcheu, originaire de Ut'ai, faisait chaque année le commerce de feutres et de fourrures pour robes. Une année, ayant encore pris plus de deux cent taëls, il alla au Chànsi pour y acheter des marchandises. Chemin faisant il fit la rencontre d'un certain Chenntchout'ing, originaire de Souts'ien. Tous deux se convenant fort réciproquement, se donnèrent des titres d'amitié conformes à leurs âges, et s'allièrent par le serment de fraternité, puis firent route ensemble. Arrivés à un endroit, Jennkientcheu tomba gravement malade, et dut s'aliter. Chenntchout'ing appela magiciens et médecins, prépara infusions et potions, le traita enfin comme on se traite entre frères. Au bout d'une dizaine de jours, sa maladie ne faisant qu'empirer, Jennkientcheu sentant que cela finirait mal, dit à Chenntchout'ing : Je n'ai pas de fortune ; toute ma famille, en tout huit personnes, ne vivent que de mes peines et labeurs. Hélas, mon destin était mauvais ; voilà que je meurs à l'étranger, à plus de deux mille li de chez moi, loin de tous mes parents. Tu es mon ami intime. Le proverbe dit... chez soi on s'appuie sur ses parents, au dehors sur ses amis. Dans mes bagages j'ai deux cents taëls ; prends-en la moitié pour m'acheter cercueils habits et literie funèbres, et garde le reste de ces cent taëls comme ma contribution aux frais de ton voyage ; pour ce qui est de l'autre moitié, porte-la chez moi et remets-la à ma famille pour qu'ils aient de quoi vivre, et dis-leur de venir

Narrations populaires

ici chercher mon cercueil... Quand il eut fini de parler, accoudé sur son oreiller il écrivit une lettre qu'il remit à Chenntchout'ing, puis le soir venu, il mourut. Chenntchout'ing ayant pris ses deux cents taëls, dépensa cinq à six ligatures ¹ pour acheter un cercueil en planches minces, et le mit en bière. L'aubergiste ayant exigé qu'il l'enterrât ailleurs, Chenntchout'ing rusant dit : Je vais demander aux patrons de la pagode la permission de l'enterrer provisoirement derrière... Il dit et sortit de l'auberge. L'aubergiste eut beau attendre ; il ne le vit pas revenir. Étant sorti pour le chercher, il sut qu'il s'était esquivé depuis longtemps. L'aubergiste dut donc prendre la peine de l'enterrer au cimetière commun, et de mettre sur la tombe une planchette, indiquant sa patrie et son nom, pour que, si quelqu'un venait le réclamer, il pût facilement l'emporter. — Il se passa plus d'un an, avant que la famille de Jennkientcheu fût renseignée au juste. Le fils de Jennkientcheu, Jennsiou, n'avait alors que dix-sept ans, et étudiait à l'école. Quand il eut appris que son père était mort à l'étranger, il demanda à aller chercher son cercueil. Ayant donc ramassé un petit viatique, il partit accompagné d'un vieux domestique. — Il ne revint que six mois après. Quand il eut pourvu aux funérailles, tout le bien se trouva dépensé. — Jennsiou était très bien doué. Dans ses études, il en était à savoir faire la composition entière, et ne voulut pas y renoncer ; aussi, dès que son deuil fut fini, il se remit au travail durant un an, avec ce résultat qu'à l'examen du *hiên* il sortit dans les dix premiers, au *fòu* dans les cinq premiers, et fut reçu troisième à l'examen définitif. Ce fut un habile parmi ceux de son temps,

¹ Cliché. Ts'ien, mille *sapèques*, une ligature ; tiáo, une ligature.

Narrations populaires

mais il avait un vice ; il aimait le jeu. Sa mère le tenait très sévèrement, à peu près comme la mère de Mongtzeu. Malgré cette éducation sévère, il ne se corrigea pas. Quand l'année du concours des bacheliers fut venue, et l'inspecteur arrivé, il sortit dans la quatrième catégorie, si bien que les autres examinés en firent tous des gorges chaudes. Sa mère se fâcha au point de ne plus manger. Honteux, et craignant que sa mère ne mourût de colère, il se prosterna devant elle et lui dit avec prière : Votre petit garçon se corrigera à l'avenir, et ne vous fâchera plus... Sa mère le fit lever, puis le chapitra d'importance ; après quoi il se remit au travail avec acharnement. A l'examen suivant des bacheliers il sortit premier de la première série, et fut aussitôt primé. Alors sa mère le poussa à enseigner. Mais, comme il avait eu jadis la réputation de jouer, personne n'osa le prendre comme précepteur, de peur qu'il ne retombât dans son vice. Le proverbe dit : les montagnes et les fleuves se redressent plus aisément que le naturel ! — Il avait un grand-oncle, fils d'une sœur de son grand-père, nommé Tchang, marchand à Pékin, qui s'offrit à lui monter une école à la capitale, et l'emmena avec lui, le défrayant durant le voyage. Ayant donc loué une barque, il partit avec son grand-oncle. Quand ils furent arrivés à Linnts'ingtcheou, comme la nuit tombait, ils couchèrent sur leur barque. Quand la nuit fut devenue silencieuse, Jennsiou couché dans la cabine entendit, venant du bateau voisin, un roulement de dés, et des cris de as, six, le bruit d'un tripot de jeu. Le proverbe dit, ce que l'oreille n'entend pas, le cœur ne le commet pas. Plus il écoutait, moins il pouvait dormir. C'était une rechute de sa vieille maladie. Le cœur lui démangeant au possible, il prit des sapèques, se rappela les exhortations de sa mère, se

Narrations populaires

recoucha, puis, l'envie persistant, se releva. Après avoir répété trois ou quatre fois ce manège, serrant les dents, il se décida, prit des sapèques et y alla. Quand il fut arrivé sur cette barque, il vit deux hommes qui jouaient en tête-à-tête, fort gros jeu. Il déposa son argent sur la table. Quand les deux joueurs virent cela, ils consentirent à ce qu'il plaçât sa mise. Il plaça et gagna. L'un des deux joueurs n'ayant plus de sapèques, tira de l'argent, et le remit au batelier, qui lui en donna la monnaie. Comme ils jouaient ainsi bruyamment, d'une autre barque il vint encore un homme, portant cent taëls d'argent qu'il remit au batelier, lequel les lui changea. Ils se remirent à jouer à quatre. Son oncle Tchang s'étant éveillé sur sa barque et ne le voyant plus, entendant d'ailleurs que sur le bateau voisin on jouait aux dés, il comprit qu'il était allé jouer, et se leva en hâte pour aller l'arrêter, et l'empêcher de risquer son argent. Mais quand il vit qu'il avait gagné un grand tas de sapèques, il ne dit mot, prit quelques ligatures qu'il rapporta et donna aux gens de sa barque, qui se levèrent pour lui transporter son argent. Cinq ou six hommes firent plusieurs voyages ; il y avait bien quatre à cinq cents ligatures. Bientôt les trois joueurs furent à sec ; il leur avait tout gagné. Le batelier n'avait plus non plus de monnaie. Les trois joueurs voulaient mettre de l'argent comme enjeu, mais lui déclara qu'il ne jouerait que pour des sapèques ! Les trois joueurs, malgré leur envie, n'y purent rien. Le batelier avide de gagner l'agio usuel, dit : Je vais vous chercher de la monnaie sur les autres barques... Et aussitôt il en rapporta cent ligatures : Les trois joueurs se les étant partagées pour s'en servir, en donnèrent de l'argent au batelier et se remirent à jouer. Le temps de fumer une pipe, et Jennsiou eut tout gagné. Son

Narrations populaires

oncle l'aïda encore à transporter sur son bateau ce qu'il avait gagné. Les trois joueurs partirent. Quand le soleil eut paru, le batelier ayant regardé, vit que tout l'argent qu'il avait changé la nuit, n'était que cendres de papier monnaie. Épouvanté et couvert d'une sueur froide, il vint trouver Jennsiou sur son bateau, lui dit la chose, et voulut se faire rembourser par lui. Mais quand il lui eut demandé son nom et d'où il était, et qu'il sut qu'il était fils de Jennkientcheu, baissant la tête et rougissant, il s'en alla sans plus rien dire. Jennsiou s'informa de son côté. Or il se trouva que ce batelier était le Chenntchout'ing, qui avait volé son père. Quand il avait été chercher le cercueil, Jennsiou avait entendu parler de lui. Maintenant les Génies ayant envoyé des lutins pour lui revaloir son crime et le faire restituer, il n'y avait plus lieu de reparler du passé. Jennsiou donna quelque peu de son gain à son oncle, puis, sans pousser jusqu'à Pékin, il revint chez lui, multiplia son capital en un an en le plaçant à intérêt, ne fit plus la classe désormais, mais travailla pour son propre compte, devint docteur, mandarin, et, en moins de dix ans, fut le gros richard de son pays. L'adage dit : .. la fortune habite durant dix ans à l'est, et durant dix ans à l'ouest du fleuve.

@

Le testament

@

Pour ce qui est du monde actuel, les livres exhortant les hommes au bien sont en très grand nombre, tel traité et tel commentaire. Mais il y a une chose. Ces livres peuvent bien exhorter l'extérieur de l'homme, mais ne sauraient persuader son cœur. Aussi, à ma manière de voir, sont-ils pure superfétation ; ce qu'un goitre est au corps, un morceau de chair de trop. A mon avis, il n'y a que deux lettres utiles. Celui qui sait vraiment garder ces deux lettres, est un brave homme. Quelles sont ces deux lettres ?... Piété filiale, piété fraternelle, voilà. Et encore, de ces deux lettres, c'est la piété filiale qui est la plus importante ; car ceux qui savent être pieux envers leurs parents, savent par là même vivre en bonne intelligence avec leurs frères ; c'est pourquoi le terme piété fraternelle, suit de près le terme piété filiale. S'ils pensent à leurs communs parents, des frères ne se diviseront jamais entre eux. Que la fortune soit considérable ou non, en quelque nombre de parts qu'il faille la partager, au temps du partage, pensez seulement que vous la devez à vos parents, et vous ne vous disputerez pas. Si vous étiez nés dans une famille pauvre, si vos parents ne vous avaient rien laissé du tout, ne vous faudrait-il pas vous résigner ? Ne vous faudrait-il pas peiner, et vous tirer d'affaire vous-mêmes ? Et voilà que, de nos jours, les hommes nés dans les familles ayant du bien, au temps du partage, si l'un a plus et l'autre moins, si l'un a mieux et l'autre moins bien, sans façon ils

Narrations populaires

accusent leurs parents de partialité, et en viennent jusqu'à des procès et des accusations ; vraiment c'est là être superlativement sot. Songez donc que, quand les enfants se disputent ainsi sur la terre, les parents dans le monde inférieur ne sauraient être en paix ; mais alors, se disputer ainsi, est-ce chose qu'un fils pieux puisse faire ?!.. Et puis, quand mes parents m'ont mis au monde, je n'ai pas apporté le moindre fil ; alors qu'est-ce qui t'appartient en propre ?!.. Et puis encore. Tes parents ne pourront pas toujours vivre avec toi ; ils ne te tiendront guère compagnie que la moitié de la vie ; il faut donc vous y prendre à temps pour ne pas les indisposer, et avoir regret de ne pas savoir pousser la piété filiale jusqu'à la perfection !.. Et puis, ceux qui s'aiment le plus, ce sont mari et femme ; de fait, ils sont unis pour jusque dans la vieillesse, pour bien longtemps. Mais songez que, avant de contracter alliance, les Tchang s'appelaient Tchang, les Li s'appelaient Li ; qu'ils ne se connaissaient pas, et ont été étrangers les uns aux autres durant toute la première moitié de leur vie. Tandis que les frères nés dans la même famille, ayant grandi dans le même lieu, ne sauraient se séparer depuis l'enfance jusqu'à l'âge mûr et la vieillesse ; ont-ils quelque affaire, ils s'entendent pour la traiter ; ont-ils quelque difficulté, ils se protègent mutuellement ; vraiment ils sont aussi inséparables que le bras et la main, tant ils sont étroitement unis. Les richesses sont chose qui va et vient ; quand on les a perdues, on peut en avoir de nouvelles. Mais les frères, quand on en a perdu un, où ira-t-on en chercher un autre ? Il en est de cette perte comme de celle d'un bras ou d'une jambe ; on est estropié pour la vie. Cet argument vous laisse-t-il froids ? Vraiment si, pour des richesses, vous blessez

Narrations populaires

la charité fraternelle, mieux eût valu pour vous de naître dans une famille pauvre, ce qui vous aurait épargné des passions, des disputes, et bien des paroles... Mais assez de ce bavardage. Je vais vous conter une histoire, faite pour exciter les hommes à estimer les convenances sociales, et à faire peu de cas des richesses. Que vous ayez des frères ou non, ce qui ne me regarde pas, méditez-la en vous frappant la poitrine.

Durant la période Younglao de la dynastie des Ming, vivait à Hiangheuehien du Chounnt'ienfou dans le Tcheuli, un certain I. Il avait été deux fois préfet ; il possédait de grands biens ; c'était un richard en un mot. Sa femme, née Tch'enn, lui avait donné un fils nommé Chanki. Quand ce fils fut en âge et marié, Madame I mourut. Alors le préfet I renonça à sa charge, et revint chez lui pour s'occuper de ses affaires. A cette époque, il avait déjà 79 ans. Malgré son grand âge, ses forces n'avaient point diminué ; il était plein de vigueur, et gérait par lui-même, sans un instant de répit, toutes les affaires de sa maison. Son fils Chanki lui dit : Père, vous avez cette année 79 ans, l'année prochaine vous en aurez juste 80 ; pourquoi ne pas me confier l'administration de la famille, pour jouir en repos de quelques années de bonheur ?.. Le père, secouant la tête, dit : Chaque jour de ma vie je m'occuperai des affaires ; je ne cesserai de m'en occuper, qu'à ma mort. En ce temps-là, tu pourras gouverner à ta guise. — Quand il dit cela, c'était la neuvième lune, moment d'aller à sa ferme percevoir les arrérages. Il y séjourna durant un mois, pendant lequel ses fermiers lui firent faire bonne chère, et le traitèrent au mieux. — Un jour après midi, accompagné d'un valet, il se promenait oisif au bout du village, pour se désennuyer. Soudain, ayant levé la tête, il vit au

Narrations populaires

bord d'une mare une jeune fille et une femme avancée en âge, qui lavaient des habits. Bientôt après, ayant fini de laver, les deux personnes s'en allèrent. Il regarda avec soin où elles allaient. Ayant vu qu'à peu de distance, elles étaient entrées dans un petit jardin fermé par une haie, il revint en hâte, appela son fermier et lui dit : Aujourd'hui j'ai vu deux personnes faites de telle et telle manière, qui lavaient des habits à tel endroit, et qui, leur lessive finie, s'en allèrent là-bas dans un jardinet. Va demander si la jeune fille est fiancée ?.. Si non, demande s'il lui conviendrait ou non, de devenir ma concubine ? — Le fermier ne demandait pas mieux que de complaire à son maître. Dès qu'il eut entendu ces paroles, il répondit avec empressement : Bien, bien ; j'y vais, j'y vais : — Or cette jeune fille s'appelait Mei. Son père était bachelier ès lettres. Ses parents étant morts, et personne ne pouvant prendre soin d'elle à la maison, elle était venue habiter chez sa grand'mère maternelle. La vieille dont nous venons de parler, était sa grand'mère. La jeune fille, alors âgée de dix-sept ans, n'était pas encore fiancée. Quand le fermier fut arrivé chez elles, il entra directement en matière en disant à la grand'mère : Notre maître ayant vu aujourd'hui que ta petite-fille est jolie, s'en est épris, et voudrait l'avoir pour concubine. Quoique cela ne soit pas une condition estimée, cependant, la femme en titre étant morte depuis bien des années, personne ne la molestera. Si l'affaire s'arrange, dès qu'elle sera entrée dans la maison, elle y gouvernera, et aura tout en abondance, cela va de soi. Toi aussi, la vieille, notre maître prendra soin de toi. Quand ton heure sera venue, tu auras de belles funérailles ; n'est-ce pas là une bonne affaire ? — La vieille ayant entendu ce beau discours, consentit sur-le-

Narrations populaires

champ. Ce mariage était fixé par le destin ; de plus le fermier était éloquent ; aussitôt la proposition faite, ce fut conclu. Le fermier revint en hâte, le dire au préfet. Celui-ci tout hors de lui de joie, régla séance tenante les présents de fiançailles, chercha dans le calendrier un jour faste, et sans avertir son fils dont il craignait l'opposition, il se maria à la ferme même. Quelques jours plus tard, il fit atteler et retourna chez lui avec Meicheu, qu'il présenta à la femme de son fils et à toute sa maison. Toutes les esclaves de la famille, grandes et petites, furent appelées pour se prosterner devant elle et l'appeler Madame. Le Préfet leur fit un cadeau de toile, et tout le monde fut fort content.

Seul le fils du préfet, Chanki, quoiqu'il ne pût décemment le manifester, était mécontent au fond du cœur, et dit en secret à son épouse : Cette femme a l'air d'une mauvaise personne, non d'une fille de bonne extraction. Notre père la fait appeler Madame par ses gens ; est-ce que par hasard il voudrait nous obliger à l'appeler mère ? En bonne raison, il suffira bien que nous la considérions comme une concubine de notre père, et l'appelions *iniang* ; ainsi, par après, nous ne nous serons obligés à rien... Les deux époux en ayant parlé tout au long, dirent en ricanant : N'est-il pas ridicule que notre père, à son âge, ait pris pareille personne ; à quoi bon ?.. Nous ne pouvons pas l'appeler mère, de peur que plus tard elle ne veuille avoir autorité sur nous. Demain donc nous commencerons par lui faire sentir indirectement notre mécontentement... Les deux époux grommelèrent ainsi tout leur soûl. Des domestiques à la parole facile, firent parvenir leurs discours aux oreilles de leur père. Celui-ci fut fort mécontent, mais il se contenta et ne dit rien.

Narrations populaires

Heureusement Meicheu avait bon caractère, et traitait tous les gens de la maison, du haut en bas, avec affabilité, si bien qu'ils étaient tous contents d'elle et n'en faisaient aucune plainte. Au bout de deux mois, Meicheu se trouva enceinte ; elle le cacha à tout le monde, gardant le secret avec son mari. Le soleil et la lune font la navette, les jours et les nuits passent comme la flèche, jour par jour le temps fuit avec rapidité.. Soudain, au bout de dix mois, Meicheu ayant mis au monde un petit garçon, toute la maison fut en émoi et n'y comprit rien. C'était juste le neuf de la neuvième lune, aussi appela-t-on l'enfant Tch'oungyang. Deux jours plus tard, le 11 de la 9^e lune, ce fut le 80^e jour de naissance du préfet I ; on fit donc les préparatifs d'une fête de congratulation, d'abord pour le féliciter de sa longévité, en second lieu pour fêter le 3^e jour de l'enfant. Les parents et amis venus en foule, lui dirent : Vieux maître, à votre âge avoir un garçon, cela prouve que vous n'êtes pas caduc ; c'est bien ce que dit le proverbe... grand âge, mais bons os !.. Le préfet I rit aux éclats, se pâma d'aise, et la fête se passa ainsi. Cependant son fils aîné se remit à maugréer, en disant : Est-ce qu'un bois sec peut reflleurir ? Qu'est-ce que cet enfant ? Bien sûr qu'il ne tient pas os et sang de mon père. Je ne puis en aucune façon le reconnaître pour mon frère cadet... Cette parole vint aussi aux oreilles de son père. Celui-ci ne dit encore rien. L'an d'après, le 9 de la 9^e lune, quand on célébra le jour de naissance de Tch'oungyang, les parents et les amis revinrent présenter leurs félicitations. La veille de la fête, Chanki s'esquiva, et ne fut pas là pour traiter les hôtes. Son père qui en comprit le motif, ne le fit pas chercher. Quoiqu'il n'en dit rien, il était fâché au fond du cœur. Il tint lui-même compagnie à ses

Narrations populaires

hôtes. Le lendemain, quand ceux-ci furent partis, son aîné revint. Celui-ci craignant que l'enfant devenu grand ne lui ôtât une part de l'héritage, ne voulait pas le reconnaître pour son frère... Son père que ses études avaient rendu perspicace, comprenait tout et s'apercevait de tout. Voyant les manières de son aîné, et considérant qu'à son âge il ne lui restait plus que peu de jours à vivre, il comprit qu'après sa mort, Tch'oungyang et sa mère seraient à la merci de Chanki ¹. Ému d'affection pour l'enfant, et de pitié pour la jeunesse de Meicheu chaque fois qu'il y pensait, il se sentait mal à l'aise et ne trouvait plus de paix. Quatre années s'étant encore écoulées, Tch'oungyang eut cinq ans. Son père le voyant vif, éveillé et jaseur, se détermina à l'envoyer à l'école pour étudier ; il lui donna donc un nom d'écolier assorti au nom de l'aîné. L'aîné s'appelant Chanki, il l'appela Chanchou. Ayant feuilleté le calendrier, il y choisit un jour propice pour entrer à l'école, prépara un dîner, et conduisit Chanchou à l'école pour lui faire saluer le maître... Or le préfet I avait depuis longtemps donné au fils de son aîné un maître qu'il défrayait à lui seul ; il mit tout simplement son petit garçon à la même école, qui eut ainsi deux élèves, le petit oncle et le grand neveu, lesquels s'entendirent à merveille, de sorte que tout le monde trouva la chose fort bien, et que le préfet fut dans la joie. Comment eût-il pu supposer, en effet, que Chanki lui tiendrait tête à ce point. Quand celui-ci sut qu'on avait appelé le petit garçon Chanchou, assortissant son nom au sien, il en conçut du ressentiment. Il se dit aussi que si Chanchou étudiait à la même école que son propre fils, celui-ci devrait forcément l'appeler

¹ Litt. Seraient réduits à lui demander du feu.

Narrations populaires

oncle ; que s'il prenait cette habitude dans sa jeunesse, plus tard il aurait peut-être à souffrir de sa part ; que mieux vaudrait, par conséquent, l'envoyer à temps à une autre école, afin d'éviter Chanchou... Le jour même il rappela son fils à la maison, sous prétexte de maladie... Le préfet crut tout d'abord que l'enfant était vraiment malade. Longtemps après, le maître lui dit : Ton fils aîné a invité un autre maître, et ne permet plus à son fils d'étudier sous moi, sans que je sache pourquoi... Quand le préfet eut entendu cela, il fut intérieurement très mécontent de son aîné, et faillit aller aussitôt lui en demander raison. Mais quand il y eut pensé, il se dit : Qu'y a-t-il à faire avec pareille brute de naissance ? Qu'il en soit ce qu'il voudra !.. Il fut de nouveau très affecté, mais ne dit rien. Revenu chez lui, comme il entra dans sa chambre, il trébucha et tomba sur le seuil. Meicheu le releva en toute hâte, et le soutint pour l'asseoir sur son lit, où il perdit connaissance. On appela vite un médecin pour l'examiner. Le médecin dit qu'il avait été frappé d'apoplexie, qu'il fallait lui faire boire une infusion de gingembre, et que, quand il aurait transpiré, il serait guéri. De fait, quand il l'eut bue et qu'il eut sué, la connaissance lui revint en partie, mais il resta engourdi par tout le corps, et ne pouvant se mouvoir. Le médecin l'ayant examiné de nouveau, déclara qu'il était paralysé¹. Il prit à la suite plusieurs médecines, mais sans résultat. Le médecin lui ayant de nouveau tâté le pouls, dit : il n'a plus que quelques jours à vivre ; il ne se remettra pas ... Son fils aîné l'ayant appris, vint le voir quelques fois. Quand il eut vu que la maladie de son père était grave, et que probablement il

¹ Hémiplegie. La moitié du corps ne suit plus *l'impulsion de la volonté*.

Narrations populaires

ne guérirait pas, il se mit à crier après celui-ci, à maudire celui-là, pour montrer qu'il était le maître. Son père l'entendant de son lit, fut encore plus peiné, mais ne put se lever. Meicheu ne faisait que pleurer. Le petit garçon même n'allait plus à l'école, mais assistait son père. Le préfet comprenant qu'il ne guérirait pas, appela son aîné en sa présence, et tira l'inventaire des biens de la famille, sur lequel maisons, terres, meubles, etc., tout était écrit. Puis il fit ses recommandations à son aîné, en ces termes : Chanchou n'a encore que cinq ans ; il faut que d'autres prennent encore soin de ses affaires. Meicheu elle aussi est trop jeune pour gouverner la famille. Si je lui faisais une part, elle ne s'en tirerait pas. Aujourd'hui donc je te remets tout. Si plus tard Chanchou atteint l'âge d'homme, par amour pour moi, établis-le, donne-lui une soixantaine d'arpents, et les bâtiments de la ferme de l'est, pour qu'il ne souffre ni de la faim ni du froid, cela suffira. J'ai écrit tout cela dans ce livre. Si Meicheu veut se remarier, à son bon plaisir ¹ ; si elle veut vivre avec son enfant, ne lui fais pas violence. Si, après ma mort, tu fais tout comme je t'ai dit, tu auras été un bon fils, et moi, dans les enfers, je serai tranquille, et n'aurai pas de soucis à leur endroit... Chanki ayant feuilleté l'inventaire, et vu que, de fait, tout était écrit et expliqué clairement, il dit en souriant : Bon, bon ! Père, ne sois pas triste ! Sois tranquille ! Je ferai tout comme tu as dit... Et serrant l'inventaire, il s'en alla plein de joie... Quand Meicheu vit qu'il s'était éloigné, les larmes lui coulèrent des yeux, et montrant du doigt l'enfant, elle dit au

¹ On dit, d'une veuve qui se remarie, qu'elle sort de la maison, qu'elle porte sa personne *ailleurs*, etc..

Narrations populaires

préfet : Alors cet enfant n'est donc pas issu de toi ? Tu viens de donner tous tes biens à ton aîné ; comment veux-tu que nous deux vivions désormais ?.. Le préfet dit : Tu ne sais pas. Je crois que Chanki est un méchant homme. Si j'avais partagé mes biens également entre eux deux, je crains bien que même la vie de cet enfant eût été compromise. Mieux valait donc qu'en lui donnant tout, je le satisfisse, lui complusse, lui fisse déposer son ressentiment, pour la paix de vous deux... Meicheu répondit en pleurant : Même ceci étant, le partage est par trop inégal ! Le préfet dit : Je ne puis pourvoir à ma propre vie, comment pourrais-je pourvoir à la vôtre ? Tu es encore jeune ; profite du temps qui me reste pour recommander l'enfant à Chanki ; après ma mort, au plus tard au bout d'un an, au plus tôt après six mois, cherche un bon parti qui te mette à l'aise pour le reste de les jours ; tu n'es pas obligée à rester avec lui ¹, pour pâtir sans cesse de sa part... Meicheu répondit : Que dis-tu là ? Je suis issue d'une famille lettrée, et je sais qu'une femme ne doit pas épouser deux maris ; alors comment pourrais-je me remarier ?! ... De plus j'ai ce petit enfant que je ne saurais quitter. Quoi qu'il arrive, je devrai vivre avec lui ! .. Le préfet dit : Es-tu vraiment déterminée à rester veuve ? Prends garde de t'en repentir plus tard !.. Alors Meicheu faisant vœu avec serment, dit : Si mon intention n'est pas sincère, qu'il m'arrive ceci et cela.. Le préfet dit : Puisque tu veux vraiment rester veuve, ne te déssole pas de votre pauvreté. Quand il eut dit cela, il prit à côté de son oreiller un objet qu'il remit à Meicheu. Meicheu crut d'abord que c'était

¹ Pas besoin que tu restes sous ses paupières (yeux), et que *ta vue* l'agace continuellement.

Narrations populaires

aussi un inventaire... Quand elle l'eut ouvert et considéré, elle vit que c'était une image large de un pied et longue de trois, montée sur rouleaux. Meicheu demanda : Quel est l'usage de ceci ?.. Le préfet répondit : C'est mon portrait, qui cache des mystères ; prends garde qu'on ne le sache ; serre-le sous le plus grand secret. Quand l'enfant sera devenu grand, si Chanki ne veut pas en prendre soin, ne dis rien et dissimule ; mais quand tu auras entendu dire qu'un mandarin intelligent gouverne cette sous-préfecture, prends cette image et va accuser Chanki, en disant que je te l'ai remise au moment de mourir, et que je le prie de l'examiner avec soin, parce qu'elle lui en dira long. Quand il en aura pénétré le mystère, vous aurez de quoi vivre... Meicheu ayant entendu cela, serra l'image. Peu de jours après, (car quand les médecins ont dit *pouhîng*, il n'y a plus ombre de chance), le préfet ferma les yeux et mourut ; il avait vécu 84 ans.

Or Chanki, du moment qu'il tint l'inventaire et les clefs des magasins, passait les jours à inventorier ; comment aurait-il eu le temps de venir s'informer de la santé de son père ? Ce ne fut qu'après sa mort, quand Meicheu leur eut fait annoncer la fatale nouvelle par une servante, que les deux époux vinrent pousser quelques gémissements devant le corps du défunt. Quand le cœur est sans regrets, on ne saurait se lamenter avec force ; ils firent, tant bien que mal, le rit extérieur, et s'en allèrent peu après, laissant à Meicheu le soin de veiller le corps. Comme tout était prêt pour les funérailles, Chanki n'eut à s'occuper de rien. Meicheu et son enfant gardèrent donc le corps, pleurant selon le rit matin et soir, sans quitter la place. Chanki venait parfois une fois le jour, parfois non ; il n'était pas affligé du tout. Quand le

Narrations populaires

septième jour fut arrivé, on prit jour et l'on fit les funérailles. Après la cérémonie, les deux époux Chanki s'en vinrent droit à la chambre de Meicheu, et y fouillèrent à fond les coffres et les armoires, dans l'idée qu'ils y trouveraient un pécule mis de côté par leur père. Meicheu craignant qu'à force de fouiller ils ne découvrirent le portrait, s'y mit aussi, ouvrant les coffres et les boîtes qui contenaient sa dot, en tirant de vieux habits qu'elle leur présentait. Chanki la voyant de si bonne composition, n'y regarda pas de trop près. Après s'en être donné à cœur joie, les deux époux s'en allèrent... Alors Meicheu songeant à son délaissement, éprouva une telle douleur, qu'elle se mit à pleurer à grands cris. L'enfant voyant pleurer sa mère, se mit à pleurer lui aussi. Ils pleurèrent tous deux tant qu'ils purent. Vraiment, à voir leur situation, une statue en argile aurait pleuré, un homme de fer se serait senti attendri... Dès le lendemain matin, Chanki fit venir un tapissier, auquel il montra la chambre habitée par Meicheu, afin qu'il la tapissât pour le mariage de son fils. Il relégua Meicheu et son enfant, dans une maisonnette en pisé de trois *kien*, située dans une arrière-cour, servant de bûcher, inhabitée depuis bien des années. Il les y confina, sans leur donner autre chose qu'un bois de lit à trois pieds, une table à manger cassée, et un banc brisé. Il prit pour lui les servantes un peu âgées, n'en laissant que deux de onze à douze ans, pour les servir. Elles devaient chaque jour aller prendre le manger à la cuisine, sans que Chanki s'occupât de ce qu'on leur préparait, ni si cela suffisait. Meicheu voyant l'incommodité de cette situation, et qu'il serait mieux pour elle de faire ménage à part, construisit elle-même un âtre, demanda à Chanki un peu de grain, de farine et de chauffage, puisa l'eau et fit la cuisine elle-même ; chaque

Narrations populaires

jour, en cousant pour les gens, elle gagnait de quoi acheter les autres victuailles nécessaires, et vivait ainsi en souffrant avec patience. Elle fit aussi aller son enfant à l'école, pourvoyant par elle-même à tous les frais, alors que Chanki non seulement ne s'occupait de rien, mais poussait encore continuellement, par l'intermédiaire de sa femme, Meicheu à se remarier. Par après, voyant que Meicheu était décidée à ne pas le faire, il ne lui en fit plus parler. La modestie et le silence de Meicheu, firent aussi que Chanki, caractère violent auquel personne n'osait se frotter, en vint peu à peu à ne se plus préoccuper de la mère ni du fils.

L'enfant atteignit quatorze ans, sans que Meicheu lui eût appris les affaires de la famille. Elle craignait que l'enfant étant trop jeune, ne comprenant rien et ne sachant pas se taire, ne provoquât quelque affaire inutile et funeste. Mais à l'époque dont nous parlons, l'intelligence de l'enfant ayant crû avec son corps, on ne pouvait plus lui rien cacher, et l'ambition s'éveilla en lui. Un jour qu'il avait demandé à sa mère un habit de soie, celle-ci lui répondit : Enfant ! Je n'ai pas de quoi l'en acheter un. L'enfant dit : Mon père a été préfet, et n'a laissé que nous deux de fils. Or mon aîné étant si à l'aise, si je lui demandais un habit de soie, comment pourrait-il ne pas me le donner ? Mère, puisque tu n'as pas de quoi me l'acheter, je vais le demander à mon frère !.. Il dit et voulut y aller sur-le-champ... Sa mère le saisissant pour le retenir, lui dit : Mon enfant, un habit de soie vaut-il la peine qu'on mendie pour l'avoir ¹ ?! N'as-tu pas ouï dire aux vieillards, qu'épargner sur le vivre augmente le bonheur, et qu'épargner sur les habits augmente la longévité ?

¹ Litt. vaut-il qu'on ouvre la bouche pour le demander ?

Narrations populaires

Quand petit on a porté de la toile, devenu grand on porte de la soie. Que si, tout petit, on a porté de la soie, peut-être que, devenu grand, on n'aura même plus de toile à mettre. Patiente encore quelques années et étudie bien. Quand tu auras été reçu bachelier, je me vendrai de grand cœur pour te donner des habits. Ton aîné n'est pas un homme qu'il fasse bon provoquer. Pourquoi alors aller le trouver ? Cher enfant, obéis-moi, n'y va pas !.. Chanchou ayant entendu ces paroles attendrissantes de sa mère, lui répondit avec empressement : Bien ! Ta as raison, maman. Je n'irai pas... Mais, quoique de bouche il cédât à sa mère, son cœur n'était pas convaincu, et il se dit : Mon père a laissé une fortune considérable. Nous devrions partager également. Je ne suis pas un fils d'un premier lit, portant un autre nom, apporté par ma mère remariée en secondes noces ; comment se peut-il alors que mon aîné soit si riche, et moi si pauvre ? Il ne prend nul soin de moi. Quoi qu'en dise ma mère, ses raisons ne me persuadent pas. Comment n'aurais-je pas droit même à un habit de soie ? Cela ne peut pas se passer sans que j'y aille ! Ce n'est pas un tigre mangeur d'hommes ; pourquoi aurais-je peur de lui ?.. Aussitôt, à l'insu de sa mère, il s'en vint dans la maison de Chanki, se présenta à lui, et lui fit une profonde révérence, Quand Chanki l'aperçut, il tressaillit et lui demanda : Dans quelle intention viens-tu chez moi ?.. Chanchou répondit : Je suis comme toi fils d'un mandarin. Mes guenilles font rire les gens. C'est pourquoi je viens, frère, te demander une pièce de soie pour me faire un habit... Chanki répliqua : Va demander des habits à la mère... Chanchou dit : La fortune laissée par notre père, c'est toi frère qui l'administres ; ma mère ne gouvernant pas, comment me donnerait-elle de la

Narrations populaires

soie ?.. Dès qu'il eut entendu le mot de fortune, Chanki rougit de colère et demanda à Chanchou : Qui t'a appris à parler de la sorte ? Es-tu venu pour me demander un habit, ou pour me disputer mes biens ?.. Chanchou répondit : Le jour de partager les biens viendra ; nous en reparlerons plus tard. Pour aujourd'hui je ne demande d'abord qu'une pièce de soie... Alors Chanki, le visage courroucé, lui dit : D'où sors-tu, bâtard ? Tout ce que notre père a laissé, appartient de droit à son aîné et à ses descendants, il n'y a rien pour toi, mauvaise herbe ! Quel est le drôle qui t'a poussé à venir me chercher querelle ? Je vous jouerai le tour de vous jeter dans la rue, toi et ta mère !.. Chanchou pleurant de rage répondit : Nous sommes fils du même père. Si je suis bâtard, tu ne l'es pas moins. Attrape ceci ; je n'ai pas peur de toi ! Crois-tu que je craigne que tu nous tueras, ma mère et moi, pour pouvoir tout garder ?!.. Chanki de plus en plus furieux, le maudit en criant : Ah fils de prostituée, tu oses venir me provoquer ?!.. Et tout en maudissant, il serra les poings et lui en porta une volée de coups. Chanchou se gara comme il put, puis s'esquiva au plus vite, en pleurnichant et maudissant. Arrivé chez sa mère, quand il lui eut tout raconté, Meicheu lui dit en grondant : Ne t'avais-je pas dit de ne pas le provoquer ? Tu m'as désobéi et y es allé quand même ; tu as mérité d'être battu !.. Mais tout en disant cela, elle l'attirait sur son sein, considérait sa tête enflée, et les marques noires ou bleues des coups. Tandis qu'elle le caressait, son cœur se remplit d'une telle tristesse, que les larmes lui en vinrent aux yeux. Mais après tout, ayant pensé aux conséquences que pourrait avoir la rancune de Chanki, elle se résigna à envoyer ses deux servantes, pour lui porter de bonnes paroles et lui dire : L'écolier

Narrations populaires

dépourvu de bon sens, a offensé son grand frère ; on nous envoie faire pour lui des excuses ! — Malgré cela la colère de Chanki ne se calma pas. Le lendemain matin, ayant convoqué les anciens de la famille, il tira l'inventaire écrit de la propre main de son père, et le leur fit examiner. Il appela aussi Meicheu et son fils, puis parla ainsi devant toute l'assemblée : Vous voici tous réunis, anciens de la famille !.. Si je vous ai appelés, ce n'est pas que je ne veuille plus entretenir ces deux personnes. Mais, Chanchou étant venu hier discuter fortune avec moi, et ayant parlé trop haut, je crains que les choses ne tournent mal plus tard, et je tiens à ce que nous nous expliquions clairement le plus tôt possible. Mon intention est de leur faire leur part. Conformément aux ordres de mon père, je les ferai s'établir dans la ferme de l'est, et leur donnerai 58 arpents de terre. Ce sont là les dispositions prises jadis par écrit par mon père, et non pas ma propre volonté ; je vous prie, vous mes anciens, d'en porter témoignage pour moi à l'occasion. — Tous ces anciens savaient de longue date que Chanki était un méchant homme. Comme de plus il y avait un écrit de son père, qui d'entre eux aurait osé prendre le parti de Meicheu et de son fils ? Tous ensemble, abondant dans le sens de Chanki, ils dirent : Oui ! Fais comme tu as dit, ce sera bien. Le testament écrit d'un défunt est chose hors de prix. De cette sorte tu donneras pleine satisfaction à l'âme de ton père... Puis ils dirent à Meicheu et à son fils : De la sorte vous deux aurez une maison et des terres ; ce n'est pas là être sans fortune. Si vous faites bien vos affaires, cela ira au mieux. Quand le brouet est clair on le mange clair, quand il est épais on le mange épais ; chacun selon son destin. Meicheu se dit : Ce ne sera pas mal ainsi... Et, acceptant leur

Narrations populaires

décision, elle et son fils Chanchou remercièrent la compagnie, demandèrent des aides pour déménager, emballèrent, transportèrent, et l'affaire fut faite. Quand la mère et le fils furent arrivés à la ferme de l'est, et eurent pénétré dans la cour, ils ne virent qu'herbes sauvages, chambres inhabitées depuis bien des années, fragments de briques et de tuiles ; le toit était percé de trous donnant vue sur le ciel ; le sol était extrêmement humide ; comment pouvait-on demeurer là ?!.. Il leur fallut pourtant se résigner à balayer deux chambres, à y placer leur lit cassé, à y déposer la literie, et à disposer les autres objets. Quand ils se furent informés des 58 arpents, il se trouva que ce n'étaient que mauvaises terres improductives ; seulement dans les années exceptionnellement fertiles, elles portaient une demi-récolte ; dans les années stériles, on perdait à les cultiver le travail et la semence. Meicheu poussa un soupir de douleur. Mais le petit écolier avait son idée. Il dit à sa mère : Nous deux frères, quoique nous ne soyons pas nés de la même mère, nous sommes pourtant issus du même père ; comment se peut-il alors que le livre de partage soit si partial. Il y a quelque chose là-dessous. Cet écrit n'est-il pas supposé ? S'il émanait de notre père, le partage ne pourrait pas être si inégal. Le proverbe dit... les partages ne se font pas d'après l'âge... Mère, pourquoi n'irais-tu pas l'accuser ? Que si le mandarin ayant jugé, décide que nous n'avons droit à rien, nous ne nous plaindrons plus. — Meicheu ayant entendu ces paroles de son fils, se ressouvint. Elle lui raconta les recommandations de son père mourant, et comment il avait donné l'inventaire à Chanki, de peur que celui-ci n'attentât à la vie de l'enfant. Puis elle ajouta : Si ton père lui a tout donné afin de l'apaiser, il m'a remis à moi une image, en

Narrations populaires

disant que c'était son portrait ; il m'a dit et redit aussi qu'elle contenait des mystères ; que quand le district aurait un sage mandarin, je devrais aller accuser Chanki avec cette image ; que si le mandarin en pénétrait le mystère, nous aurions de quoi vivre. — Chanchou dit : S'il en est ainsi, que ne m'as-tu dit cela plus tôt ? Où est ce portrait ? Montre-le-moi ! — Meicheu ayant ouvert un coffre, en tira un paquet enveloppé de toile ; quand elle eut enlevé le linge, il y avait encore une couche de papier huilé. Ayant déroulé et accroché l'image au mur, la mère et le fils s'agenouillèrent devant elle, et la prièrent en ces termes : Comme nous habitons un petit village, il ne nous est pas aisé de te brûler de l'encens et de t'offrir des mets ; ne nous en veuille pas !... Quand ce fut dit, ils se levèrent, et Chanchou examina l'image avec attention ; elle représentait un personnage assis, coiffé d'un bonnet en crêpe, à barbe et cheveux blancs, fort bien peint ; il tenait dans son sein un petit enfant, et montrait la terre d'une main. Chanchou l'ayant examinée à loisir et n'y comprenant rien, roula l'image, l'enveloppa, et resta fort intrigué. Quelques jours plus tard, n'arrivant pas à pénétrer le sens caché de l'image, il se détermina à chercher un sage qui le lui dévoilât. Donc un jour, après le déjeuner, il sortit en quête d'un homme d'esprit. En passant devant la pagode de Koankoung, il vit une troupe de gens qui allaient y offrir un porc et un mouton entiers. Comme il allait leur en demander la raison, survint un vieillard, appuyé sur une canne, qui demanda à ces gens : Pourquoi faites-vous cela ? — Un homme de la troupe lui répondit : Je m'appelle Tch'engta. Il y a trois ans, Chennpahan ayant assassiné Tchaots'ai, me fit accuser par la femme de ce dernier d'être le meurtrier. Le sous-préfet

Narrations populaires

précédent, qui était un imbécile, me condamna à mort. Jeté en prison, je fis voeu que, si j'avais la vie sauve, je m'acquitterais dans cette pagode. Vraiment Laot'ienye a de bons yeux, et ne permet pas qu'on périsse injustement ! Jusqu'à présent je n'avais pas été exécuté. Or tout récemment est arrivé un nouveau mandarin nommé T'eng, juge extrêmement habile, qui sait mettre au jour les trames les mieux ourdies. Il y a quelques jours il rappela ma cause. Dès que je fus en sa présence, en trois questions il eut éclairci l'affaire ; il condamna Chennpahan à payer de sa vie le meurtre de Tchaots'ai, et me remit en liberté. C'est pourquoi tous mes covillageois se sont cotisés, afin de satisfaire pour moi à mon voeu. Croyez-vous que, sans un aussi sage mandarin, j'aurais pu me blanchir de cette calomnie ? — Le vieillard ayant écouté tout au long, dit : En vérité ! Si notre district a un mandarin si sage, c'est vraiment un bonheur pour nous ! — Chanchou qui, à côté, avait fort bien entendu, revint à la maison et rapporta le tout à sa mère, puis il ajouta : Puisque nous avons un si bon mandarin, pourquoi ne prendrais-tu pas le portrait et n'accuserais-tu pas Chanki ?.. La mère et le fils ayant pris leur décision, attendirent un jour d'audience, se levèrent de bon matin, prirent le portrait, s'en vinrent à la ville et crièrent à l'injustice. Le mandarin étant aussitôt monté à son tribunal et les ayant interrogés, il se trouva qu'ils n'avaient pas d'accusation écrite, mais seulement une image. L'ayant déroulée, le mandarin trouva l'affaire étrange. Ayant demandé leurs raisons, Meicheu lui raconta par le menu toute la conduite de Chanki, et les paroles de son mari mourant. Alors le sous-préfet reçut officiellement l'image, et dit aux plaignants de s'en retourner chez eux pour le moment, en attendant qu'il eût examiné l'affaire. La

Narrations populaires

mère et le fils l'ayant remercié, s'en revinrent chez eux. Le mandarin ayant aussitôt levé l'audience, et étant rentré dans ses appartements, prit l'image, et l'examina avec soin. A la vue de ce vieillard, tenant d'une main un enfant, et montrant de l'autre la terre, il se dit en conjecturant : Ce vieillard est certainement le préfet I. Cet enfant est évidemment Chanchou. Mais qu'une main désigne la terre, serait-ce par hasard pour m'inviter à creuser le fond de sa pensée, et à lui arranger cette affaire ?.. Puis y ayant repensé, il se dit : Puisqu'il a dit que cette image cachait des mystères, il doit y avoir encore autre chose là-dessous. Si je n'arrive pas à tirer cette affaire au clair, c'est en vain qu'on me dit perspicace. — Chaque jour donc, son audience terminée, il déroulait l'image et se perdait en conjectures. Cela dura bien des jours, sans qu'il pénétrât le mystère. Un jour, après son dîner, il reprit l'image, l'examina avec soin, à plusieurs reprises, toujours sans y rien comprendre. Tandis qu'il y pensait, la bonne vint apporter le thé. Comme il étendait la main pour prendre la tasse, l'esprit distrait, il ne prit point garde, tant et si bien qu'il la répandit tout entière sur le portrait. Aussitôt saisissant celui-ci, il alla au soleil, et l'étendit sur ses deux mains pour le sécher. Comme il le tenait ainsi entre ses yeux et la lumière, il s'aperçut que, caché sous l'image, il y avait un écrit. Se doutant que là était la solution du problème, il rapporta l'image dans sa chambre, la décolla et découvrit un écrit de la main du préfet I, ainsi conçu : J'ai été deux fois préfet, j'ai vécu 80 ans, je meurs donc sans regrets. Cependant mon petit garçon Chanchou, à peine âgé de un an, étant né d'une autre mère que mon aîné Chanki, et celui-ci ayant mauvais caractère, moi, de peur que par après il ne vexé Chanchou, j'ai donné à Chanki mes

Narrations populaires

deux grandes propriétés et tout le reste de mes biens, ne réservant pour Chanchou qu'une petite maison située à gauche. Dans cette maisonnette sont enterrés, à gauche, 5000 taëls renfermés dans cinq jarres ; à droite sont enfouis 5000 autres taëls, plus 1000 onces d'or, renfermés dans six jarres. Je défends à Chanki de prétendre à rien de tout cela. Quand le magistrat du district aura réglé cette affaire, ma volonté est que mon fils Chanchou lui donne la jarre d'or en remerciement. Moi Tcheouk'ien j'ai écrit ceci de ma main, telle année, tel mois, tel jour.

Or ce sous-préfet était un homme sachant tirer parti des circonstances. Quand il eut lu qu'il y avait de l'or pour lui, l'eau lui vint à la bouche ; le temps de froncer les sourcils, et il trouva un plan. Vite il pointa les citations à comparaître, et envoya ses valets inviter Chanki à venir le trouver. Or les valets de tribunal vivent des citations ; de plus, tout juste dans la quinzaine précédente il n'y avait pas eu de cause, de sorte que cette escouade-ci geignait de n'avoir rien à dépenser, celle-là se lamentait de n'avoir rien à manger ; tous enfin étaient à bout de ressources et d'expédients. Aussi quand ils apprirent qu'il y avait des mandats, et cela pour citer un richard, ce fut comme si le Génie de la richesse descendait sur la terre, tous vinrent se présenter. — Or Chanki étant devenu seul maître de l'héritage paternel, fut au comble de ses vœux, et passait le jour chez lui à boire et à s'amuser. Ce jour-là il était précisément en goguettes, quand il vit arriver les satellites semblables à des loups et à des tigres, avec leur mandat d'urgence, pour l'appeler à la ville sur-le-champ et sans retard. Chanki ne put s'en excuser, et dut les accompagner au *hién*. Quand ils arrivèrent au tribunal, le

Narrations populaires

mandarin siégeait tout juste. Les satellites s'avancèrent, lui firent une gémulation, et dirent : Nous avons appelé Chanki. — Le mandarin répondit : Faites-le venir : — Or Chanki avait toujours eu peur du mandarin. Ne pouvant faire autrement, il lui fallut bien ramasser son courage, s'avancer et s'agenouiller. Le mandarin le fixant avec des yeux triangulaires, lui demanda : C'est toi le fils aîné du préfet ? — Chanki répondit bien vite : C'est moi. — Le mandarin reprit : Ta belle-mère Meicheu t'a accusé de l'avoir, sans piété filiale ni fraternelle, reléguée dans une ferme isolée, et d'avoir pris pour toi seul tout l'héritage ; est-ce vrai ? — Chanki répondit : Laoye, c'est moi qui ai élevé son fils, mon frère Chanchou ! Tout récemment c'est eux qui ont demandé à faire ménage à part. Jamais je n'aurais osé les chasser... Pour ce qui est de l'héritage, le billet de partage a été écrit par mon père, à son lit de mort, de sa propre main ; j'ai donc dû m'y soumettre. Je vous prie de m'être propice ! — Le mandarin lui dit : Où est cet écrit de ton père ? Apporte-le, que je le voie. — Chanki répondit : Il est chez moi. Permettez-moi de vous le chercher. — Le mandarin reprit : Ta belle-mère dit, dans son accusation, que votre fortune est considérable ; ce n'est donc pas là une petite affaire. L'écrit de ton père est-il vrai ou supposé, je n'en sais rien et devrai examiner. Cependant, comme tu descends de nobles ancêtres, je ne veux pas pour le moment te faire de mal. Appelle demain chez toi la mère et le fils ; j'irai chez vous en personne pour examiner les choses. Que si vraiment le partage a été par trop inégal, je sais ce que j'aurai à faire. Retire-toi ! — Les satellites voyant que Chanki s'en allait, le suivirent de près, de peur qu'il ne leur échappât. Arrivés en dehors de la seconde porte, ils lui extorquèrent une somme,

Narrations populaires

avant de le laisser aller. Puis ils allèrent à la ferme de l'est, avertir Meicheu et son fils en ces termes : Demain notre mandarin viendra ; attendez chez vous son audience.

Or Chanki étant revenu chez lui, et songeant aux paroles sévères du mandarin ¹, comme du reste il savait avoir mal agi, il prit peur. Après avoir pensé à bien des expédients, il ne trouva de bon que celui d'acheter quelques témoins. Il prit donc de l'argent, et alla acheter tous les anciens de la famille, en leur disant : Demain venez tous chez moi ; quand le mandarin sera venu et m'interrogera sur mes biens, aidez-moi à répondre. — Quand ses parents entendirent cela, ils se dirent : Toute l'année on n'obtenait de lui pas même une gorgée d'eau ; voici qu'aujourd'hui il apporte de l'argent par gros morceaux ; c'est bien ce que dit le proverbe... ceux qui en temps de paix, ne brûlaient pas de parfums, étreignent, dans le danger, les pieds de Bouddha.. Chacun, tirant la langue et riant à la dérobée, se dit aussi : Rien n'est meilleur que l'argent, avec lequel on peut acheter tout ce dont on a envie. Demain, en présence du mandarin, nous observerons d'abord comment les choses tourneront, puis agirons en conséquence... Ils promirent donc tous à Chanki. L'un dit : Fort bien !... L'autre dit : Pas difficile !.. Après avoir devisé de la sorte, ils se séparèrent pleins de joie, et firent leurs plans pour l'audience du lendemain.

Or quand Meicheu vit les satellites venir l'avertir elle comprit que le mandarin prenait sa cause en main ; aussitôt elle alla à la ville, se présenta à lui, et se prosterna pour le remercier de sa bienveillance. Le mandarin lui dit : J'ai pitié de toi veuve et de

Narrations populaires

ton orphelin ; c'est mon devoir de vous secourir. Cependant, j'ai ouï dire que Chanki a entre les mains un écrit de ton mari. Alors comment faire ? — Meicheu répondit : Il est vrai que le billet de partage est explicite, mais il a été rédigé ainsi, parce que, mon enfant étant en bas âge, mon mari craignant que Chanki ne le fit mourir, lui donna tout pour le satisfaire et sauver la vie de l'enfant. Ce n'était pas proprement sa volonté. Examinez l'inventaire, et vous comprendrez cela. — Le mandarin repartit : Même un mandarin perspicace ne peut que difficilement juger une affaire domestique ; peu m'importe l'inventaire. Je te promets que toi et ton fils ne serez pas pauvres, voilà tout. Mais garde-toi d'aspirer à une grande richesse ! — Meicheu répondit : Pourvu que nous n'ayons ni froid ni faim, cela suffira. Je n'ai pas l'ambition d'être mise sur le même pied que Chanki. — Le mandarin recommanda ensuite à Meicheu et à son fils, d'aller l'attendre chez Chanki, où il allait se rendre.

Or Chanki avait en temps voulu fait balayer la salle de réception, préparé tables fauteuils et bancs, et invité ses parents. Quand Meicheu et son fils arrivèrent en sa présence, à la vue de leur parent, ils dirent quelques paroles de circonstance. Chanki n'osa pas laisser paraître son ressentiment. Tout le monde étant réuni et attendant, on entendit en dehors du village l'appel des crieurs ; puis le bruit de trois pétards ; puis le tamtam et les porteurs d'insignes s'étant rangés des deux côtés, derrière eux, porté dans un grand palanquin, sous le parasol en gaze rouge ¹, apparut, plein de majesté, le savant et vertueux sous-préfet Teng. Arrivé à la porte de la famille Chanki, il

¹ Songeant que le souffle de la bouche, le ton du mandarin, était très sévère.

Narrations populaires

descendit avec solennité de sa chaise. Chanki, en grand costume, se tenait prêt. Quand le mandarin eut mis pied à terre, Meicheu et son fils se prosternèrent aussi pour le saluer. Les parents rangés sur les côtés, se disaient en eux-mêmes : S'il nous interroge, nous parlerons ; sinon, non. — On vit alors le mandarin, au moment d'entrer, saluer des mains le vide, et, parlant tout seul, dire :.. pardon, pardon !.. comme si quelqu'un lui cédaient le pas. Les spectateurs se regardèrent les uns les autres, sans savoir ce que c'était. A chaque porte, nouveau salut. Arrivé à l'entrée de la salle de réception, au moment d'en gravir les degrés, il fit plusieurs révérences comme pour s'excuser. Arrivé à l'intérieur, il s'excusa encore, en saluant, de prendre la place d'honneur. Parlant dans le vide, comme à un hôte, il répéta plusieurs fois... je n'ose, je n'ose !.. et finit enfin par s'asseoir au haut. La foule se doutant qu'il voyait quelque apparition, n'osait approcher, et se tenait ébahie sur les côtés. Soudain on l'entendit dire au fauteuil vide qui lui faisait vis-à-vis : Votre épouse a déposé à mon tribunal une plainte sur le partage de votre fortune ; comment faut-il arranger cette affaire ?.. Il prêta l'oreille, puis reprit : Votre aîné a tort : Mais comment votre épouse et son fils subsisteront-ils ?.. Puis, un instant après, il demanda de nouveau : Qu'y a-t-il à droite dans cette maisonnette ?.. Et peu après : Je vous remercie de vos avis. Donc tout cet argent est à votre second fils, l'aîné n'y ayant aucun droit. Votre volonté est aussi que votre second fils ne prétende pas à partager ce que possède l'aîné. Je vais exécuter vos ordres !... Puis, peu après : Comment oserais-je accepter un

¹ Appareil ordinaire des visites mandarinales.

Narrations populaires

si grand présent ? Vraiment je n'ose :... Puis, après plusieurs refus : Puisque vous tenez à me faire ce cadeau, je ne puis ne pas accepter... Il dit, prit son pinceau, écrivit son prononcé, le remit à Chanchou, se leva, salua et dit : J'y vais de ce pas. — Les assistants, de plus en plus ébahis, écarquillaient leurs yeux. Soudain ils virent le mandarin se lever, chercher de tous côtés, comme s'il avait perdu quelque chose, puis dire : Où est allé M. I ? — Son valet de pied répondit : Je n'ai vu personne. Quel M. I ? — Le mandarin dit : Voilà qui est étrange !... Et ayant appelé Chanki, il lui demanda : Ton père vient de me recevoir à la porte, s'est assis et a conversé avec moi pas mal longtemps ; l'avez-vous entendu ? — Chanki répondit : Personne n'a rien entendu. — Le mandarin reprit : Voilà qui est étrange !.. C'était un homme de haute taille, au visage émacié, les yeux petits, les sourcils longs, le nez fort, les oreilles grandes, à la barbe longue et blanche comme neige, coiffé d'un chapeau de crêpe noir, bottes en toile noire, robe rouge, ceinture dorée,... n'était-ce pas ton père ? — Toute l'assistance épouvantée s'agenouilla, et répondit d'une voix : C'est ainsi qu'il était de son vivant. — Le mandarin reprit : Comment a-t-il disparu si subitement ?.. Puis il ajouta : Vous avez deux salles d'hôtes ; à l'est il y a une maisonnette ; je n'ai pas vu tout cela ; est-ce vrai ? — Chanki croyait rêver. Les assertions du mandarin étant si précises, il n'osa pas mentir, et répondit bien vite : C'est vrai. — Le mandarin dit : Puisque c'est vrai, marche ! Conduis-moi à la maisonnette ! — La foule qui avait entendu que les paroles du mandarin, conversant à lui tout seul, étaient exactes, fut persuadée que le préfet I lui avait apparu... Or tout n'était qu'une ruse du mandarin. Il n'avait fait que décrire le portrait, sans qu'il y eût

Narrations populaires

un mot de vrai, amusant et en imposant ainsi à Chanki et à toute l'assemblée... On conduisit donc le mandarin à la maisonnette, la foule suivant par derrière. Le mandarin en fit le tour, entra, s'assit, et ayant demandé à Chanki l'inventaire, il le feuilleta, puis dit : Vraiment, voilà une belle fortune ; on peut l'appeler richard !... Ayant ensuite considéré le billet du partage, il dit : Puisque tout est écrit si clairement, tenons-nous-en là ; que l'héritage t'appartienne ; Chanchou n'y a aucun droit ! — Quand, placée à l'écart, Meicheu eut entendu ces paroles, elle poussa un soupir de douleur et allait se prosterner pour demander grâce lorsqu'elle entendit le mandarin reprendre la parole et dire : Quant à cette maisonnette, elle est à Chanchou ; tu n'y as aucun droit ! — Chanki se disant qu'une maisonnette et des meubles brisés ne valaient pas grand'chose, et qu'il avait de quoi être satisfait, répondit : Je me sou mets volontiers à votre sage décision ! — Le mandarin reprit : Vous deux frères, voilà votre affaire décidée ; je vous défends de vous dédire... Puis, s'adressant aux assistants ; il leur dit : Puisque vous êtes les anciens de la famille et qu'il n'y a ici aucun étranger, soyez tous témoins : Leur père vient de me dire, qu'à gauche de cette maisonnette, étaient enfouis cinq mille taëls, renfermés dans cinq jarres, qu'il donnait à son fils cadet Chanchou, sans que Chanki puisse y prétendre ! — Chanki n'en croyant rien, dit aussitôt : Non seulement je ne veux rien de ces cinq mille taëls, mais, y eût-il dix mille onces d'or, elles seraient aussi à mon frère, sans que j'ose y prétendre : — Le mandarin répondit : Tu le voudrais, que tu ne pourrais y prétendre. Si tu l'oses, tu auras affaire à moi !... Aussitôt, ayant fait prendre à ses gens des pelles et des pioches, il les fit creuser au pied du mur de la

Narrations populaires

maisonnette. Comme le travail avançait, soudain on entendit un bruit sec, et cinq grandes jarres apparurent. Quand, tout le monde s'y mettant, on les eut apportées, elles se trouvèrent remplies d'argent. Ayant pesé une jarre, on trouva juste 62 livres et demie, c'est-à-dire mille taëls ; on se dispensa donc de peser les autres. — Quand les assistants virent tout ce blanc métal, tant qu'ils n'en avaient vu de leur vie, des étincelles brillèrent devant leurs yeux, l'eau leur vint à la bouche, et ils auraient bien voulu en voler quelques morceaux, mais cela leur aurait coûté cher. — Chanki crut de plus en plus que son père avait apparu ¹. Sans cela, cet argent enfoui dont lui-même ignorait l'existence, comment le mandarin en aurait-il connu ? — Or le mandarin ayant fait ranger les cinq jarres devant lui, dit à Meicheu : A droite sont encore enfouies cinq jarres contenant cinq mille taëls ; il y a de plus une jarre d'or que ton mari m'a donnée pour mes honoraires. J'ai d'abord refusé. Comme il insistait, j'ai dû finir par accepter. — Meicheu et Chanchou se prosternant, répondirent : Ces cinq mille taëls déterrés à gauche, nous ne nous y attendions pas ; s'il y en a encore à droite, nous vous offrons tout bien volontiers en cadeau. — Le mandarin répondit : Cela ne se peut pas ! Même cette jarre d'or, si ton mari n'avait pas tant insisté, je ne l'aurais pas acceptée... Il dit, et ordonna de creuser à droite. De fait on découvrit six jarres, cinq d'argent et une d'or. A cette vue Chanki se sentit brûler d'envie ; mais ayant donné sa parole, il n'osa pas réclamer. Alors le mandarin prenant le pinceau à vermillon,

¹ Il crut que son père avait manifesté son pouvoir transcendant ; apparition, révélation.

Narrations populaires

signa le prononcé qu'il avait remis à Chanchou. Meicheu et son fils se prosternèrent pour remercier. Chanki enrageait, mais qu'y faire ; il dut se résigner à faire à contre-cœur deux prostrations, et à dire : Je remercie le mandarin de ses bontés ¹. — Le mandarin ayant écrit deux bandes à sceller, scella la jarre d'or et la remit à ses gens pour la porter au tribunal. La foule croyant fermement que le préfet I la lui avait donnée en personne, approuva et ne trouva rien à redire. Le lendemain Meicheu et son fils retournèrent à la ville, pour saluer et remercier le mandarin. Celui-ci ayant enlevé l'écrit contenu dans le portrait, et recollé l'ouverture, rendit l'image à Meicheu. Alors ils comprirent que la main du vieillard peint, qui montrait la terre, indiquait l'or et l'argent qui y étaient enfouis. Au moyen de leurs dix mille taëls, ils achetèrent fermes et terres, et devinrent de gros richards. Chanchou se maria, eut des enfants, et se rendit illustre par son savoir. De toute la famille, cette branche seule devint florissante. Les deux fils de Chanki, dépourvus de capacité, gaspillèrent toute sa fortune. Après la mort de Chanki, ils durent vendre les deux grandes propriétés à Chanchou. Tout le village vit dans leur ruine le châtimeut d'une mauvaise action.

@

¹ Après le jugement ou la correction, le patient doit remercier de la leçon reçue.

Le Justicier

@

Sous le règne de Huantsoung de la dynastie des T'ang, vivait, dans les environs de Tch'angnan, un bachelier ès lettres nommé Fangtei, fort bien fait et ayant grand air. A l'âge de trente ans environ, il se trouva sans parents. C'était une famille en décadence et tombée dans la misère ; aussi en était-il réduit à vivre du fuseau de sa femme Peicheu. Cette année-là, à l'arrière-automne, Fangtei portait encore une robe simple toute déchirée, et n'avait pas de bonnet pour se couvrir la tête ; il se dit : La saison va devenir froide. Je ne suis pas présentable ainsi... Sachant que sa femme tenait en réserve deux pièces de toile, il voulut les lui demander pour s'en faire un habit. — Or la dite Peicheu était de basse extraction, sans esprit ni vertu. Elle avait des entrailles de loup et de chien. Adroite à parler, sa langue était comme un glaive, et elle avait réponse à tout ; elle était de force à ressusciter un mort par son verbiage, ou à faire mourir un vivant. — Voyant son mari dépourvu de talent, au point qu'il en était réduit à vivre du travail de sa femme, elle ne se faisait pas faute de lui donner des coups de langue. Fangtei sentant que l'heure de sa fortune n'était pas encore venue ¹, lui était soumis avec crainte. Ce jour-là Peicheu ruminait tout juste sur l'incapacité de son mari, et sur le peu de probabilité d'une amélioration quelconque de son sort dans l'avenir ; .. maugréant

¹ Fatalisme bouddhique. Il n'avait pas *encore* rencontré son temps.

Narrations populaires

contre ses parents, qui, en la mariant si mal, avaient fait son malheur pour la vie ; plus elle y pensait, plus elle se sentait malheureuse. Tout juste comme elle était bien en colère, Fangtei vint lui demander de la toile. Peicheu répondit : Un gaillard aussi grand que toi, qui ne sait gagner ni sa nourriture ni ses habits, et en est réduit à vivre de sa femme, c'est déjà assez ridicule. Et voilà qu'aujourd'hui tu viens encore me demander de la toile ; n'as-tu pas honte ? — Fangtei ainsi grondé, rougit de honte et fut fort mécontent. Mais il fut fallut bien répondre humblement : il est vrai que je ne suis pas habile. Mais ne t'arrête pas à considérer ma misère actuelle. J'ai la conviction qu'un jour certainement je percerai. Prête-moi cette toile. Quand la fortune me sera venue, je la rendrai. — Peicheu souriant avec ironie ¹, et battant des mains, dit : Hai ! Je ne suis pas folle ! Ne cherche pas à m'en faire accroire avec de belles paroles. N'as-tu pas ouï dire que l'homme, arrivé à l'âge moyen, n'avance plus ?.. Comment toi qui as quarante ans passés, espères-tu encore voir ton sort s'améliorer ? A moins qu'il ne te tombe de l'argent du ciel, si tu veux devenir riche, il te faudra te faire voleur. Tu m'as amusée durant bien des années. Je ne crois rien de ce que tu viens de me conter. Je garde mes deux pièces de toile, pour m'en faire des habits. Renonce à ce fol espoir, et ne viens plus me mettre en colère !

Après avoir longtemps supplié sans obtenir la toile, Fangtei fut fort vexé. Mais, craignant que s'il se disputait avec elle, elle n'en vint aux cris, ce qui serait vilain aux yeux des voisins, il comprima sa colère et sortit, songeant à aller trouver quelque

¹ Elle rit à froid, ironiquement.

Narrations populaires

ami pour lui emprunter.

Il marcha longtemps, sans savoir où aller. De plus, Laot'ienye lui étant contraire, il se mit à venter et à pleuvoir, si bien que sa robe déchirée, étant toute mouillée, au souffle du vent du nord-ouest, la chair de poule ¹ lui vint par tout le corps. — Étant arrivé à un village où il y avait une grande pagode, il résolut de se mettre à couvert sous le porche. Quand il y fut arrivé, il vit un grand gaillard assis à ne rien faire. Il entendit aussi que les bonzes chantaient leur office dans le temple. Il s'assit, lui aussi, sous la galerie, à regarder le temps. Peu à peu la pluie cessa. Il se dit alors : Si je ne pars pas maintenant, qu'attendrai-je ? Que faire si, par hasard, la pluie recommençait à tomber avec force ?... Se levant donc, il allait partir, quand il aperçut sur le mur un dessin représentant un oiseau. Les ailes, la queue, les plumes, les pattes, les griffes, tout était dessiné très nettement ; la tête seule n'était pas tracée. Fangtei se dit : A-t-on jamais vu quelqu'un dessiner un oiseau de cette sorte ? J'ai toujours ouï dire que, quand on dessine un oiseau, on commence par tracer la tête. Qu'est-ce que cette manière singulière de peindre ? Pourquoi n'a-t-on pas fini le dessin ? Qu'y a-t-il là-dessous ?.. Il songeait ainsi en regardant. Soudain il se dit : Je n'arrive pas à pourvoir à mes propres affaires ; pourquoi alors m'occuper de celle-ci qui ne me regarde pas ?.. Mais, un instant après, il se dit encore : Cet oiseau est parfaitement dessiné dans tous ses détails, il ne reste plus à lui faire que la tête, je vais la lui ajouter... Et tout en se parlant, il entra dans la pagode, emprunta un pinceau à un bonze, le gorgea d'encre, revint bien vite, et

¹ En chinois, aspérités *comme celles de la peau des poules*.

Narrations populaires

dessina une tête à l'oiseau. Quand ce fut fait, il regarda, et trouvant que ce n'était pas mal, tout réjoui, il se dit : J'aurais fait un peintre. — L'homme qui était là oisif, ayant dévisagé Fangtei des pieds à la tête, le salua profondément d'un air riant, et lui dit : Maître, d'où êtes-vous ? Votre nom et votre prénom ? — Fangtei lui demanda à son tour : Qui es-tu ? Que me veux-tu ? — L'autre répondit : Maître, n'en demandez pas davantage. Allons ! Venez avec moi ! Vous vous en trouverez bien. — Fangtei, au comble de la misère, entendant dire qu'il s'en trouverait bien, fut très content. Ayant rapporté son pinceau au bonze, il partit avec cet individu. Quoique la pluie eût alors cessé de tomber, le sol étant tout détrempé, la marche était on ne peut plus difficile. Après bien des faux pas, ils arrivèrent à un endroit nommé Laoyouyuan. C'était un lieu boisé et désert. Étant arrivés à une porte, l'individu qui conduisait Fangtei y frappa. Après quelques moments d'attente, ils entendirent qu'à l'intérieur on tirait les verrous ; puis la porte s'ouvrit, et un homme vint dehors. Quand Fangtei l'eut considéré, il vit que c'était aussi un très grand gaillard. Celui-ci, à la vue de Fangtei, sourit aimablement et le salua. Fangtei se demandait avec une certaine défiance : Qu'est-ce que ces deux hommes ? A quelle fin m'ont-ils fait venir ?.. Interrogeant donc celui qu'il avait rencontré, il lui dit : A qui est cette propriété ? Qui y demeure ? — L'autre répondit : Ne le demandez pas. Entrez d'abord et vous l'apprendrez. — Quoique Fangtei eût des soupçons, il se dit : Puisque je suis venu jusqu'ici, entrons, nous verrons ensuite.... Et suivant ses deux conducteurs, il entra. Quand il fut à l'intérieur, les deux reverrouillèrent la porte en dedans, puis introduisirent Fangtei dans la cour. C'était un ancien jardin,

Narrations populaires

envahi pour lors par les herbes sauvages, où personne n'avait habité depuis bien des années. Après divers tours et détours, ils arrivèrent à une salle de réception si délabrée qu'elle menaçait de s'écrouler. Dans cette salle étaient réunis quatorze ou quinze hommes, tous grands gaillards, aux grands poings, aux bras musculeux, à l'air rébarbatif. A la vue de Fangtei, tous, pleins de joie, se levèrent pour lui faire honneur, en l'invitant à s'asseoir. — Quand il se fut assis sur un banc, ils lui demandèrent : Maître, votre nom et votre prénom ? — Il répondit : Je m'appelle Fangtei; qu'avez-vous à me dire ? — L'individu qu'il avait rencontré à la pagode, lui dit : Maître, nous allons vous dire la vérité. Nous sommes une bande de rôdeurs, faisant le commerce sans capital ¹. Étant tous plus braves que sages, il y a quelques jours nous avons failli nous attirer un grand malheur. C'est pourquoi nous avons demandé au ciel de nous donner un homme prudent, dont nous ferions notre frère aîné, et aux dispositions duquel nous obéirions en tout. L'oiseau inachevé que vous avez vu sur le mur de la pagode, était notre œuvre. Nous l'avions dessiné en entier, sauf la tête, dans l'idée que, si le destin nous voulait prospères, si le ciel nous envoyait un brave plein de génie, nous le reconnâtrions à ce qu'il ajouterait la tête, et le saluerions comme notre chef. Nous avons attendu bien des jours, sans que personne vînt. Aujourd'hui vous, maître Fang, avez ajouté une tête à notre oiseau ; cela prouve bien que le ciel n'abandonne personne. Nous avons donc un chef. Désormais tous nous obéirons à vos ordres ; qu'en dites-vous ?.. Il dit, et la bande se mit en devoir d'égorger des porcs et des moutons,

¹ Habitants des bosquets verts, négociants sans capital ; brigands, voleurs.

Narrations populaires

pour remercier le ciel et la terre ; tous aussi donnèrent aussitôt à Fangtei le titre de frère aîné. — Fangtei se dit : Eiah ! Donc ces gens-là, c'est une bande de voleurs ! Moi, un lettré aux mains pures, comment pourrais-je faire pareille chose ?!.. Et prenant la parole, il dit à l'assemblée : Messieurs, permettez-moi de dire un mot. Pour toute autre chose, je suis à vos ordres ; mais pour cette affaire-là, je n'ose m'engager. — La bande répondit : Pourquoi n'osez-vous pas vous engager ? — Fangtei dit : Je suis lettré et songe à gagner un degré. Comment alors puis-je faire chose prohibée ? — La bande reparti en riant : Maître, à en juger d'après votre accoutrement, vous n'avez pas l'air d'avoir de l'argent. Si vous n'en avez pas, n'êtes-vous pas un sot de rêver une charge ? Mieux vaut que vous veniez avec nous, où vous aurez du vin par grandes bouteilles, et de la viande par gros morceaux, fin manger et bon boire ¹ ; item, les habits pour les quatre saisons, simples, doubles, en peau, ouatés et en gaze ; de plus, quand on pèsera pour le partager le butin en or et en argent, vous aurez droit à la meilleure part. Et puis, si la fortune nous est propice et que nous arrivions à fonder une principauté, tout se fera selon vos ordres ; combien ce sera agréable ! — Fangtei étant resté longtemps sans répondre, la bande reprit : Maître, si vraiment vous ne voulez pas, nous ne vous ferons pas violence. Seulement, si venir vous a été facile, partir vous le sera moins. Si nous vous lâchions, vous pourriez bien nous dénoncer. Veuillez nous laisser votre tête. Pardon !... Ils dirent, et tirèrent de la tige de leurs bottes des couteaux étincelants. Alors Fangtei tout hors de lui, et blême de peur, dit :

¹ Après une bouchée succulente, une gorgée épicée.

Narrations populaires

Ne frappez pas, messieurs ; reparlons-en ! — La bande dit : Pas la peine d'en reparler ! Si tu consens dis oui, sinon dis non ; un mot terminera l'affaire ! — Fangtei se dit en lui-même : Dans ce lieu désert, si je ne leur obéis pas et qu'ils me tuent, qui le saura ?... Commençons par nous tirer de la difficulté présente. Quand l'occasion s'en présentera, il ne sera pas trop tard pour m'enfuir. C'est dit.. Et s'adressant à la bande il dit : Frères, puisque je vous plais, je consens volontiers : Mes hésitations viennent de ce que, ayant étudié depuis mon enfance, et étant d'un naturel timide, j'ai peur de ne pouvoir faire pareille chose. — La bande reprit : Cela n'est pas une raison. La première fois on est timide ; quand on l'a fait plusieurs fois, cela va bien. — Fangtei dit : S'il en est ainsi, je vous obéis. Les voleurs, pleins de joie, remirent leurs couteaux dans leurs bottes et dirent : Maintenant tu es vraiment notre frère aîné... Aussitôt ils apportèrent des habits, bottes et chapeau neufs. Fangtei s'en étant revêtu, se trouva bien mieux qu'auparavant. Toute la bande le complimenta, disant : Grand frère, votre tournure n'est pas seulement d'un chef ; même sur le trône vous feriez bonne figure. — Fangtei n'était qu'un pauvre bachelier, qui n'avait jamais porté de si beaux habits. Ce changement extérieur lui changea le cœur. Ayant ruminé les compliments de la bande, et les trouvant justes, il se dit : Avec mon savoir très ordinaire, comment pourrai-je obtenir une charge ? Que si je n'en obtiens aucune, et dois rester pauvre pour la vie, mieux vaut alors jouer comme ces gens-là... Puis il se rappela, qu'à la dixième lune il portait encore une robe simple trouée ; qu'ayant demandé de la toile à sa femme pour s'en faire un habit, celle-ci ne lui en avait pas donné ; que de plus il n'avait aucun ami pour l'aider. Tout

Narrations populaires

bien considéré, il n'avait été bien traité que par ces gens-là ¹. Sans qu'il les eût jamais connus, dès la première entrevue, ils l'avaient si bien habillé et pris pour chef. Quel mal pouvait-il y avoir à faire un coup avec eux, pour s'assurer l'aisance pendant le reste de sa vie ?.. Puis, y ayant repensé, il se dit : Non, non ! si je suis pris, j'y perdrai la vie. — Comme il était ainsi agité et perplexe, il vit que la bande avait allumé de l'encens et servi un festin. Lui compris, dix-huit hommes se prosternèrent vers le nord, firent serment en présence du ciel, frappèrent de la tête, concluant ainsi un contrat de fraternité. Puis ils mirent Fangtei à la place d'honneur. Le festin fut délicat et abondant. — Fangtei n'était habitué, pour son ordinaire, qu'à des aliments grossiers ; parfois même il lui fallait jeûner. Que si quelqu'un l'invitait, il ne pouvait manger et boire son soûl des ragoûts et des vins. Cette fois-ci il avait eu vin et nourriture à discrétion, aussi se sentit-il au comble de ses vœux. La bande l'appelait frère aîné à tour de bras, et tous, riant, lui versaient à boire à l'envi. Aussi, si Fangtei avait encore des scrupules au commencement, bientôt son parti fut bien pris, et il se résolut à la chose. Il alla même jusqu'à se dire, en faisant de vains projets : Peut-être que, si j'ai du bonheur, avec l'aide de ces hommes, je fonderai une dynastie ; cela n'est pas impossible. Sinon, quand j'aurai fait deux ou trois expéditions avec eux, et amassé quelques richesses, je cesserai, et achèterai une charge. Que si le destin ne me veut pas ce bonheur, si je suis pris, je mourrai content après avoir bien mangé et bien bu ; c'est bien mieux que mourir de faim. — La bande mangea, but, et tapagea ainsi, jusqu'à l'heure où l'on

¹ C'étaient encore ces gens-là, qui avaient le sentiment des convenances.

Narrations populaires

allume les lampes. Alors quelqu'un dit : Aujourd'hui que nous avons fait connaissance avec notre grand frère, et que nous sommes tous de belle humeur, pourquoi ne ferions-nous pas quelque bon coup ? — La bande répondit : Tu as raison. A qui nous adresserons-nous ? — Fangtei dit : Aux portes de la capitale, il n'y a pas famille plus riche que celle de Wangyuancheu à la porte Yenp'ing. L'habitation étant en dehors de la ville, les patrouilles n'y viennent pas. J'en ai exploré tous les alentours, l'intérieur et l'extérieur. Piller cette seule maison, sera plus profitable que d'en piller dix autres. Messieurs, qu'en pensez-vous ? — La bande l'ayant écouté, dit en applaudissant et riant aux éclats : Sachez, grand frère, que depuis longtemps nous pensions à cette famille. Le temps nous a fait défaut jusqu'ici pour la visiter. Que vous nous l'ayez rappelée aujourd'hui, cela prouve que nos cœurs s'entendent, et que la fortune est pour nous. — Aussitôt, ayant desservi la table, ils prirent du salpêtre, du soufre et autres substances incendiaires, des armes de toute espèce ; puis chacun s'étant enveloppé la tête avec de la toile bleue, et ceint les reins avec de la toile rouge, ayant mis des souliers commodes et s'étant peint le visage en noir et en rouge ¹, comme une troupe de démons venus sur la terre, semblables à des fauves descendus des montagnes, leur déguisement terminé, ils sortirent du jardin, fermèrent la porte du dehors, et coururent droit à la porte Yenp'ing.

Or Wangyuancheu était extrêmement riche. Son cousin

¹ Les brigands se bariolent le visage, pour se rendre effrayants et méconnaissables.

Narrations populaires

Wanghoung étant alors commandant des neuf portes de la capitale, venait de lui donner trente soldats pour garder sa maison. Il était écrit que Fangtei et sa bande écoperaient. — Arrivés devant la porte, et ayant allumé leurs substances incendiaires qui firent le jour en pleine nuit, poussant un grand cri et tuant tout devant eux, ils pénétrèrent dans les cours. Les trente soldats de garde, et vingt à trente domestiques, en tout cinquante à soixante hommes, s'éveillèrent en sursaut, se levèrent en hâte, et frappant le tamtam et le tambour, ils coururent aux armes et se mirent à combattre les voleurs. Les voisins entendant le bruit, vinrent aussi tous au secours. La bande voyant le nombre des défenseurs, et n'arrivant pas à piller, mit le feu à la maison et prit la fuite. Les gens de la famille Wang se partagèrent, les uns éteignant l'incendie, les autres poursuivant les voleurs. Bientôt ils les eurent entourés. On se battit. Plusieurs hommes de la famille Wang furent blessés, plusieurs voleurs furent pris, et parmi eux Fangtei. On les lia sur-le-champ avec des cordes ; le lendemain matin on les transporta au tribunal de Wanghoung. Wanghoung députa un délégué pour les juger. Ce délégué avait nom Limien. C'était un homme droit et juste, habile et vertueux. Étant monté à son tribunal, il appela les dix voleurs, et les cinq ou six domestiques blessés. On déposa aussi devant le tribunal les armes meurtrières qui avaient été prises. Limien les ayant considérés, remarqua que parmi ces voleurs, Fangtei seul n'avait pas l'air vulgaire. Il se dit : Comment un homme aussi bien fait peut-il se faire voleur ?.. Et de ce moment il conçut de la compassion pour

Narrations populaires

lui. Quand il eut demandé comment le pillage s'était effectué, comment on s'était battu, sans qu'il fût besoin de les torturer ¹, les voleurs avouèrent tous. Quand il interrogea Fangtei, celui-ci répondit en pleurant : Depuis ma jeunesse j'ai étudié, sans jamais voler. Comme je suis fort pauvre, n'ayant pas de quoi manger et me vêtir, hier j'avais l'intention de demander à quelque ami de m'assister. Comme j'y allais, m'étant arrêté dans une pagode pour me garantir de la pluie, je fus embauché par ces gens-là, et contraint par force à entrer dans leur bande. — Bien contre mon gré, je n'ai pu leur résister... Et il raconta l'histoire de l'oiseau, avec tout ce qui s'y rattachait. — Limien avait déjà conçu le dessein de le lâcher. Mais, comme Fangtei avait été pris en flagrant délit, aux yeux de la loi c'était un voleur. Et puis, il avait été délégué expressément par les supérieurs, pour juger ce procès. S'il lâchait Fangtei, quelle raison leur en donnerait-il ? Cependant il lui vint une idée. — Feignant d'être en colère, il ordonna aux satellites de mettre aux voleurs des chaînes et la cangue, et de les jeter en prison, en attendant qu'on eût pris et interrogé ceux qui avaient échappé. Il renvoya aussi chez eux les blessés de la famille Wang, pour qu'ils pussent se soigner. Les soldats qui avaient gardé la maison, et les domestiques, furent tous récompensés. Quand le jugement fut ainsi terminé, Limien leva l'audience, et appela dans ses appartements le geôlier Wangt'ai.

Or ce Wangt'ai avait commis jadis un crime digne de mort. Ayant dû sa grâce à Limien, il s'était mis à son service. A cause de la dette de reconnaissance contractée envers Limien, tout ce

¹ Sans qu'on eût mis en mouvement les supplices.

Narrations populaires

que celui-ci lui recommandait, Wangt'ai s'en acquittait consciencieusement. Pour cette raison, Limien l'avait fait geôlier en chef. Limien l'ayant donc appelé, lui donna cette instruction : Parmi les voleurs que je viens d'interroger, il y a un certain Fangtei. Ce n'est pas un homme vulgaire. Certainement que c'est un sage malheureux. Mon intention est de le sauver. A cause de l'importance du cas, je n'ai pu le renvoyer en pleine audience. Mon désir est que tu te charges de cette affaire ; tu profiteras d'une occasion pour le lâcher ; tu lui donneras trois taëls pour son viatique, en lui recommandant de s'en aller au loin, de peur qu'il ne soit repris s'il reste dans les environs de la capitale. — Wangt'ai répondit : il sera fait comme vous ordonnerez. Seulement il y a une chose. Il est probable que les autres geôliers parleront. — Limien dit : Quand tu l'auras lâché, amène ta femme et tes enfants, et viens te cacher dans mes appartements. Je ferai savoir aux supérieurs que tu l'es laissé corrompre, et que tu l'as lâché ; toute l'affaire étant ainsi sur ton dos, personne ne dira plus rien. Tu habiteras chez moi à titre de parent ; n'est-ce pas mieux que d'être geôlier ? Wangt'ai répondit : S'il en est ainsi, je serai encore plus insolvable à votre égard. — Limien dit : Allons donc ! .. Et il donna à Wangt'ai trois taëls d'argent. — Wangt'ai s'empressa de sortir du tribunal, alla à la prison, et dit aux geôliers subalternes : Ces voleurs nouvellement arrivés n'ont pas été torturés ; ne les laissons pas ensemble, de peur qu'il ne s'ensuive quelque affaire ¹. — Les gardes obéirent aussitôt, distribuant les voleurs, Fangtei y

¹ Les tortures subies rendent les prisonniers moins ingambes.

Narrations populaires

compris, en divers locaux ; puis ils allèrent dormir. — Mais Wangt'ai ayant pris Fangtei à part, lui dit en détail les bonnes intentions de Limien à son égard. Il lui donna aussi les trois taëls, après lui avoir enlevé la cangue et les fers. Fangtei ému dit : Je t'en prie, fais savoir de ma part au mandarin, combien je lui suis reconnaissant. Sauver la vie, n'est pas un bienfait ordinaire. Si je ne puis m'acquitter envers lui en cette vie, je le ferai dans ma prochaine existence. — Wangt'ai répondit : Si le mandarin te sauve, c'est par bonté de cœur, et non pour que tu l'en remercies, si ce n'est en changeant de vie. Quant à cela, ne frustre pas ses bonnes intentions ! Fangtei dit : Merci de tes conseils. Comment oserais-je ne pas les suivre ? — Wangt'ai voyant que tous les gardes dormaient, ôta ses habits pour les donner à Fangtei. L'ayant mené à la porte de la prison, et s'étant assuré qu'à l'intérieur et à l'extérieur il n'y avait personne, et que tout était silencieux, il ouvrit vite la porte et mit Fangtei en liberté. Fangtei étant sorti, prit ses jambes à son cou, et sans regarder où il posait le pied, trébuchant et pataugeant, il sortit de la ville, mais n'osa retourner chez lui. Il se dit : Vraiment, quand le destin ne veut pas qu'on périsse, on s'en tire. Que moi qui ai si peu de chance, je sois tombé sur un si bon mandarin et aie été lâché, vraiment c'est revenir des portes de la mort. — Puis il se demanda où il irait. Soudain il se souvint que Nanlouchan, favori de l'empereur et jouissant d'une grande autorité, réunissait à Fanyang (Pékin) les braves de l'empire. (Textes Historiques, p.1677). Il se demanda pourquoi il n'irait pas recourir à lui ?.. Il prit donc la grand'route de Fanyang. Quand il y fut arrivé, il eut la chance de rencontrer un ami nommé Yentchoang, chef des prisons de Fanyang, qui le mena à

Narrations populaires

Nanlouchan. Celui-ci qui songeait dès lors à se révolter, réunissait avec intention les braves de toutes les provinces. Dès qu'il eut vu la belle prestance de Fangtei, dont les discours lui plurent aussi, il se l'attacha. Quand Fangtei eut séjourné quelque temps, il fit venir en secret sa femme. — Laissons Fangtei provisoirement.

Or Wangt'ai ayant mis Fangtei en liberté, revint chez lui, fit ses paquets, et conduisant sa femme et toute sa famille, il s'en vint au tribunal de Limien, où nous le laisserons en attendant. — Pour ce qui est des geôliers subalternes, quand, le lendemain matin, ils eurent fait l'appel des voleurs, et découvert que Fangtei manquait, que sa cangue et ses fers étaient restés, sans qu'on sût quand il s'était sauvé ; tous les gardes blémirent de frayeur et se dirent : Voilà une belle affaire ! — Puis ils reprirent : La cangue et les fers n'étaient pas trop lâches ; comment a-t-il pu se sauver ? — Ne sachant pas par où il était sorti, ils regardèrent partout, sans découvrir nulle part trace qu'une brique ou une tuile fût tombée des murs. Alors ils se dirent : Ce prisonnier digne de mort a fait accroire hier à l'audience au mandarin, qu'il en était à son premier vol. A en juger d'après la manière dont il s'est évadé, certainement c'est un vieux routier ¹. — Quelqu'un dit : je vais commencer par aller dire à notre chef Wang, d'aller vite avertir le mandarin, pour qu'on le rattrape... Étant venu en hâte à la porte de Wangt'ai, il la trouva fermée. Il appela longtemps sans obtenir de réponse. Les voisins étant venus voir, dirent : Hier soir nous avons entendu que le chef Wang faisait ses paquets ; il doit avoir

¹ Une vieille main, bien exercée, qui n'en est pas à son coup d'essai.

Narrations populaires

déménagé. — Le garde dit : Il ne nous en a pas soufflé mot, Qu'y a-t-il là-dessous ? — Les voisins reprirent : Il n'avait que ces deux chambres. S'il y était, comment tes appels resteraient-ils sans réponse ? Est-ce que toute la famille serait morte de poison ? — Le garde trouvant ces raisons justes, força la porte. De fait elle était simplement appuyée par un pieu à l'intérieur, et le logis était désert. Le garde dit : Voilà qui est étrange. Pourquoi est-il parti ? N'aurait-il pas lâché ce prisonnier pour de l'argent ? Ne se serait-il pas enfui par crainte d'être puni ?.. Après avoir longtemps conjecturé, il se dit : Quoi qu'il en soit, mettons l'affaire sur son dos ! — Ayant donc appuyé la porte comme elle était auparavant, et ayant passé par-dessus le mur, sans retourner à la prison, il courut droit au tribunal et avertit le mandarin. Limien feignant la surprise et la consternation, dit : Voilà tant d'années que je me fiais à Wangt'ai ; je n'aurais jamais cru qu'il aurait le courage de se laisser corrompre par un prisonnier ; on ne peut lui passer cela. Il n'est probablement pas encore bien loin. Qu'on coure vite le prendre. Celui qui l'aura amené, recevra une bonne récompense. — Les gardes envoyèrent aussitôt dans toutes les directions pour prendre Wangt'ai. Limien fit son rapport à Wanghoung. Celui-ci déclara que Limien n'était pas assez soigneux, et profitant de cette occasion, il le dénonça à l'empereur, qui le fit dégrader, et renvoyer chez lui comme simple particulier. Il ordonna aussi de chercher partout Fangtei et Wangt'ai. — Limien déposa son office le jour même, fit ses paquets et partit. Ayant déguisé Wangt'ai en femme, et l'ayant caché parmi les siennes, il l'emmena chez lui.

Originellement Limien n'était pas très riche ; de plus il n'avait pas battu monnaie dans son office. Étant revenu chez lui, il se

Narrations populaires

trouva encore plus gêné que par le passé. Il se mit donc, avec Wangt'ai et les autres, à cultiver la terre pour vivre. Après deux années passées ainsi, sa gêne devenant de plus en plus grande ; comment faire ?.. Ayant appris que son ami Yenkaok'ing avait été nommé préfet de Tch'angchan peu auparavant, il prit avec lui Wangt'ai et deux domestiques, et partit à cheval, pour aller se recommander à lui. En chemin il passa par Paihianghien, à deux cents *li* de Tch'angchan. Comme il marchait, il vit venir devant lui des porteurs d'insignes, le tamtam, les crieurs, et derrière eux un parasol rouge abritant un homme monté sur un cheval blanc. Les gens du cortège lui crièrent : Alors que le sous-préfet passe, tu ne mets pas pied à terre ? Limien descendit vite de cheval, et se rangea de côté. Or Wangt'ai qui avait la vue perçante, ayant vu de loin l'air de ce sous-préfet, trouva qu'il ressemblait au voleur Fangtei lâché par jadis. Etonné, il dit vite à Limien : Voyez donc !... Il me semble, que ce sous-préfet a le même visage que le Fangtei que j'ai lâché il y a deux ans. — Limien répondit : De fait ce visage m'est connu, et je crois que c'est bien lui... Puis, tout joyeux, il se dit : il m'avait bien semblé que cet homme était un brave, dont l'heure n'était pas encore venue ; le voilà de fait dans les honneurs ; je n'ai pas appris comment il est devenu mandarin. — Il eût bien voulu s'avancer et aller se faire connaître, mais craignant une méprise, il resta au bord du chemin, détournant la tête. — Quand le sous-préfet passa devant lui, et vit, du haut de son cheval, Limien qui détournait son visage, et Wangt'ai à côté de lui, surpris et joyeux, il fit arrêter son cortège, sauta à bas de son cheval, fit la révérence à Limien, et lui dit : Mon bienfaiteur, à la vue de Fangtei, pourquoi restez-vous silencieux et détournez-vous la

Narrations populaires

tête ? Heureusement que j'ai eu la bonne inspiration de vous regarder de près. Sans cela, j'aurais eu le malheur de passer sans vous reconnaître. — Limien, après lui avoir rendu son salut, répondit : Je ne vous savais pas ici. J'ai eu peur de me tromper, c'est pourquoi je n'ai rien dit. — Fangtei reprit : Quelle chance que vous soyez venu. Veuillez venir demeurer quelques jours à mon tribunal. Limien, ses gens et leurs montures étaient tous las du voyage. Aussi, quand Limien vit Fangtei l'inviter si cordialement, il répondit : Puisque vous le voulez, je me permettrai de vous être à charge quelque temps avant de me remettre en route. — Étant donc remontés à cheval, tous deux se remirent en chemin côte à côte. Wangt'ai et les deux domestiques remontèrent aussi sur leurs chevaux, et suivirent par derrière. Bientôt ils arrivèrent en ville. Ils traversèrent la seconde porte grande ouverte, et ne descendirent de cheval que devant la grande salle. — Fangtei conduisit Limien dans une bibliothèque située derrière la grande salle à gauche. Quand ils y furent entrés tous deux, Fangtei dit à ses valets qu'il les dispensait de les suivre tous. Il n'en garda qu'un, nommé Tch'ennyen, pour faire le service à la porte. Il donna aussi ordre aux cuisiniers de préparer un festin extra. Il dit aussi de conduire à l'écurie les quatre chevaux de Limien et de sa suite, et de les nourrir. Il fit aussi apporter leurs bagages. Il appela aussi, pour le service, deux valets de confiance de ses appartements intérieurs, nommés l'un Lousinn, l'autre Tcheutch'eng, qu'il avait achetés depuis qu'il était mandarin.

Pourquoi Fangtei ne voulut-il pas permettre que sa suite entrât avec lui ? C'est qu'il s'était souvent vanté de descendre d'un ministre. Aussi les autres mandarins, ignorant son

Narrations populaires

extraction, le respectaient-ils unanimement. Maintenant que Limien était venu, il craignit qu'en parlant, celui-ci ne fit allusion à ce qu'il avait été voleur jadis ; ce qui le rendrait la risée du public. Voilà pourquoi il ne permit pas à ses gens de le suivre ; c'était par précaution. Ayant donc introduit Limien dans sa bibliothèque, il prit un fauteuil, le mit au milieu de la salle, y fit asseoir Limien, et, s'étant agenouillé, il lui fit la prostration. Limien le releva en toute hâte, et lui dit : Pourquoi faire de si grandes civilités ? — Fangtei répondit : J'étais un homme mort. Vous m'avez sauvé la vie, donné un viatique et la liberté ; c'est grâce à vous que je vois le jour d'aujourd'hui. Vous avez été pour moi comme un nouveau père, aussi faut-il que vous me permettiez de vous saluer ainsi. — Limien était un homme droit et franc. Trouvant que de fait il avait raison, il reçut ses prostrations. Fangtei s'étant relevé, salua aussi Wangt'ai, en lui rappelant ses bontés d'autrefois ; puis il conduisit Wangt'ai et les deux domestiques dans une dépendance, les fit asseoir, et dit à Wangt'ai : Si mes gens vous interrogent, gardez-vous de faire allusion au passé... Wangt'ai répondit : Soyez tranquille ; inutile de me le recommander ; cela s'entend de soi. — Fangtei s'en étant retourné, revint à la bibliothèque, prit un fauteuil, et s'asseyant à côté de Limien, il lui dit : Je pensais sans cesse à la grâce que vous m'avez faite en me sauvant la vie. Nuit et jour j'étais pénétré de reconnaissance, sans pouvoir m'acquitter. Et voilà qu'inopinément aujourd'hui vous voilà venu ! Le ciel n'a-t-il pas fait cela tout exprès ? Limien répondit : Vous n'avez eu qu'un instant de malheur ; je n'ai fait que vous rendre un petit service, quelle grâce est-ce là, pour que vous vous en ressouveniez si longtemps après ? — Tandis qu'ils buvaient le

Narrations populaires

thé, Fangtei ajouta : Oserais-je vous demander à quel rang vous avez été promu depuis ? Comment se fait-il que vous passiez par ici ? — Limien répondit : Mes supérieurs ont trouvé que je manquais de vigilance, et m'ont cassé pour vous avoir lâché. Après être resté deux ans, dans la vie privée, l'ennui m'a fait sortir pour me distraire. Aujourd'hui j'allais à Tch'angchan, visiter le préfet Yen. En passant par ici, j'ai découvert par hasard que vous y étiez en charge, ce qui me fait grand plaisir. — Fangtei dit : Ah c'est comme cela ; vous avez été destitué à cause de moi, et moi je vis ici dans l'honneur et l'opulence ; vraiment je suis confus. — Limien répondit : Les anciens exposaient pour leurs amis leurs deux flancs aux épées, et comptaient pour rien leur vie ; qu'est-ce alors qu'avoir perdu pour vous un petit office ? Mais je ne sais pas encore ce que vous êtes devenu depuis notre séparation, ni comment vous avez obtenu cette charge. — Fangtei dit : Après mon évasion, je me suis enfui à Fanyang, où j'ai par bonheur rencontré un ami qui m'a introduit auprès de Nanlouchan. Celui-ci m'a fort bien traité, et, en moins de six mois, m'a fait avoir cette sous-préfecture. Hélas, je n'ai aucun talent ; je mange en vain le traitement que me paie l'empereur ; veuillez me donner des conseils. — Limien l'entendant parler sur le ton de l'humilité, le crut sincère. Comme il avait ouï dire que Nanlouchan méditait de se révolter, craignant que Fangtei, ayant été patronné par lui, ne l'aidât plus tard à créer des troubles, il répondit à sa demande en l'exhortant ainsi : Être bon mandarin, n'est pas si difficile. Il suffit de satisfaire la cour en haut, le peuple en bas. Dans l'exercice de la fidélité envers l'État, il faut faire peu de cas de sa vie, et ne jamais changer de principes. Il ne faut pas se laisser

Narrations populaires

séduire par de méchants ministres. Il ne faut pas pour de petits profits, oublier son devoir. Songez à vous faire un nom que la postérité vénère. Si vous en prenez la résolution, vous serez capable, non seulement d'être sous-préfet, mais d'être même ministre. — Fangtei répondit : Je n'oublierai de ma vie vos exhortations. — Comme ils causaient ainsi, Lousinn vint annoncer : Le repas est servi ; veuillez vous mettre à table. — Fangtei se levant, invita Limien ; s'étant rendu à la salle des hôtes, Limien vit qu'on avait préparé deux tables, dans l'intention de l'asseoir à la supérieure, Fangtei prenant place à l'inférieure. Quand Fangtei l'invita à s'asseoir, Limien dit : Vraiment je ne me sens pas à l'aise, vous faites trop d'embarras. — Fangtei répondit : C'est déjà trop que j'ose vous tenir compagnie à une table inférieure ; comment oserais-je m'asseoir à la supérieure ? — Limien dit : Nous avons contracté aujourd'hui une amitié étroite, ne faites pas tant de façons. — Après s'être ainsi fait maintes civilités, ils finirent par s'asseoir côte à côte. Alors les domestiques déposèrent les gobelets et les bâtonnets, puis servirent. Limien remarqua que le menu n'était pas celui d'une simple réception d'hôte. Quoiqu'il n'y eût ni œufs de phénix, ni foie de dragon, des délicatesses les plus rares, nids de salangane, holothuries, ailerons de requin, tripes de poisson de mer, rien ne manquait. Quand ils furent assis, une sérénade commença devant la porte ; dites un peu, quel plaisir ! — Wangt'ai et les deux domestiques étaient au même temps traités dans un autre local, cela va de soi. — De ce moment, Limien et Fangtei furent on ne peut plus intimes. Après le repas, ils retournèrent à la bibliothèque la main dans la main. Fangtei fit apporter par Lousinn une des belles literies réservées pour rece-

Narrations populaires

voir les supérieurs. Il l'étendit et plia les couvertures lui-même, puis apporta le vase de nuit. Limien le retint, disant : C'est là l'office des esclaves ; comment pourrais-je me le laisser rendre par vous ? — Fangtei répondit : Je vous dois la vie. Si je vous servais ainsi pendant plusieurs générations, je ne serais pas quitte. Qu'est-ce que ce peu ?.. Quand tout fut prêt, il se fit déposer par ses gens un lit de camp tout près, pour lui tenir compagnie. — Limien voyant qu'il devenait de plus en plus affectueux, crut que c'était vraiment un homme plein de droiture, et l'estima d'autant plus. Ayant fait allumer une lampe, ils restèrent assis, vis-à-vis l'un de l'autre, jusqu'à minuit, chacun parlant de ses projets. — Le lendemain, les autres mandarins de la localité ayant appris qu'il était venu à Fangtei un hôte qui était son bienfaiteur, s'entendirent pour lui faire plaisir en le lui invitant chacun son jour, invitant aussi Fangtei pour lui tenir compagnie. Dans la conversation, Fangtei disait que jadis Lilaoye l'avait recommandé, et que c'est à ce titre qu'il l'appelait son bienfaiteur.

Mais ne soyons pas fastidieux !.. Depuis l'arrivée de Limien, Fangtei le servait comme son hôte ; tout le long du jour, le faisant manger et boire, au point qu'il avait entièrement suspendu ses audiences, et n'était pas rentré dans ses appartements pour voir sa femme. Vraiment, en fait d'honneur, il n'en avait jamais rendu autant à son propre père. — Limien voyant que son zèle lui faisait négliger les affaires de sa charge, se sentit gêné ; et, après avoir séjourné une dizaine de jours, il parla de partir. Mais comment Fangtei aurait-il consenti à se passer de lui ? Il répondit : Par votre venue, le ciel a comblé mes vœux. Est-il convenable que vous partiez après si peu de

Narrations populaires

jours ?.. Restez deux mois encore, et je vous ferai conduire par mes gens à Tch'angchan. Qu'est-ce qui vous presse ? N'êtes-vous pas ici comme chez vous ? — Limien dit : Depuis notre rencontre, moi aussi je crains l'heure de la séparation ; mais il y a une chose. Vous êtes le seigneur de cette sous-préfecture. Mon séjour vous fait négliger vos affaires. Si les supérieurs l'apprenaient, vous pourriez en pâtir. Dans la suite des temps, nous nous reverrons un jour ou l'autre. Et puis, comme je suis déterminé à partir, vous auriez mauvaise grâce à me retenir de force. — Fangtei voyant qu'il ne pourrait pas le retenir, lui dit : Puisque vous le voulez absolument, je ne vous ferai pas violence ; seulement, quand nous serons séparés, je ne sais quand nous pourrons nous revoir. Restez donc demain encore. Nous festoierons une fois encore, puis vous partirez ; cela vous va-t-il ? Limien dit : Puisque vous êtes si bon, qu'il en soit ainsi : Fangtei ayant ainsi retenu Limien, appela son domestique Lousinn, et retourna avec lui dans ses appartements, afin de préparer les présents pour le départ ¹. Cette démarche faillit coûter la vie à Limien.

Or la femme de Fangtei, Peicheu, avait de tout temps été la terreur de son mari, lequel devait conférer de tout avec elle, et lui obéir en tout. Depuis qu'il était mandarin, quand il y avait quelque affaire, c'était encore la même chose. Cette fois, son mari ayant appelé deux domestiques pour servir au dehors, et étant resté dix jours de suite sans rentrer dans ses appartements, elle se demandait quelle affaire secrète il pouvait bien avoir, et était extrêmement mécontente. Quand donc, ce

¹ K'oei-song, don au départ, primitivement de victuailles.

Narrations populaires

jour-là, elle vit revenir Fangtei, elle résolut de lui faire une scène. Cependant elle se dit que, pour apprendre le fond des choses, il ne fallait pas procéder trop brutalement. Elle lui demanda donc en souriant : Quelle affaire y a-t-il au dehors, que je ne t'aie pas vu depuis plusieurs jours ? Fangtei répondit : Oui ! Mon grand bienfaiteur est venu par ici ; un peu plus j'aurais passé sans le reconnaître. Heureusement que j'ai bon œil ; l'ayant aperçu, je l'ai invité à venir habiter au tribunal ; c'est pour cela que je ne suis pas rentré ces jours-ci. Il pense partir demain. Je viens délibérer avec toi, sur la quantité du présent à lui faire. — Peicheu dit : Qu'est-ce que ce bienfaiteur, pour lequel tu parles si chaudement ? — Fangtei répondit : Eiah ! Je te l'ai dit jadis ; l'as-tu oublié ?.. C'est le Lilaoye qui m'a fait évader de prison il y a deux ans. Il a été cassé à cause de cela. Présentement, en allant à Tch'angchan voir le préfet Yen, il passait à l'ouest de cette ville. Le Wangt'ai qui m'a ôté la cangue et mes chaînes, est aussi avec lui. Il y a de plus, deux domestiques ; tous demeurent ici. — Peicheu repartit : Ah c'est un bienfaiteur de cette force-là ! Combien comptes-tu lui donner ? — Fangtei dit : Il n'y a pas sur terre, bienfait plus grand que la conservation de la vie. C'est comme si mes parents avaient revécu en lui. Il faut le lui revaloir avec libéralité. — Peicheu répondit : Si nous lui donnions dix taëls, serait-ce trop peu ? — Fangtei dit, avec un rire ironique : Haha, femme, tu sais trop bien compter ! Un bienfaiteur pareil, dix taëls seraient trop peu pour ses domestiques. — Peicheu reprit : Heureusement que tu n'es que sous-préfet ! Si tu étais préfet, où irions-nous ? Moi, ta femme, je n'ai pas encore dépensé dix taëls de ton argent. Combien veux-tu donner à ce pique-assiette ? Allons, ajoute dix

Narrations populaires

taëls, et défais-t'en au plus vite ! Fangtei répondit : Femme, comme tu parles légèrement ! Il m'a sauvé la vie, m'a fait remettre un viatique, et a perdu sa charge à cause de moi ; Vingt taëls seraient un don par trop insignifiant ¹. — Peicheu, pingre comme le sont les gens de basse extraction, avait déjà du mal à donner vingt taëls. A cause du bien fait à son mari, elle avait consenti à en venir là en deux fois, bien résolue à ne pas donner davantage. Fangtei trouvant que c'était trop peu, n'était pas content. Peicheu voyant qu'il n'était pas satisfait, lui dit avec intention : Si nous lui donnions cent taëls ; qu'en dis-tu ? — Fangtei répondit : Cent taëls, cela pourrait aller pour Wangt'ai. — Quand Peicheu entendit cela, enrageant intérieurement, elle dit : Si tu donnes cent taëls à Wangt'ai, il faudra en donner pour le moins cinq cents à Limien. — Fangtei répondit : Cinq cents taëls ne suffiront pas. — Peicheu furieuse, dit : Alors donnons mille taëls ; que t'en semble ? — Fangtei dit : Cela pourra aller à peu près. — Alors Peicheu, lui crachant au visage, dit : Fi donc ! Tu es fou ! Voilà quelques jours à peine que tu es mandarin, et tu te donnes de pareils airs ! M'as-tu confié autant d'épargnes que cela ? Même si tu me vends, tu n'auras pas de quoi. Où prendras-tu tant d'argent pour le lui donner ? — Fangtei voyant sa femme en colère, lui dit : Femme, si tu as des raisons, discutons, mais ne te fâche pas. — Peicheu criant de toutes ses forces, lui répondit : Pas la peine de discuter avec moi ! Donne-lui autant qu'il te plaira ! — Fangtei reprit : Si je ne puis ramasser la somme, il me faudra puiser dans la caisse du gouvernement. — Peicheu, se frappant le visage, s'écria : Aih,

¹ Il ne vaut pas la peine de sortir les mains *des manches*, pour le prendre.

Narrations populaires

aih, aih ! Tu n'as pas honte ! Quelle audace ! Tu oserais disposer pour ton usage privé, de l'argent des impôts déposé dans la caisses ? Si les supérieurs en ont vent, qu'auras-tu à répondre pour ta justification ? A ces mots, Fangtei pendant patience, dit : Femme, tu parles fort bien, mais mon bienfaiteur va partir ; pas moyen de m'en tirer ; il faut en passer par là ; comment faire ?.. Il dit, et penchant la tête sur le bord du sofa, il se mit à songer avec humeur. Or Peicheu voyant son mari déterminé à donner beaucoup d'argent, se sentait comme arracher les chairs, comme si ses entrailles se brisaient d'émotion. Sur-le-champ elle conçut un projet exécration, et dit à Fangtei : A mon avis, c'est en vain que tu es né homme ¹. Si tu ne sais pas prendre un parti dans une affaire de si peu de conséquence, à quoi bon songer à t'avancer ? Moi, la vieille, je m'en tirerais, de manière à être tranquille pour toujours. — Fangtei pensant que de fait elle savait quelque expédient ingénieux, lui demanda bien vite : Femme, quel est ton moyen ? — Peicheu répondit : A mon avis, il faudrait cette nuit profiter d'un bon moment pour les assassiner tous, maître et domestiques : nous en serions quittes... Elle dit cela comme si de rien n'était, mais Fangtei le prit mal, et s'écria : Hai ! Mauvaise femme au cœur méchant ² ! Jadis c'est parce que tu m'as refusé de la toile pour me faire des habits, qu'étant sorti pour chercher un ami, j'ai été embauché par des voleurs, et ai failli perdre la vie. Si ce bienfaiteur n'avait pas fait le sacrifice de sa charge pour me rendre la liberté, comment aujourd'hui serions-nous ensemble mari et femme ?

¹ C'est en vain que, lors de ta dernière incarnation, tu as obtenu un corps d'homme.

² Avoir les orifices du cœur mauvais, méchant caractère.

Narrations populaires

Non seulement tu ne m'exhortes pas à bien faire, mais tu veux me faire nuire à mon bienfaiteur ; quelle espèce de cœur as-tu ? — Peicheu voyant que Fangtei se fâchait, prit un air riant, et le joua en ces termes : Aih ! Ne te fâche pas ! Ce que j'ai dit, je l'ai dit avec la meilleure intention ! Ecoute-moi. Si j'ai raison, obéis-moi ; sinon, non. Il n'y a pas de quoi m'en vouloir. — Fangtei répondit : Parle, que je voie tes raisons. — Peicheu reprit : Tu m'en veux encore de ce que jadis je t'ai refusé de la toile. Mais, rappelle-toi. Depuis qu'à dix-sept ans je suis entrée dans ta maison, s'est-il passé un jour où je n'aie dû, pour ta nourriture et les habits, recourir à ma propre famille ? Comment alors t'aurais-je refusé deux pièces de toile ?.. Si j'en ai eu l'air, c'est que je me suis dit... jadis il y eut un certain Souts'inn, dont, l'heure de son bonheur n'étant pas encore venue, personne ne s'occupait chez lui ; ce délaissement l'ayant stimulé, il s'appliqua à l'étude avec acharnement, et devint ministre. Mon intention était de faire comme il est dit dans cette histoire. Qui pouvait prévoir que, grâce à ton mauvais destin, à peine sorti, tu rencontrerais des voleurs ; que, manquant de la force d'âme de Souts'inn, tu les suivrais, prendrais part à leurs exploits, et t'attirerais une affaire ; tout cela, c'est ta faute et non pas la mienne. — Et puis, est-il bien vrai que Limien t'ait mis en liberté par pur amour de la justice ? — Fangtei répondit : Comment ne serait-ce pas vrai ? — Peicheu dit en riant : Hai ! Mon cher, tu as de l'esprit autant qu'un caillou. Et il se trouve des gens pour dire que tu es intelligent ! Si tu n'arrives pas à pénétrer une si petite intrigue, quelle intelligence peux-tu bien avoir ? Dis-moi, parmi les juges d'instruction, combien y en a-t-il qui ne cherchent pas à se faire de l'argent ? Mais, si un parent ou un ami de ce Limien

Narrations populaires

lui était tombé sous les mains comme accusé, il aurait feint de ne pas le connaître, pour en tirer de l'argent. Or toi, tu lui étais parfaitement indifférent. Tu ne le connaissais pas, et ne lui étais pas connu. De plus, tu avais été pris en flagrant délit. Pourquoi a-t-il, sacrifiant sa charge, lâché un voleur inconnu ? Je vais te le dire. C'est qu'ayant entendu dire que tu étais un chef de bande, et supposant que tu avais de l'argent sous la main, il comptait que tu lui payerais secrètement ta mise en liberté. Si on ne l'avait pas su, il n'aurait même pas perdu sa charge ; c'était donc une spéculation assez plausible. Si telles n'avaient pas été ses intentions comment, de toute la bande, n'aurait-il lâché que toi seul ? Il ignorait que tu en étais à ton coup d'essai, et que, aussitôt lâché, tu t'évanouirais comme la fumée. S'il avait prévu cela, pour sûr qu'il ne t'aurait pas lâché. A bon entendeur demi-mot. Cela est évident... Maintenant que, pour une raison ou pour une autre, il a perdu sa charge, il t'accuse d'en être la cause pour se faire indemniser par toi. Informations prises, il a su que tu es mandarin ici, et est venu te chercher. Dis un peu, n'est-ce pas cela ? — Fangtei répondit en secouant la tête : Ce n'est pas cela. Il m'a mis en liberté par bonté de cœur, sans arrière-pensée. C'est vraiment en allant à Tch'angchan, qu'il a passé par ici. Pour ne pas me faire perdre mon temps, il s'est détourné exprès et a feint de ne pas me voir. Non, il n'est pas venu, uniquement pour me relancer. Ne fais pas tort à de braves gens, par tes aveugles soupçons. — Peicheu reprit en soupirant : Hai ! Il dit qu'il va à Tch'angchan, c'est là un pur mensonge ; comment as-tu pu croire cela ? Inutile de donner d'autres raisons ; le fait d'avoir amené Wangt'ai et deux domestiques, montre assez la raison de sa venue. — Fangtei dit : Il les a

Narrations populaires

amenés pour avoir des compagnons de route ; quelle mauvaise intention, peut-il avoir eue en cela ? Peicheu dit : Assez parlé ! Tu n'es qu'un imbécile ; Mettons que Limien soit l'ami du préfet Yen, et qu'il aille le visiter pour cette raison, est-ce que Wangt'ai et les autres sont eux aussi des amis du préfet Yen ?.. Et pour ce que tu affirmes qu'il a détourné la tête et feint de ne pas te connaître, c'était là une ruse, pour voir si tu ferais attention, à lui ou non ; il savait ce qu'il faisait ; comment serait-ce dans une bonne intention ?.. Ne prends pas tes sentiments pour ceux des autres, grand bêta !... Et puis encore. S'il allait vraiment à Tch'angchan, il n'aurait pas pu rester ici si longtemps. — Fangtei répondit : Il ne voulait pas rester. C'est moi qui, à force d'instances, l'ai retenu. — Peicheu reprit : Tout cela n'est que simulation. C'était pour voir comment tu le traiterais. Tout cela est fort bien calculé. — Fangtei était un homme d'un caractère irrésolu. Victime des suggestions de Peicheu, il perdit son jugement, et, penchant la tête, il ne répliqua plus... Peicheu voyant à son air que probablement elle l'avait convaincu, ajouta : Il me semble d'ailleurs, que ses bienfaits ne peuvent pas être payés. — Fangtei dit : Comment cela ? — Peicheu répondit : Crois bien que, si tu les paies mal et qu'il soit mécontent, il découvrira certainement tout ton passé. Cela fait, non seulement tu perdras ta charge, mais tu seras peut-être poursuivi comme voleur, et y perdras la vie... Que si tu le paies bien, par après il viendra sans cesse te relancer, et il te faudra chaque fois lui faire des cadeaux. A la première fois que tu ne l'auras pas satisfait, il fera bien sûr quelque allusion au passé. Il te faudra donc le servir avec sollicitude durant toute ta vie ; ne sera-ce pas là un grave souci ?... A mon avis, tôt ou tard vous

Narrations populaires

vous brouillerez. Or le proverbe dit... c'est celui qui frappe le premier qui a l'avantage, et celui qui frappe le dernier le dessous... Si tu ne me crois pas, quand le moment sera venu, tu te repentiras, mais trop tard. — Fangtei ayant entendu cette argumentation, fit des signes d'assentiment et changea de sentiment. Cependant, y ayant repensé, il dit : C'est moi qui ai eu l'idée de lui payer son bienfait. Il ne m'a fait aucune demande. Peut-être qu'il n'en a pas l'intention. — Peicheu répondit en riant : Aih ! Il n'a pas encore vu la couleur de ton présent, c'est pourquoi provisoirement il n'a rien dit. Quand tu le lui auras fait, et qu'il le trouve trop peu considérable, il saura le dire. Et même s'il ne dit rien, tu ne peux pas rester mandarin. Fangtei dit : Pourquoi cela ? — Peicheu reprit : Il est venu ici, tu l'as traité si affectueusement, les gens du tribunal ne sachant pourquoi, ils le demanderont certainement à ses domestiques. Ces domestiques se tairont-ils par amour pour toi ? Bien sûr qu'ils parleront. Crois-tu que parmi les habitants d'un tribunal, il y en ait un qui n'ait la bouche méchante ? Quand ils sauront que tu as été voleur, ce sera là pour eux curiosité friande et matière à rire de toi. Quand les autres mandarins l'auront appris, s'ils ne te disent pas ton fait en face, tu éviteras difficilement qu'ils n'en jasant en secret. Or, je te le demande, de quel front alors resteras-tu mandarin ? Ceci n'est rien encore. Puisqu'il est bien avec le préfet Yen, quand il sera auprès de lui, crois-tu qu'il ne lui dira rien de ton cas ? On dit que le préfet Yen a un étrange caractère ; il est de plus notre supérieur. S'il divulgue ton secret, et qu'ici tout le monde l'apprenne, où pourrions-nous fuir ? Mieux vaut donc prendre les devants au plus vite, pour ne pas être déshonorés aux yeux du préfet Yen. — Dès le commencement

Narrations populaires

Fangtei avait eu peur que les gens de Limien n'ébruissent son secret, c'est pourquoi il les avait admonestés en particulier. Quand il entendit Peicheu lui énumérer ses craintes, et qu'il les vit conformes aux siennes, il oublia complètement sa dette de reconnaissance, et dit plusieurs fois de suite : Femme, tu as raison ! Femme, tu as raison ! Sans ta perspicacité, un peu plus je me perdais. Mais il y a une chose. Tous les gens de mon tribunal savent sa venue. Si demain ils ne le voient pas, comment n'auront-ils pas des soupçons ? Et puis, comment faire disparaître leurs cadavres ? — Peicheu répondit : Ce ne sera pas difficile. Attends encore un peu, ne laisse à leur service que quelques hommes sûrs, renvoyant tous les autres. Feins de fêter le départ de Limien et de ses gens, enivre-les, puis fais donner un coup de sabre à chacun. Mets ensuite le feu à la bibliothèque, et demain matin, quand on ramassera quelques os brisés, qui pourra y voir quelque chose ? Tout le monde croira qu'ils ont péri dans un incendie. Nous les pleurerons bien haut, et personne n'aura de soupçons. — Fangtei ayant entendu cela, fut fort content et dit : Femme, ton plan est excellent. Je vais l'exécuter ! — Peicheu sachant combien il était inconstant, et craignant que, s'il y retournait trop tôt, il ne se re prit de sympathie pour Limien et ne se sentit touché, elle le retint et lui dit : Il est encore trop tôt. Attends encore un peu avant d'y aller. Fangtei obéit à sa femme, et n'y retourna pas sur-le-champ.

Or, quand on parle entre quatre murs, au dehors on vous écoute. Tandis que mari et femme causaient, Peicheu ne pouvant se résoudre à donner de l'argent, et excitant Fangtei au meurtre, ils croyaient que personne ne les entendait. Or si Lou-sinn les avait jusque-là servis avec fidélité, c'est qu'il ignorait les

Narrations populaires

antécédents de Fangtei. Quand, depuis la somme à donner, jusqu'à l'incendie à allumer, il eut suivi exactement toute leur discussion, il fut épouvanté et se dit : Eiah ! Donc mon maître est un voleur, à qui ce Lilaoye a sauvé la vie. Et au lieu de lui payer son bienfait, il le traite ainsi en ennemi ; a-t-il encore de la conscience ? S'il songe à faire disparaître un si grand bienfaiteur, moi son esclave, si je tombe dans quelque faute, comment me pardonnerait-il ? A servir un si méchant homme, il n'y a que maux à attendre et aucun bien. Demain moi aussi je m'enfuirai.. Puis, y ayant repensé, il se dit : Pourquoi ne sauverais-je pas la vie à ces quatre hommes ? Ce serait là une action méritoire. — Ayant donc ramassé son argent, et préparé, de manière à les avoir sous la main, tous les objets de valeur qu'il possédait, il sortit tout doucement des appartements du mandarin, et s'en vint en hâte à l'entrée de la bibliothèque. Ayant vu que l'autre esclave Tcheutch'eng sommeillait, assis à côté d'un réchaud de braise, sous la galerie des dépendances, il ne l'éveilla pas. Etant entré d'un bond dans la bibliothèque, et ayant vu que Limien lisait penché sur la table, Wangt'ai et les deux domestiques étant absents, Lousinn s'approcha de lui, et se penchant sur son épaule, lui souffla à l'oreille : Lilaoye, l'heure du malheur est arrivée pour vous ; qu'attendez-vous pour partir ? — A ce peu de mots, Limien fut terrifié, et demanda bien vite : Quel malheur ? — Lousinn l'ayant mené à l'écart, lui rapporta en détail la conversation de Fangtei avec sa femme, puis ajouta : Je ne puis supporter l'idée que vous deviez périr sans avoir fait aucun mal ; c'est pour cela que je suis venu vous avertir. Si vous ne partez en toute hâte, vous êtes un homme perdu. — Limien tout glacé et tremblant de terreur, remercia

Narrations populaires

Lousinn en ces termes : Sans toi j'aurais péri. Comment pourrai-je jamais m'acquitter envers toi ?! Certainement que je ne ferai pas comme ce méchant ingrat. — Lousinn, tout ému, s'agenouilla en disant : Monsieur, parlez un peu plus bas ! Ne criez pas ainsi, de peur que Tcheutch'eng ne vous entende et ne nous trahisse, auquel cas moi aussi je m'en tirerais difficilement avec la vie ! — Limien répondit : Je sais ton dévouement pour moi.. Cependant, quand je serai parti, il t'imputera certainement ma fuite et t'en punira ; je ne puis me résoudre à cela. — Lousinn dit : Je n'ai ni femme, ni enfants, ni parents. Quand vous serez parti, moi aussi je prendrai la fuite. Ne vous mettez pas en peine de moi. — Limien reprit : S'il en est ainsi, pourquoi ne me suivrais-tu pas à Tch'angchan ? — Lousinn répondit : Si vous voulez bien de mes services, j'en serai trop heureux. — Limien dit : Tu es mon bienfaiteur. Comment peux-tu parler de la sorte ?.. Mais Wangt'ai et mes deux domestiques sont tous sortis pour acheter des souliers ; comment faire ? — Lousinn répondit : Je vais aller les chercher. — Limien ajouta : Les chevaux sont aussi tous attachés à l'écurie, je ne sais comment nous les aurons. — Lousinn répondit : Je les amènerai... Il dit, et étant sorti de la bibliothèque, il vit que Tcheutch'eng ne dormait plus sous la galerie. Lousinn étant entré dans sa loge, ne l'y trouva pas non plus. Or Tcheutch'eng était allé aux cabinets pour un besoin. Lousinn s'imaginant qu'il avait entendu sa conversation avec Limien, et était allé trouver Fangtei pour l'avertir, fut atterré, et revenant, il dit à Limien : Lilaoye, tout est perdu ! Tcheutch'eng a entendu ce que nous avons dit, et est allé en avertir le maître. Partons vite ! Il ne faut pas attendre Wangt'ai et les autres. — Limien épouvanté au point de n'oser même

Narrations populaires

gémir, abandonnant ses bagages et tout le reste, sortit péniblement de la bibliothèque avec Lousinn. A sa vue, les valets assis dans la cour se levèrent tous avec respect. Limien marchant à pas précipités ¹, passa vite la seconde porte ; or tout juste un palefrenier promenait là trois chevaux tout harnachés. Lousinn lui dit : Amène vite tes chevaux. Lilaoye en a besoin pour aller à la rencontre d'un hôte dans le faubourg de l'ouest. — Le palefrenier voyant l'hôte du mandarin et son homme de confiance, crut que c'était vrai, amena les chevaux, et les aida à se mettre en selle. Au moment où ils allaient partir, Wangt'ai arriva. Lousinn l'appelant bien vite, lui dit : Frère Wang, tu arrives à point. Viens vite avec nous ! Et il fit amener par le palefrenier le cheval qui restait. Wangt'ai l'ayant monté, ils sortirent ensemble du tribunal. Comme le palefrenier courait derrière eux, Lousinn lui dit : Lilaoye compte partir demain. Va dire à celui qui, à l'écurie, est chargé de ses chevaux, de les bien nourrir. Pas besoin que tu nous accompagnes. — Le palefrenier obéit, et s'en retourna. Nos trois fuyards ayant gagné la grande rue, au moment où ils passaient le pont, ils virent arriver les deux domestiques, portant deux paires de souliers, qui demandèrent : Où va Monsieur ? — Wangt'ai leur répondit : Je n'en sais moi-même rien. — Limien dit : Suivez-nous vite ! Ne parlez pas davantage ! — Limien Lousinn fouettaient leurs chevaux et marchaient en toute hâte. Wangt'ai voyant l'effarement de son maître, et ne sachant pas où il allait pour saluer un hôte, se douta de quelque chose et le suivit de près. Les deux domestiques allongèrent aussi le pas pour les suivre.

¹ Litt. Réunissant deux enjambées en une.

Narrations populaires

Comme ils touchaient à la porte de l'ouest, ils virent de loin, dans le faubourg, deux cavaliers qui venaient vers la ville. Lousinn reconnut dans l'un des deux le pourvoyeur du tribunal, au certain Tch'ennyen ; l'autre lui était inconnu. Tch'ennyen ayant aperçu Limien et Lousinn, sauta de son cheval pour les saluer. Lousinn lui dit : Lilaoye va recevoir des hôtes dans le faubourg de l'ouest ; il nous manque deux chevaux. Prêtez vos chevaux à ces deux messieurs ; nous allons revenir. — Comme Tch'ennyen ne demandait qu'à faire plaisir à Limien, dans l'espoir que celui-ci parlerait avantageusement de lui à son maître Fangtei, comment aurait-il refusé ?.. Il répondit avec empressement : Si Lilaoye en a besoin, ils sont à sa disposition. — Un instant après, les deux domestiques couverts de sueur, arrivèrent clopin-clopant. Tch'ennyen et son compagnon leur tendirent la bride et la cravache. Quand ils furent en selle, ils sortirent par la porte de l'ouest à la suite de Limien et de Lousinn, et tous, lâchant la bride, au galop de leurs cinq chevaux et comme s'ils eussent eu des ailes ¹, prirent la grand'route conduisant à Tchangchan.

Or quand le domestique chargé du thé, Tcheutch'eng, revenu des cabinets, eut infusé le thé et l'eut porté à la bibliothèque, n'y trouvant personne, il se dit : Bien sûr que Lilaoye s'est ennuyé, et est sorti pour se distraire. Quand il eut attendu deux fois le temps d'un repas, sans le voir revenir, il se disposait à sortir pour aller à sa recherche, quand, au sortir de la bibliothèque, il se rencontra nez-à-nez avec Fangtei, qui, d'un air surexcité, lui demanda : As-tu vu Lousinn ? — Tcheutch'eng répondit : Je ne

¹ Les vingt sabots des cinq chevaux s'élevant et s'abaissant ensemble.

Narrations populaires

l'ai pas vu. Il doit être allé se promener avec Lilaoye. — Fangtei conçut des soupçons. Comme il allait envoyer Tcheutch'eng à la découverte, il vit entrer Tch'ennyen. Fangtei lui demanda : As-tu vu Lilaoye ? — Tch'ennyen répondit : Tout à l'heure je viens de le rencontrer à la porte de l'ouest. Lousinn m'a dit qu'ils allaient recevoir un hôte dans le faubourg de l'ouest. Ils m'ont emprunté mes chevaux pour faire monter leurs deux domestiques, puis sont partis au galop, à cinq, dans la direction de l'ouest ; je ne sais ce qu'ils ont. — Fangtei entendant cela, comprit que Lousinn l'avait dénoncé, et n'en demanda pas davantage. Etant retourné à ses appartements, et ayant averti Peicheu, celle-ci se voyant trahie, eut peur et dit : Voilà, voilà ! Le malheur est arrivé plus vite encore que je ne pensais. — Fangtei voyant que Peicheu elle aussi se troublait et ne savait où donner de la tête ¹, dit en maugréant : Et dire que nous avons agi avant même de savoir ses intentions ! C'est toujours vous autres femmes, qui, par vos médisances, provoquez les malheurs ! Que va-t-il arriver ? — Peicheu répondit : Ne perds pas la tête. Le proverbe dit : .. ne fais pas le mal, mais, si tu as commencé à le faire, va jusqu'au bout... La chose, étant faite, il ne faut plus parler, mais agir. Il ne doit pas être fort loin. Envoie bien vite quelques-uns de tes fidèles, qui les suivant cette nuit, contrefassent les brigands, et les tuent dès qu'ils les auront atteints ; ce sera là arracher la racine après avoir coupé l'herbe ; tu seras tranquille pour toujours. — Aussitôt Fangtei manda Tch'ennyen dans ses appartements, et lui parla de cette affaire, dans l'intention qu'il s'en chargeât. Tch'ennyen répondit : Cela est infaisable. Je veux

¹ Troublé au point que ses mains et ses pieds gesticulaient.

Narrations populaires

bien vous servir, mais je ne sais pas assassiner. Si j'étais vu, peut-être qu'on me prendrait et me tuerait moi aussi... Mais je sais un moyen de traiter cette affaire. Il ne faudrait pas beaucoup de monde, et aucun d'eux n'échapperait. — Fangtei se réjouit fort à ces paroles, et dit : Mon bon ami, dis-moi vite ton moyen ! — Tch'ennyen dit : Il y a en ville un individu récemment arrivé, demeurant à tel endroit. Ayant remarqué qu'il n'avait ni métier ni commerce, sortait la nuit pour ne rentrer qu'au jour, je m'informai de ce qu'il faisait. On me dit en secret, que c'était un spadassin, doué du pouvoir de sauter les murs, et de faire cent *li* en un instant. Est-ce un génie, est-ce un homme, personne ne le sait. Tout ce qu'on sait, c'est qu'il est plein de zèle pour la justice, venge les torts faits aux gens, punit de mort les tyranneaux de village, aussi tout le monde l'appelle le Justicier. Pourquoi n'iriez-vous pas, avec un présent, implorer son aide, en disant que Limien veut vous perdre, et que vous le priez de vous venger. S'il vous promet sa protection, l'affaire sera vite arrangée. — Peicheu qui écoulait tout de l'intérieur, dit : Ce moyen est bon. Va vite le prier ! — Fangtei reprit : Mais combien lui porterai-je en cadeau ? — Tch'ennyen répondit : Il fait cela par amour de la justice ; pour lui, l'humanité est l'important, le présent est chose secondaire ¹. Trois cent taëls suffiront. — Peicheu ne cessait de presser, disant : Va donc, va donc ! — Ayant donc pesé trois cents taëls, Fangtei en habits de simple particulier, menant avec lui Tch'ennyen et Tcheutch'eng, ils y allèrent à pied tous trois. Quand ils furent arrivés à la porte de cet individu, Tch'ennyen y frappa doucement par deux fois.

¹ Pour lui la justice est lourde, la récompense est légère.

Narrations populaires

Ayant entendu qu'à l'intérieur on tirait les verrous, la porte fut entre-baillée, et quelqu'un avançant la tête demanda : Qui est à la porte ? — Tch'ennyen répondit à voix basse : C'est notre sous-préfet qui vient saluer le Justicier. — L'individu répondit : Il n'y a pas de Justicier ici !.. et rentrant la tête, il allait refermer la porte, quand Tch'ennyen lui dit : Ne ferme pas encore. Nous avons à te parler. — L'autre répondit : J'ai besoin de dormir. Si vous avez à me parler, revenez demain ! — Fangtei dit : Nous serons brefs. Nous n'oserions vous empêcher de dormir. — L'autre reprit : Alors entrez et dites ! — Ils entrèrent tous les trois. Ayant refermé la porte et traversé une première cour, dans la seconde ils trouvèrent une maisonnette de deux *kien*. Quand ils furent entrés, Fangtei se prosterna en disant : Petit sous-préfet, je ne savais pas que le Justicier demeurait ici. Je suis en retard de prévenances !.. Quel bonheur pour moi de vous voir aujourd'hui. L'autre, le relevant avec empressement, répondit : Vous êtes le seigneur de ce *hién*. Comment pouvez-vous me faire de si profondes salutations ? N'est-ce pas là vous déshonorer ? Je n'ai rien d'un justicier. Ne vous trompez pas de personne. — Fangtei reprit : Je ne suis venu que pour vous saluer ; comment me tromperais-je ?.. Il dit, et fit présenter le cadeau par Tch'ennyen, en ajoutant : Je vous offre ce petit cadeau de rien ; il y a à peine de quoi boire le thé et manger quelques bonbons ¹. Veuillez ne pas me refuser. Quelque peu que ce soit, acceptez, je vous prie, pour m'honorer. — L'autre riant, dit : Moi pauvre diable de paysan, qui rôde partout sans domicile fixe, et n'ai aucun talent, comment me laisserais-je

¹ Pas la peine de sortir les mains des manches.

Narrations populaires

appeler Justicier ? Je ne veux pas de ce présent ; remportez-le vite ! Fangtei, faisant la révérence, dit : Quoique le présent soit mesquin, il vient d'un bon cœur ; j'espère que vous ne me refuserez pas. — L'autre reprit : Que vous soyez ainsi venu me visiter, moi un rustre, et m'apportiez un si gros cadeau, pour quelle raison est-ce au fond ? — Fangtei répondit : Prenez d'abord, je vous le dirai ensuite. — L'autre reprit : Quoique je sois pauvre, j'ai fait le ferme propos de n'accepter aucun bien illégitime. Si vous ne me dites pas clairement pourquoi, je ne recevrai certainement pas. Fangtei se jetant à genoux et feignant de pleurer, dit : Voilà bien des années que j'ai une inimitié sans pouvoir me venger. Actuellement mon ennemi est à portée ; je viens prier le Justicier de prendre pitié de moi et de m'aider à me venger, ce dont je vous serai reconnaissant toute ma vie. L'autre, secouant la tête, dit : Je vous le disais bien que vous vous trompiez de personne. Je n'arrive pas à faire mes propres affaires, comment ferais-je les affaires importantes des autres ? Et puis, le métier de tuer les gens, ce n'est pas une petite affaire. Si cela se savait, ne serais-je pas compromis ? Allez-vous-en bien vite !.. Il dit, et s'étant levé, il se mit en devoir de sortir. Fangtei le retenant, dit : Tout le monde dit que vous vengez les torts. Je souffre la plus grande injustice. Si vous n'avez pas pitié de moi, jamais je ne pourrai me venger !.. Ayant fini de parler, il se mit à pleurer. — L'autre, voyant ces larmes, les crut vraies, et lui dit : Quelle injustice souffrez-vous ? Parlez ! Je verrai ce que j'aurai à faire. — Alors Fangtei lui conta les mensonges suivants : Jadis, lorsque Limien était mandarin, il me fit accuser de complicité par un voleur. Quand il m'eut pris, et eut épuisé sur moi tous les supplices, il me jeta en prison, et

Narrations populaires

me fit tourmenter de mille manières par le geôlier Wangt'ai. Heureusement qu'il y avait des témoins, de sorte qu'il ne put pas me mettre à mort. Ce n'est que quand Limien fut remplacé par un autre mandarin, que je fus remis en liberté. Récemment, ayant appris que je suis en charge ici, il est venu me trouver avec Wangt'ai, pour me menacer de me dénoncer, si je ne lui donnais tant d'argent ; il a de plus séduit mon domestique Lousinn pour me ruiner en secret. L'affaire n'ayant pas réussi, ils ont fui avec Lousinn par la grand'route de Tch'angchan, apparemment pour pousser le préfet Yen à me maltraiter. Je m'attends à chaque instant à périr. — L'autre l'ayant écouté jusqu'au bout, dit en frémissant de colère : Ah vous avez été vexé à ce point. Cela peut-il passer ?.. Commencez par retourner à votre tribunal. Abandonnez-moi le soin de cette affaire. J'y vais. Je le suivrai à la piste, et le tuerai là où je l'atteindrai, pour vous venger. Vous aurez de mes nouvelles durant la seconde moitié de la nuit. — Fangtei dit : Je vous donne la peine de me secourir ! Je veillerai à mon tribunal en vous attendant. Quand la chose sera faite, il y aura de nouveau grasse récompense. — L'autre reprit d'un air courroucé : Toute ma vie j'ai vengé les torts, mais n'ai jamais accepté de remerciements. Même le présent que vous avez apporté, je ne l'accepte pas... Il dit, sortit, et disparut comme s'il eût eu des ailes. Fangtei et ses deux domestiques se regardèrent en disant : Vraiment c'est un être extraordinaire. Et reprenant le présent, ils revinrent au tribunal.

Or Wangt'ai et les deux domestiques, voyant que Limien et Lousinn, après être sortis de la ville, n'allaient pas à la rencontre d'un hôte, mais fuyaient à la hâte, ils n'y comprirent rien. Quand

Narrations populaires

ils eurent, tout d'une haleine, fait trente *li*, la nuit étant venue, ne pouvant s'informer d'une auberge, ils continuèrent à courir au clair de la lune, par monts et par vaux, au péril de leur vie, de peur d'être poursuivis. Tout en marchant, ils n'osaient souffler mot. Quand ils eurent marché jusqu'à minuit, et fait en tout plus de quatre-vingts *li*, ils arrivèrent à un bourg. Hommes et bêtes étant épuisés, Lousinn dit : Nous voilà loin. J'estime qu'il n'y a plus rien à craindre. Ne ferions-nous pas bien de passer la nuit ici, pour repartir demain ? — Limien répondit : Soit, cherchons un gîte... Et criant dans le bourg, ils demandèrent : Hai ! Pardon ! Dans quel quartier y a-t-il une auberge ? — Après plusieurs appels, un homme leur répondit : Allez d'ici vers le nord ; à l'ouest de la rue vous trouverez une auberge. — Tournant donc au nord, ils virent une écumoire pendue à une porte, et reconnurent à ce signe une auberge. Quand ils eurent frappé à la porte, l'aubergiste ouvrit et les fit entrer. Quand on eut enlevé la selle des chevaux, qu'on les eut attachés à la crèche et pourvus de fourrage, Lousinn dit : Patron, y a-t-il une chambre vide ? Indique-la-nous. — L'aubergiste répondit : Cela tombe bien. Il y a encore une chambre vide fort propre... Et aussitôt, ayant allumé une lampe, il les y conduisit. Limien tout essoufflé s'assit sur un banc. Wangt'ai qui ne savait toujours pas de quoi il s'agissait, n'y tint plus et lui demanda : Pardon, Lilaoye ! Fangtei nous a bien traités, et a promis de nous faire conduire à Tch'angchan ; n'eût-il pas mieux valu de faire le voyage commodément ? Pourquoi abandonner nos bagages, et partir en fuyards, avec tant de mal. Et puis, comment se fait-il que Lousinn nous ait accompagnés ? — Limien, poussant un profond soupir, répondit : Tu ne sais pas. Sans monsieur Lou,

Narrations populaires

nous aurions péri et serions restés sans sépulture. En comparaison du salut de nos personnes, que sont la perte de nos bagages et nos peines ? Wangt'ai effrayé demanda de quoi il s'agissait. Limien allait lui répondre, quand l'hôtelier surpris de la venue suspecte de ces cinq cavaliers, sans bagages, au milieu de la nuit, et soupçonnant que c'étaient des voleurs, vint dans leur chambre pour les examiner, et dit : Quel commerce font ces messieurs ? D'où venez-vous ? Pourquoi ne chercher un gîte que si tard ? — Limien qui tout juste avait besoin d'exhaler son humeur, répondit à la question de l'hôte : Hai ! Ce sera long à raconter ! Assieds-toi, je vais te le dire... Et il raconta comment Fangtei ayant volé, lui était tombé entre les mains ; comment il l'avait lâché ; comment il avait été cassé à cause de lui ; comment, étant venu à son tribunal, il en avait été bien traité ; comment ce jour-là, le voyant sur le point de partir, il était rentré dans ses appartements, avait suivi les avis de sa femme et résolu de le tuer ; comment, par bonheur, Lousinn l'avait averti, ce qui l'avait fait fuir ainsi. Il raconta le tout par le menu. — Wangt'ai ayant entendu cela, grinça des dents, et, se tournant vers le nord, maudit en ces termes : Ah Fangtei, misérable ingrat, si j'avais su que tu es un être pareil, comment t'aurais-je lâché ?! — L'aubergiste lui aussi soupira de compassion pour leur sort. — Lousinn dit : Patron, notre maître est las de la course. Donne-nous vite quelque chose à manger, que nous puissions sans retard nous reposer, afin de pouvoir demain marcher rapidement. — L'aubergiste sortit aussitôt. Alors soudain, de dessous le lit de camp, sortit un grand gaillard, bien mis, tenant à la main un coutelas étincelant, et l'air féroce. Limien et ses compagnons, éperdus de terreur, s'agenouillèrent et dirent :

Narrations populaires

Brave, laisse-nous la vie ! — L'autre, les relevant, dit : N'ayez pas peur. Je sais à quoi m'en tenir. Toute ma vie j'ai aimé venger les torts, et tuer les êtres malfaisants. Fangtei vient de me dire que tu en voulais à sa vie, et qu'il me priait de te tuer. Pouvais-je savoir que ce gredin perfide, voulait me faire servir d'instrument à sa vengeance. Si tu n'avais pas tout à l'heure raconté clairement le passé, un peu plus je te tuais par erreur. — Mal rassuré, Limien, se prosternant, répéta : Justicier, épargne ma vie ! — L'autre le releva de nouveau, et lui dit : Je ne veux pas de tes remerciements. Il va de soi que je ne te tuerai pas. Attends un peu ici ; je serai bientôt de retour. Il dit, et sortit. Limien et les autres le suivirent. Alors ils le virent d'un bond sauter sur le toit, comme aurait fait un oiseau, puis disparaître en un clin d'œil. Limien et ses compagnons, bouche béante et les yeux écarquillés de frayeur ¹, se demandant ce qui se passerait à son retour, restèrent le cœur palpitant, sans oser dormir et sans pouvoir manger.

Or quand Peicheu vit revenir Fangtei, et apprit de lui que l'affaire était réglée, et cela sans dépense de présents, elle fut hors d'elle-même de joie, et ayant fait préparer dans l'appartement intérieur un repas complet, mari et femme veillèrent la lampe allumée. Après minuit, soudain ils entendirent les corbeaux et les pies perchés sur les arbres pousser des cris étranges, et le bruit des feuilles qui tombaient. Fangtei ayant regardé ce que c'était, vit que le Justicier était revenu, et s'avança pour le recevoir en le saluant. L'autre ne lui rendit pas son salut. Comme Fangtei allait lui adresser la parole, il vit le

¹ Crachant leur langue et écarquillant leurs yeux.

Narrations populaires

Justicier tira un coutelas de sa ceinture et lui dit, en le montrant du doigt et en le maudissant : Brigand sans conscience ! Limien t'a comblé de bienfaits, et toi, au lieu de les lui revaloir, tu as écouté les propos pervers de ta femme et as voulu le faire périr. L'affaire n'ayant pas réussi, tu aurais dû te repentir ; au lieu de cela, tu m'as trompé par tes mensonges. S'il ne m'avait pas raconté la vérité, moi-même j'aurais commis une injustice en le tuant à tort. Il faut que je te donne dix mille coups de coutelas ; mon indignation ne peut être satisfaite à moins ! — Fangtei allait ouvrir la bouche pour parler, quand sa tête tomba. — Peicheu se ramassa en boule de frayeur, et n'osa pas bouger. Le Justicier la montrant du doigt, la maudit en ces termes : Méchante drôlesse, non seulement tu n'as pas exhorté ton mari au bien, mais tu lui as suggéré de faire périr son bienfaiteur ; voyons voir quelle espèce de cœur tu as !.. Et la renversant d'un coup de pied, il lui fendit la poitrine d'un coup de coutelas, lui arracha les entrailles, alla les examiner, toutes ruisselantes de sang, à la lumière de la lampe, et dit : Je me doutais que l'intérieur de cette chienne n'était pas fait comme celui des autres hommes. C'est bien cela. Mais comment pouvait-elle être venimeuse à ce point ? — Puis, ayant mis les entrailles de côté, il lui coupa la tête, lia les deux têtes ensemble, les mit dans un sac, essuya le sang qui couvrait ses mains, remit son coutelas à la ceinture, sortit, sauta le mur et s'en alla.

Or Limien et ses quatre compagnons, ayant attendu dans l'auberge jusqu'à la 5^e veille, entendirent soudain bouger au dehors. Étant tous sortis pour voir, c'était le Justicier, qui, déposant les deux têtes, dit : J'ai tué ce brigand de Fangtei et éventré sa femme ; voilà les têtes de ces deux chiens. — Limien

Narrations populaires

effrayé et joyeux tout ensemble, s'agenouilla et dit après avoir fait une prostration : Vous méritez vraiment votre titre de Justicier. Il serait difficile de trouver votre pareil. Veuillez me dire votre nom, pour que je puisse vous récompenser libéralement comme il convient. — L'autre répondit en riant : Je n'ai jamais dit mon nom ¹, et je ne veux pas des remerciements des hommes... Cela dit, tirant de son sein un paquet d'une certaine drogue, il en prit un peu avec son ongle, et la répandit sur les deux têtes, à l'endroit de la coupure. Puis, ayant remis le sachet dans son sein, il salua Limien des mains et sortit. Limien l'ayant suivi dehors, le vit, d'un bond, monter sur le toit d'où il salua encore Limien de la tête, puis partit en courant sur la crête des murs. Limien étant rentré, vit que les deux têtes diminuaient de volume à vue d'œil ; dans le temps de fumer une pipe, elles se transformèrent en une flaque d'eau pure. Alors Limien fut parfaitement tranquille. Au jour, après avoir payé l'aubergiste, il fit seller les chevaux et partit. Après deux jours de marche, il arriva à Tch'angchan et se présenta chez le préfet Yen. Celui-ci ayant appris la venue de cet ami qui lui tombait comme du ciel, fit ouvrir la seconde porte ², et le fit entrer en le tenant par la main, tandis que Wangt'ai, Lousinn et les deux domestiques, suivaient par derrière. Yentcheufou s'apercevant que tous les cinq étaient sans bagages, fut étonné et en demanda la raison. Limien lui ayant raconté au long toute son aventure, tous eurent après coup une belle frayeur. — Deux jours après, les sous-préfets des *hién* limitrophes ayant appris que le mandarin de

¹ Je n'ai jamais craché, c.-à-d. révélé mon nom.

² La porte d'honneur.

Narrations populaires

Paihianghien et sa dame avaient été assassinés, vinrent en avertir le préfet Yen. Ils se transportèrent aussi à Paihianghien, inspectèrent les cadavres, firent des informations, si bien que Tch'ennyen dut raconter tout au long comment Fangtei avait voulu faire péri Limien, et ce qui s'en était ensuivi. Aussitôt on envoya les gendarmes avec Tch'ennyen, pour aller prendre le Justicier. Quand ils furent arrivés à son logis, ils ne trouvèrent qu'une maisonnette vide, sans trace d'habitant. Les mandarins n'y pouvant donc rien, ils prononcèrent que des voleurs avaient nuitamment tué le mandarin de Paihianghien et sa dame, enlevé leurs têtes, et qu'on ne savait où les prendre. Ils escamotèrent ainsi l'affaire. Puis, ayant acheté des cercueils, ils habillèrent et enterrèrent les deux corps. — Limien ayant séjourné deux mois à Tch'angchan, prit congé et revint chez lui. A cette époque Wanghoung s'étant rendu coupable d'un crime, fut exilé à perpétuité, et tous les mandarins qu'il avait fait casser, furent rétablis dans leurs charges. Limien ayant donc de nouveau fait les fonctions de juge d'instruction durant quelques mois, devint censeur en moins d'une demi-année. Tout le monde dit que le bonheur est pour les bons.

@

La calotte de feutre ¹

@

Sous la dynastie Ming, durant la période Tchéngei (1506 à 1521), à K'ounnchanhien du Soutcheoufou vivait un homme nommé Songtounn, de son grand nom Song u fong. Il descendait d'une famille mandarinale. Sa femme était née Lou. Ils n'étaient qu'eux deux. Leurs parents leur ayant laissé quelque fortune, ils ne faisaient rien ; quand ils avaient mangé, ils se reposaient. Tous deux avaient environ quarante ans, et étaient sans enfants. Un jour Songtounn dit à sa femme : On engendre des fils pour pourvoir à sa vieillesse, on amasse du grain pour parer à la disette ; c'est là un dicton des anciens. Or à quarante ans, nous n'avons pas de fils ; nos cheveux vont blanchir ; après notre mort, qui prendra soin de nous ?.. Il dit, et les larmes lui coulèrent des deux yeux. — Loucheu répondit : Tes ancêtres n'ont pas fait de mauvaises actions. Laot'ienye ne te fera certainement pas mourir sans postérité. Les uns ont des enfants tôt, les autres tard. Si l'on ne doit pas en avoir de bonne heure, même s'ils naissaient, ils ne vivraient pas ; ou peut-être même qu'ils feraient notre malheur, auquel cas nous aurions perdu notre peine, et en aurions du regret. — Songtounn approuva de la tête, et dit : C'est cela !.. Puis, ayant essuyé ses larmes, il n'en parla plus. Comme il allait sortir pour se distraire, il

¹ [css : on retrouve ce conte dans le recueil d'Abel-Rémusat, sous le titre « [Les tendres époux](#) ».]

Narrations populaires

entendit que quelqu'un l'appelait dans la cour, en demandant : Uiong est-il à la maison ? — Songtounn n'ayant pas discerné qui c'était, prêta l'oreille quand l'autre appela pour la seconde fois. Cette fois il reconnut le son de sa voix. C'était un certain Liouchounnts'uan, dont la porte était presque vis-à-vis de la sienne ; il vivait de son métier de batelier, transportant des marchandises et des personnes. Son bateau était en bois dur, et valait plusieurs centaines de taëls. Il était ami intime de Songtounn ; Songtounn ayant entendu que c'était lui qui l'appelait, le fit entrer dans la chambre, chauffa un pot de thé, et tandis qu'ils buvaient, Songtounn lui demanda : Chounnts'uan, comment se fait-il que tu sois ainsi oisif aujourd'hui, et ne transportes pas de passagers ? — Chounnts'uan répondit : J'ai des passagers. Mais il me manque un objet que je viens emprunter chez toi. — Songtounn dit : Comment aurais-je les objets dont on a besoin sur une barque ? — Chounnts'uan reprit : Ce n'est pas un objet en usage sur les barques. Je sais que tu l'as certainement, c'est pourquoi je me suis enhardi à venir t'en parler. — Songtounn répondit : Si je l'ai, je te le prêterai certainement. — Or les époux Songtounn, étant sans enfants, allaient sans cesse à toutes les pagodes pour y brûler de l'encens en vue d'en obtenir ; ils avaient fait un sachet en toile jaune, pour y serrer le papier-monnaie, et autres objets servant à gagner les bonnes grâces des *chênn*. Liouchounnts'uan venait emprunter ce sachet, parce que sa femme à lui aussi ne lui donnait pas d'enfants. Ayant appris qu'à Hoeitchiou on venait de rebâtir la pagode de la déesse Nainai ¹, que cette pagode était douée d'une efficacité

¹ La Lucine chinoise, à laquelle on demande des enfants.

Narrations populaires

merveilleuse, si bien que toute prière y était exaucée, que les pèlerins y venaient sans cesse de toutes les directions, à cheval et en voiture, pour brûler de l'encens et prier ; Liouchounnts'uan ayant su cela, et ayant, par une bonne fortune, pris un chargement pour Hoeitchou, résolut de profiter de l'occasion pour aller lui aussi offrir de l'encens. N'ayant pas ce qu'il fallait, et sachant que les Songtounn l'avaient, il était venu exprès pour l'emprunter chez eux. Quand il eut dit à Songtounn le motif de sa venue, celui-ci baissa la tête sans répondre. Chounnts'uan dit alors : Uiong, est-ce que tu ne voudrais pas me prêter ? Si, après que je m'en serai servi, une couture du sachet se trouve défaite ou qu'il y ait un trou, je compenserai ce dommage en t'en donnant un neuf. — Songtounn répondit : Allons donc !.. Moi aussi je songe à aller brûler de l'encens à la pagode de la Nainai. Quand ton bateau partira-t-il ? — Chounnts'uan dit : Je vais partir incessamment. — Songtounn repartit : Pour ce qui est du sachet, ma femme en a deux pareils ; nous en prendrons un chacun. — Chounnts'uan dit : Ce sera parfait ainsi. — Songtounn étant entré dans l'appartement intérieur, dit à sa femme qu'il voulait aller avec Liouchounnts'uan à Hoeitchou, pour y brûler de l'encens. Loucheu s'en réjouit. Vite il décrocha, de devant la niche des *chênn*, les deux sachets, en donna un à Liouchounnts'uan, et garda l'autre pour soi. Chounnts'uan dit : Je prends les devants et vais t'attendre au bateau, dépêche-toi, ma barque est amarrée au pont hors la porte de l'ouest. Si l'ordinaire de la barque te convient, pas besoin que tu emportes des vivres. — Songtounn répondit : C'est cela ! Prends les devants, je te suivrai à l'instant. — Songtounn ayant vite ramassé une liasse de papier-monnaie, deux gros paquets de baguettes

Narrations populaires

odoriférantes et une ficelle, fit un paquet du tout, mit une robe neuve, s'en vint au pont de la porte de l'ouest, et monta sur la barque. Or ce jour-là tout juste il soufflait un vent favorable, aussi firent-ils en une demi-journée les 70 *li* du trajet. Liouchounnts'uan amarra son bateau au pont Fongk'iao. Quand il eut fini de décharger ses marchandises, ils n'allèrent pas à la pagode ce jour-là, mais passèrent la nuit sur la barque. S'étant levés le lendemain matin, après avoir fait leurs ablutions avec l'eau du fleuve, ayant mangé quelques aliments maigres et s'étant rincé la bouche, prenant le papier-monnaie, l'encens et le reste, ayant commis la garde de la barque aux bateliers, nos deux hommes s'en vinrent droit au Nainaimiao. Le soleil paraissait tout juste à l'horizon. Étant entrés par la grande porte, et ayant trouvé la porte du temple encore close, nos deux hommes dirent, en se promenant oisifs sous les galeries : Voilà vraiment un édifice considérable... Tandis qu'ils en faisaient l'éloge, ils entendirent que, là-bas, on ouvrait la porte du temple. Un vieux taocheu parut, qui les fit entrer. Le taocheu ayant allumé les lampes, et reçu, pour les brûler, leur papier-monnaie et leurs parfums, nos deux hommes se prosternèrent et prièrent en ces termes : Nainai, ayez pitié de nous malheureux sans enfants !.. L'autre ajouta : Fût-ce une fille, j'en serais content !.. Quand ils eurent fini d'exprimer leurs demandes, ils attachèrent chacun sa ficelle au cou de l'une des statuettes d'enfants rangées autour de la déesse Nainai ¹, puis se prosternèrent, tandis que le taocheu faisait résonner les pierres sonores. Quand chacun eut fait deux prostrations, ils se

¹ Pout attirer chez soi un des enfants dont la déesse est censée disposer.

Narrations populaires

levèrent, donnèrent quelques sapèques au taocheu, et sortirent ensemble de la pagode. Alors Liouchounnts'uan invita Songtounn à monter dans sa barque, pour revenir de compagnie. Songtounn répondit : En venant ici sur ton bateau, je t'ai bien assez ennuyé, j'en suis vraiment confus. — Chounnts'uan dit : Que dis-tu là ?! Ne sommes-nous pas deux amis ?! On ne parle pas de pareille chose... Songtounn reprit : Va chercher des marchandises à transporter ; j'irai par terre. — Liouchounnts'uan alla donc au pont Fongk'iao pour chercher un chargement. Songtounn allait se mettre en route, quand il entendit gémir de l'autre côté d'un mur. Y étant allé voir, il trouva une petite hutte en nattes, dans laquelle gisait un bonze si malade, qu'il ne répondait plus quand on l'appelait, et ne parlait plus quand on l'interrogeait. Alors survint un vieillard, qui dit : Homme de bien, d'où es-tu ? Pourquoi le regardes-tu ainsi ? Aurais-tu envie de faire une petite bonne œuvre ? Songtounn dit : Ce vieux bonze ne peut plus ni manger ni boire, quel bien puis-je lui faire ? — Le vieillard reprit : Ce vieux bonze est originaire du Chansi ; il a 78 ans. Quand il était encore en santé, il nous a dit que de sa vie il n'avait mangé aucun aliment de haut goût, et qu'il avait récité chaque jour la prière Kinnkangking ¹. Il a mendié par ici durant trois ans, s'est bâti cette petite hutte en nattes, et y a vécu en priant, avec un repas maigre par jour. Les uns lui donnaient quelques sapèques, d'autres un peu de grain, et il vécut ainsi, prenant sa misère en patience. Il y a quinze jours, il tomba malade ; depuis une dizaine de jours il ne mange plus ; depuis

¹ [css : Cf. P. Pelliot, [Les débuts de l'imprimerie en Chine](#) : Le plus ancien imprimé daté qui soit un véritable livre est le *Kin kang king*, qui se termine par un colophon imprimé du 11 mai 868].

Narrations populaires

avant-hier il ne peut plus même avaler un peu d'eau. Quelqu'un lui ayant demandé quand il mourrait, il a répondu que celui qui devait lui acheter un cercueil n'était pas encore venu. Depuis ce matin il ne peut plus parler. L'acheteur de cercueil dont il a parlé, pourrait bien être toi. — Songtounn ayant réfléchi un instant, se dit : Je suis venu ici brûler de l'encens pour obtenir un fils. Si je fais cette bonne œuvre, Laot'ienye ne pourra pas ne pas l'apprendre. Qui sait si, pour cela, il ne m'accordera pas un fils ; cela se pourrait bien,... Et s'adressant au vieillard, il lui demanda : Y a-t-il ici un magasin de cercueils ? — Le vieillard lui répondit : Au sortir de cette ruelle, en tournant à l'ouest, au sud de la rue il y a une porte cochère noire ; c'est un magasin de cercueils.. — Songtounn reprit : S'il en est ainsi, comme je suis étranger ici, conduis-moi, nous examinerons ensemble, ce sera mieux ? L'autre y consentit, et, le conduisant, ils arrivèrent ensemble au magasin de cercueils. Le patron, nommé Tch'ennsanlang, dirigeait précisément ses menuisiers dans la coupe des planches. Le vieillard étant entré, dit : Patron Tch'ennsan, je t'ai amené une pratique. Sanlang répondit : Asseyons-nous dans la chambre ! Que veut-il acheter ? — L'autre reprit : Il vient pour choisir un cercueil. — Sanlang répondit : Venez choisir dans cette salle-ci ! — Quand les trois hommes furent dans la remise aux cercueils, Sanlang dit : ceux-ci sont de première qualité, à trois taëls pièce. — Sans attendre que Songtounn marchandât, le vieillard reprit : Patron, je vais te dire. Cet homme de bien vient acheter un cercueil pour le bonze malade de la hutte en nattes ; ne demande pas un prix exagéré ; fais moitié commerce, moitié bonne œuvre ; — Sanlang répondit : Puisqu'il s'agit d'une bonne œuvre, je ne veux pas faire de profit ; mais me contenterai de

Narrations populaires

rentrer dans mon fonds ; c'est deux taëls et six dixièmes ; je ne puis donner à moins. — Songtounn dit : C'est là un prix très équitable, mais il y a une chose. L'argent que j'ai sur moi ne fait pas la somme. Attendez que j'aille au pont Fongk'iao voir un batelier de mon pays nommé Liouchounnts'uan ; je lui emprunterai ce qu'il faut, et reviendrai de suite. Sanlang répondit : Bien ! Comme il te plaira ! — Le vieillard conjecturant que c'était là, de la part de Songtounn, une manœuvre pour s'esquiver, fut mécontent et lui dit : Puisque tu as commencé par concevoir des sentiments de pitié, pourquoi veux-tu maintenant t'esquiver ainsi ? Passe encore que tu ignores les causes du vent et de la pluie ¹ ; mais comment pouvais-tu ignorer que tu n'as pas d'argent sur toi ? Et, n'en ayant pas, comment as-tu pu vouloir choisir un cercueil ? Qui est-ce qui ne sait pas dire de vaines paroles ?.. Tandis qu'il bougonnait ainsi, les gens, dans la rue, se mirent à courir en foule vers l'est, en disant que le bonze était mort, et qu'il fallait aller voir. Alors le vieillard dit à Songtounn : N'entends-tu pas ? Le vieux bonze est mort. Il attend aux enfers avec anxiété que tu lui achètes un cercueil ! — Alors Songtounn dit : Allons ! Je n'irai pas emprunter... Et tirant un taël et sept dixièmes qui lui restaient de ses dépenses à la pagode, il les remit à Tch'ennsanlang. Puis, ôtant sa robe, il dit : Cet habit vaut plus d'un taël ; patron, prenez-le provisoirement, en attendant que je vienne le racheter. — Tch'ennsanlang répondit : Ne m'en veuillez pas si j'accepte ; je ne vous connais pas ; je garde votre habit provisoirement. — Songtounn détacha encore de sa tête une broche en argent, et la remit au vieillard.

¹ Passe que tu ignores les choses du dehors ; mais ce que tu portes sur toi ?!

Narrations populaires

— Mais voilà qu'on me dit : Conteur, tu t'es trompé ; comment un homme peut-il porter une broche ?.. C'est que, sous la dynastie des Ming, on ne portait pas la queue ; on laissait pousser les cheveux que l'on enroulait en chignon ¹ ; il fallait une broche pour soutenir ce dernier. — Donc Songtounn donna sa broche au vieillard, en lui disant : Prends cette broche, échange-la contre quelques ligatures de sapèques, pour les frais de l'enterrement. — Les assistants dirent : On voit rarement un homme de bien vendre, comme celui-ci, ses habits pour secourir un bonze ! Puisqu'il s'est chargé du principal, il est convenable que nous nous cotisions pour l'aider en payant les accessoires. — Songtounn étant revenu à la hutte, vit que le bonze était vraiment mort. Il pleura sur lui, puis, après l'avoir contemplé quelque temps, il retourna à la maison.

Quand il arriva à la maison, la soirée était fort avancée. Sa femme le voyant revenir si tard, sans habits et l'air triste, elle crut qu'il s'était battu avec quelqu'un, et s'avança vite pour le lui demander. Songtounn répondit en secouant la tête : Ce n'est pas cela ; pour te raconter le tout, il faudra bien des paroles. Commence par me chauffer un peu de thé. — Sa femme ayant fini de lui en chauffer, le lui servit sur le k'ang. Tout en buvant, il lui raconta sa rencontre avec le bonze malade, depuis le commencement jusqu'à la fin. Loucheu dit : Tu as très bien fait ! — Quand Songtounn vit que sa femme avait de si bons sentiments, sa tristesse se changea en joie. Les deux époux s'endormirent. Quand il eut dormi jusque vers minuit, Songtounn eut un rêve. Il vit le bonze venir le remercier, et lui dire : Mon

¹ Nœud traversé par une broche, fixé sur le vertex, couvert d'un bonnet.

Narrations populaires

bienfaiteur, dans ta présente existence tu devais être privé d'enfants ; de plus le nombre de tes années touchait à son terme. Mais, puisque tu as bon cœur, le Ciel t'a ajouté six ans de vie sur la terre ; il a ordonné de plus que je vienne m'incarner chez toi pour être ton fils, et payer ainsi la bonne action que tu as faite en m'achetant un cercueil. — Loucheu vit aussi en songe un arhan tout rayonnant qui entra dans la chambre ; parlant en rêve, elle se mit à crier, ce qui éveilla Songtounn ; alors chacun raconta sa vision, sans trop y ajouter foi. De ce jour Loucheu devint enceinte. Au bout de dix mois, elle eut un garçon qu'on appela Songkinn. Inutile de parler de la joie des deux époux. A la même époque les Liouchounnts'uan eurent aussi une fille, qu'ils appelèrent Itch'ounn. Cinq à six ans plus tard, les enfants des deux familles ayant grandi, les officieux s'entremirent pour les fiancer. Liouchounnts'uan aurait bien voulu. Mais Songtounn, le dédaignant parce qu'il était batelier, n'y consentit pas, sans donner ses raisons. Quelques jours plus tard, ayant été atteint d'une maladie aiguë, il mourut. Loucheu resta seule, pour faire vivre et étudier l'enfant. Comme il arriva que plusieurs années de suite furent mauvaises, vexés par quelques vauriens de leur village, la veuve et l'orphelin devinrent de plus en plus pauvres, si bien qu'au bout de dix ans environ il ne leur resta plus rien du tout. Loucheu tomba malade de tristesse, et mourut. Quand il l'eut ensevelie, Songkinn se trouva sans abri. Mais, ayant étudié depuis son enfance, et étant intelligent, il savait écrire et compter. Il y avait, dans le voisinage, un licencié appelé Fan, qui venait d'être nommé sous-préfet de Kiangchanhien dans le K'iutcheoufou du Tcheekiang, et qui avait justement besoin d'un homme de cette sorte. Quelqu'un lui recommanda Songkinn.

Narrations populaires

Quand le licencié Fan l'eut vu, il lui fit écrire quelques lettres, et faire quelques calculs sur l'abaque ; ce dont Songkinn s'étant parfaitement acquitté, le licencié l'attacha à son étude, l'habilla de neuf, et peu de jours après, l'emmena avec lui au lieu de sa charge. Les autres domestiques et gens de confiance le prirent en grippe. Le licencié Fan ayant l'oreille accessible aux médisances, crut vrai ce qu'ils lui dirent. Un jour que Songkinn se trouva en faute, le licencié se fâcha, lui fit ôter les habits qu'il lui avait donnés, et le chassa de son service. Songkinn se trouva abandonné dans une province étrangère, sans aucun parent à portée, et sans argent pour revenir chez lui. Il ne lui resta donc que la ressource de mendier. Après avoir erré de ci de là tout le jour, la nuit il se reposait dans une pagode. Comme il mendiait pour la première fois, il était extrêmement gêné, et passait bien des jours sans avoir eu de quoi se rassasier. Aussi devint-il peu à peu halé et maigre, au point de n'avoir plus rien de son air d'autrefois. On était alors en automne ; soudain il tomba une averse si forte, qu'il ne put pas sortir. Or, ne pouvant mendier, il n'avait rien à manger. Il resta donc dans une pagode, en proie à la faim. La pluie tomba durant presque toute la journée, et ne cessa que vers le soir. Songkinn ayant serré sa ceinture, sortit de la pagode, et, malgré la boue, se mit en route pour mendier quelque nourriture. Comme il descendait du tertre de la pagode, un homme vint dans la direction opposée. Songkinn l'ayant regardé attentivement, vit que c'était le bon ami de son père, Liouchounnts'uan. Songkinn ayant honte de se présenter à lui, baissa la tête en feignant de ne pas le connaître, et fit mine de vouloir le dépasser. Or Liouchounnts'uan, qui avait de bons yeux, l'avait déjà reconnu, et le saisissant par derrière, il

Narrations populaires

l'interpella en disant : N'es-tu pas un tel ?.. J'ai ouï dire que tu étais au service d'un mandarin ; comment en es-tu venu à avoir pareil air ? — Songkinn répondit en versant des larmes : Étant si mal vêtu, je ne puis vous faire la révérence ¹... Puis il lui raconta les mauvais traitements qu'il avait essuyés de la part du licencié Fan. — Liouchounnts'uan lui dit : S'il en est ainsi, viens tenir mes comptes sur ma barque, et faire quelques petits travaux ; Je te promets que tu n'auras du moins rien à souffrir. — Songkinn répondit en s'agenouillant : Si vous me recueillez, vous serez pour moi comme un nouveau père. — Sur ce, Liouchounnts'uan ayant conduit Songkinn au bord du fleuve, monta le premier sur la barque, pour en parler à sa femme. Celle-ci dit : C'est là une affaire avantageuse pour les deux parties, comment n'en serais-je pas contente ?! — Liouchounnts'uan fit alors monter Songkinn sur la barque, lui fit saluer sa femme, et lui fit mettre sa propre robe ouatée ; il le présenta aussi à Itch'ounn, et les fit s'appeler frère et sœur. Liouchounnts'uan dit : Y a-t-il encore de la soupe ? Servez-lui-en, qu'il mange ! — La vieille répondit : Il y a bien de la soupe, mais elle est froide. — Itch'ounn dit : Dans le chaudron il y a du thé chaud ; ensemble, cela pourra aller. — La vieille apporta aussi quelques légumes salés, et les lui donna en disant : La nourriture des bateliers ne vaut pas celle de la maison ; tu devras t'y résigner ! — Songkinn répondit : Une nourriture quelconque apaise la faim, un vêtement quelconque protège du froid. Si j'ai pareille nourriture durant toute ma vie, ce ne sera pas mal. — Liouchounnts'uan voyant qu'il n'avait même pas de

¹ Certains rits exigent certains habits. On ne salue pas en déshabillé.

Narrations populaires

bonnet, dit à Itch'ounn d'apporter la calotte de feutre qui se trouvait dans la cahute de l'arrière, pour qu'il la mit. Itch'ounn l'ayant prise et examinée, vit qu'elle avait un grand trou ; aussitôt elle tira de ses cheveux une aiguille et du fil, recousit la déchirure, déposa le bonnet sur l'avant du bateau, et dit : Prends et mets cette calotte de feutre ¹ ! — Songkinn la prit et la mit. Quand il eut fini de manger, Liouchounnts'uan lui fit laver le pont de la barque. Comme il venait d'arriver, cela l'amusa. Au bout de deux ou trois jours, Liouchounnts'uan le voyant désœuvré, se dit : Voilà-t-il pas que, tout nouvellement arrivé, il est déjà à ne rien faire ?! Ne lui en laissons pas prendre l'habitude. La paresse invétérée est incorrigible. Mieux vaut lui apprendre de bonne heure à travailler... Et criant après lui, il dit : Hai ! Puisque tu manges mon pain et portes mes habits, il faut que tu travailles pour moi, autrement cela ne pourra pas aller ! Ne reste pas continuellement à ne rien faire ! Je n'ai pas de pain de reste pour nourrir des oisifs ! Quand il n'y a pas autre chose à faire, emploie tes loisirs à faire des cordes, cela peut servir ; pourquoi rester ainsi bêtement à ne rien faire ?! — Songkinn répondit sur-le-champ : Bien, bien ; où est la filasse ? Liouchounnts'uan lui en donna un écheveau, et lui montra quelle épaisseur et quelle longueur il devait donner à ses cordes. De ce jour, Songkinn travailla avec zèle, et n'osa plus paresser. Il faisait toutes les écritures et tenait les comptes, sans la plus petite erreur. Beaucoup d'autres bateliers le priaient d'aller écrire ou compter pour eux. Les passagers qui le voyaient, le

¹ Les rits interdisent absolument qu'un homme et une femme se donnent un objet de la main à la main.

Narrations populaires

louaient unanimement. Les époux Liouchounnts'uan se prirent aussi à le traiter avec une singulière affection ; ils lui faisaient exprès de bons habits et de bonnes chaussures, l'appelant, devant les passagers, leur neveu par les femmes. Songkinn donnait aussi à Liouchounnts'uan le titre d'oncle ; il se trouvait très bien ; vivant ainsi sans soucis au jour le jour sur la barque, sa mine s'améliora, et, comme il était de plus bien mis, il plaisait à tous ceux qui le voyaient. Deux années ayant passé de la sorte, un jour Liouchounnts'uan se dit en lui-même : Étant avancé en âge comme je suis, et n'ayant qu'une fille et pas de fils, je me préoccupe depuis longtemps de lui trouver un mari qui entre dans ma famille ¹, afin de pourvoir à mon entretien durant mes vieux jours. Voilà bien des années que je n'ai pu trouver personne qui convienne. Quelqu'un comme ce Songkinn ferait l'affaire, mais je ne sais si ma femme y consentirait. Je vais lui en parler.. Étant donc allé trouver sa femme, Liouchounnts'uan lui dit en présence d'Itch'ounn : Voilà, notre fille devenue si grande, sans être encore mariée, cela peut-il aller ? — La vieille répondit : C'est là une affaire de première importance ; où trouver un garçon qui convienne ? — Liouchounnts'uan reprit : Quelqu'un comme Songkinn, bien fait et habile, parmi cent garçons on n'en trouverait pas un. — La vieille dit : Comment serait-ce si nous lui donnions notre fille ?! — Liouchounnts'uan feignant de ne pas vouloir, dit : Que dis-tu là ? Il n'a ni famille ni fortune, et vit de nous sur notre barque ; comment irions-nous bien promettre notre fille ? — La vieille répondit : Songkinn est issu d'une famille mandarinale ; nous étions liés d'amitié avec

¹ Un gendre qui entre dans la famille et en prend le nom.

Narrations populaires

son père ; du vivant de son père, on avait fait pour nous des démarches dans ce sens, l'as-tu oublié ? Quoique actuellement il soit dans la misère, en juger d'après son air et son talent, plus tard il fera fortune ¹. Si donc nous lui donnons notre fille, cela ne sera pas un déshonneur, et nous deux vieux aurons en lui un appui. Chounnts'uan demanda : Es-tu bien décidée ? — La vieille dit : Quel doute pourrais-je avoir ? — Chounnts'uan reprit : Moi aussi je le désirais depuis longtemps, mais je voulais essayer ce que tu en penserais... Il appela sur-le-champ Songkinn, et lui promit verbalement sa fille. Songkinn voyant qu'il obtenait ainsi gratis une femme, sans débours, il se dit : Voilà une bonne affaire.. Liouchounnts'uan chercha aussitôt un devin, se fit indiquer un jour faste, et dit à sa femme quand se ferait le mariage : On habilla Songkinn à neuf des pieds à la tête, on acheta aussi un trousseau pour la jeune fille. Quand le jour fut venu, on fit l'affaire. Le lendemain, les bateliers de toutes les barques vinrent présenter leurs félicitations. Par après les jeunes époux Songkinn vécurent dans le plus parfait accord. Les affaires de la barque devinrent prospères, et allèrent mieux de jour en jour.

Au bout d'un an plus deux mois, Itch'ounn eut une petite fille. La joie de toute la famille ne saurait s'exprimer. Quand celui-ci déposait le poupon, l'autre s'en emparait ; tout le long du jour il était sur les bras de quelqu'un. Quand il eut un peu plus d'un an, l'enfant fut atteint de la petite vérole, et les pustules n'ayant pas mûri, il mourut. Songkinn dévoré de regrets, et ne faisant que pleurer nuit et jour, tomba malade au bout de deux à trois mois,

¹ Ce n'est pas encore son temps, le temps fixé par le destin pour sa fortune.

Narrations populaires

frissonnant le matin, et brûlé par la fièvre le soir. S'étant fait examiner par des médecins, ceux-ci déclarèrent que c'était la consommation, une maladie fort difficile à guérir. Le mal ne faisant qu'empirer, ne pouvant plus ni manger ni travailler, il devint maigre comme un squelette, et presque incapable de se mouvoir. — Les deux vieux époux Liouchounnts'uan avaient d'abord espéré qu'il guérirait. Mais, quand il eut pris plusieurs médicaments sans aller mieux, ils en conçurent du dépit. Songkinn qui avait plus l'air d'un revenant que d'un homme, leur devint odieux, et ils n'auraient pas demandé mieux que de le voir mort, pour être délivrés de ce souci. Mais il traînait sans mourir. Les deux vieux époux se repentirent extrêmement de leur choix, que l'homme rejetait sur la femme, et que celle-ci imputait à l'homme. Jadis ils avaient espéré trouver en lui un appui, et voilà que, mort à demi, il les étreignait comme le cadavre d'un serpent, sans qu'ils pussent le détacher. D'un autre côté, voyant leur florissante jeune fille réduite à un pareil sort, et frustrée de la grande affaire de toute la vie, ils étaient on ne peut plus ennuyés, et se dirent : N'y aurait-il pas quelque moyen de mettre dehors ce vampire ? Nous ne pourrions avoir de repos que quand nous aurons fait épouser de nouveau à notre fille un bon mari ! — Après en avoir délibéré, les deux étant convenus d'un stratagème, sans en informer Itch'ounn, ils dirent qu'ils allaient prendre un chargement sur la rive nord du Kiang. Ils gouvernèrent le bateau de manière à arriver à un endroit désert, où l'on ne voyait qu'herbes sauvages et bois de tous les côtés. Au loin c'était le grand fleuve à perte de vue. Pas un homme qui passât par là.

Ce jour-là, le vent était contraire. Liouchounnts'uan gouverna

Narrations populaires

son bateau de manière à accoster, l'amarra, puis maudit Songkinn, en disant : Diable étique, si tu ne peux pas faire autre chose, va là-bas couper un peu de bois à brûler, ça nous épargnera de l'acheter ! — Songkinn était exténué ; cependant, comme il mangeait le pain de Liouchounnts'uan, il comprit que, s'il ne bougeait pas, cela irait mal ; il prit donc une serpe et une corde, puis fit effort pour gravir la berge. Arrivé dans la forêt, essoufflé comme il était, comment aurait-il eu la force de couper du bois ? Il ramassa donc des branches sèches jetées à bas par le vent, les arrangea, en fit un fagot qu'il mit sur le dos, puis revint. Quand il eut fait un demi-*li*, il s'aperçut soudain qu'il avait perdu sa serpe. Étant donc retourné, il la ramassa, revint à son fagot, l'y enfonça, puis étant arrivé lentement au bord du Kiang à l'endroit où la barque avait été amarrée, il ne la trouva plus. Rien que le fleuve, à perte de vue. Songkinn se mit à courir le long du Kiang pour la poursuivre. Ce fut en vain ; il ne put en retrouver aucune trace. Comme le soleil allait toucher l'horizon à l'ouest, comprenant que ses beaux-parents l'avaient abandonné, sans ressources et du côté du ciel et du côté de la terre ¹, il sentit la tristesse envahir son cœur, et se mit à pleurer à grands cris. Quand la voix lui manqua, il s'étendit à terre tout stupide. Soudain un bonze se présenta à lui, et lui demanda : Ou est allé ton compagnon ?.. Songkinn se releva en toute hâte, salua le bonze, et lui dit : Je suis Songkinn de Soutcheou. Comme j'étais malade, mes beaux-parents m'ont abandonné ici ; je vous prie d'avoir pitié de moi ! — Le bonze lui dit : Viens d'abord passer la nuit avec moi, demain nous pourrions au reste. — Songkinn

¹ Sans voie pour monter au ciel, sans porte pour entrer en terre.

Narrations populaires

fut on ne peut plus reconnaissant, cela va de soi ; il suivit le bonze. Quand ils eurent marché un peu plus d'un *li*, une pagode s'offrit à sa vue. Le bonze ayant introduit Songkinn dans l'intérieur, la nuit vint. Le bonze ayant battu le briquet, allumé la lampe, fait la soupe et donné à manger à Songkinn, lui demanda : Pourquoi tes beaux-parents t'en voulaient-ils ? dis-moi cela ! — Songkinn lui ayant raconté exactement ses aventures, le bonze dit : As-tu de la haine pour tes beaux-parents ¹ ? — Songkinn répondit : Ils m'ont fait du bien jadis. Ils m'ont abandonné parce que j'étais malade. C'est là un effet de mon mauvais destin, je ne puis me plaindre d'autrui. — Le bonze dit : Je vois, à ce que tu viens de dire, que tu es un brave homme. Ta maladie est morale ; elle ne saurait être guérie uniquement par des médicaments. Sais-tu prier Bouddha ? — Songkinn dit : Je ne le sais pas ! — Alors le bonze, tirant un livre d'un paquet, le lui remit en disant : Voici le Kinnkangking. Je vais t'apprendre à le réciter. Si tu le récites une fois chaque jour, dans un mois ta maladie sera guérie. Mais plus tard, quand tu seras guéri et devenu riche, garde-toi d'oublier de le réciter. — Songkinn étant la réincarnation d'un bonze qui avait récité le Kinnkangking durant toute sa vie précédente, le sut parfaitement dès qu'il l'eut lu une seule fois ; c'est qu'il avait encore mémoire de sa vie précédente. Quand il l'eut récité durant toute la soirée, il s'endormit. Le lendemain matin, quand Songkinn s'éveilla, il se trouva seul étendu sur un petit tertre ; il n'y avait plus ni pagode, ni bonze, mais l'exemplaire du Kinnkangking qu'il avait mis dans son sein y était encore. Surpris, il se traîna au bord du

¹ Le Bouddhisme interdit la haine.

Narrations populaires

Kiang, remplit sa bouche d'eau pour la rincer, puis ayant récité l'oraison une fois seulement, il se sentit aussitôt le cœur éclairé et le corps plein de vigueur ; alors il se dit : C'est un génie qui m'a guéri ; cela devait être... Et aussitôt, faisant une prostration à l'espace, il rendit grâces au ciel azuré. Sa maladie était guérie, il est vrai, mais, se sentant délaissé comme une algue flottant au gré des vents, sans un endroit où se fixer, il marchait en avant à l'aventure. Au bout d'un certain temps, sentant la faim, il vit de loin devant lui dans le bois comme une habitation, et voulut y aller demander quelque chose à manger. Cette démarche fut pour lui l'origine d'un grand revirement de fortune.

Quand il fut arrivé à portée, il vit qu'il n'y avait pas d'habitation, mais seulement des sabres et des lances fichés en terre. Ayant pris son courage à deux mains et avancé encore de quelques pas, il vit les ruines d'une grande pagode, et huit coffres en cuir hermétiquement fermés qui y étaient déposés. Alors il se dit : Bien sûr que ceci a été déposé ici par des voleurs, lesquels ont planté à l'entrée des armes, pour que personne n'osât approcher. Quoique ces objets soient de provenance suspecte, rien ne s'oppose à ce que je les enlève... Il revint donc vite sur ses pas. Arrivé au bord du Kiang, tout juste un gros bateau abordait. Songkinn feignant la terreur, dit aux bateliers : Je suis un certain Ts'ienkinn originaire du Chansi. J'allais avec mon oncle au Houkoang pour y trafiquer. En passant par ici, nous avons été détroussés par des brigands, qui ont tué mon oncle. J'ai demandé instamment à entrer dans leur bande, c'est pourquoi ils ne m'ont pas tué, et m'ont commis, avec un autre voleur, à la garde du butin fait sur nous, tandis qu'ils allaient piller ailleurs. Le voleur qui me tenait compagnie, est mort hier

Narrations populaires

soir mordu par un serpent, me laissant ainsi seul. Faites une bonne œuvre, en m'emmenant sur votre bateau !

Les gens de la barque n'ajoutant guère foi à ces paroles, Songkinn ajouta : N'en doutez pas. Dans cette pagode là-bas il y a huit grandes caisses pleines d'objets qu'ils nous ont volés. Venez avec moi en nombre, munis de cordes et de barres à porter, pour les enlever. Quand nous aurons démarré, je vous donnerai une des huit caisses. Allons vite ! Sinon, s'ils reviennent, il y aura un grand malheur ! — Ces bateliers étaient gens qui, durant toute l'année, cherchaient à gagner de l'argent au dehors. Dès qu'une affaire était lucrative, ils étaient prêts à l'entreprendre. Seize d'entre eux y allèrent aussitôt. Quand ils furent arrivés à la pagode, ils y trouvèrent de fait huit grandes caisses. Aussitôt, à deux hommes par barre, ils les transportèrent sur le bateau. Quand ils les eurent arrimées, les bateliers demandèrent à Songkinn : Où pensez-vous aller ? — Songkinn répondit : J'irai à Nanking chez des parents. — Les bateliers dirent : Notre bateau va justement à Koatcheou près Nanking. Cela tombe à merveille. Nous vous y conduirons tout en y allant. — Ayant démarré sur-le-champ, en trois jours ils eurent atteint Koatcheou à une dizaine de *li* de Nanking, et s'y arrêtèrent. Songkinn ayant loué une petite barque, choisit parmi les caisses les sept plus lourdes, et les y fit déposer. Il donna aux marinières celle qui restait. Inutile de dire que ceux-ci s'en partagèrent le contenu par lots proportionnels, cela étant évident.

Songkinn ayant quitté la grande barque pour la petite, n'ayant plus à faire qu'une dizaine de *li* et encore en descendant

Narrations populaires

le courant, ce n'était plus une affaire. En un clin d'œil il fut arrivé. Étant descendu de barque à la porte est de Nanking, il chercha une auberge et s'y établit. Ayant loué quatorze porteurs, il transporta à l'auberge les sept grandes caisses, et fit appeler un forgeron pour leur faire des clefs. Quand il les eut ouvertes et examinées, il se trouva qu'elles étaient pleines de perles, d'agates, de jade, d'objets et bibelots précieux de toute espèce, un vrai magasin de curiosités ¹. Voyez un peu ; cette bande de voleurs avait volé pendant bien des années, et pillé je ne sais combien de familles, pour arriver à amasser ces huit grands coffres ; et voilà que Songkinn d'un seul coup leur avait tout ravi. Ayant commencé par vendre le contenu d'une caisse, il en retira plus de six mille taëls. — Or Sangkinn était un homme avisé. Quand il se vit devenu riche, il se dit : Les aubergistes sont tous des coquins ; prenons garde qu'il ne vienne de mauvais désirs à ceux-ci !... Ayant donc loué une grande habitation dans l'intérieur de la ville, il se fit acheter des esclaves pour son service. Il s'habilla aussi complètement de soie, et tout le reste en proportion de sa prospérité actuelle. Pour ce qui est des six caisses, il garda de leur contenu ce qui pouvait lui servir, et vendit le reste. Il en vendit en tout pour plus de quarante mille taëls. De plus tout juste le maître de la maison qu'il habitait se trouva dans la gêne. S'étant résolu à aliéner sa propriété, il en fit d'abord la proposition à Songkinn. En deux mots l'affaire fut conclue. On dressa acte, on timbra, on fit enregistrer et la propriété fut à lui. Il la rebâtit à neuf de fond en comble. Dans les chambres ce n'étaient que meubles curieux,

¹ Antiquailles, bric-à-brac dont les Chinois sont extrêmement friands.

Narrations populaires

grandes tables et fauteuils à haut dossier, vernis sur bois ¹ et tout brillants ; vraiment c'était grand genre. Il ouvrit aussi un mont-de-piété dans la ville, et acquit cinq à six cents arpents de terre. Il avait une dizaine de commis, et une foule d'ouvriers à l'année, ou à la journée. On le servait avec empressement. En ville et dans les faubourgs il était connu sous le nom du richard Ts'ien. Quand il sortait, c'était dans un char attelé de deux bêtes, avec des roues du Chansi, une garniture rouge, et tout l'attirail d'un grand monsieur. — Mais laissons Songkinn pour le moment.

Or, le jour de l'abandon de son mari, quand Itch'ounn vit que son père l'envoyait couper du bois, elle se dit : Comment mon père peut-il être si borné ?! Fait-on couper du bois à un homme aussi malade ?!.. Cependant elle craignit que, si elle le retenait et l'empêchait d'y aller, elle mettrait son père en colère.

Au milieu de ses inquiétudes, elle vit soudain son père prendre le gouvernail et partir à la hâte. Itch'ounn s'écria : Mon mari est encore sur le rivage ; pourquoi démarrer ainsi ? — Sa mère faisant semblant de lui cracher au visage, dit : Fi donc ! As-tu un mari ? Irais-tu bien penser encore à ce drôle étique ? — Alors Itch'ounn se mit à crier : Vous m'aviez donné un mari, et voilà que vous me le reprenez ; quelle est votre intention en cela ? — Sa mère dit : Ton père le voyant malade, l'a abandonné par crainte de contagion. — A ces mots, Itch'ounn à demi-morte de colère, éclata en sanglots ; se précipitant hors de la cahute, et saisissant la corde de la voile, elle essaya de gagner le bord

¹ Sans peinture préalable. On ne vernit ainsi, que les bois précieux.

Narrations populaires

de la barque pour chercher la mort dans les îlots. Mais sa mère l'ayant prise à bras le corps, et rejetée dans la cabine, elle se mit à pleurer à grands cris, en invoquant le ciel et la terre. Cependant son père et sa mère faisaient toujours avancer la barque, la laissant crier à son aise. Le vent étant favorable, et la barque descendant au fil de l'eau, en un rien de temps elle eut fait 40 à 50 *li*. Comme Itch'ounn ne se taisait pas, son père l'admonesta en ces termes : Ma fille, écoute les paroles de ton père ! Ne comprends-tu pas que ce diable étique devant mourir d'un moment à l'autre, cela aurait fini de toute manière par une séparation. Ce n'était pas là l'homme prédestiné pour être ton mari. Alors ne valait-il pas beaucoup mieux s'en débarrasser de bonne heure en l'abandonnant, pour t'en redonner un bon, et éviter ainsi que ta vie ne s'écoule en vain ?!.. Cesse de le regretter — Itch'ounn répondit : Mon père et ma mère, vous avez fait là une action qui crie vengeance au ciel. Mettons qu'il devait mourir, encore deviez-vous le laisser bien mourir. Comment avez-vous pu le jeter dans un endroit désert, où il trouvera je ne sais quel genre de mort ?! Puisqu'il est mort, je ne lui survivrai pas : Si vous avez quelque pitié pour moi, faites revenir la barque pour que nous le cherchions. — Son père reprit : Quand il sera revenu avec son fagot et n'aura plus trouvé la barque, il sera certainement allé mendier dans quelque village ; à quoi bon alors le chercher ? Ne vois-tu pas que la barque, ayant le flot et le vent pour elle, a déjà fait plus de cent *li*. Quitte ce fol espoir ! — Itch'ounn voyant que son père n'entendait pas raison, essaya de nouveau de se précipiter du haut de la barque, mais fut encore saisie par sa mère. Alors, jurant avec imprécations qu'elle se donnerait la mort, elle se mit

Narrations populaires

à pleurer avec des cris plaintifs et incessants. Son père et sa mère la surveillèrent donc avec soin. La nuit passée, le lendemain matin elle ne se rendit pas davantage. Son père fut réduit à en passer par ses volontés, et à retourner pour chercher Songkinn. Mais le retour, contre le vent et le flot, fut bien plus lent que n'avait été l'aller. Au bout d'un jour, ils n'avaient pas encore fait la moitié du trajet. Cette nuit-là Itch'ounn pleura encore sans se reposer. Le troisième jour, au soir seulement, ils atteignirent l'endroit où la barque avait été amarrée. Itch'ounn descendit elle-même à terre, pour aller chercher son mari. Ayant aperçu sur un tertre un fagot et une serpe, elle reconnut que c'était la sienne et se dit : Dans un pareil désert, où mon mari a-t-il pu aller ? D'autant plus qu'étant malade, il ne pouvait guère marcher. Bien sûr qu'après avoir déposé son fagot, il s'est jeté dans le Kiang pour se noyer... En pensant cela, elle pleurait ; puis soudain elle essaya de nouveau de sauter dans le Kiang, mais fut retenue par les habits par son père. Itch'ounn dit alors : mes parents ont élevé mon corps, mais n'ont pu satisfaire mon cœur. Je ne saurais vivre davantage ! Mieux vaut que vous me laissiez aller le plus tôt possible revoir mon mari ! — Les deux vieillards voyant leur fille décidée à se suicider, étaient dans une extrême inquiétude, et lui dirent : Notre fille ! Dans cette affaire nous sommes vraiment en faute. Par une erreur d'un moment, nous voilà réduits à des regrets stériles. Aie pitié de notre grand âge. Nous n'avons que toi de descendants. Si tu viens à mourir nous aussi ne pourrons plus vivre. Pardonne-nous notre péché ! Attends au moins que nous ayons fait afficher partout des placards, afin de le retrouver si possible. S'il n'est pas mort, quand il aura vu ces placards, il viendra certainement nous

Narrations populaires

chercher. Si d'ici deux ou trois mois nous n'en avons aucune nouvelle, tu pourras faire réciter pour lui autant de prières, et lui faire faire autant de services funèbres que tu voudras ¹, pour le bien de son âme ; dépense autant qu'il te plaira, nous ne lésinerons pas. — Itch'ounn ayant entendu ces paroles, essuya enfin ses larmes et ne pleura plus. Son père écrivit sur-le-champ plusieurs dizaines de placards, qu'il fit coller dans toutes les villes, les bourgs à marché et autres endroits importants. Trois mois et plus passèrent, sans qu'il vint aucune nouvelle. Alors Itch'ounn dit : Il est certain maintenant que mon mari est mort... Elle pleura de nouveau un bon coup, prit des habits de grand deuil, fit une tablette à laquelle elle présenta les offrandes d'usage, invita une bande de bonzes qui firent leur vacarme durant trois jours et trois nuits, tandis qu'elle-même pleurait du matin jusqu'au soir et du soir au matin. Les bateliers des autres barques en ayant su la raison, furent tous émus de compassion. Elle pleura ainsi durant six mois, puis cessa. — Le père dit à la mère : Voici plusieurs jours que notre fille ne pleure plus. Ce doit être qu'elle a oublié l'affaire. Comment serait-ce si nous lui propositions de la remarier ? Autrement, à nous deux vieux, avec cette fille veuve, à quoi cela aboutira-t-il ? — La vieille dit : Tu as raison. Cependant je crains qu'elle ne consente pas. Parle-lui-en avec précaution ! — Après un peu plus d'un mois, on arriva au bout de l'an. Le 24 de la douzième lune, le père acheta du vin, de la viande, et les articles d'usage à la nouvelle année, comme noix, châtaignes et kaki sauvages. Le 29 au soir, ayant chauffé un pot de vin, il s'enivra ; alors, en veine d'expansion, il

¹ Cérémonies expiatoires censées abrégier la durée du purgatoire bouddhiste.

Narrations populaires

fit à Itch'ounn le discours suivant : Ma fille, voici une nouvelle année. Quitte le deuil ! Pourquoi ne pas mettre du rouge et du vert ?! — Itch'ounn répondit : Quand on a perdu son mari, on porte le deuil le reste de sa vie, sans qu'il soit permis de le quitter. — Quand son père entendit cela, il se mit à gronder. La regardant fixement pour l'intimider, il lui dit : Quand on a perdu ses parents, on ne porte le deuil que durant trois ans ; comment alors porterait-on durant toute la vie le deuil d'un mari ? Si je te le permets, tu pourras le porter ; sinon, non. — La mère voyant que le père parlait trop durement, dit : Attends encore deux jours, et elle changera d'habits. Le soir du trente, après avoir mangé les beignets du réveillon ¹, on enlèvera la tablette, et elle quittera le deuil ! — Itch'ounn voyant ses parents attaquer ainsi ses sentiments, se remit à pleurer, et dit : Vous avez, à vous deux, tramé la perte de mon mari, et voilà que vous voulez me défendre de porter son deuil ; je ne sais vraiment où vous voulez en venir. Songeriez-vous à me remarier ? Sachez-le bien, je mourrai dans mes habits de deuil, et ne vivrai pas si vous me les faites déposer ! — Son père allait recommencer à la chapitrer, quand la mère impatientée le maudit, le poussa dans la cabine et le fit coucher. Itch'ounn pleura toute la nuit. Le lendemain c'était le trente. Itch'ounn fit les offrandes d'usage devant la tablette de son mari, et pleura tout son soûl ; enfin sa mère la fit taire. Alors, à trois, ils mirent dans la marmite les beignets du réveillon. Quand ils furent cuits, Itch'ounn n'en voulut pas manger, parce qu'ils étaient à la viande. Ses parents mécontents lui dirent : Fille, puisque tu ne veux pas quitter le deuil, quel mal

¹ Les beignets entre les deux années, qu'on mange vers minuit.

Narrations populaires

y aurait-il à manger quelques aliments gras ? Les jeunes gens ne doivent pas être par trop austères, pour ne pas faire de tort à leur corps ! — Itch'ounn répondit : Mon corps vit encore, mais mon cœur est mort depuis longtemps. Des aliments maigres, c'est déjà trop pour moi ; quel goût prendrais-je aux mets ? — Sa mère lui dit : Si tu ne veux pas manger gras, peux-tu au moins boire un gobelet de vin ? — Itch'ounn dit : Moi qui vis, je pourrais en boire un, deux, trois gobelets ; mais le mort n'en a même pas un demi-gobelet à boire... Ayant dit cela, elle ne but pas de vin, se mit à pleurer, ne toucha même pas aux aliments maigres, et alla se coucher. — Ses parents voyant ces choses, et persuadés que le cœur de leur fille ne changerait pas plus que s'il était de fer forgé ou d'acier coulé, ne lui firent désormais plus violence.

Or quand Songkinn eut passé à Nanking un peu plus de deux ans, et y fut devenu un gros richard, il se dit en lui même : Mes beaux-parents m'ont traité fort mal, il est vrai ; mais ma femme m'aimait, et je l'aimais ; cela ne peut pas s'oublier... Il ne se remaria donc pas. Ayant mandé deux de ses commis de confiance, il leur remit l'administration de ses biens. Pour lui, ayant pris trois mille taëls, accompagné de quatre valets, il loua un grand bateau et vint droit à K'ounnchan, pour s'informer de ses beaux-parents. Les voisins lui dirent que, trois jours plus tôt, ils étaient partis avec leur barque pour Itcheng. Songkinn ayant acheté de la toile avec l'argent qu'il portait, s'en vint à Itcheng et descendit à l'auberge. Le lendemain, ayant expédié sa toile, il alla au bord du fleuve, chercha longtemps, reconnut la barque de ses beaux-parents, vit de loin Itch'ounn vêtue de deuil, et sut

Narrations populaires

ainsi qu'elle n'était pas remariée ¹. Après bien des soupirs, il imagina un stratagème, revint à l'auberge et dit à l'hôtelier : Au bord du fleuve il y a une barque, et sur la barque une jeune femme en deuil. J'ai appris que c'est la barque d'un certain Liouchounnts'uan de K'ounnchanhien. La femme en deuil est sa fille. Ayant perdu ma femme il y a trois ans, je songe à épouser cette personne en secondes noces... Tout en parlant, il tira dix taëls, les remit à l'aubergiste, et dit : Je te fais d'abord ce petit présent, en te priant de t'entremettre pour m'arranger ce mariage. Si cela réussit, il y aura de plus une forte récompense. S'il demande de combien sera le cadeau de fiançailles, dis-lui qu'il aura ce qu'il demandera. — L'aubergiste ayant pris l'argent, vint tout joyeux au bateau de Liouchounnts'uan, et lui dit : Patron Liou, tu viens souvent ici, et je ne t'ai jamais traité. Aujourd'hui que j'ai quelque loisir, allons ensemble boire un coup au cabaret ! — Ayant ainsi invité Liouchounnts'uan, il se rendit avec lui au cabaret, fit préparer plusieurs espèces de mets, et pria Liouchounnts'uan de s'asseoir à la place d'honneur. Celui-ci répondit en s'excusant : Moi, un batelier, comment permettrais-je que vous me défériez de la sorte ? Dites ce que vous avez à me dire. — L'aubergiste dit : Buvez d'abord trois gobelets, puis je parlerai. — Liouchounnts'uan de plus en plus défiant, dit : Si vous ne parlez pas clairement, je ne m'assiérai pas. — L'aubergiste reprit : Aujourd'hui est descendu à mon auberge un voyageur du Chansi, qu'on appelle Ts'ien le richard, car il a une immense fortune ; il a perdu sa femme il y a trois ans, et n'en a pas jusqu'ici repris d'autre. Ayant vu la bonne mine de ta fille, il

¹ Sortir de la maison, c'est-à-dire se remarier.

Narrations populaires

voudrait l'épouser en secondes noces. Il paiera n'importe quel cadeau de noces. Il m'a expressément député comme entremetteur pour te proposer cette affaire ; qu'en penses-tu ? — Liouchounnts'uan répondit : Que la fille d'un batelier épouse un richard, ce serait certainement une bonne affaire. Mais il y a une chose. Notre fille tient mordicus à rester veuve. Dès qu'on lui parle de se remarier, elle tente de se suicider. Je n'ose m'engager dans cette affaire... Il dit et se leva pour partir. L'aubergiste le retenant, lui dit : Ne pars pas ! Que la chose s'arrange ou non, cela n'y fait rien. Ce n'est pas moi qui fais les frais de ce régal. C'est Ts'ienyuanwai qui m'en a donné commission ; c'est lui qui paie ; d'ailleurs tout est prêt ; pourquoi ne pas accepter ? — Liouchounnts'uan dut donc s'asseoir. Tandis qu'ils buvaient, l'aubergiste reprit : Ts'ienyuanwai est un richard célèbre du Chansi. Son nom est connu de tous. Si ta fille épousait un pareil homme, non seulement elle-même serait heureuse pour la vie, mais vous deux vieillards seriez aussi pourvus pour vos vieux jours. Où retrouveras-tu pareille aubaine ? Retourne chez toi, et tâche de la persuader par de bonnes paroles. Ne prends pas une mauvaise résolution dont tu aies à te repentir le reste de ta vie. Tu chercheras en vain plus tard pareille chance. — Mais Liouchounnts'uan qui avait plusieurs fois failli causer le suicide de sa fille, n'avait plus ombre de courage ¹. Il écouta l'aubergiste en branlant la tête et sans oser rien promettre. Le vin même ne put faire aboutir l'affaire. — L'aubergiste retourna donc rapporter à Ts'ienyuanwai tout ce qu'avait dit Liouchounnts'uan. Songkinn intérieurement plein de joie, se dit : Bon, bon !.. Puis il dit à

¹ Sa vésicule biliaire, siège du courage, s'était brisée de peur.

Narrations populaires

l'aubergiste : Si l'affaire ne peut pas s'arranger, tant pis. Mais ne pourrais-je pas louer sa barque pour transporter des marchandises à Changkiang ? Refusera-t-il encore cela ? — L'aubergiste répondit : Les barques sont faites pour transporter des marchandises. Sa barque est une barque de commerce ; comment refuserait-il ? Ceci, d'un mot ce sera réglé ! — Il alla aussitôt trouver Liouchounnts'uan sur sa barque, lui parla de la louer, pour aller à tel endroit, à tel prix. Puis, étant revenu, il rendit compte à Yuanwai. Songkinn ordonna sur-le-champ à ses valets de porter d'abord ses bagages sur le bateau, laissant pour le lendemain le transport des marchandises. Puis Songkinn, vêtu de satin des pieds à la tête ¹, et entouré de quatre valets, monta sur la barque. — Les deux époux Liouchounnts'uan le prirent bonnement pour un voyageur du Chansi. Mais Itch'ounn qui, de l'arrière-cabine, l'avait regardé à la dérobée, fut fort surprise et se dit : Hm ! Comment se peut-il que cet homme soit tout semblable à mon mari ?.. Ayant examiné exactement s'il avait une cicatrice une marque à tel ou tel endroit, elle acquit la quasi-certitude que c'était son mari. Tandis que le cœur lui battait de surprise, elle entendit le nouvel hôte se plaindre de la faim, et dire : Patron ; j'ai faim. N'y a-t-il pas quelque chose à manger sur ta barque ? Même si c'est froid, cela ne fait rien. Prépare un peu de thé chaud pour boire avec. — Puis, grondant ses valets, il leur dit : Vous mangez mon pain et portez mes habits. Si vous n'avez pas autre chose à faire, tordez des cordes, cela peut servir. Pourquoi, ayant mangé, restez-vous bêtement oisifs ? — C'étaient là les paroles que les époux Liouchounnts'uan avaient

¹ Habillé par tout le corps comme un bâton de satin.

Narrations populaires

adressées à Songkinn, au temps de sa misère, quand il était nouveau-venu sur le bateau. Il les répétait à dessein, pour leur donner l'éveil. Mais les deux vieux avaient depuis longtemps oublié le passé. Itch'ounn au contraire s'en souvenait. Elle fut donc encore plus persuadée que c'était son mari, mais n'osa pas aller sur-le-champ le reconnaître. — Soudain elle entendit le passager dire encore : J'ai bien froid à la tête. Y a-t-il sur ton bateau une calotte en feutre usée ? Donne-la que je la mette ! — Liouchounnts'uan, n'y voyant pas malice, dit bêtement à Itch'ounn de la lui donner. — Alors Itch'ounn dit à ses parents : Ce passager Ts'ienyuanwai ne serait-il pas mon mari ? S'il en était autrement, comment saurait-il que nous avons sur notre bateau une calotte en feutre ?.. Et puis, je trouve que sa mine est identique à celle de mon mari. Il y a aussi des allusions évidentes dans ses paroles. Je suis extrêmement perplexe. Père, interroge-le avec soin. — Son père lui dit en riant : Petite sottise ! De ce diable étique de Song, à l'heure qu'il est, tout a pourri, même les os. Que si par hasard il n'était pas mort, il mendie actuellement de par le monde ; comment pourrait-il avoir pareil air ? — La mère lui dit aussi : Tu as trouvé mauvais jadis que ton père voulût le faire quitter le deuil, et tu as tenté étourdiment de te suicider. Maintenant que voilà un passager bien mis et bien fait, tu veux reconnaître en lui ton mari. Si tu le lui disais, et qu'il ne te reconnût pas, ne serais-tu pas honteuse ? — Itch'ounn entendant ses parents parler ainsi, rougit de honte et n'osa plus rien dire.

Son père prenant sa mère à part, lui dit : Femme ! Notre fille reconnaît son mari dans ce Ts'ienyuanwai. Il faut croire que c'est là l'époux que lui veut le destin. Cela devait être !.. Hier quand

Narrations populaires

l'aubergiste m'a invité à boire le vin, c'était pour cette affaire. Il m'a dit que Ts'ienyuanwai du Chansi, ayant perdu sa femme depuis trois ans, voulait épouser notre fille en secondes noces, et qu'il en donnerait tout ce que nous demanderions ¹. Puisque notre fille ne voulait pas se remarier, je n'ai pas osé m'engager. Voici maintenant qu'elle consent. Pourquoi ne pas profiter de ces dispositions pour la promettre à Ts'ienyuanwai ?.. Toi et moi aurions ainsi un avenir assuré, et nous n'aurions plus de soucis. — La vieille dit : Tu as bien raison. Ts'ienyuanwai, en louant notre barque, a peut-être bien eu cette intention. Demain, sans tarder, interroge-le. — Le vieux dit : C'est ça !

Le lendemain matin Ts'ienyuanwai s'étant levé et ayant terminé sa toilette, prit la calotte en feutre, et se mit à la contempler en la tournant et retournant dans ses mains. Le vieux lui demanda : Monsieur, pourquoi regardez-vous avec tant de persistance cette calotte usée ? — Yuanwai répondit : Je prends plaisir à cette couture. C'est si bien fait. Bien sûr que c'est l'œuvre d'une personne habile. Le vieux dit : C'est ma fille qui a cousu cela ; qu'y a-t-il là de remarquable ?.. Hier le patron de l'auberge m'a dit que, ayant perdu votre femme depuis trois ans et n'étant pas encore remarié, vous songiez à épouser notre fille ; cela est-il vrai ? — Yuanwai demanda : Consentirais-tu ? — Le vieux répondit : Ah s'il ne tenait qu'à moi ; mais il y a une chose. Ma fille s'obstine à rester veuve. Dès qu'on lui parle de se remarier, elle tente de se tuer. C'est pour cela que hier, je n'ai pas osé promettre. Yuanwai dit : Comment ton gendre est-il

¹ Présent de fiançailles, enrubanés, enguirlandés, enveloppés de papier rouge.

Narrations populaires

mort ? — Le vieux répondit : il était atteint de phtisie. Il y a quelques années, il alla au bois faire un fagot. N'en sachant rien, je démarrai. Depuis lors nous avons fait coller des placards partout, sans pouvoir le retrouver. Il est à croire qu'il est mort. — Yuanwai dit : Ton gendre n'est pas mort. Il a fait la rencontre d'un génie à forme humaine qui l'a sauvé. Il est devenu très riche. Si tu veux le voir, tu n'as qu'à appeler ta fille à qui je le montrerai.

Tandis que les deux hommes parlaient ainsi sur le pont de la barque, Itch'ounn avait porté une oreille attentive à leur conversation. Plus elle entendait, plus elle reconnaissait son mari ; il n'y avait plus ombre de doute. D'un bond elle s'élança hors de la cabine, et lui cria en sanglotant : Homme sans cœur ! J'ai porté ton deuil durant trois ans, et ai souffert pour toi d'innombrables douleurs. Qu'attends-tu pour te faire reconnaître ?! — Songkinn pleurant lui aussi, lui répondit : Femme, viens me voir !.. Quand les deux furent en présence, ils s'embrassèrent en pleurant ¹. — Le vieux durant ce temps criait à la vieille : Femme ! Ce n'est pas Ts'ienyuanwai. C'est notre gendre qui est revenu. Allons vite lui demander pardon ! Quand ils furent en présence de Songkinn les deux vieillards se prosternèrent à plat ventre. Songkinn leur dit : Ce n'est pas la peine. Seulement, s'il m'arrive encore de tomber malade, ne me rejetez plus ; suffit. — Le vieux et la vieille, éperdus de confusion, ne surent que répondre. Itch'ounn quitta le deuil à l'instant même ; elle jeta aussi dans le fleuve la tablette, qui s'en alla au fil de l'eau. — Songkinn appela alors ses valets, et leur fit

¹ Dans la langue chinoise, ni mots ni tournures pour exprimer la tendresse.

Narrations populaires

faire la prostration devant madame. — Le vieux et la vieille égorgaient poules et oies, préparaient du vin et des mets pour fêter leur gendre. Le père dit à Songkinn : Depuis votre départ, notre fille n'a pas mangé de viande et n'a pas bu de vin. — Quand Songkinn eut entendu cela, les larmes lui vinrent aux yeux ; il versa de sa propre main à Itch'ounn un gobelet de vin, et lui dit de cesser son abstinence. Puis il dit au vieux et à la vieille : Puisque vous avez voulu me faire périr, je n'ai plus envers vous de devoirs de reconnaissance ; je ne vous connais plus. Si je consens aujourd'hui à boire de votre vin, c'est pour l'amour de votre fille. — Avant que les deux vieillards eussent pu rien répondre, Itch'ounn dit : Hai ! Ne parle pas ainsi !.. S'ils ne t'avaient pas abandonné, serais-tu devenu si riche ?.. Et puis, mon père et ma mère t'ont bien traité jadis. Aujourd'hui ne nous souvenons que des bienfaits, et oublions les rancunes ! — Songkinn dit : Femme, qu'il en soit comme tu viens de dire ! Je me suis établi à Nanking. J'ai des fermes, des terres, et plusieurs magasins. Vous deux vieillards, laissez là votre barque. Venez chez moi jouir du restant de vos jours ! — Les deux vieux ne savaient que devenir, tant ils étaient confus. Le lendemain matin, l'aubergiste ayant appris l'histoire, vint sur la barque offrir ses félicitations. On fit bombance tout le jour et toute la nuit suivante : Le troisième jour, Songkinn ordonna à trois de ses valets de rester pour vendre ses toiles à l'auberge Wang. Toute la famille ayant aussitôt mis à la voile, alla d'abord à Nanking où elle séjourna quelques jours. Puis ils allèrent à K'ounnchanhien, brûlèrent du papier-monnaie au cimetière de leurs familles, et pleurèrent leurs ancêtres. Leurs consanguins de toutes les branches, vinrent tous leur faire visite. — En ce

Narrations populaires

temps-là le licencié Fan, qui depuis longtemps avait perdu sa charge, était oisif chez lui. Ayant appris que Songkinn devenu riche était rentré à la maison, il se renferma chez soi, de peur d'être gêné s'il le rencontrait dans la rue. Après un mois de séjour, Songkinn retourna à Nanking, pas besoin de le dire. Or Itch'ounn, voyant son mari réciter toujours des prières, lui demanda ce que c'était. Alors Songkinn lui ayant raconté comment il avait jadis rencontré le bonze, et appris de lui le Kinnkangking, Itch'ounn voulut elle aussi l'apprendre, et se le fit enseigner par son mari. Les deux époux le récitèrent durant toute leur vie. Aussi vécurent-ils tous deux jusqu'à 90 ans passés, dans une heureuse vieillesse, et moururent-ils, pleins de bonheur et de jours, sans avoir été malades. Après eux, leurs fils et leurs petits-fils continuèrent à prospérer, et leur fortune à s'accroître. Actuellement encore c'est une célèbre famille de richards, qui a produit bon nombre de mandarins.

@

Les galettes

@

A Tch'angchoeit'ang du Kiahingfou au Tcheekiang, vivait un richard nommé Kinnntchoung. Sa fortune était très considérable. Tout le monde l'appelait Kinn le cossu. Il était, de sa nature, extrêmement avare. Toute sa vie il avait détesté cinq choses, savoir : primo, le ciel ; secundo, la terre ; tertio, soi-même ; quarto, ses parents ; quinto, l'empereur. Et pourquoi donc délestait-il le ciel ?.. Parce que celui-ci n'était pas toute l'année comme durant la 6^e lune. Parce que le vent d'automne étant frais, et la neige en hiver étant froide, les hommes devaient faire des dépenses pour leurs habits doublés et ouatés. — Et pourquoi haïssait-il la terre ?.. Parce que celle-ci ne faisait pas pousser les arbres assez grands. Si elle le voulait bien, les troncs auraient juste les dimensions requises pour faire des colonnes, les grosses branches pour être poutres, les rameaux pour servir à la rigueur de chevrons, et l'on n'aurait pas l'ennui de devoir recourir aux charpentiers, qu'il faut payer et nourrir. — Mais pourquoi se haïssait-il soi-même ?.. Parce que son ventre n'était pas libre de n'avoir pas faim quand il n'avait pas mangé. — Et ses parents ?.. Il leur en voulait de ce qu'ils lui avaient donné des proches et des amis, qu'il devait, quand ils venaient le voir, régaler et traiter. — Enfin, il détestait l'empereur, parce que celui-ci, deux fois par an, exigeait les impôts. — En outre de ces cinq haines, il avait encore quatre envies. Primo, il eût voulu qu'une montagne d'argent poussât dans sa cour. Secundo, il eût

Narrations populaires

aimé que ses terres rapportassent des fèves d'or. Tertio, il désirait posséder un vase reproduisant les objets précieux. Quarto, il eût voulu qu'un de ses doigts eût la vertu de changer les cailloux en or. — Grâce à ces quatre convoitises et à ces cinq aversions, les premières n'étant jamais satisfaites, et les secondes ne le quittant pas, il végétait en proie au mécontentement et à l'ennui. Cependant il était riche, les céréales s'entassaient d'année en année dans ses greniers, et lui lésinait sur sa nourriture, comptant les grains et pesant le chauffage. Il ne manquait pas l'occasion de se faire du bien au détriment du prochain. De sa vie il n'avait fait une bonne action, tandis qu'il était coutumier de toutes les injustices et de toutes les noirceurs. A cause de cela, ses covillageois lui avaient donné deux surnoms, et l'appelaient ou Kinn eau claire, ou bien Kinn l'écorcheur. — Mais ce qu'il abhorrait le plus de tout temps, c'est que des bonzes ou des taocheu vinssent quêter à sa porte. Il disait : Sur la terre il n'y a pas plus intéressés que ces êtres-là. Ils ne font que demander, sans jamais rien donner. Quand je les vois, ils me sont comme un clou dans l'œil, comme une épine dans la langue. — Or précisément, à côté de sa propriété, il y avait une pagode nommée Fouchan neull. Kinnyuanwai n'y avait jamais brûlé pour deux sapèques de parfums. Or sa femme, née Chan, était fort différente de lui. Son bonheur était de brûler de l'encens, de garder l'abstinence et de faire des bonnes œuvres. Aussi Kinnyuanwai l'aimait-il et la détestait-il tout ensemble. Il l'aimait, parce que gardant l'abstinence, elle dépensait peu d'argent pour sa nourriture. Il la détestait, parce que pour ses bonnes œuvres, elle gaspillait pas mal de sapèques. — Les deux époux avaient passé l'âge moyen sans avoir d'enfants. Aussi

Narrations populaires

Chancheu, avait-elle, à l'insu de son mari, donné au Fouchan neull tous ses bijoux qui valaient bien vingt taëls, pour que les bonzes de cette pagode lui obtinssent un fils par leurs prières et leurs cérémonies. Or le Génie de cette pagode était vraiment puissant ¹. Au bout d'un an, voilà-t-il pas que Chancheu accoucha de deux jumeaux. Les deux enfants étaient également forts, potelés, et pleins de vie. Puisqu'ils avaient été obtenus au Fouchan neull, on appela le premier Fou, le second Chan. Du jour qu'elle eut obtenu ces deux fils, Chancheu ne cessa plus de donner à la pagode, toujours à l'insu de son mari, tant de chauffage par an, tant de grain par mois, pour l'entretien des bonzes. — Or le proverbe dit : Il n'y a pas de mur qui ne laisse passer le vent. A la longue, le bruit de ces largesses finit par venir aux oreilles de Kiunyuanwai, lequel se mit à faire des scènes journalières, maudissant sa femme par allusions détournées. Cela troubla l'harmonie des deux époux ; ce n'étaient plus que disputes quotidiennes ; il y eut même quelques scènes assez vives. Mais Chancheu était entêtée et connaissait le caractère de Kinnyuanwai ; après avoir été bien battue, elle agissait comme devant. — Les deux époux s'étaient mariés dans leur jeunesse ¹, et étaient du même âge. Cette année-là, ils atteignirent tous deux la cinquantaine. Leurs deux fils avaient tous deux près de neuf ans, et allaient ensemble à l'école, ils étaient très intelligents, et avaient pour l'étude d'heureuses dispositions. Chancheu conçut le projet de célébrer le même jour leur propre cinquantaine et l'anniversaire de la naissance des deux garçons. Quand le jour choisi fut venu,

¹ Sa capacité était transcendante.

Narrations populaires

Kinnyuanwai craignant que des parents ou des amis ne vinsent le féliciter, s'éclipça de grand matin dès qu'il fut levé. Chancheu prit quelques dizaines de ligatures de son pécule, ouvrit furtivement la porte du grenier, y déroba trois boisseaux de riz, et envoya le tout à la pagode, demandant aux bonzes de prier pour elle. Tout juste à ce moment Kinntchoung rentra. A l'instant où il passait la seconde porte, il vit Chancheu qui refermait la porte du grenier. Il vit aussi quelques grains de riz épars dans l'allée. Comprenant que sa femme venait de faire encore quelque cachotterie, Kinntchoung dut réprimer par deux fois l'envie qu'il se sentait de lui chercher querelle. Cependant, y ayant pensé, il se dit : Aujourd'hui c'est jour de réjouissance, il ne faut pas se disputer. Et puis, quand l'objet est sorti de la main, il ne peut plus y revenir... Il patienta donc, et dissimulant son mécontentement, il ne dit rien, mais, au fond du cœur, il ne digéra pas la chose. De toute la nuit suivante il ne ferma pas l'œil, et ayant agité la question dans tous les sens, il se dit : Que ces bonzes chauves viennent sans cesse me faire tort, c'est la faute de ma femme ¹. Il n'y a pas d'autre moyen. Cette racine de malheur ne peut être détruite que par le trépas de toutes ces têtes pelées. — Il passa toute la nuit dans cette agitation. Quand le jour fut venu, s'étant levé et habillé, il se promenait fiévreusement dans la cour, songeant comment il se débarrasserait des bonzes, mais sans trouver d'expédient pratique. Tandis qu'il y pensait, deux bonzes survinrent, l'un profès, l'autre novice ; ils venaient rendre compte du service propitiatoire qu'ils avaient célébré le soir précédent. Or les

¹ Alors qu'elle portait encore la coiffure des filles.

Narrations populaires

bonzes craignaient de rencontrer Kinntchoung ; aussi, étant arrivés à la porte, ils n'osèrent d'abord entrer. Mais, tandis qu'ils tendaient le cou pour regarder à l'intérieur, Kinntchoung les aperçut, sans en être vu. Comme il fronçait le sourcil de colère, il lui vint une idée. Ayant pris dans sa chambre quelques dizaines de sapèques, il ouvrit la porte de derrière et sortit. Étant allé à la droguerie, il y acheta de l'arsenic ; puis, faisant un détour, il se rendit chez le marchand de galettes Wangsanlang. Celui-ci était tout juste occupé à pétrir sa pâte ; sur l'égal une écuelle de farce était toute prête, et il allait procéder à la confection des galettes. C'est à ce moment que Kinntchoung arriva, portant 48 sapèques, car chez Wangsanlang c'était prix fixe, douze sapèques la galette. Kinntchoung dit, en lui remettant la somme : Prends ça, Sanlang. Je ne suis pas une pratique bien assidue, mais, quand j'achète, je paie comptant ; cependant j'ai un mot à te dire. — Wangsanlang répondit : Parle à ton aise ! — Alors Kinntchoung appliquant le proverbe, dit : A qui paie comptant on donne plus, à qui achète à crédit on donne moins. Puisque j'ai payé, il faut me faire de grosses galettes, et me les bien farcir. — Wangsanlang répondit : Qu'à cela ne tienne. On ne gagne au commerce que sur les braves gens ! — Kinntchoung reprit : Ne me dis pas d'injures ! Pétris les galettes, j'y mettrai moi-même la farce. — Wangsanlang se disait en lui-même : Ce n'est pas pour rien qu'on a appelé celui-là Kinn eau claire et Kinn l'écorcheur ! Depuis que je tiens boutique, je ne lui ai pas vendu pour deux sapèques. Et voilà que, à peine levé, de grand matin, il vient m'acheter comptant ! Voilà certes un bon augure pour

¹ Celle qui garde ma maison ; périphrase ; ma femme.

Narrations populaires

mes affaires d'aujourd'hui. Dépenser ces 48 sapèques doit lui avoir été plus dur que n'eût été à un autre le sacrifice du centuple. Puisqu'il est si intéressé, laissons-le mettre lui-même la farce, pour gagner sa pratique. — Ayant donc moulé quatre galettes, Wangsanlang les passa à Yuanwai, en disant : Mettez-y vous-même autant de farce qu'il vous plaira. — Alors Kinntchoung déposa à la dérobée l'arsenic sur les morceaux de pâte. Puis, y ayant mis la farce, il les plia en forme de galettes. Quand elles furent formées toutes quatre, on les mit au four, et dans un instant elles furent cuites. Kinntchoung les mit dans sa manche, et les porta toutes chaudes chez lui. Quand il eut passé la porte intérieure, il vit que les deux bonzes buvaient le thé dans la maison. Kinntchoung se dit : Vagabonds chauves, votre heure n'est pas éloignée !.. La rage au cœur et le sourire sur le visage, il entra dans l'appartement intérieur et dit à Chancheu : Ces deux bonzes sont restés ici toute la matinée sans manger ; j'ai peur qu'ils n'aient faim. — Chancheu dit : Qu'est-ce que je leur aurais donné à manger ? — Kinntchoung reprit : Je reviens de manger des galettes à la boutique de Wangsanlang. Les ayant trouvées excellentes, j'en ai rapporté quatre... Puis, trompant Chancheu, il ajouta : Je destinai ces quatre galettes à nos deux écoliers. Mais puisque ces deux bonzes, en célébrant notre service, se sont donné du mal pour nous, comment serait-ce si nous les leur donnions à manger ? Quand nos écoliers seront revenus de l'école, je leur en achèterai d'autres. — A ces paroles, Chancheu toute heureuse, se dit : Est-ce que mon mari serait converti ? Quelle bonne affaire !... Et prenant vite une assiette, elle y déposa les quatre galettes, et les fit servir aux deux bonzes par sa servante. Ceux-ci sachant que Kinntchoung

Narrations populaires

les détestait, n'étaient pas à leur aise depuis son retour. Quand donc la bonne leur servit les galettes, pensant que c'était un don gracieux de Chancheu, et ne voulant pas rester le temps de les manger, ils se dirent : Puisqu'on nous les a données afin que nous les mangions, il ne faut pas les renvoyer... Les ayant donc mises dans leurs manches, ils s'excusèrent et partirent. Kinntchoung se dit en lui-même : Ânes pelés, bientôt vous irez faire connaissance avec Yenwang ¹... Et autres paroles haï-neuses, qu'il est inutile de rapporter.

Or chaque fois que les deux écoliers de la famille Kinn revenaient de l'école, ils allaient jouer au Fouchan neull. Ce jour-là, dès qu'ils furent libres, ils y allèrent encore. Le bonze se dit en les voyant : Les deux petits Kinn sont si souvent venus jouer ici, sans que j'aie jamais eu aucune friandise à leur donner. Leur mère nous est si bonne. Ne voilà-t-il pas encore les quatre galettes qu'elle nous a données ?!.. Et les ayant prises et réchauffées, il en fit manger deux à chacun des écoliers, puis infusa deux tasses de thé qu'il leur fit boire. Avant qu'ils eussent mangé et bu, ils se portaient bien. Aussitôt après, ha ! ce fut épouvantable ; comme si des milliers de dards leur eussent percé le cœur ; comme si la flamme leur eût léché le corps. Tous deux, criant qu'ils avaient mal au ventre, se tordaient étendus à terre, sans que leur petit domestique parvînt à les relever. Le bonze tout éperdu n'y comprenait rien. Il lui fallut les faire porter chez eux par les bonzillons. Les deux époux Kinntchoung terrifiés, demandèrent vite au petit domestique ce qui était arrivé. Celui-ci dit : Après la classe, nous sommes allés ensem-

¹ Le juge des enfers.

Narrations populaires

ble à la pagode pour jouer. Le vieux bonze leur a donné quatre galettes qu'ils ont mangées. Aussitôt après, ils ont crié qu'ils avaient mal au ventre. Alors le Vieux bonze a dit : ces galettes sont un don de leur famille. Ce matin on a voulu me les faire manger ; les ayant trouvées trop bonnes pour moi, je les leur ai données. — Quand Kinntchoung eut entendu cela, il comprit que tout était perdu. Le proverbe dit : La conscience ne s'étouffe pas ¹... Il lui fallut donc faire savoir à Chancheu l'histoire de ses galettes à l'arsenic. A ce récit, Chancheu plus morte que vive, prit de l'eau froide et la fit ingurgiter aux deux écoliers. Mais le poison s'était déjà répandu par tout leur corps ; comment eût-on pu l'éteindre ? Peu d'instants après, le sang leur coula par les sept ouvertures naturelles, et les deux enfants furent deux démons errants. Chancheu eut beau les regretter, et crier merci au ciel et à la terre, son mari lui avait bel et bien tué ses deux enfants. Quant à lui en demander raison, elle se dit que, puisqu'ils ne pouvaient revivre, elle se fâcherait en pure perte. N'ayant, dans sa douleur, ni consolation, ni ressource, elle entra dans sa chambre, détacha sa ceinture, l'attacha à une poutre, et se pendit. — Kinntchoung pleura aussi un bon coup, puis, essuyant ses larmes, il entra dans son appartement pour parler avec Chancheu, quand, levant la tête, il aperçut son corps qui se balançait au plafond. Il poussa un grand cri, et mourut presque de frayeur. — L'axiome dit : Ne dis pas qu'il n'y a pas de châtiment pour les méchants. Un jour vient où tous les maux fondent sur eux en masse... Kinntchoung fut pris d'une grave

¹ La bougie éclaire l'intérieur de la lanterne, la conscience l'intérieur du cœur.

Narrations populaires

maladie, se coucha et perdit connaissance ¹. Deux où trois jours après, lui aussi alla aux enfers, chercher sa femme et ses enfants. La mort avait passé sur cette famille si animée, et personne n'en restait. — Tous ses parents haïssaient Kinntchoung, à cause de sa sordide avarice. Quand ils virent toute la famille éteinte, quelle curée !.. hommes et femmes, grands et petits, jeunes et vieux, tous s'abattirent sur la maison, comme un essaim de frelons, chacun s'emparant de ce qu'il pouvait. En un instant, meubles, effets, argent, malades, terres, tout eut passé en d'autres mains. Kinntchoung n'eut que ce qu'il méritait. C'est seulement quand ils eurent tout pillé, que les parents ensevelirent les cadavres de toute cette famille. Voyez-vous bien comme cet homme, aux méchantes mains et au mauvais cœur, se ruina en voulant nuire aux autres. L'adage dit : Le ciel ne permet pas que l'homme fasse mourir son semblable ; si le ciel veut sa mort, il en viendra bien à bout... Si la mort et la vie des hommes dépendaient de la haine ou du bon vouloir de leurs semblables, il n'y aurait plus d'inimitiés sur la terre. — Après l'histoire de Kinntchoung dont la méchanceté ruina la famille, voici maintenant l'histoire d'un homme dont le bon cœur fut récompensé par la réunion de toute sa famille.

@

¹ Ne reconnut plus ni hommes ni choses.

Le chignon blanc ¹

@

Dans le faubourg de l'est, à Ousihien du Tch'angtcheoufou au Kiangnan, habitait une famille Lu composée de trois frères, l'aîné s'appelait Lu u, le puîné Lupao, le cadet Lutchenn. Les deux aînés étaient mariés ; le cadet, encore trop jeune, était garçon. — La femme de l'aîné était née Wang. Celle du cadet était née Yang. Toutes deux étaient assez bien faites ². — Des trois frères, seul le puîné Lupao ne se conduisait pas bien, mangeant, buvant, courant les femmes et jouant ; faisant tout, en un mot, le travail seul excepté. Or sa femme Yangcheu, n'étant elle aussi pas très sage, ne pouvait l'exhorter efficacement au bien. L'adage dit : Quand l'épouse est vertueuse, il arrive peu de malheurs à son mari.... Non seulement elle ne savait pas l'exhorter au bien, mais elle l'excitait sans cesse à se disputer avec ses frères. A cause de cela, les deux belles-sœurs ne s'entendaient pas trop bien. C'était, comme dit le proverbe, accord, mais pas des cœurs. — L'aîné avait eu un petit garçon nommé Hieull, lequel, à l'âge de six ans, s'était égaré en jouant. Les deux époux furent affectés de cette perte, au point d'en perdre le boire et le manger ; ils cherchèrent partout durant plusieurs jours, sans pouvoir découvrir aucune trace. A cause de

¹ [css : on retrouve ce conte dans le recueil de J.-P. Abel-Rémusat, sous le titre « [Les trois frères](#) ».]

² Chacune avait quelques degrés de couleur ; c'est ainsi que l'on parle discrètement de la beauté féminine.

Narrations populaires

cela, Lu u ne pouvant plus trouver la paix chez lui, ramassa un capital et se munit d'une provision de toile, qu'il allait vendre de ci de là, demandant partout, à cette occasion, des nouvelles de son fils. Chaque année il sortait ainsi à la première lune, pour ne rentrer que vers la neuvième. Au bout de quatre ans passés ainsi, il s'était enrichi, mais n'avait pas découvert où était son enfant. A la longue, il y renonça. Au commencement de la cinquième année, Lu u sortit de nouveau pour faire son commerce. Il rencontra sur son chemin un gros marchand de toile. Après l'avoir ouï discourir, le marchand voyant que Lu u était très entendu et savait bien faire l'article, il l'invita à venir avec lui au Chansi, portant de la toile et rapportant de la soie filée, un commerce très lucratif et capable d'enrichir. Lu u ayant entendu cela, l'accompagna. Quand ils furent arrivés au Chansi, ils placèrent toutes leurs marchandises. Or précisément au Chansi cette année-là la récolte avait été mauvaise ; c'était une de ces années où les hommes se mangent entre eux. Quand le temps de réclamer les paiements fut venu, personne ne put payer, et, par suite, Lu u ne put s'en revenir. trois ans s'écoulèrent avant qu'ils pussent rentrer toutes leurs créances. Le marchand de toile, ayant retenu Lu u si longtemps, partagea avec lui le profit par moitié. Avec cet argent, Lu u acheta du fil de soie, et s'en revint seul. Un matin qu'il passait dans un endroit, nommé Tch'ennliou, il entra dans un lieu d'aisance. Il y trouva une besace en toile noire, marquée aux deux bouts de la lettre Tch'enn. L'ayant prise, il sentit qu'elle était lourde. Quand il fut arrivé à l'auberge, l'ayant ouverte, il y avait de fait ce que les hommes aiment tant, environ 200 onces de blanc métal : Lu u se dit : Quoique je ne l'aie pas gagné, il n'y a pas de mal à le prendre. Mais, si celui qui

Narrations populaires

l'a perdu ne le retrouve plus, il n'est pas sûr qu'il pourra supporter ce malheur. Les anciens ne disent-ils pas toujours que, ne pas cacher l'argent qu'on a trouvé, est un bien grand mérite. L'homme doit savoir mettre des limites à sa convoitise. Je possède de l'argent gagné dans le commerce, assez pour ma dépense, j'ai d'ailleurs trente ans passés et j'ai perdu mon fils ; à quoi bon convoiter cette aubaine ? Mieux vaut acquérir du mérite en faisant une bonne œuvre, et rendre l'objet à son propriétaire ; ainsi n'aurai-je aucun remords. C'est dit... Il revint donc vite au lieu où il avait ramassé l'argent, et se tint à portée, pour que, si quelqu'un venait le chercher, il pût le lui rendre. Il attendit ainsi tout un jour, sans voir personne venir chercher.. Étant revenu à l'auberge pour y passer la nuit, le lendemain il dut partir, et se dit : Ce n'est pas que je n'aie pas voulu le lui rendre. C'est lui qui n'est pas venu le chercher.

Quand il eut encore fait 500 *li* de plus, étant arrivé à Nansutcheou vers la chute du jour, il descendit dans une auberge, où il se rencontra avec un autre marchand, avec lequel il se mit à parler commerce. L'autre dit : Je suis par trop distrait. Il y a cinq ou six jours, en passant par Tch'ennliou, j'étais entré dans un lieu d'aisance, quand tout juste le mandarin vint à passer. Voulant voir le cortège, je me levai et oubliai ma besace en toile noire contenant 200 taëls. Je ne m'en souvins qu'après tout un jour de marche, quand, descendu à l'auberge, je voulus dormir. Je me dis qu'après si longtemps, il était inutile d'y retourner, parce que bien sûr quelqu'un l'aurait ramassée, et je me résignai à mon mauvais sort. — Lu u remarquant que le jour indiqué était celui où il avait trouvé l'argent, que la somme et la description de la besace concordait aussi, il demanda au mar-

Narrations populaires

chand : Qui êtes-vous ? Où habitez-vous ? — Le marchand dit : Vous êtes bien bon ! Je m'appelle Tch'enntch'aofong ; je suis originaire de Hoitchéou, et fais actuellement à Yangtchéou le commerce de grains. Comment vous appelez-vous ? — Lu u répondit : Vous êtes bien bon ! Je m'appelle Lu. — Le marchand demanda : D'où êtes-vous ? — Lu u répondit : Je suis de Ousihien dans le Tch'angtchéoufou. Pour rentrer, je dois tout juste passer par Yang-tchéou, c'est le chemin. Allons de compagnie. Après vous avoir accompagné chez vous, j'irai vous saluer à votre logis. — Tch'enntch'aofong répondant à ses politesses, dit : Si vous ne dédaignez pas ma chaumière, descendez chez moi pour un séjour de quelques jours. — Lu u dit : Que dites-vous là ? Quand des frères se rencontrent, ce n'est pas là chose de rien. Le proverbe dit : .. entre amis, on vient se voir de mille *li* de distance ; entre étrangers, on se voit en face sans se connaître... Que parlez-vous encore de chaumière ? — Les deux hommes ayant ainsi longuement causé à l'auberge, s'endormirent. Le lendemain matin, ils partirent ensemble. Quand ils eurent marché près d'une journée, ils arrivèrent à Yangtchéou. Lu u accompagna Tch'enntch'aofong à son magasin. Celui-ci lui fit servir des rafraîchissements, cela va sans dire. Tandis qu'ils buvaient, Lu u rappela la perte d'argent, faite par Tch'enntch'aofong, et lui demanda comment était faite sa besace. Tch'enntch'aofong dit : C'était une besace en toile noire, marquée à chaque bout d'un Tch'enn en fil blanc ; c'est là ma marque. — Quand ils causaient à l'auberge, Lu u s'était déjà douté que c'était sa besace. Quand il l'eut entendu ainsi parler, il ne lui resta plus de doute, et il dit : il y a quelques jours, à Tch'ennliou j'ai trouvé une besace ressemblant à celle que vous

Narrations populaires

venez de décrire. La voici, regardez si c'est bien cela ? — Tch'enntch'aofong l'ayant prise en main et considérée, c'était de fait son bien parfaitement intact, aussi dit-il : C'est cela, c'est cela... Puis, ayant examiné l'argent, il vit qu'on n'y avait pas touché. — Lu u dit : A l'auberge j'avais déjà l'intention de vous le rendre. Reprenez-le ; — Tch'enntch'aofong sentant que cela ne pouvait se passer ainsi, voulut partager avec Lu u par moitié. Lu u refusa obstinément et ne voulut rien accepter. Tch'enntch'aofong lui dit : Si nous ne partageons pas, vous accepterez du moins quelques taëls comme présent. — Lu u répondit : Entre frères, l'important c'est l'amitié, l'argent ne compte pas. Prenez, et qu'il n'en soit plus question ! — Tch'enntch'aofong ne sachant comment lui exprimer sa reconnaissance, ordonna aussitôt au cuisinier de préparer un dîner ; il se disait intérieurement : Les hommes de bien comme ce Lu u sont rares. Que pourrais-je faire pour lui compenser, sa restitution ? — Or les Tch'enntch'aofong avaient une fille d'une douzaine d'années. L'idée lui vint de la marier à un fils de Lu u, afin de cimenter leurs relations ; mais il ne savait pas si Lu u avait ou non un fils. Tandis qu'ils buvaient, Tch'enntch'aofong demanda à Lu u : Combien avez-vous de fils ? — A cette question, Lu u ne put retenir ses larmes, et dit : Je n'avais qu'un fils, lequel, il y a six ou sept ans, s'est égaré en jouant, et que je n'ai pu retrouver ; je n'en ai pas eu d'autres depuis. — Tch'enntch'aofong ayant entendu cela, en fut contristé, et inclinant la tête sans rien dire, il se mit à songer. Au bout d'un certain temps, il redemanda à Lu u : Quel âge avait votre fils, quand il s'est égaré ? — Lu u répondit : Six ans. — Tch'enntch'aofong demanda encore : Comment s'appelait-il, quel

Narrations populaires

extérieur avait-il ? — Lu u répondit : Il s'appelait Hieull de son petit nom. Il avait eu la petite vérole, mais n'en portait guère de traces ; il avait le teint clair. — Tch'enntch'aofong ayant écouté cette description, sourit, puis dit quelques mots à voix basse à l'un de ses commis. Celui-ci ayant reçu ses ordres, fit un signe d'assentiment et sortit. — Lu u voyant qu'il l'interrogeait ainsi, se demanda quelle pouvait être son intention. Au bout du temps qu'il faut pour fumer une pipe, un charmant garçon de 13 à 14 ans environ, vêtu d'une robe en toile bleue, entra dans l'appartement. A la vue de Lu u, il lui fit une profonde révérence, puis dit à Tch'enntch'aofong : Père, pour quelle raison avez-vous fait appeler Hieull ? — Tch'enntch'aofong lui dit : Attends ici. — Lu u ayant entendu ce nom de Hieull, qu'avait porté son enfant perdu, soupçonnait de plus en plus quelque mystère. Le visage de l'enfant lui paraissait aussi ressembler au visage de celui qu'il avait perdu, mais ayant entendu que l'enfant appelait Tch'enntch'aofong père, il en conclut que ce devait être son fils, et il n'osa pas poser une question imprudente ; il resta donc assis, d'un air embarrassé, et regardant fixement l'enfant. Celui-ci, de son côté, se mit à regarder fixement Lu u. Alors Lu u n'y tenant plus, demanda à Tch'enntch'aofong : Ce jeune garçon est-il votre fils ? — Tch'enntch'aofong lui répondit : Il n'est pas proprement mon fils, il y a sept ans de cela, un étranger passant par ici avec lui, vint à mon magasin, disant qu'il venait de perdre sa femme, qui lui avait laissé cet enfant. Il se rendait, disait-il, à Hoainan, chez des parents, quand, étant tombé malade, il se trouva à court d'argent. Il demandait donc à mettre provisoirement cet enfant en gage chez moi, offrant de se contenter de la modique somme de quatre taëls, en attendant

Narrations populaires

qu'il le rachetât en revenant de chez ses parents. Le récit de cet homme coulait comme de source, aussi eus-je pitié de lui, et lui donnai-je quatre taëls. Quand l'autre fut près de partir, il pleura et semblait ne pouvoir se séparer de l'enfant, tandis que celui-ci ne lui paraissait guère attaché. Voilà six à sept ans de cela, et jamais on n'a revu cet individu. Je conçus des soupçons, et, ayant soigneusement interrogé l'enfant, j'appris qu'il était de Ousihien, qu'il s'était égaré en jouant, et avait été amené ici par un voleur d'enfants. Quand je lui demandai le nom de son père, il me nomma le vôtre. Le voyant éveillé et parlant comme un homme, je me pris d'affection pour lui, et le traitai aussi bien que ma petite fille. Actuellement il étudie, est très intelligent et le premier de sa classe. Il y a longtemps que je médite d'aller éclaircir le cas à Ousi, mais je suis si chargé d'affaires que je ne puis quitter, c'est pourquoi j'ai toujours différé. Comme je viens d'entendre que votre récit est parfaitement conforme, je l'ai fait quérir pour que vous l'examiniez vous-même. Voilà encore une coïncidence qui est bien sûr l'œuvre de Laot'ienye touché de votre bon cœur. — Quand Hieull entendit ces paroles, il fut joyeux et triste tout ensemble, et se mit à pleurer. Lu u pleurant aussi, dit : Mon fils avait une marque à la jambe. Au-dessous du genou gauche, il avait deux taches noires. — Hieull entendant cela, défit vite sa jarretière, retroussa la jambe de son pantalon. regarda ; de fait, il y avait vraiment deux taches noires. A cette vue, Lu u reconnaissant avec certitude que c'était son fils, embrassa Hieull et s'écria : Mon fils, je suis ton propre père ; Ne t'ayant pas retrouvé depuis sept ans, je te croyais perdu. Qui eût cru que nous nous reverrions ! — Inutile de dire l'affection mutuelle que se témoignèrent le père et le fils. Puis Lu u se

Narrations populaires

levant avec empressement, salua Tch'enntch'aofong, en disant : Si mon fils n'avait pas été recueilli par vous, comment aujourd'hui nous serions-nous revus ?

Tch'enntch'aofong répondit ; Laot'ienye a su que vous ne gardiez pas l'argent trouvé. Ce sont les génies qui ont disposé toutes choses de manière à vous faire venir ici trouver votre fils, pour vous réunir de la sorte. Ne sachant pas jadis que c'était votre fils, je lui ai parfois manqué de respect, et à vous en sa personne ; pardon. — Alors Lu u dit à Hieull de se prosterner devant Tch'enntch'aofong pour le remercier. Celui-ci le relevant avec empressement, le fit asseoir devant Lu u, en disant : Je ne sais que vous donner pour compenser le bienfait de m'avoir rendu mon argent. Si vous ne me jugez pas trop indigne, j'ai une fille âgée de douze ans que je voudrais donner pour femme à votre fils, afin de nous lier ainsi pour toujours. — Lu u voyant que ce n'étaient pas là de vaines paroles, mais des sentiments vrais, consentit séance tenante. Cette nuit-là Lu u et son fils dormirent ensemble, et parlèrent toute la nuit des tristesses de leur séparation. Le lendemain matin, aussitôt levé, Lu u voulut prendre congé et partir. Mais Tch'enntch'aotong fit tant d'instances qu'il les fit rester, pour les traiter, avant les adieux, en nouveau beau-père et nouveau gendre. Quand on eut bu quelques gobelets, Tch'enntch'aofong tira vingt onces d'argent, et dit à Lu u : Mon gendre, pendant les années qu'il a passées chez moi, a parfois été traité irrévérencieusement ; comme cela est passé, n'en parlons plus. Voici un petit présent pour boire le thé en voyage. — Lu u répondit : Puisque vous avez bien voulu fiancer votre fille à mon fils, c'est moi qui devrais vous faire des présents. Étant de passage seulement, je ne puis m'acquitter de

Narrations populaires

ce devoir ; comment irais-je encore accepter des présents, de vous ? Je ne le ferai certainement pas. — Tch'enntch'aofong reprit : Je donne cela à mon gendre ; cela ne vous concerne pas. Si vous ne l'acceptez pas, je penserai que vous trouvez que c'est trop peu, ou que vous ne prenez pas au sérieux nos engagements. — Alors Lu u, ne pouvant plus refuser, dut accepter, et dit à Hieull de remercier. Tch'enntch'aofong le releva bien vite, en disant : Ce petit rien ne vaut pas un remerciement. — Puis, ayant conduit Hieull dans les appartements intérieurs, il lui fit saluer sa belle-mère. On fit bombance durant tout le jour, et Lu u passa la nuit. Il se dit à lui-même : Que j'aie ainsi, pour lui avoir rendu son argent, retrouvé mon fils, n'est-ce pas un coup du ciel ? Et ces fiançailles si avantageuses, n'est-ce pas là bien sur bien ; comment m'en acquitter ?.. Les vingt taëls que m'a donnés mon parent Tchenn, je ne les ai pas gagnés ; je n'en veux pas. Je m'en servirai pour faire l'aumône aux pauvres ou d'autres bonnes œuvres. C'est dit ! — Le lendemain de grand matin Tch'enntch'aofong avait déjà fait préparer un repas. Quand ils eurent mangé, Lu u ayant mis ordre à ses bagages, le père et le fils louèrent une petite barque, et partirent en descendant le fleuve.

Ils avaient fait une dizaine de *li*, quand ils entendirent des cris devant eux, et virent une foule d'hommes qui s'agitait semblable à un essaim d'abeilles, sans qu'ils sussent d'abord pourquoi. Quand ils eurent approché, ils virent qu'un grand bac avait sombré. Les passagers, bien une centaine d'hommes, étaient tombés à l'eau, et criaient au secours. Les hommes debout sur la rive priaient les autres barques de les repêcher. Mais les bateliers ne voulaient le faire que pour de l'argent. — Au milieu

Narrations populaires

de ce tumulte, Lu u se dit :.. Ne pas sauver celui qu'on voit périr, c'est n'avoir pas un cœur d'homme ! Ne suis-je pas résolu à dépenser mes vingt taëls ? Y a-t-il œuvre meilleure que de sauver des hommes ?.. Il cria donc aux bateliers : Patrons, sauvez vite ces hommes. Si vous les retirez tous jusqu'au dernier, je donnerai vingt taëls. — Les bateliers ayant entendu dire qu'il y avait de l'argent, plusieurs dizaines de barques volèrent au secours, retirant les naufragés dans toutes les directions. Il y eut même quelques hommes du rivage qui, sachant nager, sautèrent à l'eau pour coopérer au sauvetage. Voyez-vous, il n'y a rien de meilleur que l'argent. Le proverbe dit : .. Le pouvoir de l'argent égale celui des génies. En un clin d'œil tous ceux qui avaient été sur le bateau naufragé furent sauvés, sans qu'un seul se noyât. Alors Lu u tirant ses vingt taëls, les leur partagea. Ceux qui reçurent de l'argent, s'en allèrent pleins de joie. Alors les hommes sauvés vinrent tous l'en remercier, cela va de soi. Or parmi eux se trouva un homme qui, ayant soigneusement dévisagé Lu u, s'avança avec empressement et lui demanda : Frère, d'où viens-tu ? — Dès que Lu u le fixa, il reconnut que ce n'était autre que son cadet Lutchenn. Lu u n'aurait jamais imaginé que son frère viendrait à sa rencontre, tout ému de joie, il dit : Vraiment je suis en faute ! C'est ma longue absence qui, en te faisant venir me chercher, t'a exposé à ce malheur. Mais le Ciel a des yeux ¹, et m'a fait te sauver... Puis, ayant hissé Lutchenn sur son bateau, il lui fit ôter ses habits mouillés et lui en donna de secs. Lutchenn revenant ainsi des portes de la mort, était comme un homme qui rêve ; il resta un certain

¹ Le ciel azuré a des yeux ; est clairvoyant, est attentif.

Narrations populaires

temps sur le bateau, avant de se remettre. Alors Lu u appelant Hieull, lui fit faire connaissance avec son oncle. Puis il raconta d'un bout à l'autre à son frère, comment il avait rendu l'argent, trouvé Hieull, et fait des fiançailles. Lu tchenn soupira d'émotion. Puis Lu u lui demanda : Frère, comment es-tu venu ici ? — Lutchenn répondit : Frère, il est difficile de dire cela en peu de mots. Depuis que tu étais allé au loin, il y a de cela plus de trois ans, il s'était répandu une rumeur comme quoi tu serais mort au Chansi d'une maladie aiguë.. Quand mon second frère apporta cette nouvelle à la maison, tout le monde pleura et revêtit le deuil. Ma belle-sœur s'habilla aussi de blanc, et mit un chignon blanc. Pour moi, je ne pouvais croire cette nouvelle vraie. Le proverbe dit : .. Ce qu'on entend, ne compte pas ; quand on l'a vu, c'est vrai. Puis mon second frère se mit à pousser ma belle-sœur à se remarier. Ma belle-sœur n'y voulut pas entendre. Cela étant, elle me fit partir pour le Chansi, afin de prendre des informations exactes. Et voilà que je t'ai rencontré. Et dans mon malheur, c'est toi qui m'as sauvé ; vraiment, ce n'est pas là l'effet de mon bonheur, mais de tes bonnes œuvres, frère. L'adage dit : .. Un bon cœur touche le ciel et la terre. Retournons en toute hâte à la maison ! Si nous revenons bientôt, ma belle-sœur sera tranquille, et personne ne jaspera plus. Si nous tardons, peut-être qu'il y aura d'autres histoires. L'adage dit : .. Quand la nuit est longue, on fait beaucoup de rêves ! — Quand Lu u eut appris tout cela, il se sentit le cœur comme percé d'un glaive, et eût voulu avoir des ailes pour arriver chez lui de suite. Il fit démarrer les bateliers, et les obligea à marcher jour et nuit. Encore, comme s'il eût eu un dard dans la poitrine, trouvait-il la marche trop lente. Quand le bateau volait, il trouvait qu'il ne

Narrations populaires

marchait pas vite. Son impatience se conçoit.

Or la femme de Lu u, Wangcheu, n'y crut pas trop, quand elle reçut pour la première fois de mauvaises nouvelles de son mari. Ensuite, ayant entendu son second beau-frère Lupao donner des détails vraisemblables, elle perdit de sa confiance, mais prit la ferme résolution de ne rien décider, avant d'avoir reçu des nouvelles par son troisième beau-frère Lutchenn. Or Lupao était une franche canaille. Que son frère fût mort ou non, il lui importait peu de le savoir au juste. Son intention, en faisant accroire à sa belle-sœur qu'il était mort, était de la remarier, ce qui était d'autant plus facile que, n'ayant pas de fils, elle ne pouvait rester veuve ; que, de plus, elle était jeune et jolie ; il l'exhortait donc à se remarier, pour avoir les présents de fiançailles. — Sa belle-sœur sachant qu'il avait mauvais cœur, refusa avec obstination de l'écouter. Alors il la fit sermonner par sa femme Yangcheu, en termes mielleux, à peu près de cette manière : Belle-sœur, mon beau-frère est mort. En bonne justice tu devrais garder la viduité, sinon durant toute ta vie, au moins pendant trois ans. Mais si, le tertre sur sa tombe une fois sec, tu te remariais, personne n'aurait rien à y redire. Quand on est riche, rester veuve est sans doute chose qui illustre ; quand l'empereur en est informé, il honore d'un arc-de-triomphe et d'un titre honorifique ¹ ; on passe ainsi à la postérité ; bien sûr cela est glorieux et alléchant. Seulement, hélas, nous n'avons rien. Qui oserait bien prendre pour toi pareille détermination ? Nous sommes gênés pour la nourriture et le chauffage, et

¹ Le gouvernement fait ériger des monuments aux veuves fidèles, quand l'autorité locale le demande.

Narrations populaires

n'avons aucun revenu ; même si tu voulais rester veuve, tu ne le pourrais pas. Toute leur vie, si les hommes se donnent du mal, c'est pour acquérir du renom ou de la fortune. Mais peiner toute sa vie, sans espoir de renom ni de fortune, ne serait-ce pas avoir vécu et être mort en vain ?.. Et puis, quand on approche de la quarantaine, un an plus tôt c'est un an de gagné. Si, jeune encore, tu épouses un bon mari, tu auras du pain pour toute la vie. Je te dis tout cela dans la meilleure intention ; je ne saurais te conseiller chose indécente. Actuellement tu es toute troublée et ne saurais trouver par toi-même les bonnes raisons. Le proverbe dit :.. Les spectateurs voient clair, les intéressés sont aveugles... Si tu fais ton propre malheur, plus tard, en pensant à moi, tu ne pourras pas m'en vouloir. Crois-en mes paroles bien intentionnées ; il est de ton intérêt de te remarier le plus tôt possible. Si tu attends que tu sois vieille, tu ne trouveras plus un bon mari. Ne dit-on pas en proverbe : .. Il faut y penser par trois fois, pour n'avoir pas à se repentir... Si je n'étais pas ta sœur, comment oserais-je te parler avec tant d'insistance ? Crois-tu que je ne sache pas qu'à ne rien dire on gagne de ne pas s'essouffler ? Si je t'exhorte ainsi, c'est pour ton bien, et non pas pour te tromper. Je pouvais ne pas parler, et tu peux ne pas m'écouter ; mais n'oublie pas le proverbe : .. Écouter un bon conseil vaut avoir fait un bon repas... Réfléchis à mes paroles ¹, et demande-toi bien si elles sont vraies ou non ? — Quoique le discours de Yangcheu eût été tout miel et tout huile, doux et mélodieux au possible, Wangcheu n'en tint aucun compte et fit semblant de n'avoir pas compris. Le proverbe dit: .. Si tu as

¹ Goûte bien le goût de mes paroles.

Narrations populaires

mille artifices, moi j'ai une règle certaine... Sa résolution était immuable. — Yangcheu ayant ainsi tenté de la séduire, mais la voyant déterminée à ne pas se remarier, retourna dire à son mari : Cette pécore de Wangcheu a un cœur en fer forgé. Quoiqu'on lui dise, cela ne prend pas. — Lupao dit : Attends que je cherche un expédient. — Or Wangcheu n'avait pas été émue le moins du monde par les mensonges de sa belle-sœur. Elle se dit : Mon mari étant allé si loin, comment a-t-on pu avoir de ses nouvelles par occasion ?!.. On raconte ceci et cela ; mais qui donc l'a vu et est revenu le dire ? Et même si quelqu'un l'avait vu, je n'aurais pas la même certitude que si je l'avais vu moi-même. Puisque j'ai envoyé mon troisième beau-frère au Chansi pour y prendre des informations, je ne croirai rien de ces bruits avant son retour. Quand il sera arrivé au Chansi, si vraiment son frère est mort et qu'il ne puisse rapporter son cercueil, au moins rapportera-t-il ses ossements. Alors il dépendra encore de moi de prendre une détermination, et je ne me laisserai violenter par personne. Personne n'aura le droit de m'expulser. C'est dit. — Wangcheu avait une volonté de fer ; laissons-la provisoirement.

Or le coquin de Lupao, ennuyé de ce que son cadet Lutchenn était allé chercher son aîné, et du rapport de sa femme sur l'entêtement de Wangcheu, alla, pour se distraire, dans un tripot, où il perdit plusieurs dizaines de ligatures. Ses créanciers étant venus les lui réclamer à son domicile, et lui n'ayant pas de quoi payer, ils le bloquèrent chez lui, criant et tapageant à sa porte. A ce moment passait une entremetteuse qui demanda : Pourquoi ces gens-là se disputent-ils ? — Lupao l'ayant aperçue, son méchant cœur tressaillit et imagina une ruse. Il dit donc à ses créanciers : Amis ne vous impatientez pas ; sous peu je vous

Narrations populaires

rendrai à quelque prix que ce soit. — Les créanciers lui répondirent : Détermine un jour fixe : Quand reviendrons-nous ? — Lupao dit : Avant dix jours je vous apporterai l'argent. Pas besoin que vous reveniez. — Les joueurs dirent : Lupao, nous voulons bien te traiter en ami ; mais prends garde de ne pas nous lanterner ! Si au dixième jour tu n'es pas venu nous trouver, il nous faudra te rendre encore visite. — Lupao répondit : Pourquoi n'auriez-vous pas confiance en moi ? Puis-je vous manquer de parole ? Le proverbe ne dit-il pas :... Parole prononcée est comme flèche décochée ; elle demeure. Amis, soyez tranquilles. S'il y a le moindre accroc, je vous permets d'écrire mon nom la tête en bas ! — Les créanciers s'écrièrent : Hai ! Lupao ! En voilà une bonne imprécation ! Un Lu écrit sens-dessus-dessous, est encore un Lu. Ne nous balance pas ! — Lupao dit : Quoi qu'il en soit, au jour convenu je vous paierai, voilà. — Les joueurs dirent encore : Lupao, n'oublie pas le proverbe :... Un honnête homme n'a qu'une parole, à bon cheval un coup suffit. — Lupao : C'est cela. — Alors, les créanciers étant partis, Lupao demanda à l'entremetteuse : Pour quoi faire es-tu venue dans ce village ? Tout le monde sait que, quand un hibou entre dans une propriété, ce n'est jamais pour rien ¹. — L'entremetteuse répondit : Il vient d'arriver, dans tel village, un négociant en perles et agates. Il a, dit-il, perdu sa femme, et voudrait se marier ici. — Lupao reprit : Quel âge a-t-il ? — L'entremetteuse répondit : Il a 35 à 36 ans. — Lupao dit : Est-ce une veuve ou une jeune fille qu'il cherche ? — L'entremetteuse répondit : Si elle convenait, une veuve ferait aussi l'affaire, à

¹ Les Chinois ont une crainte superstitieuse des hiboux.

Narrations populaires

condition d'être un peu jolie. — Lupao reprit : Mon frère aîné est mort à l'étranger. Je voudrais bien faire épouser ma belle-sœur à ce marchand. Qu'en penses-tu ? — L'entremetteuse qui savait sa belle-sœur bien faite, et ayant juste l'âge, répondit : Ce serait là une bonne affaire ! Si tu as le pouvoir de la conclure, je vais de ce pas faire les avances. — Lupao reprit : Va la lui proposer. Mais, s'il en veut, fais-le bien payer. — L'entremetteuse dit : Est-il besoin de parler de cela ? Ne sommes-nous pas compatriotes, tandis que lui est étranger ? Est-ce qu'on se fait tort pour l'amour d'un autre ? Ne dit-on pas :... Si l'on n'est pas parents, on est concitoyens... Il va de soi que je traiterai l'affaire à ton avantage, sois bien tranquille. — L'entremetteuse étant allée voir le marchand, et lui ayant dit en détail de quelle espèce de personne il s'agissait, celui-ci consentit volontiers à en donner trente taëls. Il remit sur-le-champ l'argent à l'entremetteuse, à laquelle il donna cinq taëls d'honoraires. L'entremetteuse ayant remis l'argent à Lupao, lui dit : Va voir le marchand, et convenir avec lui toi-même du temps où il devra venir la chercher. — Lupao ayant empoché l'argent, alla voir le négociant et lui dit : Quand désirez-vous épouser ? — L'autre répondit : Puisque tout est en règle, pourquoi pas dès aujourd'hui ? — Lupao dit : Il est une chose que vous devez savoir. Ma belle-sœur est timide. Si vous tenter sans façon de la faire monter, en palanquin, elle refusera certainement. Donc, quand vous irez la prendre, prenez du monde avec vous, surprenez-la, entrez à l'improviste et faites main basse sur celle qui porte un chignon blanc ¹ ; c'est elle. Ne

¹ *Tsoàn*, gaine qui contient les cheveux des femmes mariées, blanche quand elles sont en deuil.

Narrations populaires

lui en dites pas davantage. Entraînez-la, mettez-la en chaise, et emportez-la en diligence. — Le marchand fit aussitôt les préparatifs nécessaires, cela s'entend de soi.

Or Lupao étant revenu à la maison, n'osa rien dire de tout cela à sa belle-sœur, de peur que, pour ne pas céder, elle ne se jetât dans le puits ou ne se pendit. Mieux vaut, se dit-il, que la chose reste secrète, et s'escamote sans qu'on y voie rien. — Étant donc allé dans son propre appartement, il fit un signe d'intelligence à sa femme, et lui dit : Ce soir un marchand du Kiangsi viendra la prendre. J'ai peur qu'elle ne pleurniche. Je m'en vais donc. D'ailleurs l'heure approche. Quand ils seront venus, ils l'enlèveront simplement. Ne lui en dis rien. — Tandis qu'il parlait ainsi, il entendit au dehors un bruit de pas. Croyant que les épouseurs arrivaient, Lupao courut dehors, sans avoir prévenu clairement sa femme de l'affaire du chignon blanc. Les génies avaient prévu cela.

Étant donc sorti, il se rencontra avec sa belle-sœur Wangcheu. Celle-ci voyant que Lupao était rentré avec des airs mystérieux faits pour inspirer la défiance, elle était venue en tapinois se placer sous sa fenêtre, pour écouter ce qu'il disait. Ayant, par mégarde, fait un pas trop fort, elle avait été entendue par Lupao. Wangcheu n'avait rien compris clairement de la longue conversation à voix basse que les deux époux avaient eue dans leur chambre. Seulement à la fin elle avait entendu.. , on l'enlèvera, ne lui en dis rien... Cela confirma ses appréhensions. Voyant que Lupao était sorti, elle demanda à sa femme : Belle-sœur, nous avons fait la cuisine dans le même chaudron durant tant d'années, sans qu'aucune de nous deux ait

Narrations populaires

jamais rougi de colère ; si je ne t'ai pas fait de bien, je ne t'ai pas non plus fait de mal. Ton mari vient de revenir. N'auriez-vous pas, dans votre conversation, tramé quelque injustice contre moi ?! Dis-le-moi clairement, comme il convient entre sœurs. Ne dit-on pas que les fils de lumière ne font pas œuvre de ténèbres ? — A ces mots, Yangcheu se fâcha et dit : Que dis-tu là ? Belle-sœur, si tu as l'intention de te remarier, cela ne te sera-t-il pas facile ? Ne viens pas chez moi pour faire des simagrées. Est-ce là une manière ? Qui est-ce qui se jette à l'eau, avant que le bateau ait chaviré ? — Wangcheu ainsi insultée, pleine de colère et de douleur¹, rentra dans sa chambre, en se disant que sa situation était devenue intolérable. Son mari était à l'étranger, sans qu'elle sût où. Son troisième beau-frère Lutchenn ne pourrait revenir de si tôt. Ses parents demeureraient trop loin pour qu'elle pût les prévenir à la hâte. Les voisins, connaissant la méchanceté de Lupao, n'oseraient pas prendre sur eux de s'occuper d'elle. Donc, tôt ou tard, elle tomberait dans ses pièges. Après y avoir mûrement songé, elle trouva qu'il n'y avait pas d'issue. Alors elle se souvint du proverbe :.. Vécût-on cent ans, on finit par mourir ; mieux vaut donc, si l'on est malheureux, mourir vite, pour vite renaître !.. Comme elle était plongée dans ces tristes pensées, elle entendit, dans la cuisine, la vaisselle qui s'agitait, et des voix qui murmuraient... mourir est pour toi le mieux ! — Wangcheu frissonna. Ayant regardé dehors, elle ne vit personne. — Rentrée dans sa chambre, elle se sentit comme tirer, tandis que les voix répétaient... mourir est pour toi le meilleur parti ! — Wangcheu,

¹ Gonflant son cou et rougissant son visage ; colère.

Narrations populaires

tout éplorée, avait déjà songé à se suicider ; sollicitée à ce point par les *koèi*, elle ne put résister, et se détermina à mourir. C'était l'heure où l'on allume les lampes. Ayant regardé à l'extérieur par un petit trou dans la fenêtre, elle vit à la porte d'entrée Yangcheu qui ne faisait qu'entrer et sortir. Wangcheu voyant cela, se dit que certainement il y avait quelque chose, et verrouilla vite sa porte. Yangcheu entendant le bruit des verrous, accourut en disant : Belle-sœur, pourquoi fermer ta porte si tôt ? Crois-tu qu'on veuille te voler ? Es-tu si peureuse ? Aurais-tu vu quelque *koèi* ? D'où vient ce trouble ? — Tout en parlant ainsi, elle arriva et enfonça la porte. — Persuadée alors qu'il se tramait quelque chose, Wangcheu rentra dans sa chambre, ferma au verrou la porte de la cloison, prit une corde qu'elle fixa à une poutre, y fit un noeud coulant, et ayant crié... Laot'ienye, venge-moi !... et poussé un profond soupir, elle passa sa tête dans le noeud coulant, ce qui fit tomber à terre son chignon blanc, et se pendit. — Or, quand l'homme ne doit pas mourir, il a beau faire, il ne peut pas. La corde qui était pourtant fort épaisse, se brisa sans qu'on sût comment, comme si elle eût été coupée au couteau, et Wangcheu tomba sur le sol avec fracas. — Yangcheu l'entendant se débattre, souleva vite de ses gonds la porte de la cloison, mais ne vit que ténèbres dans la chambre. Ayant avancé de quelques pas, elle trébucha et tomba sur le corps de Wangcheu, si violemment que son chignon noir en tomba sur le sol. Toutes les deux avaient les cheveux épars. — Yangcheu n'était pas morte de peur, mais à peu près. Quand elle fut revenue à elle, elle se releva, courut vite à la cuisine, alluma la lanterne,

Narrations populaires

et, étant revenue, elle trouva Wangcheu étendue dans la chambre, qui râlait et écumait ¹, la corde encore serrée autour du cou. Yangcheu comprenant qu'elle s'était pendue, défit vite la corde. Tout juste comme Wangcheu était entre la vie et la mort, Yang-cheu entendant qu'on frappait à la porte, comprit que c'était l'affaire en question. Voulant aller les introduire, elle chercha par terre à tâtons le chignon noir qu'elle avait perdu, et le mit en toute hâte sur sa tête. Hm ! Ce chignon fit pour elle office d'entremetteuse, et la vendit. N'ayant pas fait attention, elle s'était trompée, et avait mis le chignon blanc de Wangcheu. Ayant ensuite couru dehors avec empressement, elle alla à la porte, et ayant constaté que c'étaient bien les épouseurs, elle tira les verrous et leur ouvrit la porte. En la voyant, le marchand se souvint des paroles de Lupao.. enlevez celle qui porte un chignon blanc !.. Ayant approché la lanterne, et constaté qu'elle portait bien un chignon blanc, à un signal convenu, les satellites qu'il avait amenés, bondissant comme des bêtes féroces, envahirent la cour, se jetèrent sur Yangcheu comme le tigre et l'épervier affamés sur leur proie, les uns tirant, les autres poussant. Yangcheu eut beau crier : Ce n'est pas moi, ce n'est pas moi... Qu'est-ce que cela pouvait faire au marchand ? On l'enleva, on la mit dans le palanquin, puis le tam-tam, le tambour et les pétards étouffant ses cris, on l'emporta en courant. Quand elle fut arrivée à sa nouvelle demeure, si Yangcheu avait raconté son aventure à son nouveau mari, n'aurait-il pas ri d'elle ?.. Il faut croire d'ailleurs que Yangcheu ne perdit pas au

¹ Le souffle supérieur ne se rattachant pas au souffle inférieur ; respiration arrêtée.

Narrations populaires

change. N'en parlons plus.

Or Wangcheu s'étant pendue, la corde ayant cassé, et Yangcheu la lui ayant ôtée, elle reprit ses sens petit à petit. Quand elle entendit crier au dehors, elle ne sut où se cacher dans son effroi. Puis elle s'aperçut que le cortège, torches et musique, s'éloignaient vers le sud-ouest de plus en plus. Enfin, le silence s'étant fait, elle sortit de sa chambre et regarda dans la cour ; rien ne bougeait ¹. Ayant appelé à plusieurs reprises, belle-sœur, belle-sœur ; ses appels restèrent sans réponse. Alors elle comprit que les épouseurs s'étaient trompés de personne. Craignant qu'ils ne revinssent pour faire l'échange, elle verrouilla de nouveau la porte et y appliqua la barre, puis ayant ramassé son chignon dans l'obscurité, elle se coucha, et reposa paisiblement toute la nuit. Le lendemain matin, quand elle se fut levée et voulut se peigner, elle constata qu'elle portait un chignon noir, et que son chignon blanc avait disparu. Comme elle allait le chercher par terre, elle entendit que, dehors, quelqu'un appelait pour se faire ouvrir. Ayant prêté l'oreille, Wangcheu reconnut que c'était son second beau-frère Lu pao. Wangcheu était outrée de colère contre lui ; aussi feignit-elle de ne pas l'entendre, et ne lui ouvrit-elle pas. Cependant, au bout d'un bon temps, elle demanda à Lupao : Qui appelle ? — Lupao entendant au dehors que c'était la voix de sa belle-sœur, son cœur se remplit d'inquiétude et de doute. Wangcheu n'ouvrait toujours pas la porte. Alors Lupao cria d'une voix forte : Belle-sœur, viens vite ouvrir : Mon frère Lutchenn est revenu avec des nouvelles certaines de mon frère aîné. — Wangcheu entendant

¹ Ni corbeau ni pie ne bougeait ; repos et silence complet.

Narrations populaires

dire que Lutchenn était revenu, sans s'occuper de savoir si c'était vrai ou faux, ne prit plus le temps de chercher son chignon blanc. Elle mit vite le noir, et ouvrit la porte. Mais pas de Lutchenn. Lupao lui avait menti. — Lupao étant entré, se retira dans son appartement, mais sans y trouver sa femme Yangcheu. Ayant aussi remarqué que sa belle-sœur portait un chignon noir, il lui demanda : Belle-sœur, où est allée ma femme Yangcheu ?

Wangcheu répondit : Sais-je ce que vous avez fait à vous deux ? — Lupao lui demanda encore : Pourquoi ne portes-tu plus ton chignon blanc ? — Wangcheu lui ayant raconté l'histoire, Lupao poussa un cri de douleur. Il avait voulu vendre sa belle-sœur, et voilà qu'il avait vendu sa femme. Toute une nuit ayant passé sur le rapt, le marchand devait être déjà bien loin. Des trente taëls reçus pour le marché, il avait employé la moitié à payer ses dettes, et perdu l'autre moitié au jeu. Pour ce qui était de se remarier, comme il n'avait plus rien, qui est-ce qui aurait voulu de lui ?.. Cependant, sa malice naturelle se réveillant, il se dit : Puisque c'est commencé, allons jusqu'au bout !.. Je vais lui chercher un autre acquéreur. Il faut absolument que je m'en défasse ! Le prix de sa vente me servira à me remarier... Et, ayant frappé du pied, il sortit. Comme il arrivait à la grande porte, il vit venir quatre ou cinq hommes qui entraient. Ce n'étaient autres que son frère aîné Lu u, son cadet Lutchenn, avec son neveu Hieull, et deux porteurs de bagages loués, qui revenaient à la maison. — Lupao honteux, sentant qu'il ne pouvait paraître devant ses frères, s'enfuit par la porte de derrière. — Wangcheu voyant son mari revenu, fut heureuse au delà de ce que l'on peut dire. Voyant ce jeune garçon de 13 à 14 ans, et n'osant s'aventurer à le nommer, elle demanda à Lu u :

Narrations populaires

Qui est-ce ? — Lu u lui raconta tout en détail. C'était son fils perdu, devenu un grand garçon. Wangcheu ayant appris cela, ce fut comme s'il lui tombait du ciel. Elle raconta à son tour à son mari les faits et gestes de Lupao. — Lu u dit : Si j'avais soustrait à autrui les 200 taëls trouvés, comment aurais-je retrouvé mon fils ? Si j'avais tenu à mes vingt taëls, je n'aurais pas rencontré Lutchenn. Si je ne l'avais pas rencontré, comment aurais-je su ce qui se passait à la maison ? Notre réunion d'aujourd'hui, c'est Laot'ienye qui nous l'a procurée ; quand on n'a que l'appui des hommes, on n'a pas tant de bonheur. L'adage dit... Le ciel ne réduit pas l'homme à l'extrémité... Puisque Lupao a fait cette méchante action, sans avoir honte, sans pudeur aucune, le ciel lui a retiré sa protection, et lui a fait perdre sa femme ; n'a-t-il pas ce qu'il méritait ? — A dater de ce jour, Lu u se voua tout entier aux bonnes œuvres, comptant en tout sur le ciel, et non pas sur soi-même. Aussi devint-il riche et eût-il beaucoup de descendants, car l'axiome dit... les familles adonnées au bien, ont tous les bonheurs. — Son troisième frère Lutchenn ayant aussi bon cœur, resta avec son aîné, jouissant avec lui d'un paisible bonheur. — Pour ce qui est de Lupao, après avoir erré de ci de sans qu'on sût où il s'était fixé, il dut mourir quelque part de froid et de faim. — On voit par là que les naturels diffèrent. Parmi des frères nés d'une même mère, il s'en trouva un bon et un méchant ; chacun reçut ce qui lui revenait. Qui donc osera dire encore que le ciel ne sait pas récompenser et punir ?

@

Le passeur ¹

@

Dans le Soutcheoufou il y avait un richard nommé Wangkia, qui haïssait son covillageois Li i. Wangkia cherchait depuis longtemps, sans pouvoir la trouver, une occasion favorable de se défaire de Li i. — Une nuit il venta et plut si fort, qu'on ne pouvait se reconnaître face à face, ni voir la paume de sa main étendue. Li i et sa femme Tsiangcheu dormaient, quand soudain ils entendirent au dehors une dizaine d'hommes crier, puis enfoncer la porte. Les deux époux Li i ayant regardé par la fenêtre, virent que c'était une bande d'hommes masqués, qui, un instant après, se précipitèrent dans la chambre. Tsiangcheu, épouvantée se cacha sous le lit, abandonnant son mari Li i. Celui-ci allait chercher à se sauver, quand un masque à l'air féroce et à longue barbe s'avançant, le saisit par les cheveux, le tua d'un coup de sabre, puis tous se retirèrent sans avoir rien volé. Tsiangcheu, cachée sous le lit, tremblait de peur de tous ses membres, mais n'osait pas crier. Au bout d'un certain temps, quand ils se furent éloignés, Tsiangcheu sortit de dessous le lit, et se mit à se lamenter à grands cris. Les voisins en émoi étant venus voir, trouvèrent Li i, la tête séparée du tronc. Tandis que les voisins gémissaient à leur tour, Tsiangcheu dit : Celui qui a tué mon mari, n'est autre que son ennemi Wangkia. — Les

¹ [css : on retrouve ce conte dans le recueil d'Abel-Rémusat, sous le titre « [Le crime puni](#) ».]

Narrations populaires

voisins dirent : Comment le sais-tu ? — Tsiangcheu répondit : Blottie sous le lit, je l'ai vu clairement. Quoiqu'il eût le visage barbouillé d'encre, j'ai reconnu ses traits et sa longue barbe. Et puis, si ç'avait été un voleur, pourquoi, après le meurtre, serait-il parti sans rien voler ? C'est certainement lui le meurtrier. Bons covillageois, intéressez-vous à mon malheur ! — Les voisins dirent : Nous savons tous que Wangkia haïssait ton mari. Que ce soit lui ou un voleur qui l'a assassiné, notre devoir est d'avertir le mandarin. Demain viens avec nous à la ville, crie à l'injustice, puis fais-toi écrire une accusation par le greffier, et accuse-le... Sur ce, les voisins rentrèrent chacun chez soi. Tsiangcheu étant rentrée dans sa chambre, verrouilla la porte, puis se mit à pleurer sans pouvoir dormir. Seule et délaissée elle dut attendre au lendemain matin, puis, ayant derechef supplié les voisins, elle alla avec eux à Tch'angtcheouhien. Tout juste le mandarin recevait les accusations à son tribunal. Tsiangcheu étant entrée dans la salle, cria : Je souffre injustice, laoye ! — Le mandarin l'ayant regardée, prit l'accusation, et ayant vu qu'il s'agissait d'un meurtre, il permit sur l'heure l'introduction de la cause, d'autant que les covillageois de Tsiangcheu vinrent aussitôt après faire leur déposition. Ayant donc écrit un mandat d'arrêt, il expédia les satellites pour s'emparer du meurtrier, cela va de soi.

Or quand Wangkia fut rentré chez lui après avoir tué Li i, il se lava le visage, puis feignit de n'en rien savoir, comme ceux qui se bouchent les oreilles pour voler une sonnette ; il s'applaudissait de ce que la chose s'était faite si secrètement. Croyant avoir satisfait sa vengeance à l'insu des génies et des hommes, tout content, il ne prit aucune précaution. — Or tandis

Narrations populaires

qu'il se réjouissait ainsi en lui-même, soudain arriva une bande de gendarmes, qui, se précipitant dans sa cour, sans lui donner le temps de se reconnaître, lui passèrent une chaîne au cou, et partirent en le traînant à leur suite. Quand ils furent arrivés à la ville, le mandarin monta aussitôt à son tribunal, et lui demanda : Pourquoi as-tu tué Li i ? — Wangkia répondit : Li i a été tué par des voleurs ; je n'oserais commettre un assassinat. Alors le sous-préfet, ayant fait comparaître Tsiangcheu, lui demanda : Pourquoi l'accuses-tu d'avoir tué ton mari ? — Tsiangcheu répondit : Au moment de l'assassinat, j'étais cachée sous le lit, je l'ai reconnu. — Le mandarin dit : En pleine nuit, comment as-tu pu le reconnaître avec tant de certitude ? — Tsiangcheu reprit : J'ai reconnu son long visage et sa longue barbe, à ne pouvoir m'y tromper. Une chose encore confirme mes soupçons. Si ç'avait été un voleur, il n'aurait pas seulement tué, mais aurait certainement pillé. Or, dans ce cas, il n'a fait que tuer, sans rien voler. Il était aussi, depuis longtemps, l'ennemi juré de mon mari. Si ce n'est pas lui, qui est-ce ? — Alors le mandarin, ayant fait avancer les voisins, leur demanda : Savez-vous si Wangkia haïssait Li i ? — Les voisins répondirent d'une voix : De fait, ils étaient ennemis. Il est vrai aussi qu'il n'y a eu que meurtre, sans pillage. — Alors le mandarin fit agenouiller Wangkia sur des chaînes, puis étendre sur le chevalet, où on le tortura de manière à le faire évanouir coup sur coup. Wangkia était de bonne famille ; comment pouvait-il supporter pareille douleur ? Il lui fallut se résoudre à confesser, en ces termes : Ayant contre Li i une ancienne inimitié, durant une tempête je me suis déguisé en brigand, et l'ai tué. Ceci est vrai ; je n'oserais mentir. — Le mandarin ayant ordonné aux greffiers de

Narrations populaires

noter ces paroles exactement, envoya Wangkia en prison, avertit les supérieurs, et les choses en restèrent là, en attendant l'époque des exécutions.

Or Wangkia, après son aveu et son incarcération, était comme un oiseau ¹ sauvage mis en cage, comme un poisson vivant mis dans la poêle. Il faisait tous ses efforts, mais pas moyen de s'en tirer. Soudain il se souvint d'un ami, processif de son métier, nommé Tcheoulaojenn ; quelque compliqué que fût un procès, s'agît-il d'un des dix crimes irrémissibles, cet homme arrivait à arranger les choses. Tandis qu'il y pensait, son fils Wangsiao eull vint lui apporter à manger. Wangkia lui ayant dit exactement comment s'y prendre, ajouta : Si Tcheoulaojenn a besoin d'argent, donne-lui ce qu'il demandera ; ne va pas préférer l'argent à ma vie ! — Son fils se dit prêt à tout. De fait, dès qu'il fut revenu chez lui, il alla trouver Tcheoulaojenn, lui raconta en détail le cas de son père, puis lui dit qu'il songeait à le racheter à prix d'argent. Tcheoulaojenn lui répondit : Ton père a publiquement confessé ; le sous-préfet est récemment entré en charge, et a jugé le cas en personne ; il n'osera pas reprendre la cause, même pour de l'argent. Il faut recourir ailleurs, et trouver quelque circonstance favorable, autrement ton père ne s'en tirera pas. J'ai des relations avec le président de la cour criminelle de Nanking, Sutajenn. Prépare-moi trois cents taëls, et je me rendrai à Nanking pour recourir à sa puissante influence ; j'achèterai sa bienveillance, ou je trouverai quelque autre ouverture, et je délivrerai ton père. — Wangsiao eull

¹ Pour éviter le son *niao* (uriner), un oiseau se dit décemment *miao*, par convention.

Narrations populaires

demanda : Quelle autre ouverture peut-il bien y avoir ? — Tcheoulaojenn dit : Cela ne te regarde pas. Donne-moi l'argent ; je garantis qu'en moins d'un mois, ton père sera sorti de prison ; inutile provisoirement d'en dire davantage. — Le fils Wang étant revenu à la maison, ramassa 300 taëls, qu'il remit à Tcheoulaojenn, en le priant de partir au plus vite. Tcheoulaojenn ayant aussitôt mis ordre à ses bagages, dit au fils Wang de consoler son père, et que sous peu il l'aurait sauvé. Il dit, et prenant congé de Wangsiao eull, il partit aussitôt, et se rendit directement à Nanking. Quand il y fut arrivé, il descendit dans une auberge, s'y reposa, acheta quelques beaux présents, alla au tribunal des crimes, et se fit annoncer. Sutajenn étant sorti, le fit entrer. Après dix jours de séjour, il n'avait encore pu imaginer aucun expédient, mais n'osait se résoudre à brusquer les choses. Tandis qu'il était ainsi préoccupé, soudain les gendarmes amenèrent une vingtaine de voleurs, qu'on envoyait à la cour des crimes, pour que leur châtement y fût décidé. Tcheoulaojenn ayant pris des informations, apprit qu'il y avait dans le nombre deux brigands de Soutcheou. Tout content, il secoua la tête en se disant : Ça y est ! — Le lendemain, après avoir déjeuné, Tcheoulaojenn invita Sutajenn à passer avec lui dans une chambre où ils fussent seuls, puis, tirant cent taëls, il les lui offrit en disant : Un de mes parents a une mauvaise affaire, pour laquelle on l'a emprisonné, je vous prie de vous en occuper. — Sutajenn, tout grand mandarin qu'il était, ne craignait pas que l'argent lui piquât les mains ; aussi répondit-il : Volontiers... Cependant, y ayant pensé, il dit : L'affaire étant arrivée dans une autre province et non dans ma juridiction, ce ne sera pas facile de lui venir en aide. — Tcheoulaojenn reprit :

Narrations populaires

Ce ne sera pas difficile ! Mon parent, et un certain Li, étaient ennemis. Ce Li a été assassiné par des brigands. On n'a pu prendre le vrai meurtrier. Alors la veuve du Li, Tsiangcheu, soupçonnant mon parent, l'a accusé nommément de ce meurtre. Mon parent, vaincu par la torture, a avoué, et a été incarcéré. Or hier j'ai vu amener vingt brigands, dont deux sont originaires de Soutcheou. Si on les payait pour confesser cet assassinat, comme de toute façon ils seront exécutés, cela pourrait bien s'arranger. Si l'affaire réussit, mon parent ne saurait oublier vos bontés. — Sutajenn, attendri par les cent taëls, consentit à tout sur-le-champ. Tcheoulaojenn s'étant entendu avec les deux brigands, et les ayant bien payés, ils consentirent aussi. Quand le temps de l'audience fut venu, Sutajenn les ayant cités, leur demanda : Combien de meurtres avez-vous commis ? — Les deux bandits dirent : A telle date, en tel endroit, un tel un tel. Tout récemment aussi, à Soutcheou, nous avons assassiné un certain Li. — Sutajenn ayant fait écrire leur déposition, rédigea une missive, qu'il fit porter par courrier à Tch'angtcheouhien du Soutcheoufou. Tcheoulaojenn revint alors chez lui. Quand le sous-préfet de Tch'angtcheouhien eut reçu avis qu'on tenait le meurtrier de Li i, il lâcha Wangkia à l'heure même. Quand la veuve de Li i, Tsiangcheu, eut appris la nouvelle, elle ne put réclamer. Elle dit qu'elle devait s'être trompée dans l'obscurité. D'ailleurs, le meurtrier étant pris, sa haine était satisfaite. — Or Wangkia, étant sorti de prison, se sentait comme un poisson rentré dans l'eau, comme un oiseau enfermé qui vient de sortir de la cage. Content et fier, il revint chez lui. Comme il touchait à la porte, un tourbillon se forma. Wangkia s'écria : Malheur ! Li i m'attendait ici. Je suis mort !.. Et reculant de trois pas, il

Narrations populaires

s'abattit avec fracas, sans qu'on pût le rappeler à la vie. En un instant il fut glacé et raidi. — Nous venons de voir, après un assassinat réel, chercher un meurtrier supposé. Nous allons voir maintenant chercher un meurtrier réel, pour un assassinat supposé. Vraiment ce fut un grand malheur, pour un motif bien futile. Si Laot'ienye ne l'avait pas protégé, un peu plus il périssait injustement.

Donc, durant la période Tch'enghoa des Ming, à Youngkiahien du Wenntcheoufou au Tcheekiang, vivait un certain Wangcheng ¹. Sa femme était née Liou. Ils avaient une petite fille de deux ans, et vivaient ainsi, deux personnes et demie. Ils occupaient quatre ou cinq ouvriers, tant hommes que femmes. Ils n'étaient ni riches ni pauvres. C'était une famille de lettrés. — Wangcheng n'était pas encore bachelier, mais savait faire toutes les parties de la composition ; il étudiait toute l'année chez lui avec application. Ses condisciples venaient souvent le voir, et lui aussi sortait parfois pour visiter son maître et ses amis. Lioucheu était diligent, économe, et extrêmement sage. Inutile de dire combien les deux époux s'aimaient. — Un jour, c'était durant la 3^e lune, deux ou trois de ses condisciples, munis d'une grande bouteille de vin, vinrent l'inviter à aller avec eux dans la campagne, jouir des fleurs et du paysage. Quand ils furent sortis, de fait, l'air était pur et la brise tiède ; aussi, assis à l'ombre d'un arbre, ils se mirent à boire et à s'amuser. Quand il fut près de midi, pleinement satisfaits, chacun retourna chez lui.

¹ [css : on retrouve ce conte dans le recueil d'Abel-Rémusat, sous le titre « [La calomnie démasquée](#) ».]

Narrations populaires

— Wangcheng qui avait bu quelques gobelets de trop, était quelque peu ivre. Quand il arriva à son domicile, il trouva ses deux petits valets en train de se disputer avec un étranger. Wangcheng l'ayant regardé, vit que c'était un marchand ambulancier de gingembre, originaire du Houtcheou, et nommé Lu. Les petits valets lui avaient retenu quelques sapèques en lui payant son gingembre, et lui n'y voulait pas consentir ; c'est pour cela qu'ils se disputaient à la porte. Wangcheng agacé dit au marchand : On t'a vraiment donné assez. Pourquoi t'obstiner à crier ainsi à ma porte ? Tu n'as pas de manières. — Le colporteur dit : Je suis un petit marchand qui ne gagne pas gros ; comment peux-tu me retenir des sapèques. Maître, sois pingre dans d'autres cas, si tu veux, mais, pour si peu de chose, il ne sied vraiment pas de faire comme les petites gens. — Wangcheng ayant entendu le terme petites gens, ivre comme il était, il se fâcha, et dit en maudissant : Espèce de colporteur vagabond, tu te permets de me redresser de la sorte ?!.. Et, se jetant sur lui, il se mit à le battre à coups de poing et de pied. Or le colporteur était sujet à des crises nerveuses ¹. Attaqué de la sorte, il tomba à terre, et, son *k'i* étant obstrué, il fit mine de vouloir aller faire un tour aux enfers. — A cette vue, Wangcheng fut si effrayé, que son ivresse se dissipa. Vite il le fit ramasser et porter chez lui par ses ouvriers ; enfin, ayant reçu des soins, le colporteur gémit, puis reprit ses sens. Wangcheng sentant sa faute, lui dit : J'ai le vin mauvais. Je t'ai offensé. Pardonne-moi !.. Puis il lui fit servir le thé, et, après cela, du vin et un repas, l'invitant à manger et à boire. Il lui fit don aussi d'une pièce

¹ il avait une racine morbide (prédisposition) de mucus et de feu (asthme).

Narrations populaires

de toile blanche. Il paraît bien que, tant que l'homme n'est pas mort, il aime la richesse. Le colporteur ayant reçu la toile, s'en alla tout joyeux droit à l'endroit où la route croisait la rivière, pour se faire passer. Ah si Wangcheng avait eu le don de lire dans l'avenir, combien volontiers il l'aurait hébergé quelques jours. Hélas, il n'avait pas le talent de Yuant'ienkang et de Litch'ounnfong ¹. Le départ du colporteur lui attira un terrible malheur.

Quand il fut parti, Wangcheng encore tout ému, et n'arrivant pas à se calmer, entra dans l'appartement intérieur, et dit à sa femme Lioucheu : Aujourd'hui je l'ai échappée belle. Quelle chance ! — On approchait alors du soir. Lioucheu dit à sa servante de faire chauffer un pot de vin, avec deux plats de ragoût, pour remettre le cœur à son mari. Tandis qu'ils buvaient à deux, son cœur se remettant, Wangcheng commençait à se calmer, quand soudain il entendit qu'au dehors quelqu'un frappait à la porte, et disait : Cela presse. — Dès qu'il l'entendit, Wangcheng fut de nouveau à demi-mort de frayeur. Etant sorti avec une lampe, il reconnut le passeur Tcheouseull, lequel, tenant à la main une pièce de toile et un panier de bambou, lui dit avec émotion : Maître, il t'arrive un grand malheur !.. Comment as-tu pu te rendre coupable d'un meurtre ?! — Wangcheng palissant affreusement, demanda de quoi il s'agissait.

Tcheouseull lui dit : Maître, reconnais-tu cette toile et ce panier ? — Wangcheng les ayant examinés, reconnut le panier du colporteur, et la toile qu'il lui avait donnée ; il dit donc :

¹ Devins célèbres.

Narrations populaires

Aujourd'hui un marchand ambulant de gingembre est venu à ma porte. Pour telle et telle raison, je lui ai donné une pièce de toile. Ceci est le panier dans lequel il portait son gingembre. Comment tout cela est-il venu entre tes mains ? — Tcheouseull répondit : Ce soir, à la brune, un homme est venu au passage à niveau, demandant à passer la rivière. Quand il fut monté sur mon bac, je ne sais pourquoi, soudain il poussa un cri, et tomba à la renverse. J'essayai de le rattraper ; mais, n'y ayant pas réussi, il tomba sur le bateau, et me dit que tu l'avais assommé. Il me remit la toile et son panier pour servir de pièces de conviction, me priant de porter plainte pour lui au tribunal, et d'avertir sa famille, pour qu'elle pût venir le venger. Cela dit, il ferma les yeux, se raidit et expira. Le cadavre est encore gisant sur mon bac. Comme je te veux du bien, j'ai peine à me résoudre à faire ce qu'il m'a dit ; c'est pourquoi je suis d'abord venu le prévenir ; viens à bord de mon bac, pour voir ce qu'il y a à faire. — Wangcheng y étant allé, il y avait de fait un cadavre. Aussitôt il perdit son âme et son fiel de peur¹, et le cœur lui battit tellement, qu'il fut incapable de marcher. Mais revenu chez lui lentement, en s'appuyant aux murs, il alla dans sa chambre, raconter le tout à sa femme Lioucheu. Celle-ci dit en soupirant : Que faire ? — Wangcheng dit : Quand le malheur est arrivé, il n'y a plus rien à dire. Il faut nous en tirer à prix d'argent. Je vais prier le batelier de profiler de la nuit pour se défaire de ce cadavre et m'éviter les suites. — Ayant donc pris ce qu'il avait de petit argent, en tout 20 à 30 onces, Wangcheng dit à Tcheouseull : Frère Tcheouseu, ne raconte pas cela partout, de

¹ Il perdit l'âme, lui fiel lui creva d'épouvante, etc.

Narrations populaires

peur qu'on ne le sache. Le proverbe dit... Il suffit que le ciel, la terre, toi et moi le sachions. Si tu me gardes le secret, je me montrerai reconnaissant. Je suis en faute, mais ç'a été sans intention. Nous sommes du même village. Les covillageois sont l'essentiel, dit le proverbe. Pourquoi vengerais-tu un étranger ? Qu'est-ce que cela te rapportera ? Mieux vaut te débarrasser en secret de ce cadavre. Je te récompenserai, et nous resterons bons concitoyens. — Tcheouseull dit : Où le jeter ? Si demain matin on le trouve, et qu'on fasse des recherches, moi-même j'aurai du mal à m'en tirer. — Wangcheng dit : Tout près d'ici se trouve le cimetière de ma famille, un endroit très solitaire, tu le connais bien. Transporte le cadavre là-bas, puis j'enverrai des gens qui l'enterreront ; qui pourra le savoir ? — Tcheouseull répondit : Maître, tu parles bien. Mais, que me donneras-tu en récompense ? — Alors Wangcheng lui remit les 20 à 30 taëls qu'il tenait en main. Tcheouseull trouvant que c'était trop peu, dit : Maître Wang, tu estimes vraiment les meurtres à trop bas prix ; je ne m'étonne plus que tu l'aies assommé. Fût-ce un vagabond mort par hasard sur ton terrain, il te coûterait cela. Il est heureux pour toi qu'il soit mort sur ma barque. S'il était mort sur une autre, ne serait-ce pas ta ruine ? Pour un meurtre, il faut, pour sauver sa vie, lâcher le reste ¹. Ce n'est pas là affaire d'une bouffée d'air, comme pour souffler un bonhomme en sucre. Nous portons une plume à deux, et tu veux le bout léger ?! Puisque cette chose m'est échue aujourd'hui, je pense que le ciel me destine une petite fortune. Je compte faire mon profit à tes dépens. Si, pour cette affaire, tu me donnais cent

¹ Sacrifier jusqu'au tambour, ce que les comédiens ont de plus précieux.

Narrations populaires

taëls, ce ne serait pas trop. — Quand Wangcheng eut entendu cela, sentant que s'il payait mal il aurait des histoires, il rentra chez lui sans rien dire. Il n'avait guère de biens en réserve. Ayant ramassé ses beaux habits, et ce qu'il y avait chez lui de bijoux, en tout pour une dizaine de taëls, il les porta à Tcheouseull, et lui dit : Frère Tcheou, je n'ai vraiment pas davantage. Depuis plusieurs années je suis dans la gêne, tu le sais bien. Au temps jadis, non seulement dans un cas pareil, mais spontanément, si tu me l'avais demandé, je t'aurais donné sans marchander. Pour aujourd'hui, contente-toi de ce petit rien. — Tcheouseull entendant le ton lamentable de sa voix, et voyant ses larmes, conscient d'ailleurs de sa malice et de l'injustice de ses prétentions, ne discuta plus, et dit : Maître, tu es lettré ; rends-moi service désormais ; suffit. — Wangcheng dit : Je n'y manquerai pas !.. Et étant revenu chez lui, il prépara un repas, fit manger et boire Tcheouseull, et se rassura un peu. Aussitôt après, il appela deux de ses ouvriers, leur fit prendre des pelles et des pioches, et alla avec eux enterrer le cadavre. Parmi ces deux ouvriers, il y en avait un surnommé Houtali, à cause de sa grande force. L'enterrement fini, quand Wangcheng fut rentré, l'aube blanchissait. — Wangcheng dit aux ouvriers de fermer la porte extérieure, et étant entré dans sa chambre, il dit à Lioucheu : Qu'ai-je fait pour qu'il m'arrive pareil malheur, et pour qu'il me faille me laisser vexer ainsi !.. Et il éclata en pleurs. — Alors Lioucheu l'exhortant, dit : C'est le destin qui l'a voulu. Que nous nous en soyons tirés pour quelque argent, c'est encore pas trop mal. Ne te chagrine pas ainsi. Pour ce qui est de l'avenir, espérons en Laot'ienye qu'il ne nous arrivera rien. Pauvre ou riche, pourvu qu'on s'en tire ; les biens sont chose

Narrations populaires

instable. Le proverbe dit : .. l'argent, l'argent, quand on l'a dépensé, il en revient. A l'heure du malheur, il faut se soumettre. Tu t'es donné du mal toute la nuit ! Repose-toi ! — Wangcheng obéissant à sa femme, essuya ses larmes et ne dit plus rien. Quelques jours après, Wangcheng voyant l'affaire assoupie, se remit à l'étude avec zèle. Un jour qu'il composait dans son étude, Tcheouseull le vilain arriva, en apparence pour le consoler, mais en réalité pour emprunter. Emprunter, pour ne pas rendre, bien entendu ; escroquerie déguisée sous les dehors d'un emprunt. Wangcheng dut s'exécuter et le satisfaire. Ensuite, tous les quelques jours, il revint faire pareille visite. Il vint ainsi une dizaine de fois, et accrochait quelque chose à chaque fois. Wangcheng qui se savait à sa merci, le traitait en hôte à chaque visite. Bientôt Tcheouseull fut à son aise. Il vendit son bac, puis commença un petit commerce de toile. Désormais il n'eut plus rien à réclamer.

Une année avait passé sur ces événements, quand la petite fille de Wangcheng, alors âgée de trois ans, gagna la petite vérole, et fut bientôt en danger de mort. Les deux époux Wangcheng la gardaient en pleurant. Ils étaient à bout de moyens, quand ils apprirent que, en ville, il y avait un médecin nommé Su, spécialiste en variole, si habile qu'on l'avait surnommé Main de Génie, et qu'il guérissait autant de malades qu'il en traitait. Wangcheng en ayant parlé à sa femme, écrivit un billet pour l'inviter, le remit à son domestique Houtali, et renvoya chercher le docteur Su. Au moment où Houtali allait partir, il l'exhorta encore, disant : Va vite, le plus vite possible ! — Houtali répondit avec empressement : Oui, oui !.. Dès qu'il fut sorti, il se mit à courir comme s'il eût eu des ailes. Le lendemain,

Narrations populaires

vers midi, son dîner était tout prêt ¹, mais le médecin ne paraissait pas. Le soir venu, Wangcheng faisait le guet à l'entrée du village, sans rien voir venir. Les deux époux séchaient d'impatience. Bientôt il fit nuit. Alors, l'ayant examinée, ils virent que l'enfant allait plus mal de moment en moment ; la respiration était intermittente ; bientôt elle expira. Comme si on leur eût arraché le cœur, les époux Wangcheng pleurèrent sans fin ; puis, ayant fait faire une boîte ², ils y enfermèrent et enterrèrent l'enfant. Houtali ne revint que le matin du troisième jour, et dit : Le docteur Su est allé voir des malades ; il n'est pas encore rentré à l'heure qu'il est. — Wangcheng dit en pleurant : Il était donc écrit que ma fille ne devait pas vivre. Se peut-il que pour une fois que nous appelons le médecin, il ne soit tout juste pas chez lui ? — Quelques jours après, Wangcheng apprit par les autres domestiques, que Houtali, en allant chercher le médecin, s'était arrêté pour entendre chanter la comédie, avait perdu son billet, n'y était pas allé, puis avait forgé une histoire pour tromper son maître. Wangcheng regrettait beaucoup sa fille. S'étant dit que, si on n'avait pas tardé à inviter le médecin, sa fille vivrait peut-être encore, il se fâcha, et exécrant Houtali, il ordonna aux autres domestiques de le tenir, pendant qu'il le battrait. Houtali lui dit : Ta fille était prédestinée à mourir prématurément ; je ne l'ai pas tuée en la laissant tomber ; est-ce que tu vas me tuer pour la venger ? — Wangcheng, grinçant des dents, le maudit en disant : Esclave, après avoir fait mon malheur par ta négligence, tu oses encore disputer ?.. Puis il

¹ Un médecin chinois doit avoir bien dîné, avant de tâter le pouls.

² Les cercueils des enfants n'ont pas la forme de ceux des adultes.

Narrations populaires

ordonna aux ouvriers de l'étendre par terre, et lui donna de sa propre main cinquante coups de fouet. Il ne cessa que quand il n'en put plus, laissant Houtali couvert de plaies et tout sanglant. Celui-ci s'étant traîné jusqu'à sa chambre, se dit tout en colère : Avoir, sans qu'il y eût lieu, été battu par lui de la sorte ; vraiment, il y a de quoi le haïr ; je ne le lui pardonnerai pas. J'en sais de belles sur son compte. Quand j'aurai guéri mes blessures, nous compterons ; je le lui ferai payer cher. Il m'a battu, il est vengé. Quand je serai guéri, je le lui rendrai avec usure... Il grommelait ainsi, sans que sa haine diminuât, bien résolu à ne se tenir content qu'après lui avoir fait un mauvais tour. Car, comme dit le proverbe... dans le malheur, esclaves et lutins ont pouvoir sur l'homme.

Donc, depuis la mort de sa petite fille, Wangcheng était bien triste, et ne faisait que gémir. Cependant, grâce aux consolations de ses amis, sa douleur se calma peu à peu. Un jour qu'il se promenait dans la cour, voilà que soudain une bande de satellites entra chez lui, et, sans en demander davantage, lui mit au cou une chaîne de fer. Wangcheng effrayé, dit : Je suis un lettré. Pourquoi me faire cet affront ¹ ? Qu'ai-je fait ? — Les satellites dirent : Fi donc ! Lettré assassin ! Marche, l'ami !.. Le mandarin et ses scribes peuvent s'être trompés, mais nous ne nous trompons pas !.. Si tu as des raisons, tu les diras au tribunal ! — Lioucheu qui avait tout entendu de sa chambre, n'en sachant pas la raison, n'osait sortir pour la demander. La bande des satellites, les uns poussant les autres tirant, amenèrent Wangcheng à Youngkiahien. Le mandarin monta

¹ Les lettrés, les candidats, jouissaient de certaines immunités.

Narrations populaires

aussitôt à son tribunal. Les satellites ayant fait comparaître Wangcheng, le firent mettre à genoux. L'accusateur était déjà à genoux à sa place. Quand Wangcheng le regarda, il reconnut son domestique Houtali. Ayant été battu par lui, celui-ci, pour se venger, avait pris l'initiative de l'accuser. — Le mandarin dit à Wangcheng : Houtali que voici, t'accuse d'avoir assommé un colporteur du Houtcheou. Pourquoi as-tu fait cela ? Dis la vérité pour t'épargner la torture. Wangcheng répondit : Juge perspicace, n'écoutes pas l'accusation d'un seul homme ! Depuis mon enfance je m'adonne à l'étude, et suis de faible complexion ; comment aurais-je la force d'assommer un homme ? Ce Houtali est mon domestique. Ayant fait une faute, il y a quelques jours, je l'ai battu ; c'est par ressentiment qu'il m'a accusé, pour se venger. Veuillez juger entre nous avec équité ! — Alors Houtali, s'étant prosterné, dit au mandarin : Juge clairvoyant comme le ciel, ne croyez pas ses mensonges ! Qu'un maître batte son esclave, c'est là chose arrivant tous les jours, comment en aurais-je du ressentiment ? L'homme qu'il a assommé, est enterré à gauche dans son cimetière ; veuillez envoyer pour le faire exhumer. Si on le trouve, j'aurai dit vrai. Sinon, je veux passer pour un calomniateur. — Quand le mandarin eut entendu cela, il fit un signe d'approbation, et dit : C'est cela... Il envoya aussitôt exhumer et apporter le cadavre. — Bientôt, de fait, on l'apporta. Le mandarin l'ayant inspecté en personne, dit : Puisque voilà le cadavre, il y a certainement quelque chose... Et il ordonna aux bourreaux ¹ de battre Wangcheng. — Celui-ci répondit : Ce cadavre est tout

¹ La bande à bonnet noirs, les bourreaux.

Narrations populaires

décomposé. Comment l'aurais-je tué tout récemment ?.. Et si je l'ai tué il y a longtemps déjà, pourquoi a-t-on remis à aujourd'hui de m'accuser ? C'est là évidemment un cadavre que Houtali s'est procuré pour me perdre sans raison. — Le mandarin dit : Tu as raison. — Alors Houtali reprit : cet homme a vraiment été assommé, il y a de cela un an. Puisqu'il est mon maître, je n'ai pas pu prendre sur moi de l'accuser ; j'espérais qu'il s'amenderait. D'ailleurs c'est toujours une faute contre la subordination, qu'un esclave accuse son maître, c'est pourquoi je n'osais le faire. Mais lui a continué à se permettre toutes les brutalités, sans se corriger. Alors, craignant que, s'il s'attire une affaire, moi aussi je ne sois compromis, j'ai dû me résoudre à vous faire savoir son crime passé. Si vous ne me croyez pas, appelez ses voisins, et demandez-leur s'il n'y a pas eu pareille affaire. — Le mandarin y ayant envoyé ses satellites, fit appeler vite les voisins, et les interrogea. Tous dirent : Il y a un an, tel mois, tel jour, il est vrai qu'un colporteur fut assommé par Wangcheng. Il revint ensuite à lui. Nous ne savons pas ce qui advint par après. — Wangcheng ainsi convaincu par un témoignage unanime, rougit et ne sut plus que dire. Le mandarin dit : Voilà l'affaire certifiée. Qu'as-tu encore à dire ?.. Si je ne te bats pas, comment te décideras-tu à avouer ?.. Et étendant la main, il prit une grande fiche ¹, et la jeta devant le tribunal en criant : Frappez ! — Des deux côtés les bourreaux s'avancèrent, étendirent Wangcheng à terre, et lui appliquèrent avec vigueur vingt coups de bambou. Hélas, comment un lettré débile aurait-il supporté une bastonnade si rigoureuse ?.. Il lui fallut confesser

¹ Sur la fiche est écrit le nombre des coups à donner.

Narrations populaires

toute son affaire. Le mandarin ayant fait rédiger sa déposition, dit : Quoiqu'il conste du meurtre, comme l'autre partie n'a pas porté plainte, le procès n'est pas terminé... Il ordonna ensuite qu'on enfermât provisoirement Wangcheng, en attendant que l'autre partie étant arrivée, l'on procédât ultérieurement. Il fit remporter le cadavre, et ordonna de l'enterrer dans un lieu vague, puis il leva l'audience. — Houtali vengé était au comble de ses vœux. Il n'osa cependant pas retourner chez les Wang, mais se chercha lui-même un asile ; laissons-l'y provisoirement.

Or Lioucheu, quand Wangcheng eut été emmené enchaîné par les satellites, ne put rester en paix, et envoya ses ouvriers en ville aux informations. Quand ceux-ci eurent vu qu'on incarcérait Wangcheng, ils revinrent en toute hâte, et en avertirent leur maîtresse. Quand Lioucheu apprît cette nouvelle, elle tomba à la renverse, et resta gisante sans respiration. Heureusement que les servantes ayant vite rappelé son âme, elle revint à elle. Dès qu'elle eut repris haleine, elle éclata en pleurs. Quand elle eut pleuré son soûl, les servantes la calmèrent un peu par leurs consolations. Alors elle prit vite un peu de petit argent, se fit accompagner par une servante, et vint en ville voir son mari. Quand elle fut arrivée à la porte de la prison, elle pria les geôliers d'avertir Wangcheng de sa venue. Celui-ci étant venu à la porte, les deux époux, en se voyant, pleurèrent, la tête dans leurs mains, jusqu'à ce qu'ils n'en purent plus. Alors Wangcheng dit : C'est mon esclave qui m'a mis dans cet état ! — Lioucheu exécrant Houtali avec imprécation, donna l'argent à son mari, en lui disant : Dépense ceci comme il faudra, pour gagner les geôliers, afin qu'ils te traitent bien, et ne te tourmentent pas. — Wangcheng ayant pris l'argent, et le jour

Narrations populaires

baissant, Lioucheu dut retourner chez elle. Ayant encore bien pleuré, elle se coucha sans manger tout habillée, et s'endormit seule accablée de douleur.

Or Wangcheng dans sa prison, quoiqu'il eût quelque argent, cependant il n'arriva qu'à éviter les tortures arbitraires des geôliers. Parmi ces prisonniers aux cheveux en désordre, qui ne s'étaient pas lavé le visage depuis bien longtemps, et que les souffrances de leur réclusion avaient rendus semblables à autant de démons, comment Wangcheng n'aurait-il pas été triste. Et puis, son cas n'était pas décidé, et il ne savait pas s'il vivrait ou mourrait. Quoiqu'on lui envoyât de la nourriture et des habits, il souffrait de la misère. C'est bien ce que dit le proverbe :... quand l'homme a violé la loi, il est perdu. — Lioucheu songea d'abord à vendre quelque chose de leur propriété pour le racheter. Mais, y ayant bien pensé, elle se souvint que les causes de meurtre ne sont pas comme les autres ; et puis personne ne voulait se porter garant. Le proverbe dit :... un procès de vol, passe encore ; mais ne vous laissez pas compromettre dans un cas de meurtre ! — Wangcheng étant donc resté en prison durant six mois, il lui sembla qu'il y était depuis plus de dix ans. La tristesse et l'ennui qui le rongeaient, le rendirent peu à peu malade. Lioucheu prépara des médicaments qu'elle lui envoyait en prison. Il les prit, mais sans effet, et sembla devoir bientôt mourir. Un jour qu'un domestique était encore venu lui apporter à manger, Wangcheng lui dit : Quand tu seras retourné, dis à Lioucheu que ma maladie s'est aggravée, et que j'en mourrai tôt ou tard ; qu'elle vienne donc vite me voir ; si elle tarde, elle ne me reverra plus. — Le domestique étant retourné en hâte, avertit Lioucheu. Celle-ci

Narrations populaires

n'osa pas différer. Étant sortie sur l'heure, elle vint à pas pressés jusqu'à la porte de la prison ; quand elle vit son mari, on comprend comment tous deux pleurèrent. Wangcheng prenant le premier la parole, dit à Lioucheu : Que j'aie par ma sottise commis ce meurtre accidentel, et aie été incarcéré, je ne m'en plains pas. Mais que je t'aie causé à toi tant d'alarmes, vraiment j'en suis confus. Ma maladie s'aggrave, et je sens que je n'en reviendrai pas. C'est pourquoi je t'ai appelée pour te voir une fois encore, après quoi je mourrai résigné. Houtali, ce vil esclave, je l'accuserai au tribunal infernal ; jamais je ne lui pardonnerai. — Lioucheu dit, en pleurant : Ne parle pas sur un ton si découragé. Un jour de vie, il faut l'employer à espérer que cela ira mieux Dilate ton cœur davantage ! Puisque le meurtre a été commis par mégarde, et que la partie adverse ne paraît pas, je vais rentrer pour réaliser ce qui nous reste de biens, afin de te racheter. Quant à Houtali, ce monstre qui a ruiné son maître pour se venger, le ciel le punira, et te vengera quelque jour de lui. — Wangcheng dit : S'il en est ainsi, je puis donc encore espérer ma liberté ; je crains seulement que, vu la grièveté de ma maladie, je n'arrive pas jusque-là. — Lioucheu répondit : Il n'y a pas de danger ! Sois tranquille : — L'ayant ainsi consolé, elle revint à la maison en pleurant. Rentrée dans sa chambre, elle s'étendit sur son lit, réfléchit dans tous les sens, sans savoir comment faire. — Les ouvriers qui, dans la cour, faisaient de menus travaux, compatissaient à la douleur de leur maîtresse, et disaient : Quelle pitié que notre maître ait péri ainsi, par la faute d'un colporteur... Tandis qu'ils causaient ainsi dans la cour, soudain ils virent entrer par la porte extérieure un homme qui portait à la main quelques présents, et qui leur demanda :

Narrations populaires

Maître Wang est-il à la maison ? — Les ouvriers l'ayant regardé avec attention, eurent la sueur froide de peur, et se mirent à crier : Malheur ! Au revenant, au revenant !... Puis ils s'enfuirent dans toutes les directions. — Cet homme, n'y comprenant rien, dit : Je viens faire visite à votre maître ; pourquoi me traitez-vous de revenant ? — Lioucheu ayant entendu leurs cris de sa chambre, sortit pour voir ce que c'était. Alors l'homme s'étant présenté devant elle, lui fit une profonde révérence, s'informa de sa santé, puis dit : Madame, ne me reconnaissez-vous pas ? Écoutez-moi et vous vous ressouviendrez. Je suis le colporteur du Houtcheou, Luta. Maître Wang m'ayant si bien traité l'an dernier, jusqu'à me faire dîner et m'offrir une pièce de toile, je lui suis resté reconnaissant. Après mon départ d'ici, je suis retourné chez moi. Durant cette année, j'ai fait le commerce ailleurs, mais sans pouvoir jamais oublier les bons procédés de maître Wang. N'ayant pas mieux à offrir en témoignage de reconnaissance, j'ai apporté quelques produits de ma patrie, que je viens offrir à maître Wang. Le proverbe dit :... de mille *li* de distance je vous apporte une plume d'oie ; mon présent est petit, mais mon affection est grande... Quand je suis entré dans la cour, je ne sais pourquoi, vos ouvriers m'ont tous traité de revenant. — Tandis que Luta parlait, les domestiques criaient de leur retraite : Madame, ne vous y fiez pas ! Il sait que vous cherchez à sauver notre maître, c'est pourquoi il a pris une forme humaine pour faire des siennes ici. C'est un *koèi* vengeur — Lioucheu imposant silence aux ouvriers, dit à Luta : Je ne crois pas ce qu'ils disent. Mais, hélas, quel tort tu as fait à mon mari ! — Luta stupéfait demanda : Où est monsieur ? Quel tort lui ai-je fait ? — Alors Lioucheu lui raconta en détail tout ce qui

Narrations populaires

était arrivé, et comment son mari était alors en prison. Quand il apprit cela, Luta sursauta comme si un glaive lui eût percé le cœur, comme si de l'huile lui eût échaudé le corps, et dit : Hélas ! Se peut-il que, sur la terre, il se commette de pareilles injustices ?!.. L'an dernier, étant parti d'ici, je m'en allai tout droit au passage de la rivière. Le passeur voyant un colporteur de gingembre chargé d'une pièce de toile, m'en demanda la cause. Quand je lui eus dit ce qui m'était arrivé avec maître Wang, il demanda aussitôt à acheter ma toile. Qui est-ce qui ne profite pas d'une aubaine qu'il rencontre ? Voyant qu'il m'offrait un prix convenable, je la lui vendis. Il prit aussi plaisir à mon panier, que je lui donnai comme prix de mon passage. Pouvais-je soupçonner sa malice, et qu'il demandait ces objets pour ruiner un honnête homme. Quelle brute !.. Je suis vraiment bien coupable de n'être pas revenu plus tôt disculper votre mari, et de l'avoir laissé pâtir de la sorte. — Lioucheu dit : Si aujourd'hui tu n'étais pas revenu, moi-même je ne saurais pas que mon mari est victime d'une fausse accusation. D'où venait donc ce cadavre ? — Luta, après avoir réfléchi, dit : Ah, c'est cela !.. Tandis que nous causions sur le bac, un cadavre flottant au fil de l'eau s'arrêtait au rivage. Pas étonnant que j'aie vu ce chien de passeur le regarder fixement. Qui eût pensé qu'il eût un cœur de loup, et osât commettre pareille injustice. Quel être digne d'exécration ! Mais, puisqu'il en est ainsi, ne différons pas !.. Serrez vite mes présents, puis allons à Youngkiahien crier à l'injustice, pour sauver monsieur. — Lioucheu ayant donc serré les cadeaux, fit manger Luta, puis tous deux allèrent en ville tout d'une traite. Arrivés au prétoire, ils crièrent à l'injustice. Un huis-sier étant venu à eux, leur demanda : Qu'est-ce ? Faites écrire

Narrations populaires

une accusation ! — Quand ce fut fait, Luta la porta à la salle des audiences. C'était l'heure où l'on allume les lampes. Le mandarin ayant fait savoir qu'il tiendrait séance de nuit, les crieurs donnèrent les signaux d'usage, puis appelèrent à leurs postes les satellites et les scribes. Alors le mandarin ordonna de faire comparaître Luta et Lioucheu. Ils s'avancèrent donc, s'agenouillèrent, et remirent leur accusation. Le mandarin l'ayant examinée avec attention, dit à Lioucheu : Comment, ton mari Wangcheng a assassiné un homme, et tu viens encore crier à l'injustice ? — Alors Lioucheu ayant exposé l'affaire, le mandarin dit à Luta : D'où es-tu ? Pourquoi te portes-tu garant de l'accusation de Lioucheu, pour l'aider à faire des procès ? — Luta raconta lui aussi l'affaire, exactement dans les mêmes termes. — Puis le mandarin demanda à Luta : Ne serais-tu pas payé par Lioucheu par hasard ¹ ? — Luta s'étant quelque peu avancé sur ses genoux, dit en se prosternant : Juge perspicace, je suis originaire du Houtcheou, il est vrai ; mais, ayant fait le commerce ici durant bien des années, j'y ai pas mal de connaissances ; comment oserais-je vous tromper ?.. Et puis, si jadis j'avais vraiment été près de mourir, pourquoi n'aurais-je pas fait appeler par le batelier quelqu'une de mes connaissances, alla de lui confier le soin de me venger ; pourquoi en aurais-je chargé un passeur ?.. Et, supposé que je sois mort sans avoir pu parler, croyez-vous que depuis aucun de mes parents du Houtcheou, ne me voyant pas revenir, ne serait venu ici prendre des informations sur mon sort ?! Croyez-vous que, ayant su que

¹ A priori, quiconque vient au secours d'un accusé, est suspect d'être son compère.

Narrations populaires

j'avais été assassiné, ils n'auraient pas demandé justice pour moi ?! Pourquoi, après plus d'un an, un domestique des Wang aurait-il dû prendre l'initiative de m'accuser ?.. J'ai, au contraire, été si bien traité par maître Wang, que je lui en ai gardé reconnaissance, et suis venu aujourd'hui tout exprès pour m'acquitter. Quand je suis entré chez les Wang, les domestiques m'ont traité de revenant. J'ai demandé pourquoi, et c'est alors seulement que j'ai appris le tort fait à maître Wang. Je ne l'ai pas ruiné, il est vrai ; mais il a été ruiné à cause de moi ; c'est pourquoi, ne pouvant me résoudre à le laisser périr injustement, je me suis permis de venir en appeler à votre justice. C'est là une bien grande audace. Je prie votre clémence de me la pardonner ; — Le mandarin répondit : Donne le nom et l'adresse des amis que tu as dans les environs. — Luta, comptant sur ses doigts, dit : Un tel, un tel, et puis un tel... Il énuméra ainsi une dizaine de personnes, dont le mandarin nota les noms. Ayant aussitôt pointé de son pinceau rouge quatre ou cinq des noms énumérés en dernier lieu ¹, il ordonna à deux satellites d'aller dans leurs villages les citer ; il fit aussi appeler les voisins de la famille Wang. Les satellites y étant allés, eurent bientôt amené tous ceux dont les noms étaient sur la liste. Ayant présenté au mandarin le billet de présence, celui-ci dit : Faites-les tous comparaître ! — Comme ils entraient tous ensemble, avant même qu'ils ne fussent agenouillés, ils chuchotaient déjà : N'est-ce pas là le vieux Lu de Houtcheou ?.. Comment es-tu ici ? Voilà qui est curieux !.. Tu n'es donc pas mort l'an passé ?.. A cause

¹ Les derniers nommés étant moins suspects d'être des compères que les premiers.

Narrations populaires

de toi, maître Wang a joliment souffert en prison ! — Alors le mandarin ayant fait examiner Luta par les voisins des Wang, ceux-ci dirent tout ahuris : Aurions-nous la berlue par hasard ?.. N'est-ce pas là le colporteur qui s'est disputé avec Wangcheng ? Puisqu'il est mort sur le bac, comment peut-il être venu ici ? — L'un dit : Il y a bien des hommes qui se ressemblent, mais pas à ce point. C'est lui. — Un autre dit : Moi, quand j'ai une fois vu quelqu'un, je le reconnais toute ma vie. C'est lui. — Quand le mandarin les entendit ainsi tous affirmer avec précision ¹, il comprit ce qui en était. Ayant permis l'introduction de la cause, il dit aux témoins : Retournez-vous-en, mais n'ébruitez pas cette affaire. Celui qui m'aura désobéi, je le ferai prendre et battre sans pitié ! — Tous dirent : Entendu !.. Puis chacun rentra chez soi. — Le mandarin ayant appelé quelques satellites, leur dit : Appelez ici Tcheouseull. Amusez-le avec quelque bonne histoire, sans lui dire pour quoi au juste. Appelez aussi Houtali. Je les jugerai demain après-midi. Les satellites ayant reçu leurs ordres, le mandarin ordonna aussi à Luta et à Lioucheu de se retirer, en attendant le jugement du lendemain au soir, auquel ils devraient se trouver. S'étant donc prosternés, tous deux remercièrent et se retirèrent. Lioucheu et Luta s'étant rendus aussitôt à la prison, firent visite à Wangcheng, et lui racontèrent en détail le retour de Luta. — Wangcheng en fut si joyeux, que sa maladie se trouva sur-le-champ presque entièrement guérie. Il dit à Luta : Je n'en voulais jusqu'ici qu'à Houtali. Je n'avais aucune idée de la scélératesse de Tcheouseull. Si tu n'étais pas revenu, j'aurais ignoré que j'étais victime d'un coup monté... Puis il dit à

¹ Avec la netteté de coups frappés sur un claquoir d'acier.

Narrations populaires

Lioucheu d’emmener Luta chez lui, et de le bien traiter. — Le lendemain, après avoir déjeuné, Lioucheu et Luta revinrent à la ville pour attendre l’audience. Bientôt deux satellites amenèrent Tcheouseull. — Du plus loin qu’il le vit, Luta lui fit la révérence, s’enquit de sa santé, et lui dit : Comment vas-tu, ami Tcheou ? Depuis que, l’an dernier, j’ai passé la rivière, voilà une année écoulée. J’ai ouï dire que la fortune t’avait visité, que tu as ouvert un magasin de toile, et n’es plus batelier. Le commerce va-t-il bien ? — Quand Tcheouseull reconnut Luta, il rougit de confusion, perdit l’usage de la parole, et ne dit pas un mot. — Peu après on amena aussi Houtali. C’était alors l’heure du coucher du soleil. Le chef de service ayant présenté le billet de présence, le mandarin monta à son tribunal pour une séance de nuit. Il appela d’abord Luta et Houtali. Montrant du doigt Luta, il demanda à Houtali : Connais-tu cet homme ? — Houtali l’ayant examiné, poussa une exclamation, et ne sut que dire. — Le mandarin avait pénétré la trame. Frappant le tribunal de sa masse, il maudit Houtali en ces termes : Esclave perfide, quel mal ton maître t’avait-il fait ? Ainsi donc tu as conspiré avec Tcheouseull pour le ruiner au moyen d’un cadavre ?! tu mérites dix mille morts ! — Houtali répondit : Cet homme a vraiment été tué par mon maître, laoye. Il me l’a fait enterrer. Je n’oserais l’accuser faussement. — Le mandarin, ricanant avec colère, le maudit de nouveau, disant : Tu oses bien encore m’en conter. Si Luta est mort, qui est celui-ci ?.. Et il ordonna aux bourreaux de le battre. Après la bastonnade, on l’étendit sur le chevalet, où on le tortura de manière à lui faire plusieurs fois perdre

Narrations populaires

connaissance. A chaque fois on le déposait, on lui brûlait du papier sous les narines ¹, puis, quand la fumée l'avait rappelé à la vie, on le retorturait. Houtali hurlait : Laoye, j'ai mal ! — Le mandarin dit : C'est justement ce que je veux, gredin ! — Alors Houtali dit : Laoye, ne me frappez plus ! Je vais dire la vérité. — Le mandarin le fit ramasser, et mettre à genoux. Houtali dit : Pour ce qui est d'avoir, pour me venger, accusé mon maître, j'avoue ce crime. Mais pour ce qui est d'avoir conspiré avec Tcheouseull, dussé-je mourir, je ne puis l'avouer. Quand mon maître eut assommé Luta, on le ranima en lui versant de l'eau, on lui servit un repas, on lui donna une pièce de toile, puis il alla au bac afin de passer la rivière. Ce jour-là, après le souper, et bien avant dans la soirée, Tcheouseull vint chez mon maître à cause de ce cadavre, et raconta son histoire. Mon maître et toute sa maison l'ayant cru, on acheta à prix d'argent le silence de Tcheouseull. Puis on me fit enterrer le cadavre au cimetière. Par après, mon maître m'ayant fustigé, je l'ai accusé pour venger mon injure. Je ne sais absolument rien de la provenance du cadavre. Si le colporteur Lu n'était pas revenu, je ne saurais pas encore que mon maître n'est pas coupable. C'est à Tcheouseull seul qu'il faut demander raison du cadavre. — Le mandarin ayant fait rédiger sa déposition, fit retirer Houtali en le chargeant d'injures. Puis, ayant marqué d'un point rouge, sur la liste de présence, le nom de Tcheouseull ¹, ses assistants crièrent avec empressement : Que Tcheouseull comparaisse ! Vite un peu ! — Quand Tcheouseull fut arrivé devant le tribunal, les satellites lui dirent : A genoux ! — Le mandarin ayant levé les yeux sur lui,

¹ L'âcre fumée et la brûlure des narines raniment le patient évanoui.

Narrations populaires

dit en le maudissant : Ah louveteau ! sauvage ! Dégoûté de ton bac, tu as voulu faire fortune, et t'es servi d'un cadavre pour calomnier un homme de bien. Qu'as-tu fait de ta conscience ? Vraiment il ne faut pas que tu vives davantage ! — Tcheouseull voyant que, Luta étant présent, il lui serait impossible de se disculper par quelque mensonge, palpait sans répondre. Le mandarin, frappant le tribunal, cria : Qu'on le batte !.. Aussitôt quatre bourreaux s'avancèrent, étendirent Tcheouseull, le saisirent par la queue et les jambes, et lui appliquèrent 200 coups de fêrule. Tcheouseull dut donc confesser tout au long ses noires actions. Le proverbe dit :... un aveu ne s'obtient qu'au moyen du bâton. Tcheouseull dit donc : L'an dernier, tel jour de telle lune, Luta portant une pièce de toile et un petit panier en bambou, se présenta au bac pour passer la rivière. Je lui demandai s'il avait acheté la toile. Il me raconta alors comment Wangcheng l'avait battu. Tout juste à ce moment, un cadavre venait flottant en amont sur la rivière. Étouffant ma conscience, je conçus à cette vue le projet d'exploiter Wangcheng. J'achetai donc la toile de Luta, je lui extorquai son panier, je pêchai le cadavre, puis j'allai faire mon conte à Wangcheng. Naïf comme un lettré, celui-ci me crut sur parole. Il me donna quelques dizaines de taëls, et enterra le cadavre dans son cimetière. C'est là la vérité ; je n'oserais mentir. — Le mandarin dit : Fort bien. Mais il y a encore quelques points obscurs. Comment ce cadavre s'est-il trouvé si à propos ; et comment se fait-il qu'il ressemblait à Luta ?.. N'aurais-tu pas assassiné quelqu'un ailleurs, pour faire ton coup ?! — Tcheouseull répondit en criant de toutes ses

¹ Sans rien dire, le juge désigne un nom ; ses acolytes le crient.

Narrations populaires

forces : Laoye, ce n'est pas moi qui l'ai tué. Si j'avais eu pareil dessein, pourquoi n'aurais-je pas assassiné Luta sur mon bac ?.. Je savais bien que le cadavre ne ressemblait pas à Luta ; mais Wangcheng n'ayant vu celui-ci qu'une seule fois, il ne le reconnut pas à la lumière des lanternes !.. Ne dit-on pas : .. à la lueur d'une lampe, il ne faut pas juger des couleurs ? La toile et le panier servant de preuves, il devait y être pris. De fait, il donna dans le piège, et toute sa maison avec lui, les ouvriers y compris, n'y virent goutte... Quant à la provenance du cadavre, elle m'est inconnue. — Alors Luta dit : Au moment où je passais le fleuve, j'ai de fait vu un cadavre flottant. Cela est vrai. — Le mandarin n'en demanda donc pas davantage. Tandis qu'on écrivait sa déposition, Tcheouseull dit encore : Mon intention était seulement d'exploiter Wangcheng ; je ne voulais pas lui nuire. J'implore votre clémence ! — Le mandarin s'écria en maudissant : Gredin sans conscience et sans cœur ! Tu ne voulais que l'exploiter, et tu as failli lui faire perdre la vie, et éteindre sa famille. Qui sait combien tu as déjà ruiné de gens, perfide ! Pour une fois que j'administre ce Youngkiahien, mon devoir étant de délivrer le peuple des fléaux qui peuvent lui nuire, je vais le débarrasser de toi !.. Houtali cet esclave des Wang, qui a, sans certitude suffisante, causé un tort injuste à son maître, est aussi un être détestable !.. Qu'on les assomme tous deux ¹ ! — Aussitôt les bourreaux tombèrent sur Houtali. Celui-ci, épuisé par les tortures qu'il avait déjà subies, n'était plus en état d'en supporter davantage ; au quarantième coup, il expira. Les satellites ayant porté son cadavre au bas de la salle,

¹ Exécution ou suppression sommaire, quand aucun recours n'est à craindre.

Narrations populaires

ce fut le tour de Tcheouseull. Au soixante-dixième coup du grand bambou, celui-là aussi trépassa. — Le mandarin les voyant morts tous deux, fit dire à leurs parents de venir au tribunal chercher leurs cadavres. — Puis, ayant fait tirer de prison Wangcheng, du haut de son tribunal il le déclara absous. Ayant aussi fait enlever du magasin de Tcheouseull ses marchandises et tout son argent, le mandarin dit : De droit, ceci revient au fisc. Mais Wangcheng étant lettré, et ayant été ruiné par Tcheouseull, le mandarin lui donna le tout. — Wangcheng et Luta remercièrent, se retirèrent, et se rendirent chez Wangcheng. Luta voyant combien Wangcheng avait souffert à cause de lui, était très ému. Wangcheng songeant que Luta l'avait sauvé, ne savait comment le remercier. Ils soupirèrent d'émotion, contractèrent une étroite amitié, et se virent souvent par la suite. — Wangcheng fut désormais plus patient, et amenda son caractère. On eût pu bloquer sa porte pour le maudire, qu'il ne s'en fût pas inquiété. Il se remit à l'étude avec acharnement et sans relâche. En peu d'années il devint bachelier, licencié, docteur. Tout cela parce que le ciel lui voulut du bien, autrement il y aurait passé.

@